

LES

HISTOIRES TRAGIQVES DE NOSTRE TEMPS.

Où sont contenuës les morts funestes & lamentables de plusieurs personnes, arriuées par leurs ambitions, amours déreiglées, sortileges, vols, rapines; & par autres accidents divers & memorables.

Composées par F. DE ROSSET, *& dediées à Feu Monseigneur le Cheualier de Guise.*

Derniere Edition, reveuë, corrigée & augmentée de plusieurs Histoires dignes de remarque.



A LYON.

Chez ANDRE' OLLIER, demeurant en ruë Tupin

M. DCLVII.



A TRES-ILLVSTRE, TRES-magnanime, & tres-valeureux Prince, François de Lorraine de Guise, Chevalier de l'Ordre de S. Iean de Ierusalem, Lieutenant General pour le Roy en Provence.

MONSEIGNEVR,

I'anois juré par Apollon, & par les Muses de me bannir pour iamais des yeux de ceux que Dieu a establis en terre pour estre l'image de sa gloire, si l'inclination que i'ay naturellement au seruice de Godefroy, & l'estime que ie fais de vostre incomparable valeur ne me solicitoient incessamment à rechercher l'occasion de vous faire paroistre le deuoir que toutes les belles plumes sont obligées de rendre à vostre race & à vostre merite, ie passerois aussi ferme en ceste resolution, tout le reste de mes iours, que i'y ay demeuré constant tout vn lustre. I'ay esté si malheureux aux seruitudes volontaires que i'ay renduës aux grandeurs du monde, & si indignement traité de la Fortune, lors qu'elle me monstroit son visage plus doux &

plus riant, que ie n'ose presque me presenter à vostre Excellence, luy tesmoigner ma deuotion. Mais les loüanges que nous sommes obligez de donner à vos perfections, les obligations que les lettres ont à l'Illustre Princesse vostre sœur, comme à leur seul & unique soustien, estant naturelles, elles forcent les accidens; & me dispensent d'autant plus de ce serment, que vous estes l'Autheur de la plus belle partie de cét ouurage. Vostre valeur s'y est depeinte auec de si viues couleurs, que l'esclat en fait rougir de honte les plus valeureux de ce siecle, & efface les pourtraicts des plus prodigieux combats que les Histoires des siecles passez nous rapportent. Qu'on recherche les monumens de l'Antiquité, & qu'on y mesle encore les contes fabuleux des vieux Romains, ie m'asseure que vostre exemple n'y treuuant plus d'exemple, non plus qu'il n'en peut auoir d'imitation, & pour le present, & pour l'aduenir; nul ne me pourra nier que la frãchise de vostre genereux courage, vrayement inuincible, ne surpasse pas les effets de ce qu'on nous represente par des figures. Il n'est pas besoin de reciter en cette Epistre ce que tout le monde doit admirer, puis que ie l'ay fidelement decrit en vne de ces Histoires. Receuez, (ô Prince Genereux) ce qui est proprement à vous, & ce que vostre merite vous acquiert iustement sur les volontez de ceux qui sçauent publier à la posterité la gloire de vos semblables, & croyez que

quand vostre fortune aussi grande que celle du premier des Cesars, elle ne sera iamais pourtant égale à vostre valeur, & à la felicité que vous souhaitte.

MONSEIGNEVR,
Vostre tres-humble,& tres-obeyssant seruiteur,
DE ROSSET.

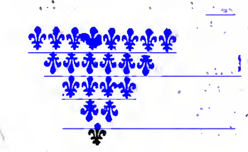
LES HISTOIRES TRAGIQVES de nostre Temps.

PREFACE.

Ce ne sont pas des contes de l'antiquité fabuleuse que ie te donne ô France, mere de tant de beaux esprits,qui font rougir de honte,& la Grece, & l'Italie. Ce sont des Histoires autant veritables que triste & funestes. Les noms de la plus part des personnages sont seulement desguisez en ce Theatre,à fin de n'affliger pas tant les familles de ceux qui ont dóné le suiet, puis quelles en sont affligées, Mon dessein n'est pas de publier les hommes, à fin de les rendre des-honorez par leurs defauts : mais bien plustost de faire paroistre les defauts, à fin que les hommes les corrigent , & que par ce moyen l'exercice de la vertu.les rende dignes d'honneur & de louange.

TABLE DES HISTOIRES CONTENVES EN CE Liure.

De





LA MORT TRAGIQVE ARRIVEE à vn Seigneur de Perse pour auoir trop legerement parlé, & de la fin lamentable de son Fils, voulant venger la mort du Pere.

HISTOIRE I.



Ncores qu'il n'y ait rien de si difficile au mõde, que de taire ce qu'on ne doit dire: toutesfois ceux qui fõt professiõ d'estre sages, & qui cherissent leur vie, doiuẽt prendre garde soigneusement à retenir leur lãgue; puis qu'vne seule parole simplement proferée ruiné bien souuent toute vne famille, & cause la peste des corps & des ames. Il n'y a dommage de biens qui ne se puisse reparer, mais il est impossible de reuoquer la parole vne fois laschée. Les discoureurs ressẽblẽt proprement aux Amandiers, qui fleurissent les premiers des arbres, & qui flestrissẽt à la premiere bruine La nature nous a dõné deux oreilles, & vne seule lãgue pour nous apprẽdre qu'il faut écouter deux fois plus que parler. La vie & la mort dependẽt de la bouche, & quiconque en sçaura bien vser recueillira le fruit qu'il desire. L'Histoire deplorable que ie vay re-

citer, arriuée depuis peu de iours en Asie, confirme la verité de mon dire.

Durãt que l'Empire des Perses estoit accablé des miseres publiques: que l'Estat de lanciõ seruice de la Diuinité estoit en dãger d'estre subuerty par vne secte nouuellement introduicte: que le fer & le feu rauagoient les Prouinces, sans espargner mesme les temples des immortels: que le frere attentoit sur la vie du frere, & que le propre fils poussé d'vn zele inconsideré de Religion, n'auoit point d'horreur d'enfõcer sa main execrable dãs le sein de celuy qui l'auoit engendré, & le propre pere de coupper la gorge à celuy qu'il auoit fait naistre, il y auoit vn Prince nommé Cleandre, accomply en toutes rares perfections qu'on puisse imaginer. Il estoit riche, vaillant & sage: il estoit ieune, sçauant & liberal. Il estoit si beau, & si courtois, qu'il estoit impossible de le voir sans l'aymer, ny parler à luy sans estre gaigné de la douceur de sa parole. Sa foy estoit tousiours ferme comme vn rocher, ainsi que les effets en rendẽt tesmoignage, car il exposoit tous les iours sa vie à toutes sortes de perils pour la foy de ses Peres, pour sa partie, & pour son Roy. Iamais le Soleil depuis qu'il monte sur l'Orison ne vit tant de perfection. Mais cõme les accidens humains sont diuers, & subjects à l'inconstãte roüe de la fortune, ce braue Prince, digne de ne mourir iamais (si par le merite on euitoit la nuict du trépas) fut vn iour mis à mort par ceux à qui il auoit tant de fois cõserué la vie. Mon dessein n'est pas de d'écrire l'auẽture de ceste Tragedie, qui a tãt respãdu de sang sur le Theatre de Perse; les histoires fidelles de nostre temps ne sont basties d'autres matieres. Ie diray seulemẽt, qu'alors que l'enuie croyãt

de

de triompher de ce grand Prince,qu'elle fit cruellement massacrer en presence de Sophy , à qui l'on auoit donné de fausses impressiõs,qu'il vouloit empieter son Sceptre,l'eût couronné dãs lesCieux d'vne couronne d'immortalité,on se saisit de la personne d'Almidor & d'Alphé , deux de ses fils;afin d'en esteindre la race,& oster tout moyen de veangeance. Clorinde aussi vertueuse que belle, chere espouse deCleandre,auoit desia produit au monde trois enfans masles:le grand Almidor de qui le nom est redouté par toute la terre:le genereux Alphée Prince, qui ne cede en merite à nul des mortels : le sage & prudent Alexandre, dont les perfections ne se peuuent exprimer en ce petit recit : & la belle & genereuse Princesse Philis, l'ornement de son siecle, la honte du passé,& l'enuie du futur.

C'este dolẽte Mere ayãt appris les nouuelles d'vn si sanglãt desastre,&la prise de ses deux enfãs,apres auoir émeu les rochers à la compassion,print les deux autres, & se retira dans la ville de Suze,capitale du Royaume,qui luy tẽdit les bras,&qui s'estoit rebellée contre son Empereur, quãd elle entendit le massacre de Cleandre.Les maux qui procederent tãt de ceste rebellion que de la mort de cePrince,estãs inserez dãs lesChroniques de Perse,i'y r'enuoye ceux qui prendrõt la peine de lire l'Histoire.LaPrincesse Clorinde se treuuoit encore grosse de cinq ou six mois,& quand le terme de l'accouchement fut venu & qu'elle eut long-temps appellé Lucine à son secours,elle se deliura du plus parfait des hõmes.Son nom est Alexãdre.C'est vn vif tableau d'amour&de gloire, & si semblable à Cleandre en tous les traicts &lineaments de son beau corps,que ceux qui le vo-

yent iugent auſſi-toſt qu'vn iour il ſera auſſi bien, poſſeſſeur de ſa valeur que de la douceur de ſon œil, qui gaigne les courages & toutes les volontez. L'on ne s'eſt pas trompé en ce iugement, comme nous verrons en la ſuitte de ceſte Hiſtoire.

Quand la ſomme des deſolations du plus fleuriſſant Royaume du monde fut accomplie, & que les Dieux appaiſez par les larmes, & par les cris des gés de bien donnerent aux Perſes pour Sophy le grãd Alexandre : la paix qu'on ne cognoiſſoit plus en ce Royaume que de nom, commençant de fonder vne longue demeure par les villes, chacun tâchoit de reparer les pertes que les deſordres de la guerre ciuile auoient cauſées. On ne parloit plus que de feſtins, d'amour, & de bal. Les Plames de ce grãd Monarque enlacées des brãches de l'Oliue, couuroiẽt de leurs feuilles toute l'Aſie, de ſorte qu'on ſe repoſoit ſans trouble, ny ſãs crainte à leur ombre. Mais lors qu'vn funeſte & lamentable accident eut rauy vn ſi digne Empereur, & que le Ciel pour ne demeurer imparfait en ſon ouurage l'eut retiré d'entre les humains, le peuple ſujet aux loix de ceſt Empire, apprehendant ſondain les horreurs des calamitez paſſées ſollicitetent les Eſtats de s'aſſembler, pour remettre le gouuernement de la Monarchie pendant la minorité de leur ieune Prince, à celuy qui en ſeroit le plus capable. Ce fut à la diuine Parthenie que le cõmun ſuffrage & le cõſentemẽt vniuerſel mit entre les mains les reſnes de ce Royaume, ſage deliberatiõ, s'il en fût iamais. Il n'y a point de doute que le Conſeil en fut alors inſpiré du Demon de l'Eſtat. Iamis la Perſe ne ſe vit colloquée ſur vn plus haut throſne d'honneur La prudéce de cette grãde Imperatrice, reünit ſoudain

dain les volontez, que des factiōs naissātes alloient separer. Elle recouura das peu de iours la Prouince de Clarimene, pour vn de ses alliez, & le bruict de sō nom fit que le grand Roy des Indes recherchа son alliance, offrant sa fille pour estre mariée à l'heritier d'Alcandre, & demādant l'Infāte de Perse pour estre espouse de son fils. Les mariages estans arrestez, l'on dressa des joustes & des tournois, où le Prince Alexādre (qui pour lors auoit attainct l'age de 22 ou 23 ans, & qui venoit fraischemēt d'vne bataille naualle où il auoit rēdu la mer rouge d'effet, aussi bien que de nom,) paroissoit sur tous les plus vaillants, cōme vn beau Cyprez parmy les arbrisseaux.

Tandis que les nopces se preparent, vn Seigneur Gouuerneur d'vne des Prouices de Medie arriue à la Cour. On le nōme Clarimōt. L'Imperatrice le void de fort bon œil, parce qu'il est vaillant & sage & bien versé aux affaires d'Estat. Comme il est vn des plus adroicts & accorts Gentils-hommes du Royaume, il sçait si biē mesnager sa fourtune, qu'en peu de iours elle souffle à plaines voiles son vaisseau, du vend des Courtisans. Heureux, s'il se fust contēté de ceste faueur, & si tant de gloire ne l'eust porté à la legereté d'vn vain discours! Il n'y a piege qui nous attrappe si biē que nostre propre bouche, car chacun est pris par les paroles qui en sortent. Cōme l'on doit estre prompt à ouyr, aussi doit-on estre tardif à parler.

Si Clarimont eust pratiqué ces maximes, ma plume ne seroit pas maintenant occupée à descrire son desastre, & celuy de sa maison. En fin ce Gentilhomme se treuuant vn iour en bonne compagnie, comme l'on parloit de ce qui s'estoit passé aux guerres dernieres de Perse, & des mal-heurs que la mort

de Cleandre auoit produicts, il profera ce langage, *Cleandre estoit vn Prince qui auoit beaucoup de valeur & de merite:mais aussi ne manquoit-il pas d'ambition & de vaine gloire. Le grand Sophy ne fit iamais mieux que de se deffaire d'vn tel homme. Si i'auois l'honneur d'estre participant des secrets d'vn Monarque, comme i'auois alors l'oreille de mon Roy, ie luy conseillerois tousiours de tenir vne pareille procedure. Aussi pouuois-ie destourner ce coup si ie l'eusse voulu, mais mon deuoir estant plus fort que toutes les considerations contraires, ie consentis à la perte de cét ambitieux.*

O discours vainement proferé! Il eut bien mieux valu se taire que parler si legerement. Ce langage scandalisa toute la compagnie, & particulierement deux ou trois Seigneurs affectionnez au Prince Almidor, à qui ils ne manquent pas de rapporter le soir mesme les propos de Clarimont. Est-il donc vray (s'escrie alors ce Prince) que ce temeraire ait pris à tasche la ruine de nostre maison? Non contente de nous broüiller tous les iours auec nostre Maistresse, il se vante encores d'auoir consenty à la mort de mon Pere, & en fait des discours par tout où il se treuue! Ay-je bien si peu de ressentiment, que ie ne le chastie de sa folie! Non, non, il faut qu'il en meure de ma main, & que sa mort apprenne desormais à ses semblables d'estre plus sobres en discours, & moins remplis de temerité.

Il n'y a point de doute que l'effect n'eust suiuy la parole, si le ieune Prince Alexandre, qui fortuitemét se trouua present à ce rapport, ne l'eust deuãcé: Il ne dit mot pourtant de ce qu'il est resolu dés l'heure mesme d'executer. Encore que son cœur bouillonne de colere, il sçait neantmoins si bien dissimuler sa passion,

passion, qu'on diroit qu'il est insensible à vne si grãde offéce. Quãd l'heure de se reposer est venuë, il se retire en sa chãbre, & enuoye chercher Lindamart. C'ét vn braue & genereux Caualier, qui a fait preuue de sa valeur en vne infinité de cõbats & de duels, & de qui Alexandre fait beaucoup d'estime. Soudain qu'il est arriué, le ieune Prince luy apprend la temerité de Clarimont: luy descouure le iuste suiet quil a de se venger d'vne telle iniure, & le chastiment qu'il en veut faire à la premiere rẽcontre. Il le prie de l'assister en cette action pour en pouuoir rẽdre tesmoignage, s'il en est besoin, contre ceux qui en voudroient blasmer la procedure. Lindamart le remercie de l'honneur qu'il luy fait de l'employer en vne si digne action, & dés l'heure mesme ils prennent resolution de venir à bout de cette entreprinse en la sorte que ie vay vous reciter.

Le Soleil auoit desia par deux fois redonné à nostre Hemisphere la lumiere accoustumée, depuis le iour que Clarimont, par la liberté de son langage, ayant navré l'ame de quatre grands Princes, estoit cherché de tous costez par le genereux Alexandre, pour en receuoir la punition. Le sort luy fut si fauorable, qu'il eut le vent de ce dessein: & bien que sa vanité ne luy persuadast pas aisément qu'on eut le courage de l'attaquer, toutesfois la grandeur de la maison qu'il auoit offensée, se representãt à ses yeux il prẽd l'allarme; & croit que d'vne iniure faicte de gayeté de cœur à des persõnes qualifiées on ne peut receuoir d'excuse, puisque la propre consciẽce en a desia donné l'arrest de condamnation. Mais neantmoins voulant se munir contre l'orage qui s'éleue pour le perdre, il a recours à ses parẽs & à ses alliez, afin d'en implorer l'assistance.

Cleophon est vn digne & parfaict Caualier, à qui la Perse est extremement obligée, pour auoir épādu mille fois son sang ponr elle, lors que le grād Alcandre la purgeoit des monstres qui la deuoroient. C'est à luy que s'addresse Clarimont, comme à sō allié, & à qui il tient ce discours ; Ie vous ay tousiours fait participer, ô braue Cleophon, à mes aduantures bōnes ou mauuaises, & pris aduis de vostre clair iugement sur ce qui en pourroit succeder. Si iamais i'eu besoin de vostre conseil & de vostre assistance, c'est maintenant qu'vne des plus Illustres maisōs de cét Empire trame ma ruine. Le Prince Almidor & ses freres sont courroucez pour vn rapport qu'ō leur a fait de moy sur la mort de leur Pere. Vous sçauez biē que la foy que nous d. uōs au Prince souuerain est de telle nature, qu'elle ne souffre point de meslāge. Si ie n'aduertis point Cleandre du dessein qu'ō prit de le perdre, n'en dois-je pas plustost receuoir de la loüange que du blasme, puis que faisant autrement n'estoit-ce pas pour sauuer vn homme, estre dignemēt coulpable du crime de leze-Majesté, & indigne de participer aux secrets d'vn Monarque ? Ie vous coniure doncques par nostre commune amitié, qui doit estre soigneuse de ma conseruation, de me vouloir conseiller en vne affaire, ou l'on me menace de la vie : & neantmoins me vouloir assister de vostre espée, en cas que mes ennemis osent y attenter.

Ainsi parloit Clarimont, lors que Cleophon non moins sage que vaillant, ayant vn peu digeré les paroles qu'il venoit d'entēdre, respōdit en cette sorte: Chose estrange (dit-il en souspirant) que les hōmes les plus prudens sont ceux qui cōmettent ordinairement les plus grandes fautes ! Ie le dis pour vous (mon

(mon Cousin)qui ayãt la reputation d'estre l'vn des plus auisez Caualiers de l'Asie,vous estes neãtmoins laissé emporter à tant de vanité,que de toucher vne corde dont l'estrainte est si dãgereuse. Et encor apres auoir faict vne telle folie,aulieu de la reparer,vous tentez l'impossible par la resolutiõ que vous prenez de la soustenir? Ignorez-vous la valeur des Princes que vous auez offensez, & le moyen qu'ils ont d'en faire la vengeance: L'exẽple de ceux qui les ont outragez autrefois , deuroit-il pas repasser par vos, yeux, & vous aprẽdre d'estre plus sage à leur dépẽs le meilleur&le plus salutaire cõseil que ie vous puis donner en vne affaire, où il n'y va moins que de la vie,est que vous deuéz recourir à la douceur du Prĩce Almidor,& luy demãder pardõ d'vn tel outrage. En cela ie m'employeray pour vous assister, suiuant que i'y suis obligé par les loix de nostre amitié:mais de vous offrir mon espée contre luy & contre ses freres,ie ne puis.L'obligation que ie leur ay de l'hõneur qu'ils me font de m'aymer & le seruice que iay voüe à ceste maison, n'y peüuent consentir.Seruez-vous doncques de l'assistance que ie vous offre, & croyez que si i'estois reduit aux extremitez où vous estes, ie suiurois tousiours le conseil que ie vous donne. Cependant ne sortez point de vostre logis, bien à propos,de peur que quelque funeste rencõtre ne m'oste le suiet de m'employer à la conseruation de vostre vie,

Ie voy bien repart Clarimont, que le conseil que vous me donnez,& l'assistance que vous me refusés ont quelque aparẽce de raison.Ie penseray à ce que ie dois faire, pour le premier:pour l'autre puis qu'il mest denié ie tascheray de me cõseruer moy-mesme

en me deffendãt, si l'on m'attaque. Ce disant, il sort du logis de Cleophon, qui s'efforce par ses prieres de le retenir à disner: mais la destinée, qui veut trancher la trame de sa vie, est ineuitable. O decrets de la fatalité! qui pourra sonder la profõdeur de vos abismes? Nos iours sont contez dés l'eternité, & c'est en vain de vouloir preuenir ce qui doit arriuer.

Clarimont entrant dans son carrosse, qui l'attendoit à la porte de Cleophon, commande qu'on le mene à son logis, ou plustost au monument. A peine a-t'il marché cent pas qu'Alexandre, suiuy de Lindamart l'apperçoit. Le Prince mõté sur vn cheual, reuenant du logis de la Princesse sa sœur, ne pẽsoit pour l'heure aucunement à luy: aussi n'estoit-il armé que d'vne petite espée qui luy pẽdoit en escharpe, & par cõsequẽt il n'y auoit d'apparẽce d'attaquer vn Caualier qui auoit vne bõne espée, & qui ne manquoit pas de valeur ny d'adresse pour se defendre. Mais son courage qui ne treuue riẽ d'inuincible, & qui se nourrit dãs les hazards, cõme la Pyralide dans le feu n'ayãt point d'esgard à toutes ces cõsideratiõs, s'enfle dans ses poulmons, & luy fait haster le pas de son cheual, & approcher de son homme. Lindamart suit tout doucement, bien monté, sans qu'il ose remonstrer au Prince le danger où il se veut exposer, auec des armes tant inégales. Soudain qu'Alexandre est si prés du carrosse, que Clarimont qui desia l'auoit descouuert, & qui se preparoit à la deffẽse, le pouuoit ouyr, il saute legerement du cheual & luy crie: *Barõ i'ay vn mot à vous dire. Mettez pied à terre.* A cette response Clarimont fait ouurir la portiere de son carrosse, & commãdant à ses gens de n'en bouger, sort pour parler à ce ieune Mars, de qui les yeux estincellans

lãs de courroux,ressembloient à deux Cometes qui presageoient du malheur. Il fait neantmoins bonne mine, & ayant la main sur la garde de son espée, s'approche d'Alexandre, & luy tient ce discours: Et bien (mon Maistre) qué voulez-vous de vostre serviteur? N'est-il pas vray (luy dit le Prince en le prenant par la main) que vous aués esté si temeraire de vous vanter en bonne compagnie d'auoir consenty à la mort de feu mon Pere, & qu'ayant peu destourner cét accident, vous auez plutost auancé la fin de ses iours? Ie vous prie (repart Clarimont) m'escouter en mes iustes deffenses, & ne me condamner point sans m'auoir premierement ouy. I'ay à la verité dit que i'en pouuois destourner l'accident, mais d'auoir esté cause de sa mort, iamais ie ne le fus, & iamais ie n'ay tenu vn tel langage. Ce que vous m'aduoués (dit le Prince sans le vouloir plus entendre,) suffit pour vous encouster la vie, ou pour me faire icy laisser la mienne pour gage. Mettez doncques la main à l'espée (poursuit-il en se reculant) & deffendez-vous, autrement vous estes mort.

Mon Maistre (s'escriant alors Clarimont en mettant pareillement la main à l'espée nuë) que voulez-vous faire? Au moins faittes que i'acheue mon discours, puis si vous n'y trouuez de la satisfaction, ie vous satisferay par la voye des armes. Defendés-vous (luy dit encor Alexandre) c'est en vain que vous taschez d'allonger vostre vie par vos belles parolles. Acheuãt ce discours, il lui tire vne estocade que l'autre rabat de son espée, qui se croise auec celle d'Alexandre, si bien qu'ils passent l'vn deçà, l'autre de là. Le Prince voyant qu'il n'auoit rien fait en ce premier assaut, reuient sur luy, l'autre pareillement sur

son

son aduersaire:mais le coup que le Prince tire,ayant rendu vain celuy de Clarimont, & ne s'y trouuant point de resistance,il entre soubs la mammelle gauche,&ayant trouué le chemin de la vie, il arriueà sa demeure,&l'eschasse.Ie suis mort,s'escrie alors Clarimont,&auec ceste parole,son ame abandonne son corps qui tombe à la renuerse froid & blesme.

Au cry que fit Clarimont, le peuple accourut en foule animé de fureur,croyât de voir le contraire de ce qu'il apperçeut vne fausse alarme auoit volé legerement par tout ce quartier de la ville,que Clarimôt auoit tué Alexandre. Si cette infortune fust arriuée l'aduersaire n'eust pas ioüy longuemêt du fruict de sa victoire,car l'amour que les Citoyés de suze portent à la braue race des Noralis, &particulierement à ce ieune Prince(pour des raisôs qu'il n'est pas besoin d'inserer icy)est si grande qu'ils eussent mis en pieces Clarimont. Mais quand tout le monde veid Alexâdre remonter à cheual,&reprandre froidemêt le chemin de son Hostel, accôpagné de L'indamart, qui durât ce dueil demeura immobile sur son cheual,ayât l'œil tousiours fiché sur le Carrosse, de l'infortuné Gentil-homme, pour voir si quelqu'vn des siés feroit mine de brâler,pour secourir son maistre, ce ne furent que cris d'allegresse.Il y en eut pourtât qui releuerêt ce corps qui n'auoit point d'ame, &le porterent à vne boutique prochaine. Ses parens & ses seruiteurs s'y assêblerêt de toutes parts, lamentans sa fin tragique & mal-heureuse. Mais ce ne fut rien au pris des plaintes que fit retentir le ieune Lucidor, quand il entendit la mort de son Pere.

Ce braue Gentil-hôme autant remply de courage & de valeur qu'autre de l'Empire,s'estant rendu prom

promptement au lieu de ceste sanglante execution, & voyant celuy de qui il auoit receu la vie n'auoit plus de mouuemét, est saisi d'vne telle detresse, que le coup de la douleur par trop de sentiment le rend insensible. Il tombe à la renuerse froid & blesme, & quiconque void en cét accident le Pere & le Fils, a bien de la peine à iuger qui des deux est viuát. Mais enfin quád les esprits, qui se sōt ramassez à l'entour du cœur, cōme les chaudes exhalaisons dás la froidure d'vne nuë, commencét vn peu à s'éuaporer par l'humeur qui destile de ses yeux, & les longs souspirs qui sortent de son sein pantelant, il commēce à proferer de si pitoyables regrets, qu'il en eust esmeu les trois puissáces fatales des Enfers à cōpassiō si ces cruelles n'estoiét sás oreilles aussi bié que sás yeux.

O mō cher Pere, (disoit ce mal-heureux) *est-il possible que vostre valeur ait esté surmontée si legeremét par vn hōme, plus propre à contenter les Dames, que nourry dans les sanglans exercices de Bellonne, Ce mignon qui a plustost les attraicts d'vn Medor que d'vn Roger, dōt il se vante d'estre issu, se vantera-il encor d'auoir mis au tombeau, toute valeur du monde? O fortune cruelle auois tu conserué Clarimōt si long-temps parmy des hazards & des perils si horibles, que la mort mesme y eust paly de peur, pour reseruer son destin à la pointe de l'espée de ce ieune Adonis; Pourray je bien viure & le voir triompher d'vne telle gloire; Non, il faut que son sang appaises les Manes de mon geniteur, ou bien que ma vie soit encores immolée à sa cruauté.*

Telles estoient les plaintes de Lucidor, à qui la douleur plustost que la verité faisoit tenir ce langage. Vn si sanglant obiect le rendroit parauáture excusable, si son Pere mourant l'espée à la main n'auoit rendu

du des preuues de sõ courage&de sõ addresse.Mais quoy ; nous sommes hõmes,&par consequent subjects aux passions humaines, qui en des coups si sensibles, nous ostent, & le iugement & la raison. Ie le laisse rẽdre les derniers deuoirs à son Pere, pour reciter le bruit qui remplit la Cour de cette mort.

Quand la diuine Partenie en apprend la nouuelle, sa Majesté, qui ayme la cõseruation de ses subiets & qui auoit fait prononcer deux ou trois iours auparauãt vn edit rigoureux contre ceux qui se priuẽt ainsi cruellemẽt de vie, fut à bon droit courroucée contre le Prince. Toutesfois quand la Princesse luy remonstre le iuste ressentimẽt de son frere,& que ce mal-heur est arriué plustost par rencontre que par deliberation, elle s'apaise aucunemẽt, tãdis qu'Alexandre s'absente pour quelques iours de la Cour attendant que la fumée de ces broüillars s'esclaircisse & que ceux qui iugent de cét accident, suiuant leur passion plustost que par raison, en puissent voir clairement la verité. Ce nuage passe bien-tost des yeux de tous les plus fauorables à la cause de Clarimont, lors qu'ils ont cognoissance de l'iniure qu'il auoit faicte à vne si grande maison, pendant que le desir de vengeance represente incessamment à Lucidor la mort de son Pere.

Il semble que ce genereux Caualier est deuenu lethargique durãt quelques iours,&qu'il a plus d'enuie de viure que de se battre. Mais cõme les fleuues qui se cachent soudain en terre, ne laissent pourtant de courir où ils tendent,& puis de sortir plus gros& plus superbes qu'ils ne paroissoient auparauãt: aussi Lucidor qui chancelle pour quelque peu de temps, les flots de son courroux, en vomit bien-tost les

ondes

des à gros boüillons, ne pouuãt plus les retenir dãs son sein. Il ne se ressouuiẽt plus du dire du Sage: que les actions basties sur vne iniure mal fondée, sont tousiours malheureuses: au contraire, il prẽd le conseil du mal-aduisé, qui dit en son cœur, qu'il fera comme on luy a fait, & qu'il rendra à chacun suiuãt son œuure, sans regarder la Iustice de la cause.

L'inégale courriere des mois n'auoit pas encores du tout acheué sa course, depuis le iour que la Parque ferma les yeux à Clarimont quand Lucidor, qui veut accompagner l'õbre de son Pere, ou bien sacrifier à ses Manes le sang de celuy qni l'a mis au tõbeau, pour mieux executer sa resolution qu'il prend ouure son cœur à vn gẽtil Caualier appellé Rolãd, qui auoit esté nourry Page en sa maison, qui depuis ayãt atteint l'aage d'homme, estoit tousiours sorty victorieux d'vne infinité de combats qu'il auoit rendus. Se fiant doncques à son courage, & à sa fidelité, il luy remonstre son iuste ressentiment, & luy dict, qu'il luy étoit impossible, de pouuoir plus viure dãs le monde, pendant que le meurtrier de son Pere sera viuant; que ne pouuant retenir plus long-temps le desir qui le sollicite nuict & iour à la vengeance: s'il a iamais recherché le subiect de luy tesmoigner son affection, c'est maintenant que le chemin luy en est ouuert, par la peine qu'il prendra à porter vn Cartel au Prince Alexãdre. Et pour mieux l'obliger à l'accomplissemẽt de son desir, il le baise mille fois, & le coniure de ne luy denier point ce qu'aussi bien il feroit faire par vn autre.

Roland qui ayme ce ieune Seigneur autant que son ame propre, ayãt appris cette ferme deliberatiõ se treuue biẽ empesché en vn affaire de telle importance.

MONSEIGNEVR,

Nul ne peut estre plus fidelle tesmoin du iuste subiet de ma douleur que vous: c'et pourquoy ie vous supplie tres humblement de pardonner à mon ressentiment, si ie vous conuie par ce billet de me faire tant d'honneur que ie me puisse voir l'espée à la main auec vous pour tirer raison de la mort de mon pere. L'estime que ie fais de vostre courage me faict esperer que vous ne mettrez en auant vostre qualité, pour euiter ce à quoy vostre honneur vous oblige. Ce Gentil-homme vous amenera au lieu où ie suis auec vn bon cheual, & deux espées, desquelles vous aurez le choix. Et si ne l'auez agreable, ie m'en iray par tout où vous me le commanderez.

Ce genereux Prince, digne race des Notalis, qui se paist parmy les sanglants exercices de Mars, comme dans son element, ayant leu ce deffi, s'informe de ce Gentil-homme du lieu où son maistre l'attẽd. Quãd l'autre luy en a donné la cõnoissance, il luy dit qu'il luy pardonne la folie que sa temerité luy a fait cõmettre, osant si librement le venir apeller au cõbat de la par d'vne personne que la Nature luy a rẽduë inegale, qu'il viue doncques sans apprehẽsion pour ce regard: mais qu'il retourne vers Lucidor afin de l'asseurer, que dans vne heure pour le plus tard, il le verra au lieu où il l'attẽd, pour luy donner toute satisfaction. Cependant il conseille à ce Caualier de noublier pas vne bonne espée, parce que sans doute celuy qui l'accõpagnera pour estre tesmoin de cette action ne luy permettra pas de s'en retourner sãs auoir espreuué son courage Rdland remercie le Prince de sa courtoisie & de l'honneur qu'il luy faict, le plus grand quil puisse iamais receuoir, & de qui les Histoires parleront eternellement; & apres prẽd con-

gé d'Alexandre, monte sur son cheual qu'vn laquay luy tiēt prest à la porte de l'hostel, & puis sort de la grande ville de Suze. Il le faict aller si legerement qu'en peu de temps il arriue au lieu où Lucidor l'attend auec impatience.

Et bien mon grand amy, luy dit-il en l'embrassant, le Prince aura-il le courage de me faire raison de la mort de mon Pere,

Pensez seulement à vous bien deffendre (respond Rolād) & Dieu vueille que cette meslée soit plus heureuse que l'autre. Le Prince ne manquera point de comparoistre presentement icy où vous l'auez conuié. Ie crois aussi que ie seray du festin ? dōt ie me repute extrememēt heureux, tant pour l'honneur que i'y receuray, que pour le témoignage que ie vous y rendray de mon seruice.

Tandis qu'ils se disposent à bien faire, Alexandre s'habillant promptement enuoye à Lindamart, que se vouloit mettre dans le lict pour se reposer, & qui reuenoit à l'heure mesme de la ville d'vn lieu où il auoit demeuré toute la nuict à passer le temps. Ce renommé Caualier ne manque pas de se tendre incontinēt à la chābre du Prince, qui luy baille aussitost à lire le deffi, & puis luy commande à l'oreille d'aller au mesme instant faire viste equipper tout ce qu'il faut, deux bōs cheuaux,&les tirer hors de l'escurie, le plus secrettemēt qu'il luy sera possible. Lindamart obeyt soudain au Prince, & à peine les cheuaux sōt à la rue,que le Prince qui n'auoit pas la patience de se faire habiller descend,saute legerement sur l'vn d'iceux,sans mettre le pied à l'estrieu,&Lindamart sur l'autre, & puis estans sortis par la porte qu'on nomme de l'Hermite, ils marchent par ceste belle

belle plaine qu'on descouure à la sortie de la ville.

Lors que Roland qui est au guet les apperçoit, il en aduertit soudain Lucidor qui est caché derriere le clos de l'Hermitage, & apres piquant son cheual, il s'approche du Prince, le salue & luy tient ce discours Genereux Prince, vous sçauez la ceremonie qui se pratique ordinairemẽt à visiter ceux qui doiuẽt cõbatre à outrãce : c'est pourquoy ie vous supplie que vous ne treuuiez point estrange si ie procede enuers vous, cõme ie ferois enuers vne personne de moindre estoffe, & puis ce Caualier qui vous suit, en fera de mesme, s'il vous plaist, enuers Lucidor.

Mon amy, (dit Alexandre) il n'est pas besoin que tu prennes tant de peine, pique seulement vers ton maistre ? dy-luy qu'il se haste, & qu'il fasse comme tu me vois faire. Ce disant, il prend son pourpoint qu'il despoüille, & le iette par terre en le deschirant & descouure à nud sa chair, qui fait honte à la blancheur des lys qu'on vient de cueillir tout fraischement. Roland estonné de ce courage qui n'a iamais veu la peur qu'au front de ses ennemis, doute, & nõ sans grande raison, de la vie de son Maistre, qu'à grande course de cheual il va promptement faire sortir du lieu, où il s'est mis à couuert.

Qui dõnera à ma plume le sçauoir de bien depeindre à la posterité le plus funeste, & le plus horrible de tous les cõbats, qui se liront iamais dans les Histoires ; Quel ancre de sang marquera desormais d'vne lettre assez rouge, le dernier iour du mois le plus court de l'année: iour que la glorieuse fortune d'Alexandre, & la triste auanture de Lucidor rendent pour iamais memorable ? Il semble que le Soleil palit de peur à ce sanglant spectacle. O Perse voicy vn nou-

ueau sujet de dueïl. La perte que tu feras bien-tost de l'vn des plus gẽtils courages que le flambeau du monde verra iamais te doit estre fort sensible. A la mienne volonté que la passion eut te euué dans son ame moins de place que la raison, il eust suiuy de bien pres le Prince Alexandre, eu l'honneur qu'il doit vn iour acquerir, lors que ton ieune Sophy ira à la conqueste de tout le monde.

Si tost que le braue Lucidor apperçoit Alexandre en l'estat que nous l'auons laissé, il loüe ceste genereuse actiõ, & pour ne luy ceder en frãchise, il ouure sõ pourpoint, le met en pieces, & paroit en chemise: il pique des esperons son cheual, partant comme vn foudre, l'espée à la main, il se lance sur le Prince, qui fond sur luy comme vn torrent qui tõbe d'vne haute mõtagne & qui noye toute vne plaine. Les coups sont diuers, car en passãt Lucidor perce l'espaule senestre d'Alexandre, pendant que le Prince luy passe son espée sous le bras droict, sãs luy faire autre mal. Le valeureux Caualier voyant son sang couler à longs filets & son aduersaire sain & gaillard, s'eschauffe comme vn sanglier quand il se sent atteint d'vn coup d'espieu. Il tourne son cheual, & suiuant sur Lucidor il luy perce le bras gauche, pendant que l'autre luy porte vn coup au costé droict, que le Prince ne sçait biẽ équiuer qu'vne piece de sa chemise n'en soit emportée. O Dieux, (ce dit alors Alexandre tout bassement) vous sçauez la iustice de ma cause, ne permettez pas que le desespoir d'vn ieune homme triomphe de ma valeur.

Il acheuoit de prononcer à part soy ces paroles, lors qu'il fit faire vn saut à son cheual; & que passãt sur son aduersaire, il luy tire vne estocade qui luy

perce

ce d'outre en outre le coſté droit,&en fait iaillir vn ruiſſeau de ſang.Lucidor aucunemẽt eſtõné,s'arme plus que deuant d'vn courage magnanime,& pouſſant ſon cheual porte au petit ventre du Prince vn coup,auquel ce parfait Caualier par ſon adreſſe incõparable,oppoſe l'arſon de la ſelle,qui en eſt percé de part en part:& cepẽdant il laſche vn autre coup d'eſtoc dans l'eſpaule droicte deLucidor qu'il ouure d'vne profõde playe.I'ay horreur de reciter les horribles coups qu'ils ſe donnerent.Le Prince en auoit deſia cinq ou ſix qui perçoient à iour l'arçon de la ſelle de ſon cheual,& dix ou douze en diuerſes parties du corps,& l'autre eſtoit percé cõme vn crible, quand tranſporté de rage il ſe iette ſur Alexandre,& luy porte vn coup droict au goſier,que le Prince diuertit de ſon eſpée,mais non pas ſi bien qu'il n'atteigne le gras du bras gauche , & ne luy faſſe vne playe large de quatre doigts. Qui a iamais veu vn Taureau eſchauffé de l'amoureuſe rage,ſe ietter furieuſement ſur ſon riual,qu'il s'imagine de voir Alexandre,lors qu'il ſe ſentit ſi viuement touché. Tel parauanture eſtoit le Dieu de Trace,quand Diomede le bleſſa deuant Troye:mais toutesfois le Prince eſtoit bien plus reſolu à ſe venger , car de ce bras qui chaſtie les plus mauuais garçons , il tire vne ſi roide eſtocade,que le coup briſe vne partie de l'eſpée de Lucidor qui s'eſtoit opposée à la rencontre, & penetrant plus auant treuue ſous la mammelle gauche le ſentier du cœur , qu'il perce de part en part,& en chaſſe la vie.Bien-heureux guerrier,à qui la cauſe de ſa mort ſert de conſolation;car s'il meurt pour le moins,c'eſt de la main du plus digne Cheualier qui ceignit oncques eſpée.

Côme vn vaillãt guerrier qu'au millieu des combats
Quelque fameuse espée a fait tomber a bas,
Et qui se sent la vie & le sang y respandre,
En mourant il s'ecrie orgueilleux de sa mort:
L'autheur de mon trespas me sert de reconfort;
Ie meurs, mais abbatu par la main d'Alexandre.

Pendãt ce cruel exercice, le genereux Lindamart, & le braue Roland, qui s'estoient au commencement amusez à considerer la valeur & l'addresse de ces deux ieunes Palladins s'escarterẽt quelques cent pas pour éprouuer leurs espées. Lindamart de qui le courage est estimé par tout le monde, auoit esté si pressé lors que le Prince luy cõmanda de le suiure, qu'ayant oublié son espée à la chambre, il en prit à la ruë vne que l'vn de ses Laquais portoit en eschar-pe, sans auoir la patience d'attẽdre qu'on luy apportast la siéne, ny sans considerer si celle qu'il prenoit, estoit de fine trempe.

Ils se tirerẽt plusieurs coups memorables, où nous ne nous arresterons plus long-temps, parce que nostre intention n'est pas de descrire maintenant les particularitez de leur combat, que nous descrirons exactement en la suitte de nostre Romãt des Cheualiers de la gloire, lors qu'il sera tẽps d'en discourir. Nous dirons seulemẽt que comme les armes sõt iournalieres, Lindamart se trouua percé d'outre en outre de deux coup mortels pour quelque autre, qui eust eu moins de courage, mais non pas pour vn si genereux Caualier, qui ne moura iamais de coup d'e-pée. Le malheur l'accompagne encores tellemẽt que son cheual venant à broncher, vne profonde playe qu'il a dãs l'estomach s'ouure & verse vn deluge de sang. Il se releue pourtant l'espée à la main, & cõme

il eſt reſolu de ſe vanger,il apperçoit ſon aduerſaite qui ayant veu tomber Lucidor,piquoit vers Alexãdre,pour le ſupplier de ſe contenter de l'auoir mis à bas.Lindamart croyant queRoland y couroit pour vn autre ſuiet, crie auPrince de prẽdre garde à luy. Le Caualier ſe tourne tout empourpré de ſon ſang, le glaiue droict à la main.Voyant venir l'autre ſi legerement vers luy,il part comme vn traict decoché par vn puiſſant archer, en intention de faire ſentir le tranchant de ſa redoutable eſpée à ce braueGentil-homme.Mais Roland s'arreſte,& baillãt la pointe de la ſienne,luy dit : Prince genereux , c'eſt aſſez. Comment aſſez (repart le Prince encore tout eſchauffé)ie ne dis iamais,c'eſt aſſez , tandis que i'ay l'eſpée à la main. C'eſt aſſez (valeureux Cheualier pourſuit encores l'autre en croiſant les bras)contentez vous que toute valeur rend hommage à la voſtre. A ces mots Alexandre qui tient du naturel du Lion genereux,qui pardonne aux vaincus, & dompte les rebelles, s'arreſte, & profere ce langage : Va doncques,& penſe aux funerailles de ton maiſtre.

Il s'approche cepẽdant de Lindamart,qui s'eſtoit aſſis ſur l'herbe,la perte de tant de ſang ne luy permettãt pas de remõter à cheual.Le Cheualier outré d'vne douleur extreme , pour la crainte qu'il a de perdre vn ſi fidelle ſeruiteur, voyãt qu'il n'eſtoit pas temps de diſcourir, regarde d'vn coſté & d'autre, & void vn carroſſe qui paſſe,& qui tire vers la ville.Il pique ſoudain,& prie ceux qui ſõt dedãs d'y vouloir receuoir vn Gẽtil-homme extremement bleſſé, pour eſtre conduit à ſon logis.Au commencement l'on fit difficulté de luy accorder ſa priere:parce que de premier abord on ne le recõneut pas ainſi sãglant

qu'il estoit. Mais quand on sceut que c'estoit le Prince Alexandre, soudain on arresta le carrosse, & l'on coucha doucement dedans Lindamart.

Tādis la Renōmée, prōpte Messagere des auātures, seme legerement la nouuelle de ce cōbat par toute la ville de Suze. Au bruit qu'elle en fait, vne infinité de Seigneurs se rendent soudain à l'Hostel du grand Almidor. Le Prince en auoit esté aduerty par le moyē du Cartel qu'on treuua sur la table de la chābre d'Alexandre. Il saute legeremēt du lit, & cōme il est prest d'aller promptement vers le lieu de l'execution, vn Gentil-homme arriue, qui luy rapporte le succez du combat: la mort de Lucidor, la gloire d'Alexandre, & les dangereuses blessures de Lindamart. O pauure Lindamart (dit alors le Prince soigneux de la vie des siens, autant que de la sienne propre) que ie te regrette! Qu'on aille promptement chercher le sçauant Astibel, afin que leur playes soient par luy visitées de bonne heure. Pendant qu'on va vers le logis de cét expert Chirurgien, qui fait des miracles en ses cures, vn Gentil-homme dit au Prince Almidor, qu'il ne doit pas se mettre en peine pour la vie de Lindamart, parce que c'est vn tesmoignage infaillible qu'on ne meurt point lors que l'on tombe d'vn coup qu'on reçoit, si au mesme instant l'on a le courage de se releuer, de méme qu'auoit eu Lindamart. O Dieux (repart le Prince) c'est vne foible raison pour m'asseurer de Lindamart, car il n'a que trop de courage.

Comme il tient ce discours, & qu'il se promene à la Cour de son Hostel, auec le Duc incōparable, qui suiuy d'vne grande troupe de Caualiers, estoit hastiuemēt couru au logis du Prince, pour luy offrir sō espée,

espée, voila qu'Alexandre paroit marchant au petit pas, sans pourpoint, couuert de son manteau durant la plus grãde froidure de l'Hyuer. Il met pied à terre & Almidor en l'embrassant luy demande s'il est fort blessé. Monseigneur (ce dit-il non pas mortellemẽt, comme ie croy. Pleust à Dieu que Lindamart en fut eschappé à si bon marché. Et où est-il (repart Almidor.) Le voila dit Alexandre dans ce carrosse qui s'aproche de nous. Cependant la fleur de toute la genereuse Noblesse de Perse, vient baiser la main victorieuse de ce ieune Prince, dont l'ardeur du courage empesche à la froidure de rendre figé son sang, qui degouste de plusieurs parties de son corps. Chacun admire sa franchise & sa valeur, & louë le Ciel de son heureuse for une : mais particullierement les Citoyens de Suze, accourans à milliers deuant l'Hostel d'Almidor, rendent graces aux Dieux de ce qu'ils leur ont conserué vn si cher Nourrisson. Les vns disent que le nom de Grand, luy est aussi bien deub que celuy d'Alexandre. Les autres asseurent tout haut qu'vn iour il obscurcira la gloire de ses Ancestres, lors qu'il suiura le ieune Sophy auec conquestes que les Oracles luy promettent.

Sur ces entrefaites le carrosse où estoit Lindamart arriue. Il est porté doucement dans sa chambre, & couché dans vn bon lict, où Astibel le traicte auec tant de cure, qu'en peu de iours on prend vn bon augure de ses playes. Nous le laisserons auec le Prince Alexandre remettre entre les mains d'vn si sçauant homme, le soin de leur guerison, & retournerons au recit de Lucidor.

Ce courageux Caualier ayant rendu à la Nature, ce que tous les hommes luy doiuent, & acquis par sa

mort honorable, vn renom qui ne mourra iamais, son ame encores toute allumée de courroux est receuë dans la barque de l'auare Nautonnier, qui la passe de là du fleuue, en vn lieu où l'on ne void iamais la plaisante lumiere du Soleil, & son corps est portée au monument par ses plus proches, & mis auec le corps de son Pere, dans vne tombe de marbre, couuerte d'vne lame de cuiure ou l'on graue ces paroles, seruants à tous deux d'Epitaphe.

O diuers succés du sort des humains! Icy gisent le Pere & le Fils. Pour venger la mort de son Pere, vn Prince donne la mort au premier, & l'autre voulant venger la mort du sien, perd luy-mesme la vie. Passe Passant, & loüe son courage & sa pieté.

C'est la fin tragique & deplorable du Pere & du Fils. La mort de l'vn nous appréd, que qui veut cõseruer sa vie, doit empescher que sa lãgue ne deuãce point en parlant ce qu'il doit dire. La parole vole legerement, mais elle blesse cruellement: elle passe comme vn esclair, mais elle brusle en passãt: elle penetre facilement dans l'ame, mais elle n'en sort pas aisémét. Enfin on la profere sans aucune peine, mais on ne la peut plus retirer: & comme elle vole legerement, elle viole en vn instant toute affection. Il est bien dangereux de dire non seulement des choses fausses, mais encores d'é proferer de veritables, lors que celuy contre lequel on les addresse ne manque point de pouuoir ny de ressentiment. La mort entre par la porte de nostre logis, quand nous nous emãcipõs de discourir hors de saison, sans considerer le lieu,

lieu,le temps,&la perſonne de qui nous parlons.Le vain diſcours eſt le témoignage d'vne vaine conſcience,& la parole deſcouure incontinēt les mœurs de celuy qui la laſche.

Pour le Fils, ie le trouue grandement excuſable,ſi l'on regarde à la rigoureuſe loy de l'horreur, que toutes les ames genereuſes obſeruent ſi exactement au Royaume de Perſe,qu'y mãquer vn ſeul poinct, c'eſt eſtre des-honnoré pour iamais. Il me ſemble encores que l'on remarque de l'iniuſtice du Ciel au ſuccez de la triſte auãture de ce Gentil-hõme.Car,ô Dieu!pourra dire quelqu'vn)ſi vous eſtes defenſeur de la iuſtice d'vne cauſe:pourquoy permettez vous que l'vn pourſuiuant la vengeance de la mort de ſõ Pere, enuoye l'vn de ceux qui conſentirent à ſon trepas aux demeures ſombres & tenebreuſes? Et l'autre pourſuiuant vne pareille veangeance,eſt luy meſme contraint de mourir de la main propre de celuy qui a donné la mort à ſon Pere?

O jugemés du grand Dieu(reſpondra quelqu'autre)que vous eſtes remplis de droicture! Ia n'aduiēne,que nous oſiõs vous attribuer l'iniquité.Le poid & la balance ſont vos iugemens, & vous rendez au hommes leurs œuures,& leur reſtituez ſuiuant les voyes des cœurs que vous ſondez. L'vn auoit végé la mort d'vn innocent, & l'autre vouloit venger la mort de celuy que l'on ne peut excuſer.

Il ne faut dõcques s'eſtonner,ſi vous conſentez à ſa perte,puiſque vous ſupportez l'equité, & faites végeance de l'iniuſtice.On doit ſuiure ce qui eſt iuſte,ſi l'on veut viure longuement ſur la terre, C'eſt bien viure,lors que ny paſſion, ny hayne, ny bienvueillance, ne ſont capables de nous faire ambraſſer

vne mauuaise cause. C'est pourquoy quiconque iugera de cette action, qu'il ne s'arreste pas à l'apparence, de peur de ne donner vn temeraire iugement contre celuy de qui l'innocence ne sera iamais offencée par la temerite: au lieu que la temerité pourroit necessairement estre nuisible à celuy qui entreprendroit d'en iuger temerairement.

LVCIDORIS INFORTVNATI VINDICIS, NECNON MAGNANIMI Iuuenis tumulus.

B.I.C.P.C.

Vlcisci Patris cædem dum nititur armis
Filius infelix, pro genitore cadit.
Victa licet pietas tamen est laudanda parentis
Victorem voluit, qui iugulare sui.

DE L'HORRIBLE ET ESPOVuantable sorcellerie de Louys Goffredy, Prestre beneficié de Marseille.

HISTOIRE II.

SI iamais l'ennemy commun du genre humain a donné du scandale au monde. Si iamais il a faict paroistre par ses horribles impietez, & par ses abominables seductions la Malice de sa nature, & la tyrannie qu'il exerce sur ceux qui en sont possedez, i'estime qu'il l'a faict en ce siecle où nous viuons, plus qu'en

qu'en tout autre. Ie sçay que l'átiquité peut produire beaucoup d'exéples de sa rage & de son imposture, si execrables, qu'ils fôt dresser les cheueux en les lisant: mais l'ignorance que les mortels auoiét pour lors du vray Dieu, & leur Idolatrie, seruoiét d'instrument à ses trôperies, de sorte que la merueille n'est pas si grande, comme de voir maintenant qu'en ce siecle il ait puissance par ses organes, de se ioüer des deux plus augustes Sacremés des Chrestiens, de corrompre la chasteté des filles & des femmes, & de commettre mille autres abominables crimes : en ce siecle, dis-je, & en vn pays où la foy de Iesus-Christ qui a brisé par sa mort glorieuse la teste de ce serpét est plantée, où le nom du vray Dieu est inuoqué. L'horreur de cette Histoire tesmoignera la verité de mon dire. Ie l'ay escrite suiuant la verité des actes, & selon les memoires que des témoins irreprochables en ont faicts. Que ceux qui viendront apres nous, ne l'estiment point vne fable; il n'y a pas encore deux ans, qu'vn des plus grãds, & des plus infames instrumens que l'Enfer ait iamais produict, fut publiquement executé en Prouence, apres auoir esté attaint & conuaincu des execrables abominatiõs suiuãtes.

Aux montagnes proches de Grace est vn village nommé Beluezer, où vn certain Prestre renommé pour vn sainct homme se tenoit, nômé Pierre Goffredy. Il auoit vn neueu fils d'vn frere, auquel il aprit quelque peu de lettres humaines, afin de le rédre capable de succeder vn iour à vne petite Cure qu'il auoit. Ce Neueu s'appelloit Louys Goffredy, à qui son Oncle dôna ses meubles en mourant, & entre autres ses Liures. Vn soir comme il en faisoit inuentaire, il y treuua parmy vn certain petit liuret es-

crit à la main, remply de characteres,&d'inuocatiõs diaboliques, où le moyen de coniurer ces mal-heureux Esprits estoit contenu. Au cõmencement Goffredy estoit en resolution de le mettre dans le feu: mais la curiosité, qui cause tant de mal au monde ayãt plus de pouuoir dans son ame,desia disposee de sa nature au mal,que la crainte de Dieu, il se resolut de faire experiẽce de ces inuocations, en la maniere qu'elles estoiẽt descrites,&prit celle qui s'addressoit à Beelzebub Prince des diables. Si tost qu'il eu acheué l'execrable mystere, voilà que Sathan apparoit à luy en forme humaine, & luy tient ce discours: *Qui veux-tu de moy (Goffredy) Ie suis sorty de ma sombre demeure aussi-tost que tu m'en as euoqué.* Goffredy fut de premier abord estõné, toutesfois endurcy en son abominable resolution,il respõdit en cette sorte: *Que es tu qui te presentes maintenant à moy*; Ie suis (dit Sathan) le Prince de tout le monde: ie gouuerne cõme il me plaist l'air,la mer, la terre&les Enfers. Quiconque fera mon commandement,&se donnera à moy, ie le rendray excellent en tout ce qu'il voudra. Mais (repart Goffredy) cela seroit bon, si apres la mort on n'estoit point si cruellement tourmenté dans la gehenne de feu, pour auoir adheré à tes volõtez. Que tu es simple, dit le Diable, de croire ce tourmẽt. Ce sont des choses imaginées, & forgées à plaisir,pour faire peur aux hommes. Pensez-tu que si cela estoit, moy & tous mes Anges eussions pouuoir d'aller par tout où nous voulons exercer nostre Empire, & ny prẽdre nos esbats Il faut que tu croyes que les ames de ceux qui font ce que ie veux,deuiennent apres la separation de leurs corps des Demons,&que suiuãt qu'elles ont operé en ce mõde selon ma volonté,elles

les ſont recompensées de charges honorables. Or ſi tu veux te donner entieremẽt à moy, ie t'octroyeray en ce monde tout ce que tu me demanderas, & puis tu ſeras auec nous apres ta mort, colloqué en quelque degré des plus excellẽs. O promeſſe non moins eſtrange que diabolique, & neantmoins eſtimée pour veritable de tous les Sorciers, ainſi que nous le teſmoignerons par des exemples admirables, en la ſuite de ceſte Hiſtoire.

Goffredy alleché doncques de cette promeſſe, & deſia poſſedé de ce Lyon rugiſſant, prie le diable de luy dõner terme d'vn iour pour ſe reſoudre à ce qu'il doit faire, & le malin Eſprit diſparoit. Quãd la nuict ſuiuãte eſt arriuée, ce mal-heureux reïtere ſa coniuration, & Sathan luy apparoiſt en meſme forme que la nuict precedente. Il eſt vray que pour mieux attrapper ſon homme, il eſtoit enuironné d'vne grãde lumiere. As-tu bien pensé (dit-il à Goffredy) à ce que tu me promis hier? Ouy (reſpond l'autre) Si tu m'octroyes ce que ie te veux demãder, ie te donneray pareillement tout ce que tu voudras de moy: Or ie te demande trois choſes. La premiere eſt, que ie veux eſtre honoré, & le plus eſtimé de tous les Preſtres de la Prouence. La ſeconde eſt, que ie veux viure trẽte & quatre ans ſãs maladie, ny incommodité en ceſte reputation. Et la troiſieſme que ie veux eſtre aymé, & auoir la iouyſſance de toutes les femmes qua ie deſireray, ſoit en les ſoufflant, ſoit en leur donnãt quelque charme. Le diable luy ayant accordé ces trois choſes, Goffredy luy en octroye trois autres. Il luy donne reciproquemẽt ſon corps, ſon ame & toutes ſes actions. Cedulle mutuelle s'en fait. Ce maudit eſcrit de ſon ſang, la ſienne, & Sathan l'autre

tre de sa main:toutesfois il le trompe,selon sa coustume:car au lieu de trente & quatre ans, il ne met que quatorze,luy éblouissant les yeux,& luy faisant prendre vn pour trois.

Cet accord Diabolique passé, Goffredy quitte le lieu de sa demeure,& s'achemine à Marseille, où il faict dessein de s'arrester.Il n'y eut pas long-temps esté,que par son hypocrisie,& moyés de son maistre il est fait beneficié en l'Eglise des Accoulés.Le bruit de sa saincteté court en peu de temps par tous les lieux circonuoisins. Toutes les femmes les plus deuotes se vont confesser à luy. Cependant il exerce sur elles ses malefices , & en les soufflant iouyt de toutes celles qu'il veut.O estrange&inouye permission de Dieu!O Seigneur que vos secrets sont profonds &inexplicables!i'ay honte de publier ce qui n'est que trop veritable,& qui neantmoins meriteroit d'estre submergé dans le fleuue d'oubly.

Pendant que cét hypocrite est estimé de tous les gens de bien & qu'il seduict les filles,& les femmes de son prochain,il assiste ordinairement au Sabbats des sorciers,& à leurs assemblées generales , qui se fōt en diuers climats de l'Europe,& d'vne partie de l'Asie. Il auoit esté esleu en vne des detestables cōuocations,pour Prince des Magiciens de Frāce,d'Espagne,d'Angleterre,d'Allemagne,& de Turquie: si bien qu'il menoit la bande, lors qu'on faisoit l'hōmage au Bouc,mesme souuent les diables le transportoient,quand il vouloit,au basses Allemagnes , pour y iouyr dvne Princesse sorciere,&puis le ramenoient àMarseille.Quelques années se passent de la sorte,pendant qu'il faict tousiours son seiour en ceste ville,estimé,comme nous auons desia dict,pour

le

les plus hommes de bien du monde. Ceste reputatiõ luy donnoit l'entrée de plusieurs bõnes maisons, & entre autres il s'insinua en celle d'vn gentil-hõme Prouençal, nommé le sieur de la Palud. Ce Gentilhomme auoit vne ieune fille nommé Magdelaine de la Palud, assez belle & gentille, & de l'aage de dix ans. Goffredy ayant ietté l'œil sur elle, la conuoita & vsant des charmes accoûtumé il en eut la iouyssãce charnelle. Son Pere se tenoit le plus souuent aux champs en vne sienne metairie ou Goffredy alloit souuent, sous pretexte de le visiter : mais en effect c'estoit pour voir Magdelaine, & pour executer ce qu'il auoit entrepris, en la sorte que ie vai le reciter.

Ayant vn iour trouué Magdelaine toute seule, & apres auoir iouÿ d'elle, il la sollicita de venir auec luî dans vne cauerne proche de ceste metairie, où il promettoit de luy faire voir de grandes merueilles. Ceste ieune fille le creut, & tous deux estans arriuez dans l'Antre, ils y trouuerent vn grand nombre d'hommes, & de femmes qui dansoient à l'entour d'vn grand Bouc, assis. Magdelaine fut toute estonnée au commencement, & eut vne grande frayeur, voyant ce spectable : mais Goffredy luy donna courage en luy disant, que ceux qu'elle voyoit estoient de leurs amis : qu'il ne falloit pas qu'elle eust peur : au contraire qu'il falloit que desormais elle fût de la bande, luy promettant de receuoir le plus grãd hõneur qui luy peut iamais arriuer. Auec ces belles paroles il la mene vers le Bouc, qui estoit Beelzebub, & la luy presente. L'execrable Demon la prend & la marque comme les autres Sorciers, & puis s'accouple auec elle, & la viole. Ce faict les Sorciers & Sorcieres qui s'estoient assemblez à l'entour jettent vn

grand cry de resiouyssance, & puis d'vn consentement, la declarent Princesse de la Synagogue, de mesme que Goffredy en estoit le Prince. Quand elle & Goffredy s'en retournent, il luy commande de ne dire rien de ce qu'elle auoit veu, ny à son pere, ny à sa mere, ny a aucun autre. Depuis il ne se tenoit assemblée nocturne que les Diables ne l'y transportassent, là où elle estoit recogneue pour Maistresse des autres Sorcieres, & cogneuë charnellemét par le Bouc Il se trouue des personnes qui se mocquent de ce qu'on raconte tant des marques des Sorciers, que accouplements charnels qu'ils ont auec les Diables, mais s'ils auoient leu les liures des Payens, ils y auroient appris que ce n'est pas d'auiourd'huy que cét aduersaire pratique ces choses. Les mysteres de Cybelle, & de Cerés: & les Orgyes de Bacchus n'estoiét autre chose que ce qu'on appelle auiourd'huy Sabbat. Les Esprits d'Orphée, & d'Eumolpe, grand Sorciers s'il en fut iamais, nous tesmoignent, que ceux, qui desiroient estre receuss en ceste confrairie & assemblé, y estoient enroolés de nuict dans quelque cauerne escartée.

L'on faisoit asseoir le Nouice sur vn scabeau, & puis tous dansoient en rond, à l'entour, & l'on apperceuoit des choses estrãges & horribles. Au reste tous ces sorciers du temps passé estoient tous marquez comme Orphée, Eumolpe, Tiresias & ses filles Daphné, & Manto, & autres, & estoient visitez charnellement par des Incubes, & des Succubes. Mais laissant à part ce discours, & retournans à nostre Histoire, tesmoignée par vne infinité de personnes viuantes, & dignes de croire, & confirmée par tant de bons Religieux : voire encore par vn Arrest d'vne

souueraine

souueraine Cour de Parlement, prononcé par son premier President, l'vne des grandes lumieres de cè siecle, soit en doctrine, soit en pieté, nous dirons que par la permission de Dieu, de qui la misericorde est infinie, & la pieté incomprehensible, il vint en fantaisie à Magdelaine de la Palud, qui pechoit en partie de ieunesse, & d'ignorance, de se rendre Religieuse au Conuent de saincte Vrsule, qui estoit sous l'administration des Prestres, qu'on nomme de la doctrine Chrestienne. Ayãt communiqué son intention à Goffredy, elle est persuadée de quitter ce desir. Il ne veut point qu'elle entre nullemẽt en Religion, mais qu'elle espouse vn beau & riche ieune homme, qu'il luy veut donner pour mary. Toutesfois ces promesses ne sõt pas capables de la détourner de c'este resolution. Le Magicien voyãt qu'il ne peut l'en distraire, il vse de menaces, & iura par toutes les puissances des Enfers, que si elle execute son entreprise, il affligera tout le Conuent, & fera mourir cruellement elle & toutes les autres Religieuses, auec tous les Prestres de la doctrine Chrestiẽne: Ces menaces ne furent pas sans effect: car aussi-tost que Magdelaine est receuë en ceste Religiõ, Goffredy en vertu de la promesse qu'il auoit faite au diable, signée de son sang, luy enuoye dans son corps Beelzebub, Leuiathan, Asmodée, Barberith, & Astarot. Deplorable condition de ceux qui seruent à tels maistres. Non content de cét acte, il iette encores vn malefice sur vne autre ieune Religieuse, nommée Louyse Cappel, & la faict posseder par vn autre Demon, appellé Verrine, & deux siens compagnons, Grezil, & Sonneillon. Ces deux filles ainsi possedée faisoient paroistre les mouuemens estranges & non

accouſtumez. Elles ſe remuoient, ſe deſtordoient, rouloient des yeux, tiroyẽt la langue,&faiſoient par fois de telle grimaces, que les Preſtres qui en auoiẽt le gouuernement en eſtoient tous eſbahis. Le Superieur qui ſe nomme Iean Baptiſte Romillon, eſtonné de cét accident, & recognoiſſant d'où en procedoit la cauſe, de peur de ne diffamer le Couuent, s'efforçoit d'y apporter le remede ſalutaire, par l'entremiſe des exorciſmes ſecrets & cachez qu'il faiſoit faire en leur chappelle. Mais quelque peine qu'il y priſt: quelque ieuſne, priere, & oraiſon qu'il employaſt, ſon trauail fut inutile. Iamais les Demons poſſeſſeurs de ces corps n'ouurirent la bouche pour parler & pour declarer qu'ils eſtoient, ny pourquoy ils s'y eſtoient logez Ce bon Pere ayant long-tẽps trauaillé en ceſt exercice, & ſe voyant fruſtré de ſon attente, depuis vn an qu'il ne ceſſoit d'exercer le ſoing & le remede qu'il y pouuoit apporter, ſe reſolut d'amener Magdelaine de la Palut à S. Maximin. C'eſt vne ville diſtante de Marſeille de quelque ſept lieuës, où l'on void pluſieurs ſainctes Reliques, entre autres, la Phiole où le ſang que noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt verſa, lors qu'on luy ouurit d'vne lance le coſté eſt contenu, & où le corps de la Saincte Marie Magdelaine qui le recueillit repoſe. Quand il fut arriué auec la poſſedé, il alla trouuer le P. Michaelis Prieur du Couuẽt, perſonnage fort renõmmé pour ſa pieté & Religion, afin de prẽdre de luy conſeil, en vne affaire de telle conſequence. Ce Religieux Pere fut d'auis qu'on fiſt faire vne neufuaine à la poſſedée, en la chapelle où ſe repoſe la ſaincte Magdelaine: & puis qu'on l'amenaſt auec Louyſe Cappel à S. Bau-Baume, lieu où la belle pechereſſe paſſa 30. en

vne

vne dure & austere penitence. Ce fut le vingt-septiesme Nouuembre 1610. qu'ils y arriuerent, & trouuerent le Frere François Domps, de l'Ordre des freres Prescheurs, que le P. Michaelis son superieur y auoit quelques iours auparauant enuoyé. Ce Pere Domps ayant esté prié d'exorcer, il commença par Louyse, & apres les coniurations vsitées, le diable Verrine se mit à parler & à discourir, au grãd estonnement des assistans. Il nomma luy & ses Compagnons pareillement, Gresil & Sonneillon, & pour preuue qu'il estoit vn Demon, il donna plusieurs signes extraordinaires durant quelques iours. Apres continuant son discours, il entra sur la loüange de la saincte Mere de Dieu, sur sa beauté, sur ses richesses, sur son sçauoir, sur sa douceur, & sur sa misericorde. Tous ceux qui l'oyoient parler en estoient tous rauis. Il disoit en outre, qu'il auoit esté expressement destiné de Dieu, pour descouurir deux personnes Magiciẽnes, & entre autres, le Prince des Magiciens de Frãce, d'Espagne, d'Angleterre, d'Alemagne & de Turquie, le Createur de l'Vniuers ne pouuans plus supporter les blasphemes, & les iniures que l'on commettoit là contre sa Diuine Majesté, & contre le sainct Sacrement de l'Autel. *O peuple Catholique* (disoit ce Demon) *voicy la plus estrange & la plus innouye chose qui soit iamais arriuée au monde. Iamais de pareille n'y arriuera. Vn* Diable *est deputé pour la conuersion des hommes. Et neantmoins la misericorde Celeste est si grande, que les peruers ayans renoncé à* Dieu *, à la mort, & à la passion de Iesus Christ son fils & à tout ce qu'il a merité, aux inspirations du S. Esprit à l'assistance de la glorieuse Vierge : à tous les chœurs des Anges, à tous les Saincts ; aux Sacremens, aux Predica-*

tions & generalement à toutes les creatures visibles, hormis au diable, se grand Dieu se sert maintenant des esprits mal-heureux pour les publier, & les manifester aux yeux de tout le monde, voire mesme pour les conuertir. Ce diable Verrine continua de faire ces exhortations l'espace de deux mois,& lors que Magdelaine de la Palud fut confrontée à Louyse Cappel, ce mesme demõ iniurioit Beelzebub,qui estoit dans le corps de Magdelaine, & mesprisoit toutes ses menaces,disant que c'estoit par le cõmandement de Dieu, qui pour cét effet luy auoit promis de diminuer les peines qu'il deuoit souffrir aux Enfers.

Apres que Verrine eut fait des remonstrances dignes & graues, qu'il proferoit contre son gré à la louange de la Trinité, de la tres-saincte Vierge,& de tous les Anges,Saints & Saintes de Paradis:il nomma Louys Goffredy,& dit que c'estoit luy qui estoit le Prince des Magiciẽs?qu'il l'auoit enuoyé auec ces compagnons Grezil & Sonneillon dans le corps de Louyse,ayant eu ce pouuoir, parce que souuẽt elle auoit demãdé à Dieu de luy faire souffrir toutes les plus cruelles peines qu'õ puisse imaginer,voire méme les tourments des damnez, pourueu que ce fust pour la conuersion de l'vne de ses sœurs,qui se trouueroit hors de la grace de Dieu. Ce diable eut grãd cõbat auec Beelzebub,& auec Leuiathan,Astaroth, & Asmodée, qui cõme ses superieurs le menaçoiẽt à tous coups de le traiter cruellemẽt en Enfer. Mais pour tous leurs courroux, il ne desista iamais de les mespriser, & de nõmer tout haut Louys Goffredy, autheur des horibles méchãcetez, qu'on peut inuẽter. Cependant le Pere Domps, & apres luy le Pere Michaëlis, exorcizerẽt Madelaine de la Palud,& firent

rent tant par leurs prieres,leurs ieunes& leurs oraiſons,qu'ils amolirent ſon cœur,& derechef la rẽdirent vraye contrice. Ce ne fut pas pourtãt ſans que la miſerable ne ſouffriſt beaucoup des malins Eſprits qui la poſſedoient:& principalement de Beelzebub, qui tãtoſt la ſollicitoit de ſe tuër d'vn couſteau, tãtoſt de ſe precipiter, maintenant de s'enfuyr,& d'autres deſepoirs.Mémes le Magiciẽ qui l'auoit ſeduite luy apparoiſſoit viſiblement auec d'autres Enchanteurs,ſans que les aſſiſtans en veiſſent rien ; pour la confirmer aux promeſſes qu'elle auoit faites au diable,& pour luy ietter des characteres,& des ſortileges propres à la détourner des remedes ſalutaires que les bõs Peres aportoiẽt pour le ſalut de sõ ame. Et vn iour,qui eſtoit le 18.Iãuiẽr 1611.cõme les Religieux l'exhortoiẽt de confeſſer ſes peches, & publier deuant tous les forfaits horribles & execrables qui ſe commettẽt à la Synagogue.Beelzebub la menaça de l'eſtrangler,ſi elle les recitoit ; de ſorte qu'à meſure qu'elle vouloit ouurir la bouche, ce Prince infernal la prit par le goſier,& la ſerra ſi eſtroictemẽt qu'il luy fit rouler les yeux, & perdre la parole. Les aſſiſtans croyãs qu'elle en mouroit, ſe mirent à luy faire le ſigne de la Croix ſur ſon goſier & à reciter le cõmencement de l'Euangile de S. Iean, *In principio erat Verbum*. Cela fut cauſe que Sathã l'ayant quittée,elle reprit le fil de ſon diſcours, non ſans eſtre tourmentée de nouueau par le Magiciẽ qui luy enuoyoit des ſorciers,& des ſorcieres aux autres inuiſibles,& non à elle,pour la rẽplir de charmes,& luy faire perdre le ſens& la memoire.Ils entroiẽt par la cheminée,& leurs ſortileges auoiẽt ce pouuoir,que Magdelaine demeuroit long-temps apres comme

morte. Et comme en vertu des exorcismes les Peres l'interrogerẽt d'où cela pouuoit proceder, elle leur dit qu'ils en pourroient faire l'experience, s'ils vouloiẽt, lors qu'elle ouuriroit la bouche, que le diable luy faisoit expressément ouurir pour donner entrée à ses sortileges. Il arriua donc que comme on la pressoit de nommer les complices des Sabbats, où elle auoit assisté, & qu'elle ouuroit la bouche, le Pere Fournez, Dominiquain, mit la main deuant sa bouche, & le charme tomba sur le tablier de Magdelaine, au grand estonnement des assistans : mais bien plus encores lors que le Pere Michaëlis prit ce charme auec vn coûteau. C'estoit vne matiere grasse & gluante, ressemblant à de la poix & à du miel entremeslez & broüillez ensemble.

Comme l'on veid que ce n'estoient pas des imaginations, mais bien des choses veritables & réelles, on resolut d'auoir despées & des hallebardes, pour s'en escrimer par le vuide de la chãbre, & à la cheminée. Entre autres, il y eut vn ieune homme nõmé Gobert, qui cõmença à battre dans la cheminé auec vne espée toute nuë, pendant que ses compagnons ioüoient de la hallebarde par la chambre ; pendant qu'ils se demenoient de la sorte, Magdelaine se mit à crier tout haut, an détordãt ses mains, & en battãt ses cuisses: *Ha miserable Marie que viens tu faire icy?* Quãd cette actiõ fut finie, Magdelaine fut interrogée, pourquoy elle s'estoit escriée de la sorte? Et elle respondit, qu'vne fille nommé Marie la Parisienne, estoit entré auec sa seruante nommée Cecile dans la chambre pour luy donner vne lettre amoureuse de la part du Magicien, qu'elle n'auoit point voulu receuoir, & que n'ayãt pas osé sortir par la cheminée, de

peur

peur d'estre blessées,& voltigeās par la chābre portées par les Demons,cette pauure Marie , qui estoit vne fille gētille,& qu'elle aymoit par dessus toutes celles de laSynagogue,auoit esté attainte d'vn coup de hallebarde au costé gauche, prés du cœur, & la seruāte au reins,de sorte qu'elle croyoit que la playe deMarie en seroit mortelle & incurable.Et lors que desReligieux s'informeręt,pourquoi elle ne perçoit le chassis,qui n'estoit que de papier,pour s'éfuïr,elle leur repōdit que les diables auoient bien la puissance de faire sortir par la cheminée,ou par quelque trou de telle grosseur qu'vn grād char y peust passer les sorciers&les sorcieres qu'ils y introduisoiēt:mais non pas de rompre ny faire aucune ouuerture, sans la permission du maistre du logis.Ce sont des choses bien admirables,& neantmoins veritables ainsi que l'effect le demonstra;car tous les Peres qui assistoiēt à exorciser ceste pauure possedée,auec plusieurs autres assistans,ouyrent sur le soir,&enuiron, lors que le Soleil se couche,sur la cime de la prochaine montaigne, voisine de la saincte Baume, vne voix qui se plaignoit,comme d'vne personne qui est aux peines de la mort.Ces plaintes durerēt vn long-temps, pēdāt lesquelles on fit venir Madelaine,pour s'enquerir d'elle de la cause de ce dueil.Elle mit à l'heure la teste à la fenestre,&regardāt vers la montagne d'où la voix prouenoit, elle leur dit : Ne voyez-vous pas Louys le Magiciē,qui tiēt Marie sur ses genoux,qui la console&qu'elle se meurt.Sur les neuf heures du soir, les Religieux du Couuent, auec les fēmes assistantes,& autres personnes,veirent paroistre en l'air certains flambeaux,& vne grande quantité de chandelles allumées , qui estoient portées cōme en pro-

cessiõ vers Marseille Beelzebub fut le lẽdemain au matin interrogé,qui estoit cette creature,qui se plaignoit ainsi le soir precedẽt. Et apres plusieurs refus il respondit en fin que c'estoit vne ieune fille;que sa blesseure auoit esté faite au cœur,qu'elle estoit morte sur la prochaine montaigne,à 8.heures du soir:& que les sorciers auoient puis apres ietté son corps dans la mer,derriere l'Abbaye de S.Victor de Marseile,où tous lesMagiciens s'estoient rẽdus.Ce malin esprit,contraint d'abondant par la force des exorcismes,apprit aussi qu'elle estoit de la ville deParis,fille d'vn Gentil-homme nommé Henry Alphõse, qui se tenoit auptes du Louure à main gauche.

Cependant que les choses passent de la sorte, le bruit s'estẽd par tous les lieux de l'enuiron de ceste horrible auanture. Louys Goffredy est accusé:mais il ne fait que se mocquer de ce qu'on dit de luy.On l'auoit en telle reputation à Marseille,que le peuple & particulierement les femmes disoient tout haut que l'éuie que le Pere Michaëlis,&autres Religieux auoient conceuë cõtre luy, estoit cause de ce diffame. Pour faire le bon valet, & plustost cõmandé par ses superiurs,il s'achemina à la Sainte Baume,Le P. Michaëlis treuua bon à son arriuée qu'il exorcizast Louyse, & à ces fins luy remit toute son authorité. Quand il se presenta pour y vacquer,Verrine commença à prier Dieu, & nostre Seigneur Iesus-Christ de cõuertir ce mal-heureux, qui auoit le cœur plus endurcy qu'vn caillou.Iamais on na ouy dire qu'vn diable desirast, & requist le salut d'vn pecheur;il ne sõge plutost qu'à perdre Et toutesfois cela est aduenu en nos iours pour les raisons que ce mauuais Esprit alleguoit,&que nous auons desia deduites. Mais

lors

lors qu'il prioit auec vn tel zele, plusieurs des assistās pleuroient de compassion: d'autres interrompoient Verrine, & disoiét qu'il luy falloit interdire de parler. Toutesfois ils ne peurent si bien faire, qu'il n'interrogeast Goffredy sur quatre poincts, à sçauoir,

Si Dieu est Tout puissant.

Si l'Eglise a puissance de commander aux demons,

Si les Diables peuuent estre cōtraints de dire la verité

Si leurs iurements faicts auec les solemnitez requises sont valables.

Le Magicien luy ayant accordé sa demande, coniura les assistans de se ressouuenir de ce qui luy auoit esté accordé, & puis il luy dit, qu'il commançast à exorciser. Ce qu'il fit, mais auec vne si grande ignorance, qu'à chaque fois il s'informoit du P. Michaëlis cōme il falloit faire. Et pendant son exorcisme, Verrine & Beelzebub se mocquoient de luy, & principalement Verrine, qui luy reprochoit l'estat de sa malheureuse vie, & comme il estoit le Prince des Magiciens, les horribles forfaits qu'il commetoit au Sabbat, en y celebrant la Messe, y foulant puis apres le Corps de nostre Seigneur, & le donnant aux chiens. *O crime! o meschanceté abominable!* Ce mal-heureux (poursuiuit Verrine) ne se contente pas de commettre ce que les diables n'oseroient auoir attenté: mais encores il respand puis apres le sang du Fils de Dieu sur les autres sorciers, & puis tous d'vne voix il se mettent à crier, *Sanguis eius super nos, &c.* Son Sang soit sur nous.

Lors que Verrine proferoit ces paroles, les cheueux dressoiét à ceux qui les escoutoient. Tout le monde faisoit le signe de la Croix, pendant que ce Pharaon demeuroit ostiné en sa malice, niant que cela fust

yerable

ritable, mesmes quand les Peres Religieux luy demã doient & coniuroient de leur dire la verité, s'il n'estoit pas Magiciẽ, au lieu que ce miserable inuoquat le nom de Dieu, il se donnoit à tous les diables que cela n'estoit pas. Et lors qu'il exorcisoit Madelaine, elle fermoit les yeux, ayãt horreur de voir vn trompeur, vn abominable, & vn Magiciẽ ennemy de Dieu & des hõmes. Tandis il menaçoit de tirer raison de l'imposture (disoit-il) qu'on luy mettoit sus, & le 8. iour de Ianuier ayant esté mandé par l'Euesque de Marseille, partit de la saincte Baume au grand contẽtement de Beelzebub, qui croyoit que par ce moyẽ l'on iugeroit innocent, & qu'il obtiendroit gain de cause. Apres toutes les formes & procedures qui se font, suiuant les Canons de l'Eglise, le bon Pere Michaëlis, auec certains autres bons Religieux, tãt de l'Ordre des Freres Prescheurs que de celuy des Capucins, ayant reconnu la verité du faict, qui leur estoit clairemẽt tesmoignée par les marques diaboliques que Madelaine portoit imprimée sur son corps & ayant ouy comme les Demons auoient esté contraincts de manifester les horribles meschancetez de Goffredy, qui feront peur à ceux qui les liront, comme d'auoir inuenté (ainsi que nous auons dit cy-dessus) de dire la Messe au Sabbath, de consacrer veritablement, & puis offrir le Sacrifice à Lucifer: manger la chair des petits enfãs, ainsi que Madelaine asseura estre veritable, qu'il auoit incité vne fẽme de Marseille d'estouffer vne siene petite fille aagé de deux ans, nõmée Marguerite, parce que ce mal-heureux & detestable forgeron d'Enfer auoit enuie de manger de sa chair. M du Vair premier President en fut aduerty. Il manda querir les deux possedées, & luy

luy-mêſme puis apres s'achemina à l'Archeueſchée, où eſtoit Magdelaine en preſence du Pere Michaelis & de S. Garandel Vicaire de M. l'Archeueſque d'Aix, & autres: il interrogea cette fille, luy promettãt de la fauoriſer à n'eſtre point punie de ſes fautes, porueu qu'elle vouluſt libremēt declarer depuis le cõmencement iuſques à la fin l'Hiſtoire de ſa donation qu'elle auoit faite au diable. Elle commēçoit à obeir au commandemēt de M. le premier Preſidēt, lors que Beelzebub la prit par le goſier, & la ſerra tellemēt, que l'on penſoit qu'elle eſtoufferoit. Ses yeux luy tournoient en la teſte, & ſa face paliſſoit au grand eſtonnement des ſpectateurs. Mais apres les exorciſmes accouſtumez, Satan abandonna ſon goſier, & elle pourſuiuit ſon diſcours, & meſme elle monſtra vne marque que cét aduerſaire luy auoit faite au pied. M. du Vair, pour épreuue fourra dedãs vne groſſe épingle, ſans qu'elle en ſentit riã, ny ſans qu'aucune goutte de ſang en ſortit, teſmoignages euidents des marques des Sorciers: il apperçeut encores vn autre ſigne, c'eſt que Beelzebub ſe tenoit ſur la partie interieure de la teſte, en faiſant vn continuel mouuement, la hauſſant, & la baiſſant viſiblement. Cela ſe pouuoit verifier par l'impoſition de la main. Leuiathan en faiſoit de méme au detriere de la teſte, toutes léquelles choſes, ſuiuant le raport du docte Medecin Fontaine, de Merendol & de Graſſin, profeſſeurs en Medecine, & de Bon-temps maiſtre Chirurgien, & excellent Anatomiſte, eſtoient contre nature.

Tant de circonſtances & de temoignages, faiſans paroiſtre que Louys Goffredy eſtoit vn execrable Magicien, & entre autres celuy de Damoiſelle Victoire de Courbier, il eſt ſaiſi, emmené à Aix, & mis au priſons

sons accoustumées. Mais puis que nous venōs à parler de la damoiselle de Courbier, l'histoire en est tel.

Louys Goffredy, suiuāt ce que nous auōs dit cy-dessus auoit impetré du Diable, que par charmes, & par illusions il seroit le plus homme de bien, & le meilleur Prestre de la Prouēce. La bruit de sa sainteté courāt par toute cette Prouince, il n'y auoit femme à Marseille qui ne desirast de se cōfesser à luy. Et Dieu sçait si sous pretexte de confession il en reduisoit. Le nōbre est si grand, qu'il y en eut plusieurs qui furent de la confrairie d'Acteon. Cōme sa reputation estoit en vogue, il arriua qu'vne Damoiselle nommée Victoire, honneste & pudique autant que femme du pays, & mariée depuis peu de temps auec vn Gentil-homme, fut inuitée à vn iour solemnel par sa belle Mere, de s'aller confesser auec elle à Messire Louys Goffredy. Elles se tenoient en vne maison des chāps proche de Marseille, & de là elles s'acheminerent à l'Eglise des Accoulez, où demeuroit Goffredy. Ce mal-heureux jettant l'œil de cōcupiscence sur ceste Damoiselle, apres l'auoir confessée, luy fit present d'vne saincte relique, enchassée dans de l'argent, la priant de la porter pour l'amour de nostre Seigneur, luy donnant à entendre qu'elle estoit remplie de grāde vertu. La Damoiselle de Courbier sans penser à aucune malice, & croyāt que Goffredy estoit vn sainct hōme, la prit, & lors qu'elle fut arriuée à son logis elle la mit à son col. Mais à peine la luy eut-elle mise, qu'elle se sentit embrazée d'vne ardeur & d'vne affection desordōnée enuers cét execrable. L'amitié qu'elle portoit auparauāt à son mary, fut contrainte de ceder au charme : & sa chasteté qu'elle auoit tousiours si soigneusement gardée plus que

que sa propre vie, eust esté corrompuë par ce sortilege, si elle en eust eu le moyen. O Dieu tout puissant, est il possible que vous donniez vne telle puissance à vos cruels ennemis, que de triõpher de ceux que vous auez laué de vostre sang precieux, & regenerez par l'eau du Sacré Baptesme? Ceste Damoiselle n'a point de repos ; elle parle à toute heure de Messire Louys, & prie sa belle mere d'aller auec elle pour le trouuer, mesme en presence de son cher mary : Luy qui ne faisoit que commencer de iouyr de celle qu'il auoit tant aymée, & qui pẽsoit son amour estre reciproque, comme il s'approche pour la caresser, la treuue auec des inquietudes, & des impatiences extraordinaires. Il s'estonne de ce changement, & comme la vraye amour est presques tousiours suiuie de deffiance, il prend garde de plus prés à ses actions, & la tient de court : pendant qu'elle qui ne peut supporter le feu dereglé qui brusle ses moüelles, est comme furieuse, & a tousiours Messire Louys à la bouche. Cette passion dura quelques iours, iusques à tant que Dieu ayant pitié de son innocence, & ne voulant pas permettre que sa chasteté fut ainsi contaminée, voulut qu'en prenant vne chemise, elle osta de son col ceste feinte relique. Elle ne fut pas plustost hors de son col, que la charme cessa, & l'amour desordonné prit fin. Sa passion se representant à ses yeux, elle s'en estonne, & s'accusant d'impudicité elle verse vn ruisseau de larmes. *Miserable* (disoit la dolente) *est il bien possible que ta volonté ait consenty à trahir ton honneur, & à rompre la foy que tu as si sainctement iurée à celuy sans lequel tu ne sçaurois viure; Quelle eau sera capable, de lauer vn si grand crime ; Quand tu y employerois toute celle de la mer*

encores

encores ne seroit-elle pas suffisante de la nettoyer. O mon Dieu, ayez pitié de ma folie ! & vous mon cher Espoux si vous ne voulés octroyer pardon à celle que vous auez autrefois aymée si cherement, faictes-en la punition sur mon corps telle qu'il vous plaira. Vous ne m'en sçauriez donner de si grande, que ma deloyauté n'en merite encores vne plus griefve. Tenāt ce discours, son mary qui estoit bien faché de ses deportemens, & qui ne l'esloignoit gueres de veüe, entre dans la chambre où elle lamentoit. Si tost qu'elle le voit, elle court, & l'embrasse estroictement en plurant à chaudes larmes. Luy qui l'ayme comme nous auons desia dit, la caresse reciproquement, & apres luy demande, si elle ne veut point aller auec luy à la ville, pour voir Messire Louys. Ha! ma chere ame, repond elle, ie vous coniure de ne me parler iamais de cét hōme, autremēt ie me donneray la mort de ma main propre. Ce Gētil-homme la voyāt chāgée, & en meilleur, sens que de coustume, se doute soudain de quelque charme, s'informe d'elle, si Messire Louys ne luy auoit rien donné. Si a Bien, dit-elle, il me donna vn *Agnus Dei*, enchassé dans de l'argent, que i'ay porté pendu à mon col quelque temps. Et où est il (poursuiuit le mary. Il est (repart-elle) dans mon coffre. Il luy demande la clef du coffre qu'il ouure, & puis prēd cét *Agnus Dei*, & treuue dedans la patte d'vne chauuesouris, & par mesme moyen descouure la meschanceté & la malice de cét execrable sorcier, qui cōme nous auons dit, est desia entre les mains de la Iustice. Ceste Damoiselle se plaint, & faict partie contre luy. Et en l'Arrest qu'on donna, elle est nommée, ainsi que nous verrons en la suite de cette histoire.

Comme il est prisonnier, la Cour, pour s'informer plus

plus au vray des malefices qu'ō luy mettoit sus, apres quelques interrogations faites le fait visiter par maistre Iacques Fontaine, Louys Grassin, & Antoine Merindol Docteurs en Medecine, pourvoir s'il n'est point marqué comme sont ordinairement tous les sorciers, afin qu'apres leur rapport, il soit procedé comme de raison. Ces Docteurs suiuant le Commandemēt de la Cour, le visitent, & le despoüillent assistez de maistre Bon-temps, & beaucoup de maistres Chirurgiens, en presence de Messieurs Thoron & Seguiran, Conseillers & Commissaires deputez, & de Garandel Vicaire general, ils treuuent sur son corps plusieurs marques infaillibles de sorcier, & en font leur rapport. Le docte Fontaine en a faict vn liure sur ce suiect qui se lit publiquement. La Cour cependant l'interroge derechef & le confronte à Magdelaine de la Palud, qui luy soustient constamment sans varier, toutes ses meschancetez, & particulierement recite en sa presence la maniere dont il vsa pour la corrompre, & la seduire. Il nie tousiours neantmoints, meschāt & execrable obstiné qu'il est. Il est cependant visité par Beelzebub, qui à ces fins quitte par interualles le corps de Magdelaine, suiuant que Leuiathan, Astaroth, Barberih, (demeurez dedans pour garder la place; auec Asmodée, & autres esprits Infernaux) asseurent. Le mesme Prince des diables confirme leur dire à son retour, forcé par la vertu des exorcismes, & rapporte, comme il a bien endurcy le cœur de Goffredy, afin qu'il ne se conuertisse point. Cependant il ne cesse d'affliger, & de torturer Magdelaine, & voyant qu'elle estoit vrayement repentante, mesme que par la force de sa repentance, les characteres de sorciere qu'elle auoit au corps estoient effacés, il fit qu'Asmodée, qui est le

D

Demon qui incite aux saletez la polluoit à toute heure au grand scandale des assistans. Vilenie execrable d'Enfer, qui descouure tousiours par ses effects, ce qu'elle est. Les pechez de cette mal-heureuse estoient bien detestables, puis que Dieu permettoit ces abominations estre exercées sur son corps. En outre elle estoit battuë incessammét, auec tant de rigueur qu'elle esmouuoit chacun à la compassion. I'ay honte de publier tant d'horreur à la posterité, & de diffamer vne Prouince, si proche du lieu de ma naissance, honteuse pour auoir produit ces prodiges. Ceux qui viendront apres nous douteront, ainsi que i'ay dit, de la verité de ceste histoire ; mais la caution que ie leur donne d'vn si grand President, & d'vn si Auguste Senat, ioincte au tesmoignage de ces Reuerends Peres & bons Religieux, les doit disposer à la croyance.

Le procés ayant esté fait à cét execrable Magicien, auant que de proceder à sa condemnation, on tascha de le conuertir. Plusieurs Religieux renommez pour leur saincteté de vie, y prindrent beaucoup de peine: mais ce n'estoit qu'hypocrisie en son faict. S'il pleuroit quelquefois, il iettoit des larmes à la façon des sorciers : en mettant les deux doigts indices sur les deux temples de la teste : larmes qui n'estoient pas pourtant chaudes, comme les autres communes, ainsi que l'experience le fit paroistre, les Peres qui l'exhortoient en ayans esté aduertis par Magdelaine. Toutesfois il se cófessa & recogneut aucunemét ses pechez: mais l'on voyoit bien que c'estoit à grande peine. Ce miserable obstiné de la sorte, croyoit cóme font tous les Magiciés, qu'apres sa mort il deuiédroit vn demon de l'air, qui comme les autres malins esprits tourmenteroit les hommes. Car durant le temps qu'il exer-

çoit l'office de Prince des Magiciens, il estoit plus malicieux & plus execrable que les diables mesmes, ainsi que Verrine & Beelzebub le rapportoient. L'vn de ses plus grands desirs estoit d'engendrer l'Antechrist, ou bien de viure iusques à sa venuë, afin de pouuoir ioindre sa rage auec celle du fils de perdition. Or que les Magiciens ayent creu d'estre faicts Demons de l'air apres leur mort, la Sybille Erithrée nous le tesmoigne en ces termes. *Lors* (dit cette sorciere) *que le grand Apollon tirera mon ame hors de ce corps, elle s'enuolera libre, & se pourmenera par les vuides campagnes de l'air, se meslant parmy les voix des vents legers & inuisibles, & predisant parmy leurs confuses haleines, aux oreilles des mortels, l'heur & le mal-heur de leurs futures auantures. Mon corps mesme engraissant la terre, luy fera pousser des herbes & des racines. Les brebis qui y paistront sentiront couler dans leur foye, vne science veritable des choses secrettes & incogneuës, & les oyseaux qui mangeront de ma chair, prediront a ceux qui se meslent d'augurer le succez des choses à venir.*

C'est la belle croyance de ceux qui se sont donnez à Sathan. Mais ils est temps de reprendre le fil de nostre Histoire, & de dire, que durant la prison de Louys Goffredy, les Magiciens de toutes les parties de l'Europe, & de plusieurs climats de l'Asie s'assembloient tous les iours, tant pour ietter des sortileges contre Magdelaine, que pour empescher la conuersion de Goffredy, & l'accusation qu'il pouuoit faire de ses compagnons. Beelzebub mesme quitta pour quelque heure le corps de Magdelaine: & fut en Enfer consulter le Monarque de tous les esprits, sur ce qu'il deuoit faire touchant leur homme, qui chanceloit en ses responses, & se rendoit coulpable à toute heure Lucifer

luy commanda se mettre luy-mesme à la langue, & de respondre pour luy, car (disoit-il) c'est vn *Durbet*: mot de Prouence, qui signifie vn sot oyseau, lequel a la teste plus grosse que le corps: c'est autant que si l'on disoit, vn niais, & vn estourdy. Beelzebub au retour qu'il fit au corps de Magdelaine, racontoit ces choses en vertu des exorcismes. Quãt aux assemblées & Synagogues de tous les sorciers, elles se tenoient plusieurs fois aupres de la saincte Baume, & particulierement le 8. d'Auril 1611. an & mois de l'execution du Magicien, aupres de Marseille, ainsi que Beelzebub le iura (apres auoir esté coniuré) tant pour le faict de Goffredy, que pour faire mourir Magdelaine de la Palud. Aussi les Diables luy donnerent ce iour-là tant de tourment qu'elle esmouuoit à grande compassion les assistans: ils la leuoient en l'air prests à l'emporter, si les bons Religieux qui l'assistoient ne l'eussent secouruë.

Or ces malins esprits ne la tourmentoient pas seulement. Les Magiciens contribuoient aussi toute leur malice, pour son affliction. Vn iour elle se promenoit en la galerie, qui estoit ioignant sa chambre en l'Archeuesché d'Aix, lors qu'vn Magicien nommé Iean Baptiste (ainsi qu'elle disoit) vint à l'instant, & auec vne lancette luy picqua le doigt, plus proche de l'auriculaire, & ayant de son sang se retira.

Alors elle fit vn grand cry, & alla promptement vers les Peres Billet & Bailletot, qui la gardoient, pour leur monstrer le sang qui sortoit encores de son doigt: mesme ils veirent eux-mesmes trois gouttes sur la fenestre, par où ce Magicien s'en estoit enfuy. Soudainement ils en aduertirent le Sieur Thoron Commissaire, & le Medecin Graffin.

C'est

C'est sans doute que l'Enchanteur luy tira ce sang pour faire contre elle vn malefice, & pour luy r'allumer dans son ame l'amour qu'elle portoit auparauant à Goffredy. Et ce malefice fit son operation le lendemain. Elle fut agitée tout ce iour là par des mouuemens si estranges & prodigieux, qu'on croyoit asseurément qu'elle en morroit.

Cependant le Prince des Magiciens est tousiours en prison, & souuent sur la cime de la tour de sa prison, l'on void, & l'on entend hurler, & principalemēt la nuict vn gros chat-huant, ensemble vne troupe de chiens effroyablemēt. On le confronta plusieurs fois à Magdelaine, laquelle entre toutes les autres accusations qu'elle fit contre luy, soustint vn iour qu'il ne luy pouuoit nier quatre choses. La premiere d'auoir rauy sa virginité dans la maison de son Pere. La secōde de l'auoir conduite & menée en la detestable Synagogue des Sorciers, & là apres luy auoir fait renoncer à Dieu, à sa part de Paradis, & aux merites du Sāg pretieux de N. Seigneur Iesus Christ, & generalement à tous les Sacremens de l'Eglise, & autres œuures de pieté, l'auoir baptizé au nom des Diables, & oincte de leur chresme, & puis marquée des marques qu'elle portoit encores. En troisiéme lieu, de luy auoir donné vn *Agnus Dei*, & vne pesche charmée. Et en fin d'auoir enuoyé dans son corps toute cette legion de diables, lors qu'elle se rendit (contre la volonté de ce Magicien) dans le Conuēt de saincte Vrsule, dont les malins Esprits ont dit beaucoup de mal: mais neantmoins confessé malgré eux, que cette saincte compagnie estoit cause de beaucoup de desordre en Enfer. Ce mal-heureux & detestable nia fort & ferme cette accusation, comme controuuée, & iura par le

Nom de Dieu, & pas la tres-saincte Vierge,& par S. Iean Baptiste, que c'estoient des impostures.C'est vostre iuremẽt accoustumé(respond Magdelaine)vostre Synagogue le pratique ordinairement. Mais il faut sçauoir comme vous l'expliquez. Lors que vous parlez de Dieu le Pere,vous entendez Lucifer;par le Fils, de Beelzebub;& par le S.Esprit, Leuiathan.Lors que vous attestez le nom de la Vierge, c'est la mere de l'Antechrist : & le Diable precurseur de ce fils de perdition, est vostre S. Iean Baptiste. O Ciel ! se peut-il ouyr, ny imaginer rien de plus execrable?En quel siecle maudit & abominable auons-nous pris naissance, que nous y voyons de tels monstres ? Les pechez de Sodome & de Gomorrhe, auec ceux de Babylone sont ils comparables à ces blasphemes & impietez.Ie fremis moy-mesme d'horreur,escriuant cette Histoire : ma main en frissonne toute, & à peine peut-elle empescher que la plume ne luy eschappe. Si les diables sont veritables,lors qu'ils sont adiurez de proferer la verité,par des exorcismes de l'Eglise,ie croy les paroles de Verrine,qui a tousiours asseuré estant dans le corps de ladite Louyse Capel,que la fin du monde estoit proche,& que l'Antechrist estoit desia né d'vn Incube,&d'vne Iuifue.Il est impossible que la patiẽce de Dieu puisse plus long-tẽps supporter ces detestables pechez.Ie m'estonne qu'il n'a desia extermine la race des mortels N'ayant plus de pouuoir de reciter dauantage les crimes de cét abominable Magicien, ie m'en vay finir cette Histore par la fin de sa vie. La Cour de Parlement de Prouence ayant bien & deuëment examiné les actes du procez,tant les preuues& indices de la possession diabolique de Magdelaine de la Palud, auditions, depositions, confessions d'icelle sur

sur le rapt faict d'elle, pactes & promesses aux malins Esprits, & autres cayers d'informations : que les attestations & les rapports des Medecins, commis pour verifier les marques de ladite Magdelaine de la Palud, & de Louys Goffredy : ensemble l'audition de ladicte Damoiselle Victoire de Courbier, sur les charmes à elle baillez par le Magicien, qui luy auoit causé indisposition en son cerueau, & vn amour desordonné enuers iceluy, auec les confessions, retractions, & secondes confessions volontaires de ce maudit & execrable Sorcier Louys Goffredy, & autres choses contenuës au procez, le declara par vn Arrest fort solemnel & memorable attaint & conuaincu des crimes à luy imposez, & pour reparation d'iceux le condamna d'estre liuré entre les mains de l'Executeur, pour estre conduit & mené par tous les lieux & carrefours accoustumez de la ville d'Aix, & au deuant de la porte de l'Eglise Metropolitaine sainct Sauueur, pour y faire amande honorable, teste nuë, & pieds nuds, la hart au col, tenant vn flambeau ardant en ses mains, pour là à genoux demander pardon à Dieu, au Roy, & à la Iustice, & puis estre mené à la place des Prescheurs de ladicte ville, & y estre ars, & bruslé tout vif, sur vn bucher, iusques à consommation de sa chair & ossemens, dont les cendres seroient iettées au vent. Et auant l'execution, d'estre appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, pour tirer de sa bouche la verité de ses complices. Cét Arrest fut pronõcé, & executé le dernier d'Auril, 1611. Si tost qu'il eut esté executé, Marguerite fort honneste fille de la maison de saincte Vrsule, fut deliurée de trois diables, qui la possedoient. Gresil & Sonneillon, deux autres diables qui estoient dans le corps de Louyse Cappel, sortirent pareille-

ment:mais non pas Verrine,disant que la volonté de Dieu estoit telle qu'il ne sortist point iusques à ce que la fin de cette Histoire fust venuë,par la declaration qu'il deuoit faire des complices. Aussi il commença de les nommer par noms, & par surnoms : & particulieremēt vne fille aueugle nommée Honorée, qui fut prise, treuuée marquée, & conuaincuë, puis bruslée, auec grande douleur qu'elle ressentoit pour ses fautes. Quant à Magdelaine de la Palud, elle fut aussi deliurée d'Asmodée,cét Esprit malin qui la polluoit & d'autres diables.Cependāt elle fait des Pelerinages,tantost vers la saincte Baume,tantost à sainct Maximin,& maintenant elle va à sainct Firmin,Eglise proche de la ville d'Vzés en Lāguedoc.Elle est neātmoins encores possedée de Beelzebub , qui la tourmente tousiours,pour l'expiation de ses pechez. Elle le tient pourtant lié, par la permission de Dieu,dans son corps,de telle sorte qu'il n'en peut sortir aucunement,bien que le Diable luy demande congé pour vn quart d'heure seulement , afin de mettre ordre à ses Sabbaths.Ceste pauure repentante faict depuis penitence,& va chercher auec d'autres pauures femmes de Carpentras,nuds pieds,du bois qu'elle vend puis apres publiquement,& tout l'argent qui en prouiét, elle le distribuë aux pauures, non sans estre souuent affligée de ses plus proches parens,pour cette humilité. Dieu la vueille assister par sa saincte grace , & la deliurer entieremēt de la possession du malin Esprit.

C'est la fin Tragique de ce mal-heureux Prestre, qui pour vn plaisir temporel, & vne fumée d'hōneur renonça à son Createur, à la part de Paradis qui luy estoit ouuert,& aux Sacremens de l'Eglise. Si i'eusse voulu escrire toutes ses meschancetez , il eust fallu remplir

remplir tout vn gros volume,& non vne simple narration. Ie sçay qu'il y en aura plusieurs qui riront de ceste Histoire, encores que la verité en apparoisse par le tesmoignage de tant de gens de bien, & par l'Arrest d'vn si celebre Parlement, prononcé de la bouche de l'vn des plus illustres hõmes de nostre siecle. Entre telles personnes, ie vois les Athées,& les Heretiques, qui rapportent aux causes naturelles, ce qu'on racóte des Demoniacles & des sorciers. Ils disent que la fantaisie blessée, reçoit des vaines impressions, & des chimeres, qui font fouruoyer l'entendement du droit chemin de la raison,& alleguent l'exemple des pretendus sorciers, qui croyent estre portez aux Sabbaths pendant qu'ils sont assoupis de sommeil. Enfin ces personnes voudroiẽt mettre cette croyance, qu'il n'y a Esprit, ny sorcier, que ce sont choses inuentées. Mais les impies, tandis qu'ils nous veulent imprimer cette erreur, ils taschent aussi de sapper sourdement vn autre pilier que nous auõs de la connoissance du vray Dieu,& de son Fils nostre Redẽpteur, qui nous apprend dans les Euangiles qu'il y a des diables, par le cõmandemẽt qu'il leur fait de sortir hors du corps des possedez, qui imploroiẽt son assistance. Les Actes des Apostres font aussi mentiõ de Simon le Magiciẽ, & le vieil Testamẽt est fourny d'vne infinité d'exẽples de sorciers, que Dieu commãde d'exterminer. La Pithonisse ou sorciere d'Endor, dõt il est parlé au liure de Samuël en fait foy,& autres qu'il n'est pas besoin de reciter. Or quoy que les Libertins de ce miserable siecle tournent à risée ce qu'on dit des sorciers, des marques qu'ils portent sur leurs corps, & des hommages qu'ils rendẽt a Sathan, nous ne laisserons pas de croire ce qui est de la verité, puisque mesme les tó-

moignages des Payens confirment ce que nous voyons tous les iours.

Durant que l'idolatrie estoit en sa plus grande vogue, les Infidelles, & particulierement les Syriens & les Egyptiens, portoiét des lettres & des characteres, qui signifioient les noms de leurs Idoles. C'est pourquoy Moyse deffendit aux Israëlites de n'imprimer sur leurs corps aucunes marques, lettres, ny characteres en haine des Idolatres qui en vsoient pour lors. Ceux qui s'enrooloient en la religion du Dieu Mithres en Perse, estoient marqués par lettres de feu. Et puis ne lisons-nous pas dans les liures de l'Antiquité Payenne, comme les Striges & les Sorciers sont de tout temps auides du sang des petits enfans: Cauidie enterra vn petit garçon iusques au menton, & le fit mourir ainsi lentement, & de sa mouëlle, & de son foye composa vn breuuage amoureux. Tout ce qu'on nous raconte des Menades qui suiuoient Bacchus en forme de Bouc, n'est que le Sabbath des Sorciers de ce temps, qui adorent le diable en figure de Bouc, puant & infect. C'est ce Pan lacif tant recherché des Matrones d'Italie: c'est ce Demon Dusien, qui s'accouploit iadis auec nos Gauloises. Nous lisons encore qu'en Grece l'on celebroit anciennement les Bacchanales de trois en trois ans sur le mont Parnasse. A la feste on y voyoit arriuer de tous costez des Satyres à grandes troupes, qui s'assembloient, & apres dansoient en rond, faisans sonner des cymbales & des tambours, & crioient hautement à voix enroüée, *Saboë, Euam, Attes, & Hyes*. Ie laisse maintenant à iuger, si ce n'estoit pas le Sabbath des Sorciers d'auiourd'huy, qui dansent, & qui se meslent parmy les diables. Suiuāt la deposition de ceux qui ont esté

attaints

attaints & conuaincus de ſortilege, les ſorciers crient aujourd'huy en leurs Synagogues: *Has Sabat, Sabat.* Dieu vueille reduire ces miſerables à la voye de ſalut: ou bien permettre que s'ils demeurent obſtinez en leurs ſoüilleures, pailardiſes, pechez cõtre nature, execrables & diaboliques meurtres, & ſanglans deſirs de vengeance, la Iuſtice y mette ſi bien la main, qu'ils ſoient exterminez entierement de la terre, à la confuſion de leur Bouc deteſtable, ſale, & puant, & à la gloire de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt.

LE FVNESTE ET LAMENTABLE mariage du valeureux Lyndorac, & de la belle Caliſte, & des triſtes accidens, qui en ſont procedez.

HISTOIRE III.

Lyndorac que le Ciel auoit pourueu de valeur & de courage, autant que Gentil-homme de France, tiroit ſon origine des contrées, où prend ſa ſource le fleuue du Gard, renommé pour le pont admirable que l'Empereur Adrian y fit baſtir. Son inclination qui le pouſſoit naturellement aux armes, luy fit en l'aage de quinze ans quitter ſa patrie, & s'expoſer aux hazards de la guerre, pour en moiſſonner les lauriers, que l'on ne peut recueillir ſans les arrouſer premierement de ſang. Le Languedoc, la Prouence & le Dauphiné, admirent deſia ſa valeur, & la publient ſi bien, que le grand Henry amoureux de tels hommes, le veut auoir aupres de ſa Maieſté. Il luy donne des charges

charges qui excedent son aage, & l'employe en des affaires, & des intelligences qu'il a parmy les nations estrangeres. Lyndorac s'en demesse si bien, que ce grand Prince (qui ne se trompoit iamais en son election) l'en ayme, & estime dauantage.

Mon sujet n'est pas de raconter icy particulierement les effects de la valeur, du courage & du iugement de Lyndorac. Il a mieux graué son nom sur le dos de ses ennemis, que ie ne sçaurois faire auec vne plume sur du papier. Ie diray seulement, qu'apres auoir receu de son Prince ce qu'il meritoit, auec promesse d'en receuoir d'auantage, l'humeur le prit de reuoir ses parens. Il part auec son congé, & arriue au bas Languedoc. Ce ne sont que caresses & que visites de ses amis. Ceux que son renom attiroit par l'oreille, veulent maintenant contenter leurs yeux, & remarquent en Lyndorac vne viue image de valeur. Cette belle disposition, cette gaillarde ieunesse, qui commence à pousser vn premier cotton, ce corps où la Nature admire ses richesses, & le bruit de sa valeur luy donnent l'entrée libre parmy les plus honnestes compagnies. Les Dames à l'enuy l'honnorent, & plusieurs taschent de gaigner sa liberté. Luy que les exercices de Mars auoient iusques alors empesché de receuoir les charmes d'vn bel œil, aussi-tost qu'il voit Caliste, vn desir le brûle, & sa franchise gardée si longuement, est contrainte de se rendre.

Caliste n'est pas de ces beautez vulgaires, que le monde prise. C'est vn vif tableau d'honneur & de graces. Ses yeux ne vont iamais en vain à la conqueste. Toute liberté fuit au deuant d'eux, & ie croy que s'ils eslançoient par tout leurs regards, ils la banniroient entierement de la terre. Son humeur libre (mo-

deste

deste neantmoins) fait naistre le desir, & mourir l'esperance. Celuy qui la void, & qui la sert, croit de voir bien tost payer la fidelité de son seruice : mais il se trouue autant esloigné de son attente, comme il pensoit estre proche de sa gloire. Ieune liberté, que tu cousteras cher à Lyndorac, & à Rochebelle, voire à ton propre repos! Ie ne te blasme pas toutesfois, la faute ne procede point de toy. Ton futur espoux, & son aduersaire en sont l'origine.

L'vn ne deuoit iamais entrer si aduant en de jalouses humeurs, puis qu'estant comme tu es, vn vif exéplaire d'honneur aussi bien que de beauté, il se rendoit coulpable de beaucoup de crimes. Et l'autre ne deuoit iamais abuser de ton honneste courtoisie, & par sa fole vanité porter vn mary ialoux au blasme de ton innocence.

Voila doncques cõme ce braue guerrier, qui n'eust pas craint d'attaquer le Dieu Mars, se treuue si sensible aux premiers traicts que l'amour luy decoche, qu'il n'a plus d'autre occupation qu'à cherir sa blessseure & honnorer sa prison. Il s'efforce de faire paroistre à sa Maistresse les effects de sa passion, mais la crainte qu'elle n'ait engagé son ame en quelque autre part le retiét. C'est ce qui le desespere, tandis qu'il se flatte en sa douleur. Il voudroit bien (s'il luy estoit possible) resister à ce nouuel assaut: mais son amour est trop foible; & puis c'est vne folie, de vouloir estre sage contre le destin, de qui les hommes s'efforcent en vain de fuïr les loix. Caliste, qui n'auoit encore experimenté ce que peuuent les belles qualitez, & le merite d'vn galand homme, aussi-tost qu'elle veid Lyndorac, s'émeut aucunement, & la glace qui seruoit de rempart à ce cœur que les flammes de l'Amour n'a-

uoient

uoient peu eschauffer auparauant, commence de se fondré.

Lyndorac cependãt resue tousiours sur son amour, tandis que le sommeil adoucit les trauaux des mortels, il ne peut fermer la paupiere. L'object de Caliste vole tousiours au deuant de ses yeux, & l'obscurité de la nuict ne le peut empescher de la voir.

Faut-il doncques (disoit cét amoureux) *que ie me rende si soudain, & sans me deffendre à vn ennemy, qui ne peut sur nous, que ce que nous luy dõnons? Sera-il dict, que Lyndorac, qui n'a iamais paly pour la peur des hazards, mais qui plustost a deffié tant de fois la mort teincte de sang & d'horreur, au milieu des perils, soit maintenant de si foible & de si lasche courage, qu'il n'ose faire de resistance à vn enfant tout nud, & qui pour toutes armes ne se sert que de nostre consentement? Estouffons de bonne heure ceste passion, indigne de loger dans vne ame releuée, & meurtrissons ce penser, enfant d'vn courage bas. Bouchons les oreilles à ces Sirenes trompeuses, & fermons les yeux à ce Basiliq, qui tuë de son regard.*

L'Amour ressẽble propremẽt au riuage Asphaltite, il cache toûjours vn noir serpẽt soubs vne belle fleur.

Ainsi parloit Lyndorac en la naissance de sa passiõ. Heureux s'il eust eu plus de resolution que d'amour. Mais à peine son cœur enfante ce discours, qu'vn autre tout contraire penser luy fait tenir ce langage.

Indigne de joüyr de la lumiere du iour, as-tu bien le courage de blasphemer contre ce Dieu, qui fait trembler & le Ciel & la terre? Veux tu demeurer seul au monde sans aymer, comme si tu estois vn rocher insensible? L'amour est inseparable d'vne ame genereuse, & ces braues guerriers tant vantez aux Histoires de l'antiquité, ont tousiours meslé les Myrthes

auec

auec les Palmes. Aymons doncques, & marchõs auec eux, sous l'enseigne de Cupidon, aussi bien que soubs la banniere de Mars. Faisons paroistre à ma belle les trophées de victoire, & les marques de nostre deffaite. Encores que son cœur fust de roche, nous l'amolirõs auec nos larmes. Mais que sçay ie si quelque autre plus heureux que ie ne suis ne m'a point deuancé? O Amour! entre les mains de qui ie remets ma vie desormais & mon repos, destourne de moy ceste peur, & rend vain ce presage: fay que mon esprit ne soit point troublé par cette nouuelle imagination, qui veut diuiser mon ame de ton obeyssance.

Ce sont les mesmes discours que tenoit cét Amant passionné, lors qu'auec les flambeaux de l'Amour, il allumoit les torches de ses funerailles. Et pour tenter la volonté de sa maistresse, vn iour sa main, plus courageuse que sa bouche, escriuit cette lettre.

SI i'estois autant priué de iugement (Belle Calisse) comme vous estes pourueuë de beauté, vous ne verriez peut-estre mon amour descrite sur ce papier. Mais estant comme vous estes la merueille des yeux, & moy le plus recognoissant de vos merites, vous excuserez mon audace, & iugerez que l'excez des presens que le Ciel & la Nature vous ont donnez, sont plus coulpables que mon extreme passiõ. Les Dieux vous ont douée de tãt de graces, qu'il est impossible de les voir sans les aymer. Il ne faut dõc pas que vous doutiez si ie vous ayme, & si ie desire de vous seruir, puis que vous estes l'obiect le plus aymable des beautez, & moy le plus viuement atteint de vos beaux yeux. Ie vous coniure par ces Soleils qui m'esclairent, de receuoir la promesse que ie vous fais de n'adorer desormais autre que vous. Ie la signeray de mon sang, si vous le voulez ainsi & vous tesmoigneray par ma mort, que mes paroles, & ma passion sont vne mesme chose.

Ayant

Ayant fermé cette lettre,il la fit donner à vne fille de Châbre de la mere à Califte,afin qu'elle soit renduë secrettement à sa Maistresse.Cette fille que nous appellerons Melite, connoissoit Lyndorac ,& estoit bien aise de luy rëdre quelque bon office.Et ne pouuant l'obliger mieux qu'en ce subject,elle ne manque point de la remettre entre les mains de Califte, qui l'ouure cõme vne chose indifferente,mais qui l'ayât ouuerte,& se voyant nommer dedãs rougit, & palit en mesme temps. Elle estoit vne fois resoluë de s'arrester sans la lire dauantage,& la ietter dans le feu,si la messagere ne l'eust empeschée par ces paroles.

Et quoy(belle Califte)est ce cecy le salaire que vous vendez à ceux qui meurét pour vostre amour?Acheuez de lire cette lettre,& recõnoissez que si les Dieux vous ont enrichie de beauté,ils n'ont pas priué Lyndorac de merite.Il est tel,que sa valeur & hõneur demandent vne autre recõpense.Cõment(respond Califte) estes-vous doncques de celles qui seruent de conseil & d'adresse aux artifices des hommes trompeurs & abuseurs ? Si n'estoit que l'amitié que ie vous ay portée iusques icy , retient vn peu ma iuste colere,ie vous ferois chastier comme vous meritez.

Vous appellez doncques(repart Melite)trompeur & abuseur,celuy qui passe en fidelité,aussi bien comme en valeur, tout le reste des hommes ; & blasmez vne fille,qui a succé l'honneur auec le laict dans vostre maison. Califte, celuy qui vous escrit,a fait iusques icy trop de profession de l'honneur,& celle qui vous en parle,desire trop vostre contentement. Mon penser est bien esloigné de vostre impression. Son amour est honneste,& sa recherche loüable.

S'il est ainsi que vous dictes (respond Califte)que n'entre

n'entre-il doncques en ses recherches par la porte de l'honneur? Ne sçait-il pas que ie suis sous les loix d'vne mere: & que ie ie ne puis auoir d'autre volonté que la sienne? Peut-estre qu'il s'attend que ie responde, ie ne suis pas si sotte, encores que ie sois si ieune, que ie ne sçache bien connoistre comme l'on s'engage par des responses.

Tenant ce sage discours, elle quitta l'autre qui vouloit repliquer, & entra à l'heure mesme dans vne châbre, & s'enferme dedans toute seule. Ce fut là qu'elle acheua de lire la lettre de Lyndorac, & que d'vn costé l'amour commence d'acheuer son ouurage. La valeur, & la beauté de ce ieune guerrier, seruent à ce petit Dieu d'instrument, pour rauir la liberté de cette Belle. Caliste veut tuër cette passion en naissant, mais son cœur trop doux ne tient point de l'inhumanité de Medée, qui fit mourir ceux qu'elle auoit fait naistre. Elle est resoluë d'aymer Lyndorac, mais autant que les bornes de l'honneur le peuuent permettre: Aussi elle dissimule sa passion, luy prescrit des loix, & ne permet pas que personne en ayt la connoissance.

Mais Lyndorac, qui brusloit d'impatience, & qui se promettoit d'estre honnoré d'vne responce, est presque sur le poinct d'vser de violence sur luy mesme, lors qu'il apprend par sa fidele messagere le succez de sõ ambassade. Ha! mal-heureux (disoit-il) que ta folie est bien chastiée! Tu deuois mesurer ton dessein, & tenir le milieu, sans monter aux extremitez. Ne deuois-tu pas croire que Caliste estant la plus belle du monde, la raison veut qu'elle soit seruie de celuy qui possede plus de merite? O fausse esperance! ô desir auantureux & temeraire, que vous me coustez cher!

Il vouloit poursuiure, lors que la parole luy faillit,

au grand estonnement de Melite, qui par ce discours tasche de releuer son courage. Et quoy, Monsieur, vous rendez vous doncques si-tost au premier coup de tẽpeste & d'orage que vous esprouuez en amour? Estes vous si peu expert en cette nauigation que vous ne sçachiez que la bonace n'y peut estre telle, qu'on n'y redoute tousiour quelque nouueau écueil? Si vôtre Maitresse par sa rigueur a monstré qu'elle est femme, vous monstrez maintenant par vostre lascheté, que vous estes moins qu'homme Parauãture voudriez-vous, qu'à la premiere rencõtre elle courust les bras ouuerts pour vous tesmoigner sa flãme? Reprenez vos esprits impatiens & abbatus, & aprenez que l'amour doit proceder de la connoissance, & qu'en amour, non plus qu'en guerre, le soldat ne merite point la couronne, auant que d'auoir combatu.

Ainsi parloit Melite, quand Lyndorac par vn soûpir donnant de l'air à son ame oppressée, respond de la sorte.

Ma chere amie, il est bien aisé à ceux qui sont sains, de donner conseil aux malades. Mais en effect, puis que vous m'auez tant obligé iusques icy, que me cõseillez-vous de faire: de viure ou de mourir?

Viuez (dit Melite) & prenez courage. Dieu nous a donné vne certaine vie, & vne certaine mort, & nous deuõs conseruer l'vne, & fuyr l'autre, puis que l'vne nous manque si-tost, & que l'autre nous est infallible. Voyez vostre Maistresse, sõdez son cœur, parlez à sa mere, & soyez si discret en toutes vos actions, que rien ne vous puisse reculer des bõnes graces de celle qui sans doute vous ayme, quoy qu'elle le dissimule.

Ce furent les discours de Melite, qui firent que Lyndorac le iour mesme eut moyen de parler à Cali-

ste

ste. Si mon dessein estoit de raconter des propos amoureux,plutost que des Histoires Tragiques, i'escrirois beaucoup de choses sur ce suiect : mais craignant d'ennuyer ceux qui prendront la peine de lire ce recit, ie diray seulement, qu'apres que nostre amoureux eut appris de sa Maistresse,que son vouloir dependoit de sa mere , & qu'admirant la sagesse de cette fille bien nourrie,son amour se fust augmenté, il la fit demander en mariage,& employa pour ce suiect ceux à qui il se fioit le plus.

La mere de Caliste , qui est vne Dame illustre de sang,& de vertu,vefue d'vn des braues Barons que le Soleil veid iamais,assemble ses parens,& leur cõmunique la recherche & l'amoureuse poursuite de Lyndorac. Et comme les esprits sont differents en leurs iugemens,les vns treuuent bon ce mariage,les autres le rejettent,& par leur raison alleguent que Lyndorac n'est pas assez riche. Toutefois apres qu'il fut representé à la mere comme la vraye richesse consiste aux dons de nature,& qu'en vain vn homme s'efforce à deuenir riche , lors qu'il manque des belles parties de l'ame, & qu'on eut mis en aduant la Noblesse, la valeur & la fortune de Lyndorac, ce mariage est conclud, au grand contentement des deux parties.

Voicy de belles roses en apparence,mais leurs espines picqueront iusques au cœur. Toute la Noblesse du Pays vint honorer leurs nopces. On y court la bague, on y jouste, on y danse,& l'on n'y parle que de se resiouyr. La nuict vient cependant auec ses larges voiles,& Lyndorac qui l'a si long-temps desirée, y recueille le fruict de ses trauaux, & seme dans vn jardin clos & fermé pour tout autre. Qui voudroit

contre les mignardes caresses de ce couple amoureux, qu'il nombre les estoilles du Firmamét, les fleurs du Printemps, & les fruicts de l'Automne. Il n'appartient qu'à l'Amour, qui presidoit en cette chaste couche, & qui recueilloit ces doux souspirs, ces mots desirables, ces petits refus suiuis d'embrassemens, de les reciter. Il semble desia à Lyndorac, que desormais il doit estimer sa gloire égale à celle des Dieux, & ignore les tragiques, & les sanglans effects, qui sortiront d'vne si douce ame.

O decrets du destin! mais plustost secrets du conseil de la sagesse du grand Dieu, que vos abysmes sont profonds & merueilleux! Faut-il qu'vne action si honneste ou plustost vn Sacrement honnorable en la presence du Ciel & de la terre, soit le commencement de tant de mal-heurs? Iunon ny Pronube ne se treuuerent point à cette nopce: la discorde toute la nuict sema ses couleuures dans la maison, & la choüette, oyseau malencontreux, chanta sur le toict vne triste & funeste chanson.

Apres les solemnitez accoustumées, chacun se retire en sa maison, & nos deux Mariez s'abandonnent aux plus cheres delices de leur accouplement. On les void tousiours ensemble, & les petits Amours volent tousiours dedans leurs yeux & baisent incessamment leur visage. Ils furent heureux & contents de la sorte l'espace de six mois, lors que la fortune enuieuse de leur aise, vient semondre Lyndorac de son deuoir. Elle luy represente le seruice de son Prince, sa valeur qu'il doit exercer contre l'Estranger orgueilleux & perfide, & cette fleur de ieunesse, qui ne doit iamais permettre qu'vn esprit masle & genereux comme le sien, se laisse entierement surmonter par les embrassemens d'vne femme.

Ces

Ces considerations ont tant de force, qu'il se delibere de quitter, pour vn peu de temps, son plus doux repos, & d'abandonner ce qu'il auoit recherché auec tant de passion. Il en parle à Caliste, qui du commencement a bien de la peine à se resoudre de cette dure separation. Ce ne sont que souspirs & que regrets capables d'arrester Lyndorac, si les loix de l'honneur, tyran des belles ames, eussent eu pour ce coup moins de pouuoir que celles de l'Amour.

Il par doncques, & en partant ils font vn eschange. Lyndorac emporte le cœur de Caliste, & elle retient celuy de Lyndorac.

Belle Caliste que ce depart vous fut de dure digestion! Ceux qu'vne veritable & legitime amour a rendu tributaires peuuent iuger des trauerses d'vne absence. C'est vne nuict toute noire de douleurs, & d'autãt plus fascheuse à supporter, qu'elle dure beaucoup. Elle fut aussi longue que la nuict qui partage l'année auec le iour, aux contrées qui sont iustement dessous l'Ourse. Cette apprehension de six mois vous est vn siecle: mais si vous auiez connoissance des malheurs que la fortune vous trame au retour de Lyndorac, helas! Caliste, vous la souhaitteriez eternelle.

Tandis que cette nouuelle mariée souspire l'absẽce de son mary, sa mere & ses plus proches parents la viennent consoler, & par des belles raisons s'efforcẽt d'adoucir la rigueur de cét éloignemẽt. On la diuertir, mais non pas si bien, que le souuenir de son époux ne soit toûjours viuement empraint dedans son ame.

Comme la liberté des compagnies est grande en ceste Prouince, où l'on faict plus de profession de l'honneur, que de son apparẽce, plusieurs Damoiselles voisines, accõpagnées de quelques Gentils-hom-

mes voyent souuent Caliste,& elle leur rend souuēt leurs visites. Parmy ces Gentils-hommes qui menent ces Dames, Rochebelle tient le premir lieu. Sa beauté, sa taille, sa disposition, & la bonne opinion qu'on a de luy, ioincte à ses richesses, le rendent recommādable. Il auoit aymé Caliste, comme ie croy, lors qu'elle estoit fille: mais neantmoins si couu. rtemēt; que iamais ny elle n'y autre n'en eut la connoissance.

Et comme les premieres impressions amoureuses sōt les plus fortes, la playe demeure encore fraische dans son ame, bien qu'il voye qu'vn autre possede ce que son mal-heur luy a osté. Il n'ignore pas comme son espoir mourut le iour que son Riual prit possession de cette place, & que c'est en vain de tascher à luy redonner la vie, puis que l'honneur aussi biē l'estoufferoit en naissāt: Toutesfois il est de ces gēs-là qui embrassent vne ombre au lieu d'vn corps, & qui se repaissēt de vanité. Il fait doncques si biē ses parties qu'en toutes les compagnies qui vont voir Cariste, ou qu'elle va voir, il se trouue tousiours le premier: car l'humeur libre de cette mariée (cōme nous auons desia dit) permet à chacun de la aborder. C'est ce qui donne courage à Rochebelle, à ourdir le commencement d'vne toile, qu'on arrousera de sāg & de larmes Caliste n'est pas si peu fine que dās peu de iours elle ne reconneust bien le dessein de nostre hōme, qui souspire aupres d'elle, & qui en la regardant s'aueugle en l'excez de la lumiere de ses beaux yeux. Et au lieu de chastier sa folie & sa temerité, il sēble qu'elle prenne plaisir à r'allumer sa flamme par des regards mutuels qu'elle luy donne, biē qu'en effet elle le fasse pour auoir du passe-temps, & pour se rire de cette ieune audace. C'est à la verité la plus

grande

grande punition qu'vn temeraire sçauroit receuoir, que celle là, de voir le fruict de son attente aussi vain que son desir, mais semblables procedures ne produisent pas tousiours de pareils effects.

Vne sœur de Lyndorac n'aymoit point Caliste. Ie ne sçaurois dire particulierement la source de cette mal-ueillance : toutesfois ie presuppose que Caliste ne luy auoit dõné suiect d'attenter sur son honneur. Son ame est trop franche, & sa vertu blasmée pour vn temps, sçaura bien faire paroistre differents le mensonge & la verité. Cette sœur s'apelle Doris, qui d'enuie, ou autrement veut ruiner Caliste.

La nouuelle passion de Rochebelle, de qui elle s'estoit apperceuë, luy seruira de matiere, & d'autãtplus encores, que cét outrecuidé Gentil-homme se vante de certaines priuautez imaginaires, & prẽd plaisir par tout où il se treuue, qu'on luy parle de son Amour. Homme vain & temeraire, si Caliste en eust eu le vent, tu neusses iamais troublé l'accord de ce mariage, & donné sujet à ma plume de tracer auec du sang & des larmes cette lamantable Histoire. Et toy Doris, tu penses te venger aux despens de l'innocence, mais l'effet est bien esloigné de ta pensée. Tu verras la mort de celuy qui honoroit ta maison, suiuie de tant de morts, que le recit m'en fait horreur. La Comedie est acheuée, voicy le commencement de cette funeste Tragedie.

Apres que Lyndorac eut seruy son quartier, & rẽdu à son Prince de nouuelles preuues de sa valeur & de son ingenient en des choses où il l'employe, particulierement en vn voyage qu'il fait en Allemagne, pour le seruice de sa Majesté, il obtient congé de reuoir sa maisõ. Il y arriue, heureux s'il n'y fust iamais

reuenu : car auſſi bien tout plaiſir y eſt banny deſormais pour luy. Qui dira ia joye de Caliſte au retour de ſon eſpoux, & le plaiſir de Lyndorac reuoyant le doux ſujeƈt de ſes yeux ? Leurs ames ſe meſlent par leur bouche,& ſe confondent ſi bien qu'elles ne ſont qu'vne. Ils paſſent ce iour & cette nuiƈt en tel excez de lieſſe, qu'il ſemble qu'ils en veulent faire prouiſion pour adoucir l'amertume qu'ils doiuent boire bien-toſt en aduance.

Le lendemain leur maiſon eſt pleine de parens & d'amis,qui viennent ſaluër Lyndorac. Apres tous les compliments,Doris tire ſon frere à l'écart, & luy dit ces paroles.

Que ie plains ton aduanture(mon cher frere)qu'il falle qu'apres auoir receu tant de gloire aux Prouinces eſtrangeres tu reçoiues tant de des-honneur en ta propre maiſon!

Si iamais ton courage eut beſoin d'eſtre ferme,c'eſt à ce coup que tu le dois faire paroiſtre inuincible, & prendre vne telle vengeance de cét affront, que la memoire en ſoit immortelle. Caliſte indigne que ie l'appelle ton Eſpouſe,reçoit en ton abſéce Rochebelle,auec les priuautez qui n'appartiennent qu'à toy.

Helas!ie voudrois que le Ciel m'euſt renduë aueugle & muëtte, à fin que ie n'euſſe point veu de mes propres yeux vne partie de leurs folles amours;& que maintenant le moyen de t'en faire le recit, ſuiuant que le ſang m'y oblige,me fuſt oſté.Mais à quoy bon tant de diſcours ? La choſe en eſt ſi claire,& l'impudence de Rochebelle en eſt deuenuë iuſques là,qu'il ſe vante par tout des faueurs de ta femme.

Iamais homme touché ſans y penſer,de l'eſclat du foudre ne fut plus eſtonné que Lyndorac,il demeure inſen

insensible aux paroles de sa sœur, & ne respond vn seul mot. Son âme blessée d'extreme douleur, n'a point de mouuement en cette action, & sans doute elle abandonneroit son corps, si le despit & la vengeance ne venoient au secours. Chose estrange ! que l'amour n'y treuue point de place. O credule ! pourquoy te precipites-tu si-tost, & condamnes si legerement celle de qui la Chasteté ne peut estre soüillée, ny par ta credulité, ny par la médisance ?

Lyndorac saisi de jalouse rage sent en mesme tẽps que son bon heur s'éuanoüit, & que la belle clarté qui l'éclairoit est changée en tenebres. Enfin il iure qu'il rendra sa vengeance memorable. Et de faict il commanda à vn laquay de tenir prest vn cheual, & lors que la nuict est venuë, il monte dessus, & part sans dire mot à personne. Caliste qui auoit reconnu de l'alteration en son mary, & qui s'attendoit d'en sçauoir l'origine est bien estonnée d'vn depart si soudain. Elle passa toute la nuict en larmes, croyant ce qu'il n'est pas : car comment eust-elle creu que son mary, qui iusques à cette heure l'auoit tant aymée en apparence, l'eust condamnée à l'ouyr en ses iustes deffences? Nostre jaloux marche toute la nuict, & arriue le lendemain matin en vn Chasteau où Rochebelle se tenoit.

Le pere & le fils le reçoiuent auec mille caresses, toutes ces courtoisies ne sont pas capables d'adoucir sa passion. Ils le traictent honnorablement, & se reputent bien-heureux de luy tesmoigner l'estime qu'ils font de son merite.

Apres disner Rochebelle s'amuse à mõstrer à Lyndorac le bel air de sa maison, & les campagnes & les vallons proches. Mais lors qu'ils arriuent en vn cer-

tain lieu assez escarté du logis , Lyndorac tient ce discours à Rochebelle.

Vous m'auez monstré tout plein de belles choses fort plaisantes à la veuë,& ie vous en veux maintenant descouurir vne autre qui est bien plus rare ; & que vous ignorez encore. Ie vous prie de regarder sous ce buisson.&vous verrez vne grande merueille.

Rochebelle se baisse,&y iette les yeux,&y treuuë deux espées nuës, & deux poignards. Comme il est estõné de ce mystere Ce n'ét pas tout(poursuit l'autre)il faut choisir&prendre celle que vous voudrez, &vous en deffendre:car i'ay resolu de laisser ma vie à vostre mercy ou d'auoir la vostre. Encores faut-il sçauoir(dit Rochebelle)le suject de vôtre courroux.

Vostre cõnscience(repart Lyndorac)vous l'aprend assez,sans que ie vous doiue reciter le iuste ressentiment que i'ay de me vanger du tort que vous m'auez fait en mon absence.Mais nous perdõs le temps, ie voy bien, vous voulez dilayer le châtiment que mes mains en doiuent faire.

Lyndorac(dit l'autre)vous me voulez forcer à vne grande extremité : toutefois , puis que i'y suis contraint,ie vous cõtenteray Mais auant que nous vuidions ce different par la mort de l'vn,ou de l'autre il me sẽble que vous deuez écouter mes raisons.Vous sçauez que vous estes venu chez moy sans compagnie. Vous n'ignorez pas aussi que les armes sont iournalieres, & que vostre valeur est suiecte au hazard S'il aduient que la fortune vous soit contraire, l'on dira que ie vous ay pris en auantage,& par méme moyen me voila ruiné d'honneur,qui m'ét plus cher que la vie.Au contraire,si mon innocence vient à estre surmõtee par vostre valeur,ne dira-on pas de mesme,

mesme,que vous m'auez écarté tout seul, & sans armes hors de ma maison, & que m'ayant dressé cette partie, vous auez eu bon marché de vostre ennemy, qui n'auoit dequoy se deffendre ? Si vous balancez mes raisons auec iugemẽt,nous remettrons la partie à demain, où ie promets de me trouuer en tel lieu que vous voudrez & tout seul auec vne épée & poignard,& ie vous le iure en foy de Gentil-homme.

Belles excuses que Lyndorac ne peut refuser, autrement il offenseroit son honneur. Ils s'accorderent du iour & du lieu, & l'vn remonte à cheual, & s'en va coucher chez vn de ses proches voisins, & l'autre se retire dans son Chasteau.

Le iour commençoit à redonner sa lumiere accoustumée,lors queLyndorac,qui estresolu de recouurer la perte imaginaire de son hõneur par la mort de son ennemy, se trouue à l'assignation. Il l'attend tout le long du iour auec vne extreme impatience, mais point de nouuelle. Il ne sçait qu'en iuger : toutesfois auant que de l'accuser, il luy depesche le soir mesme son Laquay, pour sçauoir ce qui l'a retenu de luy manquer de promesse,& le coniure par l'honneur qu'il doit aux armes, dont il faisoit profession, de se treuuer le lendemain au mesme lieu.

Le Laquay trouue Rochebelle,de qui il reçoit cette response:Va,& rapporte à ton Maistre,que sa folie est bien grande,de rechercher la mort de ceux qui ne l'ont point offencé. Dy-luy encores que ie n'ay nullement affaire de me battre contre vn desesperé,qui n'est pas neantmoins si mauuais garçon, que ie ne sçache bien chastier ses folies lorsqu'il m'en donnera du subject.

Lors que Lyndorac se veid mocqué par cette res-

ponse, la fureur le saisit:de sorte qu'il se delibere de retourner luy-mesme tout seul au Chasteau de son ennemy, d'y entrer par force, & là luy fendre l'estomach, & d'arracher son cœur. Mais apres qu'vn peu de raison luy eut representé cette chose estre impossible, il le publie par tout pour le plus grand poltron du monde, & par toutes les bonnes compagnies il le ruine d'honneur & de reputation. Et non content de cecy, il retourne à sa maison, & sans autre ceremonie, oste tout le maniement de ses affaires à sa femme, la gourmande, & la traicte le plus indignement du monde. Qu'ay je faict (luy disoit-elle) qui merite vne telle indignité? Vrayement ie n'estime point d'estre coulpable d'autre crime, que d'auoir trop aymé vn ingrat. O Dieux, vengeurs de l'innocence! voyez vous bien de vostre Ciel vne telle cruauté sans la punir? Mal-heureuse Caliste! faut-il que la naissance de ton plaisir soit celle de ta misere, & que l'amour qu'on te iuroit si ferme, soit suject au vent d'vn si soudain caprice? De qui pourray-je desormais estre asseurée, puis que celuy qui deuroit rendre ma vie contente, la rend si miserable?

Ie poursuiurois les plaintes de Caliste, mais mon cœur trop sensible à la pitié de cette Belle, se fond tout en larmes, tandis que son cruel mary ne s'en esmeut aussi peu qu'vn marbre. Vous diriez que c'est Pyrope que l'eau rend plus clair & plus brillant. Les larmes de Caliste l'allument d'autant plus de courroux, qu'elle en verse d'auantage. Au recit de si triste nouuelle, la Mere accourt chez Lyndorac, & voyant ce mesnage, exhorte son gendre de son deuoir, & luy met deuant les yeux l'honneur & la qualité de la maison de sa fille, la fable du monde, & le trophée de leurs

leurs ennemis. Luy represente par mesme moyē le iuste ressentiment qu'vne infinité de gens d'honneur auront de cét affront, & que tant de bruit ne peut passer sans la perte de plusieurs. Mais cette roche dure à la raison n'ayant deuant les yeux que son honneur interessé par imagination, se laisse tellement emporter à sa folie, qu'il croit n'estre pas satisfaict du tort qu'il fait à Caliste, s'il n'ouure encores sa bouche contre sa nature.

O jalouse fureur, mortelle ennemie de l'Amour, que tes effects sont prodigieux! Tu donnes en vn moment vne cruelle mort, au milieu d'vne douce vie, & parmy ses breuuages plus delicieux, tu luy fais aualer vne amere poison. Cette honneste Dame voyant que cette extreme furie possedoit entierement l'ame de Lyndorac, & que sa raison estoit desesperée, elle prend la fille & auec vn vif & piquant regret, l'emmene & la retire chez elle.

C'estoit au temps que nostre Prince pour venger le tort que luy faisoit son Altesse, s'apprestoit de conquerir la Sauoye, passer les Alpes, & luy oster encores le Piémond. Il luy estoit aussi aisé à le faire qu'à le dire, voire de se rendre absolu Monarque de la terre, si sa cleméce eust esté moindre que sa valeur.

Lyndorac se dispose à dresser sa compagnie, afin de se trouuer parmy les gens de bien, cependant que le valeureux Leandre donne sa cornette à Rochebelle. Tous deux sont au camp, lors que Leandre, qui a témoigné en tant de batailles, de rencõtres & de duels, sõ courage, apréd de quelqu'vn l'affaire de ces deux ennemis, & la procedure de l'vn & de l'autre. Il est bien fasché d'auoir mis entre les mains d'vn hõme, qui a plus d'apparéce que d'effect, vne chose de tel-

le

le importance,& de qui dépend presque tout l'honneur des gens d'armes Ce valeureux Caualier pour mieux sõder Rochebelle,le faict appeller,& luy tient ce discours.Lyndorac se vante par tout que vous luy auez mãqué de promesse, & refusé de vuider vn different que vous auez ensemble. Que pour cét effect il vous a prins par la main dãs vostre propre maison, & vous a mené en vn lieu exempt de toute supercherie. Ie vous prie,si vous m'aymez,d'en tirer vostre raison,& faire paroistre que ie ne me suis trompé au iugement que i'ay fait de vostre merite.

Rochebelle se void engagé par ce moyen à se battre. Il ne s'en peut desdire, si bien qu'il enuoye le iour mesme de ses nouuelles à Lyndorac auec ce cartel : *Il est temps que le Ciel vange par ma main ton insupportable folie. I'auois dilayé iusque icy de la chastier, esperant que tu t'amenderois. Mais puis que ton insolence perseuere, ie t'attends au lieu où ce garçon te dira, tout seul auec vne espée & vn poignard, afin de te priuer & d'honneur & de vie.*

Ie ne sçaurois dire si de ces nouuelles Lyndorac receut plus de contentement,que de fascherie.L'aise de se treuuer bien-tost au lieu qu'il a tant desiré,ne se peut exprimer,& le courroux de se voir mespriser par vn hõme qu'il a braué tant de fois,le possede également, de sorte qu'il méprise de respondre à vn vanteur qui publie son triomphe auant la victoire. Il se porte sur le lieu,monté sur vn petit cheual;& à peine il y arriue,qu'il voit Rochebelle mõté sur vn cheual d'Espagne fort & puissant.Lyndorac met pied à terre,croyant que son homme en fera le semblable,mais il est bien déceu,car l'autre pique son cheual,& comme vn foudre fondant sur luy,delasche vn pistolet,& luy emporte la moitié de sa fraize,& fuit. Arreste

Arreste poltron(crioit Lyndorac courant apres)& n'allonge point au monde(auec si peu d'honneur)la trame d'vne vie pleine de tant d'infamie.Mais le vent emporte ses paroles,&la vitesse du cheual desrobe à ses yeux son énemy,qui abãdonne en mesme tẽps& son honneur & l'armée,&s'en retourne à sa maison.

Lyndorac est bien affligé de voir que son homme luy eschappe pour la seconde fois à si bon marché, mais il faut qu'il prenne patience iusques à ce que le temps luy offre le moyen d'en tirer plus de raison.Il prend à témoin quelque passant qui se trouue par rencontre,lors que son ennemy luy lascha le pistolet,&qu'il s'enfuit:le mene au camp vers le grand Henry,à qu'y il monstrent la moitie de sa fraize emportée, luy recite le succez de son duel, implore sa iustice,& employe le témoignage de cét homme.

Nostre Monarque,de qui l'on pouuoit dire iustement :

Que ce qu'il commandoit en grand & sagé chef.
Sa main l'exutoit en valeureux gendarme.

Luy(dis-je) qui s'exposoit luy-méme en de tels hazards, que les plus asseurez y fussent deuenus blesmes Ce grand Prince ennemy mortel des poltrons, fait assembler incontinant lesMareschaux deFrance & leur commande de faire droict à Lyndorac.

Il ne falut guieres employer de temps à condamner Rochebelle,puis que la fuitte le rendoit atteins &cõuaincu du crime dont son aduersaire l'accusoit. L'affaire est pesé auec iuste & meur iugement, & ce fuyard est degradé des armes.&declaré roturier,&sa posterité.C'est bien perdre vn homme,que de le traicter de la sorte.Il faut qu'il se delibere desormais de viure en vn desert, indigne de conuerser parmy les viuans.

viuans. Pour moy i'estime que c'est estre proprement enfermé dans vne tombe relante, lors qu'on n'ose pas paroistre en la compagnie de ses égaux.

Apres que la valeur de nostre Prince eut dompté l'orgueil de ses ennemis, & vsé apres la victoire de sa douceur accoustumée, Lyndorac eut son congé de retourner chez luy. L'aduantage que le droict des armes luy donne sur Rochebelle ne l'empesche pas de se soumettre encores à le faire appeller au combat, mais l'autre n'en veut point ouyr parler. Toute la Noblesse du pays s'en émerueille. Auparauant ce mal-heur, on l'auoit en aussi bonne reputation, que Gentil-homme de la Prouince.

Son pere mesme, qui estoit vn venerable vieillard, luy en fait tous les iours mille reproches; & dit qu'il a esté changé au berceau, & que iamais il n'a produit au monde ce poltron. Mesmes il s'offre à Lyndorac de le combattre pour son fils, si Lyndorac eust voulu s'y accorder. Enfin le Gendre de Rochebelle redoute celuy de Lyndorac, & le Ciel les veut dignement punir tous deux; l'vn de sa vanité, & l'autre du tort qu'il faisoit à sa femme.

Que faisiez-vous en ce temps, belle Caliste; Vostre bouche estoit ouuerte aux regrets, & vos yeux versoyẽt vn deluge de larmes capables de noyer tout le mõde si le feu de vostre iuste courroux n'en eust desseiché l'humeur. Ce cruel bouche les oreilles, lors qu'on luy parle de vous, & fuit les lieux de vostre demeure. Vos parens & vos amis s'assemblerent pour remedier par vn doux accord à ce grand mal: on ne le peut fléchir, son obstination est extreme, mais il sera biẽ-tost chastié. Il tasche surprendre son ennemy, qui se tient sur ses gardes, & qui le surprend luy-mesme.

Rochebelle

Rochebelle ne sortoit iamais en campagne qu'il ne fust suiuy de 30. ou 40. mauuais garçós bien armez, En cét equipage il rencotra vn iour Lyndorac auec six ou sept hommes. Aussi tost que nostre ialoux reconnoist son aduersaire, sans considerer l'inégalité de la partie, il picque son cheual, & donne dedans, tandis que ceux qui l'accompagnoient prennent la fuitte. Il rendit des preuues de valeur incroyable. Aussi on ne sçauroit luy oster l'honneur d'estre vn des plus vaillans hommes du monde. Mais que fera-il tout seul contre tant de personnes, & encores mal monté & desarmé. C'est vn sanglier au milieu d'vne infinité de veneurs. L'vn luy dóne vn coup d'épée, l'autre vn coup de picque, & l'autre le trauerse d'vn espieu: son sang à longs filets change la verdure en pourpre. Il se venge neantmoins & autant de coups qu'il donne, ce sont autát de morts asseurées. Il cherche à trauers son ennemy, qui se contente de le voir percé de mille coups, sans s'opposer à sa furie. Enfin il est porté par terre tout sanglant & défiguré, & laissé pour mort.

Rochebelle, qui croit desormais viure en repos, se retire promptement en vne sienne forte place, & bien tost apres plusieurs courent sur le lieu de l'execution, & treuuent que Lyndorac s'estoit releué, & assis sur l'herbe, la perte de tant de sang qu'il auoit versé ne luy permettant pas de se tenir sur pieds. Il est emporté par ses amis en sa maison, & si bien secouru, que dans peu de iours il est guery: mais non pas si bien, qu'il ne se ressente encores de ses playes, & particulierement d'vn coup d'estoc qui luy fut donné au costé droict. La playe est bien fermée, toutes-fois il y a quelque chose qui le picque comme d'vne grosse aiguille, & principalement lors qu'il se baisse, ou qu'on

touche en cette partie offensée. Cela ne l'empesche pas neantmoins de mõter à cheual, & de faire vn voyage à la Cour, pour former de nouuelles plainctes à sa Majesté contre son aduersaire. Rochebelle est la fable des Courtisans. On luy fait son procez, & par arrest il est condamné d'auoir la teste tranchée. Ses biés sont confisquez & adiugez à Lyndorac, à qui le Roy permet encores de prendre mort ou vif son ennemy, en quelque maniere que ce soit, & luy laisse en sa disposition de le tuër de ses propres mains, ou de le liurer entre les mains de la Iustice. Lyndorac fait executer l'arrest par contumace, & pour cét effect on dresse vne potence prés le Louure deuant l'Hostel de Bourbon, où le tableau de Rochebelle est attaché.

Quand le Pere de Rochebelle apprend cette note d'eternelle infamie suruenuë à sa maison; il tire ses blancs cheueux, les arrache, & s'abandonne à la douleur. Et en vain on tasche à le consoler. Ce regret treuue sõ ame si sensible, qu'en peu de iours il le met dans le tombeau. Nostre homme veut retourner cependãt au pays, pour iouyr du fruict de l'Arrest: mais le mal que cette blesseure de reins luy donne, l'afflige fort. Il porte tousiours vne face blesme, & traine sa vie en langueur. La Riuiere, Martin, & la Violette, Medecins renommez, s'assemblent pour y remedier: mais ils n'y voyent goutte, si bien qu'il se dispose de consulter ceux de Montpellier. Il y arriue auec beaucoup de douleur, & y treuue aussi peu de resolution, que d'allegement. Rochebelle en est bien aise, puisquepar ce moyen son ennemy songe plus à se guerir, qu'à le rechercher.

Lyndorac, qui auoit desia gardé plus de quinze mois ce mal insupportable, desesperé du tour de sa

vie,

vie, attend la mort en patience Geronyme Operateur passe cependant par Montpellier, & nostre mallade est conseillé de luy monstrer son mal. Il le fait plustost pour leur complaire, que pour espoir de guerison. Cét homme luy manie son costé, & à mesure qu'il le touche, Lyndorac se sent picquer iusques au cœur. Prenés courage (lui dit alors cét Empirique) i'ay trouué la cause de vostre mal. Vous auez vn fer fiché dans vos reins, il l'en faut arracher. Plusieurs Medecins que Lyndorac auoit appellez pour y assister, se rioyent de l'Operateur, lors qu'en leur presence il fait vne incision au lieu de la douleur, & en tire la pointe d'vn fer, long de sept ou huict grands doigts. Il luy applique puis apres de l'onguent, & dans sept ou huict iours il rend le malade sain & gaillard. La viue & fraische couleur luy re uient au visage, & à mesure qu'il reprend ses forces, le desir de se vanger de Rochebelle se r'allume.

Cependant qu'il est sur les desseins d'attrapper son ennemy, les parens de Caliste & ceux de Lyndorac se r'assemblent pour la derniere fois, afin de voir si l'on peut mettre remede au trouble de leur mariage. Mais c'est escrire en l'air, & peindre dessus l'onde; puisque nostre ialoux demeure tousiours en mesme predicament, insensible à la raison, & au deuoir.

En fin comme on void que son iugement est du tout perdu, le mariage se dissoult du consentement des parties, & Bulles s'obtiennent de Rome, qui donnent dispense à tous deux de se separer, & de se remarier là où bon leur semblera.

Ie n'entre point en dispute, si cela se pouoit, ou s'il ne se pouuoit pas faire. Les hommes peuuent par faux entendre tromper l'Eglise, qui ne iuge que de

l'exterieur, mais non pas l'esprit de Dieu qui sonde les pensées, & de qui la bouche nous apprend que l'homme ne doit point separer ce que le Ciel a conioinct. Lyndorac aueuglé de rage ne pense point à cette faute. Toute son imagination est portée à surprendre son ennemy:& deffect, comme il est vn grand petardier, il entrepréd vn soir sur Rochebelle, enfõce la porte de son Chasteau, l'emporte, tuë & renuerse tout ce qui s'oppose, & prend son ennemy prisonnier. Quelle faueur de fortune, s'il en eust bien vsé? Rochebelle se voyãt attrappé n'a recours qu'aux larmes. Il se iette aux pieds de Lyndorac, & luy demãde la vie qu'il a desia souuent perduë par la perte que tant de fois il a faite de son hõneur. Lyndorac, image de valeur, ressemble au lyon genereux, qui s'appaise par humilité. Il se contente d'enfermer son ennemy dans vne chambre, & ià le coniurer auec toute force de remonstrances, de luy dire librement la verité de ses amours, & si iamais il a receu de Caliste ce d'ont on l'accuse. Mais Rochebelle qui n'est point asseuré de sa vie, & par mesme moyen qui ne veut point charger sa conscience, appelle le Ciel à tesmoin, & le supplie de l'ascher sur luy les traits de sa foudre, si iamais Caliste luy a monstré signe de folle amour: mais plustost si elle n'a vsé en son endroict, parmy son humeur libre de tant de marques d'honneur, & de modestie, qu'il est impossible de les reciter.

Que peut respondre l'autre, oyant ses horribles serments, qui font dresser les cheueux en les oyant. Lors qu'il n'en peut tirer autre chose, il enferme son ennemy, & prend vne nouuelle resolution.

Rochebelle auoit des sœurs capables de dõner de l'amour au courage le plus farouche du monde. Lyndorac

dorac deuient amoureux de l'aiſnée,& obtient d'elle ſous promeſſe de mariage, ce qu'il en deſire. Ces nouuelles amours acheuent d'eſteindre la memoire de Caliſte,& auancent la fin de la Tragedie. O que la jeuneſſe eſt volage, & que l'homme eſt ſujeƈt à ſa paſſion! car bien qu'il ſoit enueloppé de mille affaires, neantmoins il ſe reſerue touſiours du temps pour le donner, s'il luy eſt poſſible, aux voluptez. Lindorac n'eſt pas neãtmoins ſi toſt,qu'auec la jouyſſance de cette beauté, il ne vueille encores tout le bien du frere.Il void Rochebelle pour ce ſuiet, & luy declare ſon intention en peu de mots. Vous ſçauez(dit-il) comme vous m'auez tant de fois traiƈté ſi indignemẽt,& le pouuoir que i'ay de me venger, ſi ie veux, maintenant de vous, Voſtre vie & voſtre mort ſont entre mes mains, & il eſt en ma diſpoſitiõ de faire mettre voſtre teſte ſur vn eſchafaut, Si i'eſtois auſſi prompt à punir qu'à pardonner, vous auriez deſia ſeruy de ſanglant & d'infame ſpeƈtacle au public: mais preferant la douceur á mon iuſte reſſentiment, tant s'en faut que ie pourchaſſe la fin de voſtre vie, qu'au contraire ie veux,s'il eſt poſſible,releuer voſtre honneur,par l'allaince que ie feray auec vous.Voſtre ſœur Amynthe ſera le lien qui nous rendra deſormais inſeparables. Ie luy ay deſia donné ma foy,& elle m'a donné la ſienne. Il ne reſte ſinon que vous acheuiez vne ſi bõne œuure par voſtre conſentement,& par l'auantage que vous luy ferez,tel que ie le deſire.

L'honneur que vous me faiƈte (reſpond Rochebelle) me tient deſia lieu d'eternelle obligation que ie vous auray deſormais. Ie vous jure,que i'en garderay la memoire iuſques au tõbeau. C'eſt à vous à me

faire la part que vous voudrez, aussi bien tout est à vous.

Les arrests que i'ay obtenus ioins au don du Prince (dit Lynorac) me donnent à la verité tout vostre bien. Mais ie ne suis pas si rigoureux, que ie ne vous laisse de quoy viure. Vostre sœur a six mil escus, par le testament de vostre Pere. Elle vous remettra son legat, & vous luy remettrez l'heritage, & par accord public confirmerez ce que la Iustice me donne.

Ie vous ay desia dit (repart Rochebelle) que ie n'ay point d'autre volõté que la vostre. Ie me sens trop fauorisé de cette offre, & plus honoré de vostre alliãce.

A ces mots ils s'embrassent, & s'entre-saluënt comme beaux freres, & iurent desormais vne eternelle concorde. Lyndorac que vous estes credule en toutes choses. Estimez vous qu'vn homme remply de vanité, & qui fait plus estat des biens du monde que de l'honneur, se despoüille si legerement d'vn tel heritage. Vous croyez peut-estre à ses iuremens. Voyez-vous pas qu'il est de ceux qui tiennent pour maxime, que l'on trompe les enfans auec des osselets & les hommes auec des serments.

Tandis que Lyndorac prepare ses nouuelles nopces, Rochebelle qui a la clef des champs se saisit d'vne forte place de sa maison, & s'y fortifie. Vne ville prochaine d'où il estoit natif, luy tend la main, & luy offre tout secours. Cette derniere procedure accuse Lyndorac d'auarice, & plusieurs de ses amis l'en blasment. Son aduersaire assisté luy tend de tous costez des pieges. La premiere rencontre deuoit auoir rẽdu Lyndorac plus prudent : mais luy qui croyoit que tout le monde ensemble ne sçauroit le surmonter, quand il a vne espée à la main, sort tous les iours en

cam-

cāpagne auec peu de gens. Son ennemy a touſiours 50. ou 60. hommes bien armez,qui le ſuiuent par tout.En fin ils ſe treuuent. Lyndorac met la main au piſtolet.Il tuë le premier qui s'oppoſe:ſes gens plus reſolus que la premiere fois font plus de reſiſtance, mais la greſle des mouſquets & des arquebuſes de l'ennemy les eſtonnent.Leur Chef vaillant comme de couſtume, vend ſa peau cherement. C'eſt vn foudre qui paſſe au trauers d'vn nuage,lors qu'vn autre foudre luy donne dans la teſte, & le porte mort par terre.Il n'eſt pas pluſtoſt abbatu,que le reſte de ſa troupe ſe ſauue à la fuitte, & le chāp de bataille demeure à Rochebelle, qui deſcend du cheual, & perce de ſon piſtolet ſon ennemy tout mort qu'il eſt. Il luy paſſe puis ſon eſpée au trauers du corps, & laue ſes mains de ſon ſang. Il a ſi grande peur de ſon retour, qu'il luy ouure la poictrine, & luy tire le cœur. O barbare! tu fais bien paroiſtre qu'vn genereux courage ne fut iamais hoſte de l'ame d'vn poltron.

La mort tragique de de Lyndorac eſt regrettée de pluſieurs gens d'honneur,encores que tout le mōde le blaſme des rigueurs qu'il exerça contre Caliſte,ſās aucune apparence de raiſon.Sa ſœur Doris le plaint & reconnoiſt bien tard la faute qu'elle commit,lors qu'elle luy bleſſa le iugement du traict de jalouſie. Cependant le Gouuerneur de la Prouince commāde aux Preuoſts de ſe ſaiſir de la perſōne de Rochebelle, qui comme vn Oreſte agité de furies court de lieu en lieu,&ne s'arreſte iamais de peur de receuoir le chaſtiment qu'il merite. Ses Complices ſont preſque tous pris. Les vns ſont eſtendus ſur la rouë,les autres ſeruent d'ornement à vn gibet.

Lors qu'Aminthe ſçait la mort de Lyndorac, elle

peinꝺ ſa face des couleurs du treſpas. Le coup de la douleur par trop de ſentiment la rend inſenſible. En fin comme les eſprits ramaſſez commencẽt à s'euaporer par l'humeur de ſes yeux, & par les ſanglots continuels qui ſortent de ſon cœur: elle commence à proferer de ſi pitoyables regrets, qu'elle euſt contraint la mort meſmes à pleurer ſon tourmẽt, ſi cette fureur eut eu des oreilles pour entendre ſes plaintes.

Ha! mal heureux frere (diſoit Amynthe) *eſt ce cecy le partage que ie recois en ta maiſon; Me donnes tu du ſang à boire, le premier iour de mes nopces, Sont ce cecy les preomiers mets du banquet, O cruel! que ne commencois-tu a lauer tes mains de mon ſang, puis qu'en oſtant la vie à l'vn, tu ſcauois bien que l'autre ne pouuoit demeurer viuant? O Soleil! qui as veu meurtrir celuy qui ſeruoit de lumiere au monde, que ne cachoit tu ſoubs noſtre hemiſphere, & que ne couurois-tu d'eternelle obſcurité le monde, comme tu fis iadis en la faute d'Acrée, Que deſormais ce iour ſoit marqué d'vne lettre aſſez rouge dans noſtre Ephemerides, & qu'il y pleuue touſiours du ſang. O Lyndorac, qui n'eus oncques ennemy plus grand que ton courage, ta valeur t'a perdu. Si tu euſſes creu le conſeil de celle qui t'aymoit plus que ſes propres yeux; tu euſſes logé en ton ame le ſoin de ton ſalut, auſſi bien que celuy de ta gloire. Ce perfide à qui tu auois donné la vie, lors que tu la luy pouuois oſter ſi iuſtement, n'auroit point maintenant rauy la tienne, auectant de cruauté. Mais ie te vengeray, quelque choſe qui en puiſſe ſucceder, & me blaſme qui voudra d'inhumanté, ie feray reuiure celle qui pour ſauuer Iaſon, mit en pieces ſon propre frere. Ie ne craindray pas de deliurer ta terre d'vn tel monſtre, puis que le regret de t'auoir perdu (ô mon Lyndorac) me priue en meſme temps, de crainte auſſi bien comme d'eſpoir.*

Ainſi

Ainsi parloit Amynthe,& ses paroles furent bien-tost suiuies des effects. Rochebelle quelque temps apres; & lors qu'il fuit tant qu'il peut la main de la iustice, est atteint d'vne mousquetade qui luy perce la teste, ainsi qu'il passe par vn vilage proche de sa maison.Son ame qu'il auoit si cherement conseruée, iusques à cette heure, quitte à grand regret son bel hoste. La Parque luy sille hastiuement la mourante prunelle, & ce corps miracle de nature,indigne de loger vn courage si cruel & si poltron,demeure froid & transy.

Caliste apres tant d'orages,& de tempestes,se trouue au port de ses desirs.Le Ciel qui auoit pris sa cause en main, espouse sa querelle, rompit la fascheuse chaine qui l'attachoit.Elle fut pour vn temps exposée comme vne autre Andromede à la mercy du monstre de la calomnie,mais sa patience a depuis été recompensée; car elle vit maintenant heureuse & contente, auec vn Gentil-homme honneste & riche. Elle nous apprẽd par son exemple que la verité peut estre obscurcie, comme le Soleil,lors que l'obscurité de la Lune se met entre luy & la terre,mais seulemẽt par interualles.La verité ressemble à la palme, elle se releue d'autant plus qu'on la charge, & l'on diroit que les fardeaux augmentent sa vigueur. C'est la fin de cette Histoire Tragique. Prenez patience d'en ouyr vne autre non moins triste & funeste.

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

ALIDOR GENTIL-HOMME DE Picardie, apres la mort de sa maistresse, en fait faire deux pourtraicts : l'vn mort, & l'autre vif, & va confiner ses iours aux deserts de Thebaide.

DE toutes les passions humaines ie pense que celle de l'amour est la plus violente. Lors que ceste fureur s'est réduë la maistresse de nostre ame, la raison ny treuue plus de place. C'est en vain qu'on y veut apporter du remede, la playe en est incurable. Il faut le plus souuent qu'on en reçoiue la guerison de la main du desespoir, principalement lors qu'on perd le suiet d'où procede ce mal. L'Histoire que ie veux raconter en rend tesmoignage. Elle contient tout ce qui se peut remarquer en amour de funeste & de Tragique. Ie ne puis l'escrite sans larmes: si le commãdement d'vne grande Princesse ne m'y obligeoit, i'en laisserois la charge à vn autre. Mais puis que le deuoir & la raison m'y forcent, ie la deciray en cette sorte.

Alidor n'auoit pas encores atteinct la vingt & deuxiesme année de son aage, que sa valeur estoit renommée par toute l'Europe. C'estoit vn Gentil homme de Picardie, qui auoit tesmoigné sa valeur en plusieurs rencontres & batailles fameuses. Il cõmandoit à vne cõpagnie de cheuaux legers lors que le grãd Henry fit rougir les eaux de la Dordonne du sang de ceux, qui non contens de l'auoir esloigné de la Cour luy vouloient encores oster l'espoir d'estre vn iour assis au throsne de ses Ancestres.

Apres

Apres que le courage de ce Caualier, qui tenoit le party de la ligue, fut contrainct de ceder à la valeur, & à la fortune de ce grand Monarque, il se retira en son pays en vne sienne maison de plaisance, où il se mit à passer le temps. Tantost il couroit le cerf, tantost il faisoit voler le herõ: maintenant il prenoit vn liure, & assis sous vn arbre, ou bien aux bords d'vne claire fontaine, il lisoit les auantures des Cheualiers renommez dans les Histoires. Quelquesfois il composoit de beaux vers en sa langue, & loüoit le Ciel dans ses escrits, de ce qu'il viuoit sans passion, prisant la liberté plus que tous les thresors du monde. Heureux, s'il eust continué en cette resolution, & si les charmes d'vne beauté n'eussent troublé le doux repos de sa vie, & donné subject à ma plume d'escrire plustost sa passion que sa valeur.

Durant que son ame n'estoit point encores esprise d'aucune flamme amoureuse, il arriua qu'vn Gentilhomme son voisin, que nous nommerons Lycidas reuient de Flandres, où il auoit demeuré dix ou douze ans, cõmandant vn regiment pour le seruice du Roy Catholique. Si-tost que la nouuelle de sa venuë fut semée par la prouince, tous les Caualiers alloyent à la foule en sa maison pour le voir, & pour le saluër. Alidor, qui estoit remply de courtoisie, ne manqua point de le visiter, il y fut vn iour auec vn sien Gentil-homme nommé Fatyme. Lycidas, qui auoit connoissance du merite d'Alidor, & du rang qu'il tenoit au pays, le receut auec toutes sortes de complimẽts. Il le fit promener par toute sa maisõ, il luy fit voir les parterres de son jardin, le bois plãté d'arbres qui portent des fruicts les plus delicieux: les cabinets, & les allées couuertes de fueilles vertes. En fin il lui faisoit

vne

vne autre chose biẽ plus singuliere. C'estoit Callirée qu'il auoit espousée en Flãdre. C'estoit vne beauté la plus rare qui se peut voir, l'Amour se seruoit de ses yeux pour brusler toutes les ames genereuses, & son front estoit vn tableau où toutes les belles graces estoient representées. Alidor n'eut si-tost ietté les yeux sur ce beau Soleil, que son cœur non encores atteint des flesches, de ce petit Dieu, qui preside sur l'aise des humains, sent vne blesseure secrette & incõneuë. Callirée qui n'auoit encores veut tant de grace & tant de beauté en vn homme se treuua en mesme temps atteinte des perfections de ce Caualier L'Amour frappe leurs deux cœurs a la fois. Lycidas, qui ne se défioit nullemẽt de la fidelité de son épouse, luy commanda d'entretenir Alidor, pendant qu'il alloit receuoir vne nouuelle compagnie, qui venoit pour le visiter. O que ce commandement luy fut agreable! Elle s'assit en vne chaire, & pria Alidor de s'asseoir en vne autre qu'elle fit apporter. Ce Caualier voyant deuant ses yeux celle qui commençoit desia de rauir sa franchise, ne sçauoit par quel chemin il deuoit tourner ses pas pour paruenir au lieu où il desiroit arriuer. Le Dedale amoureux où il se trouuoit engagé, luy monstroit plusieurs voyes, mais elles estoient confuses, & incertaines. Ainsi balançant entre l'espoir & la crainte, il demeuroit immobile. Ses yeux arrestez sur le beau visage de sa maistresse faisoient l'office de sa langue, qui demeuroit attachée à son palais, d'où sortoient par fois des souspirs interrompus, messagers de sa passion. Il ne l'eust iamais declarée ouuertement, si la belle Callirée n'eust par ces paroles chassé sa crainte, & releué son esperance. *Monsieur* (dit-elle) *il semble que ce lieu*

vous

ble, & que l'absence de quelque suiect pour qui vous souspirez, vous fasse souhaiter à partir d'icy aussi-tost que vous venez d'y entrer. Au moins ie vous puis asseurer, qu'il y a ceans vne personne qui fait autant d'estime de vostre merite, qu'autre qui soit au monde. Acheuant ce discours, elle ietta vn regard amoureux sur Alidor, capable de le faire mourir & reuiure à mesme temps. *Helas!* (respondit-il) *pleust à Dieu que ie fusse condamné à demeurer eternellement en ce lieu. Ce n'est pas l'absence de quelque suiect qui me faict souspirer. C'est plustost la presence d'vn autre, que ie seray contrainct de perdre bien tost, & peut estre sans espoir de le renoir iamais. Ce souuenir m'afflige, & me fait souffrir desia vne mort plus cruelle, que la mort mesme.* Tenant ce propos, il tira vn souspir du profond de son ame, qui interrompit sõ discours, cependant que Callirée repart en cette sorte: Ie voudrois auoir connoissance de la persõne de qui vous apprehendez l'abséce. Si elle estoit si inhumaine que de vous defendre sa veuë, ie me forcerois de la disposer pour vostre contentement. O Dieu! (s'escrie alors Alidor) si vostre parole est veritable, ie suis le plus obligé des mortels à l'Amour. I'ay cõsacré cydeuant ma ieunesse au Dieu de la guerre, & possedé du desir d'aquerir de l'honneur, ie n'ay point espargné d'espandre mon sang, & d'en arrouser les lauriers que i'y ay gaignez: mais ie veux desormais employer le reste de mes iours à cultiuer les myrthes, si vous daignez auoir pitié de ma passion. C'est vous (Madame) & nom autre, qui auez desia acquis sur moy, ce que toutes les beautez du monde ne sçauroient aquerir. Il faudroit que ie fusse sans yeux, ou sans iugement, si ie ne vous aymois point. C'est vous que ie veux desormais non seulemét reuerer par des-

sus

ſus toutes les creatures;mais encores adorer comme l'on fait les Dieux. Il vouloit acheuer ce diſcours,lors que la venuë du mary de Callirée l'interrompit, & épeſcha cette beauté à luy reſpõdre. Tout ce qu'elle pût faire,c'eſt qu'elle prit la main d'Alidor,& la ſerra amoureuſement,en teſmoignage,qu'elle receuoit les offres de ſon ſeruice,& qu'elle ſe diſpoſoit à l'aymer d'vne amour mutuelle. Cependant elle ſe leue,& va pour receuoir la compagnie qui entroit dans la ſalle auec Lycidas. Apres elle fait preparer la collation, & tandis qu'il s'amuſe à entretenir les vns & les autres elle a moyen de dire à Alidor, qu'il treuue vn expedient pour paſſer la iournée dans ce logis,afin qu'ils puiſſent s'entretenir plus au long de leurs nouuelles amours. Alidor ne manque point de le mettre en execution:il commande dés l'heure meſme à Fatyme de monter à cheual, & ne reuenir que ſur le ſoir. Ce Gentil-homme luy obeyt. Tandis la Nobleſſe qui eſtoit venuë pour viſiter Lycidas,prend congé de luy & chacun s'en retourne en ſa maiſon. Il n'y a qu'Alidor qui demeure,& qui fait le faſché de ce que ſon homme ne reuient point du lieu où il l'a enuoyé. Il faict ſemblant de vouloir s'en retourner tout ſeul: mais Lycidas ne le veut pas permettre, il le prie de demeurer chés luy ce ſoir. Pour le garder de s'ẽnuyer, luy & ſa femme le menent promener au jardin. Alidor la prend ſous les bras,pandant que le mary n'y prẽd pas garde,elle reçoit apres beaucoup de proteſtatiõs amoureuſes,ſon ſeruice. Et pour arrhes de leur nouuelle alliance,elle tire vn diamant de ſon doigt,& luy en fait preſent,&luy vn rubis qu'il luy donne. Ha fol le alliance!où pẽſez vous Callirée;Ne vous reſſouuient-il plus de la foy que vous auez iurée ſi ſolẽnellement

nellement à vostre mary ; Ignorez-vous que le Ciel qui en fut le témoing, n'en soit encore le iuge; Helas! ie parle à des personnes que l'amour a rendus sans ouye, aussi bien que sans yeux.

Apres que nos amoureux se furent iurez l'vn à l'autre vne eternelle fidelité, ils treuuent vne inuention pour se faire sçauoir de leurs nouuelles. C'est que Callirée doit faire croire à son mary que Fatyme est amoureux d'vne de ses Damoiselles nommée Iris, en qui elle se confie entierement. Par ce moyen sa maisō luy estant ouuerte sans aucun soupçon, ils auront ce contentement de receuoir les lettres qu'ils s'escriront, attendant que l'amour leur offre plus de commodité de se voir. Cette resolution prise, ils dissimulent leur passion. Callirée s'approche de son mary, & le caresse extraordinairement afin de l'endormir. Mais elle se trompe la premiere, ainsi que la suitte de cette histoire nous l'apprendra. Il est bien difficile d'abuser vn homme, qui entend le cours du marché, & que l'experience a rendu habille. Le Soleil commençoit desia à decliner, lors que Fatyme arriua, & qu'Alidor veut monter à cheual pour s'en retourner. Lycidas l'arreste, & le ramene au logis, où l'on auoit desia couuert pour le souper. Alidor tire cependāt Fatyme à part, & luy declarant en peu de mots sa passion, luy commande d'entretenir Iris, à qui desia Callirée a ouuert son cœur. Fatyme ne manque point de jouër sō personnage. Il l'accoste apres souper, & se met à chanter vne chanson amoureuse. La douceur de sa voix, qui rauissoit les assistans, fait que Lycidas le pria de la recommencer, & ayant appris d'Alidor, qu'il joüoit fort bien du luth, il luy en fit apporter vn. L'ayant mis d'accord, il se mit à marier sa voix au son de l'instru-

ment

ment, & à chanter vne chanson pitoyable, qu'vn bel esprit de ce temps, plein de desespoir auoit nouuellement composée. Elle est assez commune par toute la France. La teneur en est telle.

Aupres des beaux yeux de Philis.
Mourrit l'amoureux Calliante,
Heureux en sa fin violente,
De ses iours si-tost accomplis.

En chantant, il leuoit tousiours les yeux sur Iris, & sçauoit si bien contrefaire le passionné, que le mary de Callirée ne pouuoit s'empescher de rire. En fin comme l'heure de se retirer fut venuë, Alidor ayant donné le bon soir à Lycidas, & son Espouse, il fut conduit en vne chambre richement parée. Auant que se coucher, il tire à part Fatyme, & luy ayant donné vne plus entiere connoissance de son amour, il le coniura de le vouloir assister, à la charge qu'il ne seroit pas ingrat à le recompenser de sa peine. Apres que Fatyme luy eut promis non seulement de luy randre seruice en cette action, mais encores d'y exposer sa vie s'il en estoit besoin, nostre amoureux se mit au lict. Le repos qu'il y eut ne fut guetes grand, toute la nuict il ne fit que penser à son amour, & la beauté de Callirée luy reuint tousiours deuant les yeux.

O Ciel (disoit-il par fois) faut il que ie sois priué si-tost des rayons de mon beau Soleil ? Mes yeux se peuuent bien disposer aux tenebres, & mon ame à toutes sortes d'ennuys. Quel astre pourra desormais m'esclairer, quand ie seray priué de ma douce lumiere? Et quel contentement sçaurois-ie esperer, lors que ie ne verray point la clarté de mon ame ? O amour, que d'espines accompagnent tes roses! Que sçay-ie si durant cette absence ma belle ne changera point d'affections,

d'affection. Si cela doit arriuer, ô mort ! décoche sur moy ta flesche cruelle, & mets dans le tõbeau ma vie auec mes amours. Puis en se reprenãt, il proferoit ces paroles. Ha! mal-heureux, commences-tu à douter sitost de la fidelité de ta Maistresse sans suiect ? Que diroit-elle si elle sçauoit cette deffiãce? N'auroit-elle pas occasion de se plaindre du mauuais iugemẽt que tu fais de son bon naturel? Pardon Madame ie ressemble à l'auare, qui a tousiours son cœur au lieu où est son thresor, & qui craint incessamment de le perdre. Et puis vostre merite me doit excuser; car, puis qu'il est incomparable, & que rien n'est digne de vous, ce n'est pas donc sans iuste raison si ie crains.

Il passa vne partie de la nuict à s'entretenir de ces pensées, & l'autre à composer vn Sonnet sur les perfections de Callirée. Ie l'ay icy inseré, parce qu'il me semble fort bon.

STANCES.

IL n'est point de beauté semblable à Callirée,
Son front est vn miroir où se mirent les Dieux:
La liberté s'enfuit au deuant de ses yeux,
Et l'amour est lié de sa tresse dorée.
Mortels, ne cherchez plus le beau Ciel Empirée,
Voicy l'heureux sejour des esprits glorieux:
C'est la beauté qui rend l'amour victorieux,
Et qui faut que sa flesche est par tout reuerée,
Qui la void sans l'aymer, n'a point de iugement,
C'est vn viuant rocher priué de sentiment:
Pour moy dont la fortune en ses yeux est enclose.
Encores que l'Amour soit plein de cruauté
O Dieux! puis ie bien voir ce Soleil de beauté,
Sans brusler de l'amour d'vne si belle chose.

Tandis qu'il souspire d'vn costé son amour, sa Maistresse se plaint tout bassement de la passion qu'elle ressent. Alidor a cet auantage de pouuoir alleger aucunement son mal en souspirant, mais elle n'ose respirer qu'à grande peine, de peur que son mary n'en ayt la connoissance. Desguisant neantmoins sa douleur, elle parle à luy de la sorte. Et bien Monsieur, que dites-vous de ce Gentil-homme qui accompagne ce Caualier, qui loge auiourd'huy ceans? N'est-il pas bien passionné d'Iris? Nous aurons au moins le plaisir de l'oüyr souuent chanter, & de jouër du luth; car il ne manquera pas de visiter ces amours, pourueu que vous l'ayez agreable. Il m'a coniurée de vous en supplier. Il y sera le bien reçeu (respond Lycidas) toutes les fois qu'il y viendra, pour l'amour de son maistre, qui est vn fort braue, & fort honneste Gentil-homme. Callirée bien ayse de sçauoir la volonté de son mary, passe le reste de la nuict auec inquietude d'en aduertir Alidor.

A peine l'Aurore commençoit à semer ses lys & ses roses par l'Orizon, que nostre amoureux saute du lit, & s'apreste pour prendre congé de Lycidas. Luy sçachant qu'il vouloit partir, se leue pareillement, & le va treuuer à sa chambre. Il s'excuse du mauuais traictement qu'il a reçeu en sa maison, & Alidor de l'importunité qu'il luy a donnée. Lycidas ne veut pas qu'il parte sans déjeusner. Il ne s'en fait gueres prier, afin d'auoir moyen de voir callirée, qui par sa damoiselle aduertit fatime du plaisir que son mary receura si par fois il les vient visiter. Fatyme apprend cette bonne nouuelle à son maistre, qui en reçoit vn plaisir extreme. L'heure de partir estant arriuée, il prend cōgé de Lycidas, & aussi de sa femme, & monte à cheual.

ual. Mais l'amour qui a desia pris possession de ces Amans, faict vne chose impossible en nature. Il faict qu'Alidor se priue de son cœur, & Callirée du sien pour leur en faire vn change mutuel. Quand il fut arriué en sa maison, son humeur aupatauant libre & joyeuse, commence à deuenir morne & triste; & la chasse qu'il auoit cy-deuant tant aymé, luy desplaist. Il fuit toute compagnie, & tout son contentement est de s'écarter tout seul dans vn bois, ou dans quelque antre, & là conter aux rochers & aux arbres les beautez de sa Maistresse, & la violence de sa passion. Il passa quelques iours en ces solitudes, où il composa famille beaux vers, que i'insererois icy, s'ils n'estoient imprimez autre part. En fin se ressouuenant de l'inuention que sa Maistresse auoit trouuée, pour s'écrire l'vn l'autre, il escriuit cette lettre.

IE *vcudrois* (mon beau Soleil) *que vostre lumiere penetrast les nuicts sombres où ie suis reduict. Vous verriez toutes les passions que l'Amour peut faire ressentir à vn mortel, qui n'attend la deliurance des peines qu'vne cruelle absence luy donne que du bien de vostre chere presence. La Deité que ie reuere m'en donnera le contentement, lors que lassée de mon tourment, i'auray le bon-heur de vous reuoir. Attendant cette felicité, ie vous coniure de me tesmoigner par vos lettres le ressouuenir que vous auez de celuy de qui les destinées dependent de vos beaux yeux.* Il bailla cette lettre à Faryme, & le pria de la rendre secrettement à sa Maistresse, sous couleur de reuoir Iris. Ce gentilhomme part, & arriue le lendemain matin au chasteau de Lycidas. Le Ciel doux & serain l'inuitoit ce iour là d'aller à la chasse. Comme il sortoit de la porte de son logis, il rencontra Fatime qui vouloit y entrer. Il salue Lycidas, cõtrefait le hõ-

teux. Entrez seulement dedãs (luy dit le mary) ie sçay de vos affaires plus que vous ne pensez pas. Vous y trouuerez vos amours. Fatyme apres vne grãde reuerence entre, & treuue Iris, qui ayant desia appris sa venuë, venoit pour le receuoir. Apres qu'il luy eut secrettement fait entendre le subjet de sa venuë, elle en aduertit Callirée, qui toute transportée de ioye saute du lict, elle n'a pas la patience de s'habiller. Le desir d'apprẽdre des nouuelles d'Alidor, faict qu'elle cõmande à Iris de luy amener ce messager d'Amour. Quand il fut entré dans sa chambre, il fit vne grande reuerence, & s'approchant d'elle, luy dit cõme il luy apportoit des lettres du plus accõply Caualier de la terre. Mon amy (dit elle) auant que nous les voyons, ie vous veux recompenser de tant de peine. Ce disãt, elle s'en va vers vn Cabinet d'Alegmagne, qu'elle ouure, & en tire cent pistoles qu'elle luy donne. Ce ne sõt point des cõtes faits à plaisir. Ie recite la pure verité de cette Histoire. Fatyme est encores en vie pour témoigner que ce que ie dis est veritable, il fait à presẽt sa demeure prés la premiere des Citez de l'Europe Il remercie cette Dame de son present, qu'il prit fort bien sans en faire refus, & en recompense luy rendit les lettres d'Alidor. Elle les prend, & les baise mille fois auant que les ouurir. Apres qu'elle les eut ouuertes, & qu'elle eut leu ce qu'elles contenoient, elle commanda à Iris d'aller faire desieuner Fatyme. Tandis elle se retire toute seule dans son cabinet, pour faire response à son amoureux en cette sorte.

MA chere ame s'il estoit aussi bien en ma puissance de vous tirer des peines d'ont vous vous plaignez, que i'en ay la volonté, croyez que vous en receuriez bientost la deliurance. Je vous prie de considerer que le moindre

dre soupçon qui pourroit naistre en l'ame de mon mary, qui est assez ombrageux de luy mesme : seroit capable de nous ruyner. Consolez-vous de l'espoir que la Deité que i'adore aussi bien que vous, me donne, que nous aurons bientost le plaisir de vous reuoir, auec plus de commodité que nous n'auons encore vûë. Cependant enuoyez moy souuent vostre homme, afin que si elle s'offre, ie puisse vous en aduertir. Adieu ma tres-chere ame, conserue tousiours la memoire de celle qui ne vit que de la creance qu'elle a que tu l'aymes.

Cette lettre fermée, elle fit venir Fatyme à qui elle la bailla, & puis le chargea de joyer son personnage contrefaisât l'amoureux d'Iris. C'estoit vn plaisir que de le voir en cette action. On eust dit qu'il mouroit d'amour. Lycidas estant reuenu de la chasse, le fit disner auec luy & le gaussa tout le long du repas. Apres disner il luy fit prendre vn luth, dont il joüa fort melodieusement au grand plaisir du mary qui le prioit de le voir souuent. Sur le soir il prend congé, & s'en retourne vers la demeure d'Alidor, qui l'attẽdoit d'vne impatiẽce d'amoureux. Si-tost qu'il le veid reuenir il courut pour l'ẽbrasser, & pour luy demãder des nouuelles de ses amours. Tenez (luy dict Fatyme) ces lettres vous apprendront ce que vous desirez de sçauoir. Il les prend, il les baise ? & les ayant ouuertes, il les lit. Quãd il les eut leuës, il s'enquiert plus particulierement de l'estat de sa Maistresse. Fatyme luy raconte tout le succez de son voyage. Si ie voulois icy descrire toutes les particularitez de leurs amours, il faudroit que ie fisse vn liure entier, & non vn simple discours. En fin Fatyme va presques tous les iours au logis de Lycidas, comme s'il y alloit pour voir Iris. Mais il ne peût joüer si secrettement son personnage

que le mary qui auoit de l'esprit & du iugemét n'ê-
tre en quelque défiance. Il commence à remarquer
sans mot dire, les actions de sa femme, & la voyant
moins ioyeuse que de coustume, il se doute qu'on
n'attéte quelque chose sur son honneur. Or qu'il est
impossible de receler le feu d'amour à vn mari defiât
C'est vn Argus, qui penetre au trauers des plus se-
crettes pensées Lycidas, apres beaucoup de soin & de
peine, treuue vne lettre qu'Alidor escriuoit à Caliré.
Ce fut à l'heure, que deux contraires passions com-
mencent à posseder son ame. Le iuste ressentiment
qu'il auoit le pousse d'vn costé à vne cruelle ven-
geance, il veut expier le tort qu'on luy fait par le sãg
de sa femme, & par celuy d'Alidor: mais l'amour que
iusqu'à present il a portée à l'vne, & le dãger qu'il se
represente deuant les yeux de faire mourir vn Gen-
til-homme qualifié, retiennent d'autre part quelque
peu ce courage nourry dans les sanglans exercices de
Mars. Apres auoir beaucoup ruminé en son esprit
comme il deuoit proceder en cette action, il treuue
que le meilleur expedient est de s'en retourner en
Flandres, & par ce moyen empescher le cour de ces
nouuelles amours, en priuant pour iamais Alidor de
reuoir Callirée. Cette resolution est bien-tost suiuie
de l'effect. Il part vn iour sans prendre congé de ses
amis, & emmene sa femme qui est toute estonnée de
ce changement, & qui neantmoins n'ose rien dire.
Quand Alidor eut appris ce depart si soudain, il s'a-
bandonna aux regrets, & aux larmes. Il inuoqua mille
fois la mort, que le desespoir luy eust bien souuent
fait treuuer, si Fatyme ne luy eust promis de faire des
voyages en Flãdres pour y porter de ses nouuelle à
sa Maistresse. Tandis qu'il passe les iours & les nuicts
à

à plaindre & à souspirer, Lycidas, qui estoit desia arriué à Anuers, est mandé par le Duc d'Albe, de le venir treuuer à Bruxelles. Auant que partir il laissa sa féme sous la garde d'vne sienne paréte, à qui il auoit desia declaré ce qui luy étoit arriué en picardie. Estât à Bruxelles, bien-venu aupres de son Excellence, vne entreprise se fait sur vne place forte que ceux du party contraire auoient en leur puissance : Lycidas y est blessé d'vne arquebuse au trauers du corps, & renporté à Bruxelles demy mort. Les Medecins & les Chirurgiens desesperent de sa guerison. Sa femme en ayant appris la nouuelle, y court pour faire bonne mine. Elle verse vn torrent de larmes sur sa couche, mais ce sont larmes de Crocodile. Elle ignoroit que son mary sçeust l'estat de ses amours, car il remit la lettre au mesme lieu où il l'auoit treuuée. Il fut neantmoins si bien secouru, qu'il cõmença à se porter aucunemét mieux. Ce fut toutesfois soubs cette condition, que les Medecins ne luy donnerent que six mois de vie, parce que la blesseure qu'il auoit reçeuë luy offensoit les poulmõs. Il se leua doncques du lit deux mois apres, mais ce fut en trainât, & languissant apres la fin de ses iours. Comme les choses passét de la sorte, Callirée en aduertit secrettement Alidor par vne lettre qu'elle enuoye. Cét amoureux qui auoit perdu tout espoir de reuoir les beaux yeux de sa Maistresse, commence dés l'heure mesme à bastir de nouueaux desseins. Il croit que l'Amour lassé de le tourmenter, le recompensera bien tost de tant de trauerses, par le moyen qu'il luy ouure d'épouser Callirée. Il communique la lettre à Faryme, & apres le prie de faire vn voyage en Flandres, sous couleur de visiter Lycidas de sa part, & luy tesmoigner la douleur qu'il

a reçeuë de son desastre, Fatyme part, & arriue à Bruxelles, il va droit au logis de Lycidas, & luy rend vne lettre d'Alidor. Ce fut la ruine de ces amoureux, & sãs doute si Alidor eust patienté ce mary qui n'estoit desia que trop possedé de jalousie, n'eust point vsé de la cruauté qu'il pratiqua. Doncques (disoit-il en luy-mesme) ie souffriray l'iniure qu'on me faict ? Sera-il dict que cette infame que i'auois si cheremẽt aymée, se rie apres ma mort de ma sotise, & de mon peu de courage? Non, non, ie veux apprendre à la posterité que c'est que d'offencer vn mary qui a du ressentiment. Pleust a Dieu que celuy qui attente sur mon honneur, sans que ie luy en aye donné suiect, peust si bien estre payé de sa trahison, cõme i'espere me venger de cette louue: mon ame sortiroit plus contente hors de ce corps, & auant que mourir, i'aurois ce cõtentement de voir au tombeau ceux qui establissent desia leur ioye sur l'espoir du peu de vie qui me reste. Il tenoit de tels & de semblables discours en luy-mesme, pendant qu'en apparence il faisoit mille caresses à Fatyme: il remercia mille fois son maistre du ressouuenir qu'il auoit d'vn homme qui auoit si peu merité de luy, & le pria d'attendre quelques iours, pendant lesquels il feroit reponse à Alidor.

Fatyme accorda sa priere, & seiourna là quelque temps, mais comme quelques iours apres il est prest à partir, il suruint vn grand accident; car voila qu'vn excez de fievre saisit Callirée auec tant de violence, qu'elle fut emportée en moins de 24. heures, sõ mary la voyant aux peines de la mort, lamente, crie, & arrache ses cheueux. Il sçait si bien feindre le contentement qu'il a de la voir mourir, par la feinte douleur qu'il estalle, qu'on diroit que c'est l'image de l'ennuy mesme.

mesme. En fin la Parque qui rauit toutes choses, ferme les yeux & la bouche de cette beauté, que les roses & les lys accompagnent dans le tombeau. Cette mort si precipitée estonna merueilleusemẽt Fatyme: il vouloit s'en retourner promptemẽt lors que Lycidas le coniura de demeurer encor quelques iours chez luy, durant lesquels il escriuit vne lettre à Alidor, par laquelle il le coniuroit de vouloir prendre la peine de le venir voir en Flandre, afin que sa veuë luy apportast quelque soulagement au mal qu'il ressentoit de la perte incomparable qu'il venoit de faire. Fatyme part auec cette lettre, bien fasché d'estre le porteur d'vne si mauuaise nouuelle. Lors qu'il fut de retour à la maison d'Alidor, il tira ce mal-heureux à part, & luy donna la lettre que Lycidas luy escriuoit. Il n'y a pas plustost appris ce qu'il ne cherchoit pas, qu'il tombe à terre pasmé de douleur. Lors qu'il reprend ses esprits il veut ouurir son sein d'vne dague si Fatyme ne le contenoit par ces paroles : Et quoy (Monsieur) où est vostre courage acoustumé; Qu'est deuenuë la constance qui vous accompagnoit ordinairemẽt aux perils où vous vous estes treuué si souuent; Voulez vous perdre auec vostre ame l'honneus que vous auez iusques icy conserué, & par mesme moyen ruiner la reputation de vostre Maistresse, que vous deuez cherir apres la mort; Si vous exercez vne telle cruauté sur vous-mesme ne donnerez-vous pas occasion à Lycidas de croire ce que sans doute il soupçonne : il me semble que vous deuez plustost vous vaincre vous mesme, pour maintenir vostre reputation, & celle de vostre maistresse, & en vous contraignãt aller voir Lycidas: mais toutesfois bien accompagné & puis attendre que le temps, ou qu'vn

nouueau subject soit le remede de vostre passion.

Ha! Fatyme (respond Alidor) il m'est impossible de viure plus long temps, puis que i'ay perdu le Soleil de mon ame. Toutesfois ie ne veux point mourir que ie n'aye auparauant arrousé de mes larmes son tombeau, afin de protester à ses Manes que ie ne tarderay gueres à le suiure. Acheuant son discours, il dissimule sa passion & fait preparer son equipage, & part le lendemain. Quand il est arriué à Bruxelles, il va chez Lycidas, qui le voyant se iette à bras ouuerts sur luy, & puis profere ces pitoyables paroles: *Helas! Monsieur, ie suis deliuré d'esperance & de crainte. Je n'ay plus d'espoir au monde, puis que i'ay perdu la douce consolation de ma vie, & ie ne crains d'y perdre rien plus, puis que i'y ay tout perdu. Il ne me reste que le plaisir que ie reçois, sçachant que ie mourray bien-tost, sans cette consideration i'aurois auancé desia la fin de mes iours.* Alidor qui auoit bien plus de besoin d'estre consolé, & qui ressentoit vne douleur, pensa mourir à l'heure méme: toutes-fois dissimulant son mal, il luy dit seulement que si son courage genereux s'estoit fait paroistre en tant d'occasions, il le deuoit maintenant témoigner en cette perte, où il acquerroit plus de gloire qu'en toute autre, puis qu'elle estoit la plus grande qu'vn mortel sçauroit receuoir. Apres quelques discours tenus d'vne part & d'autre, Alidor prit congé de Lycidas, sans vouloir aucunement s'arrester chez luy, s'excusant sur quelques affaires qui le pressoient. Auant que partir, il va à l'Eglise où sa Maistresse estoit enterrée. Il respandit mille larmes, & y profera mille paroles que sa passion luy dictoit, & puis mõta à cheual, & s'en retourna auec ses gens en sa maison, ne cessant de pleurer & de souspirer. Quand il est chez luy,

luy, il se retire dans vn sien cabinet escarté, & alors la violence de sa douleur qu'il auoit iusques icy retenuë, cõmence à luy faire proferer mille iniures contre le ciel. Il maudit les destins, mais plus encores la cruauté de Lycidas, qu'il croit auoir empoisonné sa maitresse: *Ha cruelle fortune!* (disoit il) *que te reste il desormais pour me nuire, Si tu me voulois poursuyure auec tant de rigueur, que ne prenois-tu ma vie lors que ie l'exposois librement aux perils & aux dangers? Las! pour me tourmenter dauantage tu m'as osté celle qui m'estoit plus chere que la vie méme & par ce malheur amené toutes les autres que tu me reseruois. O ma douce lumiere! vous estes au Ciel bien heureuse, & ie demeure parmy les ennuys & les desespoirs. Helas! ie vous pleure, non pas pour la felicité dont vous iouyssez, mais pour le regret que i'ay de ne vous auoir pas suyuie, & de ne vous accompagner en vos aises.* Proferant ce discours, il vouloit remply de desespoir, se dõner d'vne épée au trauers du corps, quãd Fatyme, qui l'auoit suiuy, entre dans son cabinet, & luy remonstre les actes qu'il faisoit, indignes d'vn Chrestien, de murmurer ainsi contre Dieu: que nous naissons pour mourir, & que tous ces pleurs ny ces plaintes ne r'animeront pas sa Maistresse. Que s'il se donne luy-mesme la mort, il est en danger de ne la reuoir iamais, puis que les Enfers sont destinez aux desesperéz, & qu'il n'y a point de doute, qu'estant morte en bon estat, elle ne soit maintenant au Ciel jouyssãt des liesses eternelles. Ces raisons eurent tãt de pouuoir enuers Alidor, que dés l'heure mesme il prit vne autre resolution: Et bien (dit il) ie veux doncques viure, mais à telle cõdition, que vous m'assisterez en vn voyage que ie feray. Fatyme le luy promet, & luy se resoult au desespoir que ie vay vous reciter.

Au temps qu'il perdit sa Maistre, la France estoit desia diuisée en deux partis. Le peuple de Paris oubliant la fidelité qu'il deuoit à son Prince, venoit de rẽdre notable en infamie ce iour des barricades si funeste en nos Histoires. On ne parloit que de sang, & que de carnage par toutes nos Prouinces. Alidor qui pour plusieurs raisons que ie tais maintenant, estoit obligé à vn Prince de la maison de Lorraine, prend suiect de parler à sa mere, & de luy remõstrer l'orage apparent qui se leuoit en France: que leur maison estãt alliée de ce Prince, il estoit obligé d'vn costé à suiure sa fortune; & que d'autre part le deuoir naturel qu'il deuoit à son Roy le poussoit de se bander contre ses propres amis & bien-facteurs. Que pour ce suiect il auoit resolu d'aller faire vn voyage en Italie, & de passer la le temps aux exercices vertueux, attẽdant que la saison fut plus calme: que par ce moyen il se rendroit indifferent, & n'acquerroit point l'inimitié ny des vns ny des autres. Cette bonne Dame, qui n'auoit que ce Fils, & qui l'aymoit à l'esgal d'elle-mesme, trouua au commancement fort aigre de l'éloigner de ses yeux: mais ayant bien pesé ses raisons & consideré qu'il se pouuoit perdre en quelque bataille, ou en quelque rencontre, elle luy fait donner l'argent qu'il voulut. Comme son equipage se preparoit, il fit appeller vn peintre, & sur vn pourtraict qu'il auoit de sa Maistresse, il en faict tirer 2. autres en petit volume, l'vn mort, & l'autre viuant. Quand le peintre eut acheué son ouurage, Alidor les mit dãs son sein, & apres il prẽds seulemẽt auec luy Fatyme & Anselme son valet de Chambre, & en cette compagnie il part, & commande à ses gens de ne le saluer desormais qu'au nom de sa maistresse, de ne boire à luy

luy qu'au nom de sa Maistresse : bref de ne parler iamais à luy, que de sa Maistresse, il arriue à Marseille:& treuuant vn Nauire d'Espagne, qui estoit prest de faire voile pour Alxeandrie il fit marché auec le Patrō & se mit dedans. Les Mariniers pensoient faire bon voyage, quand vne galiotte de Turcs les attaqua, & apres leur auoir osté ce qu'ils portoient, les mena pour esclaues à Arger. Alidor qui ressentoit son biē, & qui nonobstant son extreme douleur, faisoit paroistre ie ne sçay quoy de releué par dessus tous les autres, il fut mené au Roy. Ce Prince le voyant si beau, si ieune, & de belle taille, le retiēt à son seruice en qualité d'esclaue, se seruant de luy à sa chābre. Ce Gentil homme faisoit de si bonne grace les actions, qu'on eust dit qu'il auoit fait ce mestier toute sa vie. Aussi se fust-il rendu le plus accomply Caualier de son temps, s'il eust pû dompter sa folle passion. Ayāt aquis la faueur du Roy d'Arger, il eut moyē de retirer prés de luy Fatyme, & Anselme son valet de chābre. Quand il eut demeuré six mois en cette seruitude, le Roy d'Arger, qui le voyant tousiours triste croyoit qu'on luy eust faict quelque desplaisir, le tira vn iour à part, & luy tint ce langage: Vien-ça (Chrestien) que veut dire que ie ne te vois iamais joyeux; Est-ce pour autant que tu n'as point la liberté de retourner en ta patrie ; Il me semble que ta condition n'est pas si mauuaise que tu pourrois estimer, puis que tu as acquis les bonnes graces d'vn Prince, qui non seulement te mettra quand tu voudras en liberté, mais encores te partira de ses biēs, pourueu que tu vueilles demeurer à sa Cour. Tenant ce discours, il iettoit ses regars sur Alidor, qui versoit de ses yeux vne fōtaine de larmes. Qu'as-tu (poursuit le Roy;) As-tu receu

ceu despaisir de quelqu'vn des miens;Dy.moy, & ie te iure Mahomet, que i'en feray la vengeãce.Nõ Sire(respond Alidor) ie ne vous ay que trop d'obligation.Ie ne me plains aussi d'aucun des vostres, ie regrette seulement la perte que i'ay faite il n'y a pas long-temps.Ie suis insensible à tous les bonheurs, & à tous les mal-heurs, & ie n'ay du ressentiment que pour cette perte seule.Comme il acheuoit ces paroles,il tira du profond de son cœur vn souspir qui émeut à compassion ce Prince.Ie veux(dit-il) que tu te découures entierement à moy.afin que si ie puis, ie donne quelque allegement à ta douleur.Dy-moy donc qui tu es,& le subiet de ton auãture.Puis que vous me pressez de la sorte(SIRE) ie ne veux pas estre(repart Alidor)si mal apris de ne la declarer à vostre Maiesté.Ie suis vn Caualier François, qui estois sorty de mon pays, en intention d'aller confiner mes iours auxdeserts d'Egypte pour y pleurer mon desastre. Et pourquoy (demande le Roy ;) N'y a-il pas moyen de donner remede à ton mal? Non, Sire (dit Alidor,) qui acheuant ce langage, mit la main dans son sein, & en tira les deux pourtraits qu'il auoit tousiours gardez iusques àl'heure,sans les en retirer horsmis que tous les matins & tous les soirs il les prenoit, les baisoit, & les adoroit, & parloit à eux comme s'il eut parlé à sa Maistresse. Sire (poursuit cét amoureux infortuné) *I'adore ce vif & pleure ce mort*. Ce disant, il luy monstre les deux tableaux. Le Roy d'Arger,voyant ce mistere, aprit aussitost qu'vn desespoir d'amour le possedoit, dont il en eut encores plus de compassion,de sorte qu'il ne se peut tenir de larmoyer. Vrayement (dit-il) c'estoit vne belle creature que ta Maistresse : toutes-fois il me semble

que

que puisque tes plaintes & tes pleurs ne la peuuent plus r'amener, tu deurois enfin donner quelque relasche à ton affliction, & te consoler par raison. Le conseil en est pris, Sire (respond ce Caualier) face la fortune ce qu'elle voudra desormais faire de moy, iamais ie ne changeray d'humeur. Puis que tu es si obstiné en tõ malheur (dit le Roy) ie ne te veux point contraindre. Dy-moy seulement ce que tu veux que ie face pour toy: si tu veux demeurer auec moy, ie te feray vn des premiers de mon Estat, & parauanture le temps sera le medecin de ton infortune. Ie vous rends graces Sire (repart Alidor) de tant de faueurs que vous m'offrez, sans que ie l'aye merité. Ie vous asseure que sans la resolution que i'ay faite de ne seruir, & de n'adorer iamais autre que ma Maistresse, il n'y a Prince au monde pour qui i'exposasse si librement ma vie, que pour le seruice de vostre Majesté. Tout ce que ie requiers d'elle, est seulement de me donner la liberté, afin que ie puisse accomplir mon entreprise, puis qu'il n'y a que la seule mort qui m'en puisse oster la volonté. Ie te la donne dés à present (dit le Roy) & si ie te feray encores fournir de l'argent pour subuenir à tes necessitez. Alidor continua de le remercier, & luy dit qu'il n'en auoit pas autrement besoin, car il auoit encores vn diamant de mille escus, qu'il auoit caché sur luy lors qu'on le fit esclaue. Ayant recouuert la liberté en cette sorte, & pour luy & pour ses gens, alors il prit congé du Roy, & se mit dans vn Nauire, & arriua en peu de temps en Alexandrie, ou il vendit son diamant. Apres il s'habille en pelerin, & auec Fatyme & Anselme habillez de mesme, il se met en chemin, & faict tant qu'il paruient aux deserts de Thebaide, il n'est pas besoin que ie décriue cette solitude. Les Histoires

des anciẽs Peres Hermites la depeignent assez. Se diray seulement qu'apres auoir fait eslection d'vn haut rocher, proche de certains hermitages des Chrestiẽs qui s'y tiennent, il y fit bastir vne maisonnette en forme de Chapelle. Là il fit aussi dresser vn Autel, où il mit vn Crucifix au milieu, & à costé les deux pourtraicts de sa Maistresse. Durant qu'on bastissoit cette Chapelle, Fatyme le tira à part, & luy remonstra le rang qu'il tenoit en France ; le besoin que sa patrie pouuoit auoir de sa valeur, & la reputation qu'il auoit acquise auparauant : qu'il la flestrissoit & estouffoit maintenant, en se confinant ainsi dans vn desert; qu'il seroit la fable & la risée du monde, & que l'on diroit que la peur de combatre l'auoit reduict en ces extremitez. Il luy mit en auant plusieurs autres semblables raisons pour le destourner de celle folle resolution & voyant qu'il y estoit obstiné, & qu'il estoit impossible de luy arracher cette fantasie: pour moy (dit-il en fin) ie ne suis ny fol, ny amoureux, vous estes l'vn & l'autre. Ie n'ay point enuie de passer mes iours inutilement parmi des bestes sauuages. Ie suis contraint de vous dire adieu, puis que vostre folie est incurable; & de m'en retourner en Frãce sans vous. Ie vous ay accompagnée iusques au lieu où vous desiriez de paruenir? puis que vous y estes arriué, ie ne suis point obligé de faire dauantage, Cõment (dit Alidor) me voulez-vous dõcques abandonner si-tost? Au moins attendez encores vn petit de temps, ma vie ne sera plus gueres longue. Apres ma mort vous vous en retournerez, & en porterez les nouuelles à mes parens. Ie n'en feray iamais (repond Fatyme) le triste messager, Dieu vous vueille remettre en vostre bon sens, Adieu. Ce disant, il part dés l'heure mesme, & s'en re-

uient en France, pendant que ce mal-heureux Caualier demeure auec son valet de chambre, qui ne l'abandonne iamais.

Lors que la Chapelle fut acheuée, & qu'en prophanant les ceremonies de l'Eglise, il eut appendu les deux pourtraicts de Callirée, il estoit à genoux, toute heure deuant cét Autel. Tantost il s'addressoit au viuant, & parloit à luy en cette sorte: *Ha pourtraict qui me representés mes liesses passées, si les images des Saincts se peuuent adorer sans idolatrie, puisque l'honneur qu'on leur rend se rapporte tout à Dieu, ne peux ie pas t'adorer? Tu es l'image d'vne Deité, de qui dependoit tout mon bien, & tout mon bon-heur. Vueille permettre le Ciel, que bien-tost ie la puisse reuoir, & que mon ame qui ne vit qu'à regret dans ce miserable corps, puisse voler au seiour bien-heureux, qui retient la plus belle chose que la Nature ait iamais produicte.* Apres il contemploit le mort, & proferoit ces paroles: *Ha! seul repos de mes desirs, combien me seroit la mort plus douce, & plus agreable, que de voir vn si tragique spectacle! O Parque inique, & detestable! pourquoy lors que tu rauis le doux espoir de ma vie, ne me mis tu pareillement au tombeau? Ignorois-tu que nous n'auions qu'vn mesme destin, & qu'il estoit impossible à l'vn de demeurer au port tandis que l'autre faisoit naufrage? O loup cruel & rauissant! quelle furie, & quelle rage t'a poussé à commettre vne si grande cruauté, que de faire mourir vne si belle chose? Ces beaux yeux les miroirs de l'Amour, & cette bouche le seiour des graces & des beautez ne t'ont-ils pas peu flechir à quelque compassion; O Dieux! auancez bien tost la fin de mes tristes iours, afin que ie tienne compagnie à celle, sans qui ie ne puis longuement estre. O ma chere Deesse, en recompense de nostre amour que la Parque ne peut esteindre, ie ne*

vous puis offrir que des larmes, & que des gemissemens, que ie continueray à respandre sur cét Autel iusqu'à tant que mon ame dolẽte & affligée, abãdonne la miserable prison de son corps. Tels & semblables discours tenoit ce mal-heureux à des choses inanimées, cependant que son valet de chambre qui auoit soin de luy en tout ce qui luy estoit necessaire pour l'aliment de sa miserable vie, l'aduertit que son argent estoit court, & qu'il en deuoit pouruoir auant qu'il en manquast du tout. Il croyoit que la necessité le diuertiroit de la poursuitte de sa folie, mais il fut trompé : car au lieu que cét amoureux desesperé songeast à s'en retourner en France, il coniura tant son homme, qu'il luy persuada d'y faire vn voyage, pour y aller querir de l'argent. Cependant qu'Alidor continuë cette vie solitaire & lamentable. Anselme part des deserts inhabitez, & treuuant vn Nauire en Alexandrie, qui vouloit partir pour Genes, il se met dedans, & arriue en peu de temps au port de cette superbe ville. Il passe puis apres les Alpes du costé du mont Cenis plus aysémẽt encores qu'ils soient tous pauez de neige, qu'il ne fait par les villes, & les Prouinces de France. Le glaiue y exercoit alors sa cruauté par tout, le pere n'y espargnoit pas le sang de son propre fils, ny le fils celuy de son propre pere. Le zele inconsideré de Religion animoit les plus chers amis les vns contre les autres. Neantmoins il paruint à la fin en Picardie, & treuua la mere d'Alidor au lieu de sa demeure. Cette honneste Dame y passoit les iours en regrets pour l'absence de son fils, dont elle auoit appris les tristes nouuelles par Fatyme. Apres qu'Anselme luy eut rapporté ce dont son fils la requeroit, & que luy-mesme luy eut fait entendre la necessité où il se trouuoit reduict,

duict, elle commenca à pleurer amerement, & dit à cét homme, qu'elle estoit resoluë de ne luy enuoyer point la somme qu'il demandoit : mais seulement quinze cens escus pour le mettre en equipage, & pour s'en retourner. Qu'à ces fins elle le prioit de le coniurer par tous les deuoirs qu'on doit à vne mere, de reuenir le plustost qu'il luy seroit possible, & de tirer tant de bons amis, qui le regrettoient tous les iours, de l'ennuy qu'ils receuoient, pour estre priuez de sa personne, & pour sçauoir la deplorable vie qu'il menoit. Anselme ayant reçeu cét argent, & promis à cette Dame faire tout son possible, pour disposer son Maistre à reuenir; fit tant qu'il sortit de France, & s'estant mis sur la mer, il aborda en Alexandrie. De là il s'achemina au desert, où Alidor faisoit sa triste demeure. Il croyoit treuuer son maistre en l'estat où il l'auoit laissé : mais il fut deceu en sa croyance. La rigueur qu'il auoit exercée sur son corps, le peu de repos qu'il auoit pris depuis la mort de sa Maistresse: en fin la melancholie & le tourment l'auoient tellement miné, que ne pouuant plus resister à tant de souffrances, il venoit de rendre l'esprit. Quelques bons Hermites qui tous les iours le visitoient, émeus de pitié & compassion, auoient allumé desia des cierges, & chantans sur luy l'Office des Trespassez, s'apprestoient de le porter en terre.

Le pauure Anselme voyant ce piteux spectacle, tomba de son haut tout éuanouy. Apres qu'il fut reuenu à luy il se mit à proferer les plus pitoyables regrets, que la douleur enseigne en son escole. Helas! (disoit-il) mon bon maistre, faut il que ie sois si malheureux de vos perdre, lors que ie croyois vous treuuer au lieu où ie me separay de vous? Ie vous y treu-

re, mais sans mouuement, & couché dans vne biere O Amour que tu causes de mal-heurs au monde! Tu mets dans le tombeau toute la valeur, & toute la courtoisie du monde. Desolé que ie suis, que feray-je donc desormais, que deuiendray ie, puis que i'ay perdu celuy, de qui dependoit mon espoir & ma fortune. Ie l'ay accompagné en son tourment, il faut que ie le suyue encores en la mort. Ce disant il estoit en volôté de se trauerser le corps d'vn coup d'épée, n'eû esté qu'il se representa deuant les yeux, que s'il se tuoit, l'on ne sçauroit iamais la verité de la fin pitoyable de son maistre: au contraire l'on croiroit que pour auoir son argent, il luy auroit couppé la gorge, & par ce moyen sa memoire seroit en horreur & en execution à tous ceux de son pays. Cette seule consideration eut tant de pouuoir, qu'elle l'empescha de se donner la mort: de sorte qu'apres luy auoir faict dresser vne tombe honorable, & rendu les derniers deuoirs que l'on doit au Trespassez, il s'en retourna en France auec l'argent qu'il y auoit receu. Quand il y fut de retour, il fit recit à la mere d'Alidor de la triste fin de son fils, & restitua les quinze cens escus. Grande fidelité, & bien rare au siecle où nous sommes. Cette dolente Dame ne suruesquit pas long-temps vn si cher enfant. La douleur qu'elle en ressentit luy donna dans peu de iours la mort. Dieu iuste Iuge des viuants & des morts, vueille traicter en l'autre vie l'ame d'Alidor, plus doucement que l'Amour lascif & desordonné n'a pas faict son corps & son esprit durant le temps qu'il viuoit en ce monde.

DES

DES AMOVRS INCESTVEVSES *d'vn frere & d'vne sœur, & de leur fin mal-heureuse, & tragique.*

HISTOIRE V.

IL ne faut plus aller en Affrique pour y voir quelque nouueau monstre. Nostre Europe n'en produict que trop auiourd'huy. Ie ne serois pas estôné des scandales qui arriuent tous les iours, si ie viuois parmy des infidelles. Mais voir que les Chrestiens sont entachez des vices si execrables, que ceux qui n'ont pas la cognoissance de l'Euangile n'oseroient commettre, ie suis contrainct de confesser que nostre siecle, est l'esgout de toutes les vilainies des autres, ainsi que les Histoires suyuantes en rendent tesmoignage, & particulierement ceste-cy que ie commence à vous reciter.

En vne des meilleures Prouince de France, appellée anciennement Neustrie, estoit vn Gentil-homme de bonne maison, qui se maria auec vne honneste Damoiselle fille d'vn autre Gentil-homme sien voisin. Ils eurent plusieurs beaux enfans, & entre autres vne fille que nous appellerons Doralice, & vn fils plus ieune qu'elle de quelques 18. mois, que nous nommerons Lyzaran. Cette fille & ce fils estoient si beaux qu'on eust dit que la Nature auoit pris plaisir à les former, pour faire voir vn de ses miracles. Ils se ressembloient si parfaictement que iamais la Bradamente de l'Arioste ne fut si semblable à son frere Richardet. Le pere fut soigneux de les faire instruire en

leur aage en toutes sortes d'exercices vertueux,comme à jouër de l'espinette, à danser, à lire, à escrire, & à peindre. Ils y profitoient si bien, qu'ils surmontoiēt le desir de ceux qui auoient la charge de les enseigner. Au reste ces deux ieunes enfans nourris tousiours ensemble, s'aymoient d'vne telle amour, que l'vn ne pouuoit viure sans l'autre. Ils n'estoient iamais contents, que quand ils se voyoient, & mesprisoient de courir, & de passer le temps auec les autres enfans de leur aage. En ce temps d'innocence tout leur étoit permis. Ils couchoient ordinairement ensemble, & parauanture ce fut trop long-temps. Les peres & les meres deuroient prendre garde à cecy, pour se rendre sages par cét exemple. Ce siecle, comme i'ay desia dit, n'est que trop corrumpu. Les enfans qu'on vient d'arracher à la mammelle, y sçauent plus de malice, que les enfans de douze ans n'y auoient iadis de simplicité. Ie croy fermemēt que le mal proceda de cette trop lōgue accointance qui continuoit de iour à autre, & iusques à ce que Doralice ayant desia atteint l'aage de 10. à 11. ans, & Lyzaran estant entre 9. & 10. il fut enuoyé en vn College pour y estudier. Cette separation leur fut si griefue, qu'ils en verserent tous deux mille larmes. Ce n'estoient que sanglots, & que souspirs interrompus d'vne part & d'autre, que le pere & la mere attribuoient seulemēt à l'amitié fraternelle. Mais l'amour impudique & detestable y estoit desia sans doute meslée. L'apparence y est grande, ainsi que nous verrons par la suitte de cette Histoire. Lyzaran ayant esté mené au College, en vne des meilleures villes de la Prouince, se rendit en peu de temps si capable, qu'il deuança tous ses compagnons. Quand il eut demeuré aux estudes l'espace

pace de 4. ans, sō pere eut desir de le reuoir. Il le r'appelle doncques fort ayse, quand il le veid si sçauāt, & desia grand. Mais ce ne fut rien au prix du contentemēt que sa sœur en receut. Elle ne cessoit de l'embrasser & de le baiser, toutes-fois ils n'auoiēt pas les priuautez qui leur estoiēt octroyées en leur enfance. Et puis la honte les retenoit tous deux, & le peché detestable qu'ils se representoient deuant les yeux. Toutes fois ny l'vn ny l'autre ne pouuoient si bien refrener leur maudite passion, qu'elle n'échappast par fois au frein de la raison. Cependant le pere fit retourner au College Lyxaran, pour y acheuer ses estudes, pendant qu'il faisoit dessein de luy faire auoir vne Abbaye. Il auoit plusieurs autres fils, & estoit bien ayse d'accommoder cestuy-cy qui estoit le cadet, de quelque bonne piece d'Eglise, afin de décharger d'autant la maison. Ce qu'il fit, tandis que la beauté & la bonne grace de Doralice attiroient plusieurs braues & honnestes Gentils-hommes à luy venir offrir leur seruice. Elle fut recherchée d'vne infinité de Cauaiers qui auoient beaucoup de merite, & qui estoiēt d'aage sortable à celuy de cette Damoiselle. Toutesfois preferant les moyens à toutes ces considerations, il l'accorda à vn Gentil-homme son voisin, fort riche, mais desia grison. Ha maudite auarice que tu causes de mal au monde. Celuy qui t'appella racine de tous vices, auoit bien connoissance de ce que tu es & de ce que tu produits. Nostre Histoire appelle ce Gentil hōme Timandre, heureux, s'il eut passé le reste de ses iours, sans s'allier auec vne beauté trop ieune pour luy, & laquelle luy faisoit mille affronts, lors qu'il l'accostoit. Au moins quand les parties sont d'accord, la bōne volōté qu'ils ont l'vn enuers l'autre, supplée au

deffaut de l'aage. En fin Doralice, quelques plaintes qu'elle fasse, & quelques larmes qu'elle respande, est contraincte d'obeyr à la volonté de son pere. Le mariage est conclud, & Lyzaran est appellé de ses estudes pour assister aux Nopces. Si-tost que sa sœur le veid, & qu'elle eut moyen de parler à luy sans estre entenduë d'aucun autre, elle commença à proferer ces paroles : *Mon cher frere que ie suis miserable ! Faut-il que ie passe la fleur de mon aage, auec vne personne que ie deteste plus que la mort mesme ? Mon pere n'est-il pas bien cruel, de me liurer entre les mains d'vn mortel ennemy ? Consumeray-ie donc desormais mes iours en vne seruitude si contraire à mon aage, & à mon humeur. Que seruent les richesses, si le contentement n'y est, Conseillez moy, ie vous prie, en vne si grande affliction, ie suis presque reduicte à cette extremité, de me donner la mort de ma propre main.* Apres que Lyzaran eust escouté ses plaintes, il luy respondit en cette sorte. Ma chere sœur, ie plains vostre infortune. Vostre mal est le mien propre, i'en ay autant de ressentiment que vous mesme : ie ne puis que ie ne blasme la cruauté de mon pere, de ce qu'il vous marie ainsi outre vostre gré, & auec vn homme de qui l'aage est si different du vostre. Toutes-fois puis que la puissance que les Peres ont sur leurs enfans est absoluë, ie vous conseille de prendre patience. La fortune parauanture vous reserue quelque chose de meilleur. Au moins asseurez vous qu'aussi tost que vous serez mariée auec Timandre, ie ne vous esloigneray gueres de veuë, & ie feray ma demeure ordinaire chez vous. Il m'est presque impossible de viure sans vou voir. Acheuant ce discours, ils s'embrasserent & se baiserent estroictemect, & sans la honte qui les retint, &

la

la crainte qu'ils eurent d'estre apperçeus, ils eussent accomply leurs execrables desirs. Doralice consolée par la promesse de Lyzaran qu'elle aymoit non seulement comme frere, mais encore d'vne amour violente par dessus tout le reste des hommes, ne se soucia gueres plus d'espouser ce vieillard, qui desormais seruira de couuerture à ses abominables plaisirs. Elle est donc espousée, & Timandre recueille le fruict qu'il a tant desiré. Apres que la feste est finie, il emmene sa femme à sa maison, qui estoit vn Chasteau proche de celuy de son beau pere. Lyzaran, qui n'estoit desia que trop sçauant, ne retourna plus au College. Il jouyssoit d'vn bon benefice que son pere luy auoit fait obtenir. L'amour desordonné qu'il portoit à sa sœur, ne permit pas qu'il fust longtemps sans l'aller voir en son nouueau mesnage. Il y faisoit sa demeure ordinaire, tousiours aupres d'elle.

Leurs desirs commencerent par cette frequentation à s'allumer de telle sorte, que bien souuent sans la honte d'vn si grand & execrable peché, ils les eussent tous assouuis.

L'horreur d'vn tel crime se representoit souuent à leurs yeux, & particulierement à ceux de Doralice, qui tenoit ce discours à elle mesme: *Ha cruel amour, qui me fais follement aymer celuy, de qui ie deurois, pour la proximité du lignage, non seulement fuyr l'impudique regard, mais encores craindre qu'autre que moy n'eust iamais connoissance de ma folle incestueuse passion, à quoy me reserues tu? Faut-il que ie commette vn peché si detestable? Ostons ceste maudite fantaisie, auant qu'elle s'imprime plus auant, & representons nous le malheur qui pourroit proceder d'vn crime si detestable.* Ces bonnes inspirations la destournoient presque bien souuent

de ses folles pensées, lors que la beauté, la bõne grace, & l'amour qu'elle portoit à son frere, s'opposant à méme temps, elles estoient aussi-tost esteintes qu'allumées. *Et qui me peut* (disoit-elle puis apres) *empéché d'aymer? N'est ce pas vne chose naturelle, Durant le tẽps d'innocence, & que l'on viuoit au siecle d'or auoit on toutes ces consideratiõs; Les hommes ont fait des loix à leurs plaisirs: mais la nature est plus forte que toutes ces considerations; ie la veux suyure, puis qu'elle est vne bonne & seure guide de nostre vie.* Ainsi parloit cette execrable, tãdis que son frere viuoit aux mesmes peines. En fin i'ay horreur de reciter icy leurs raisons maudites & peruerses, ce n'est pas mon intention, mon dessein est de dépeindre & de faire paroistre la saleté du vice, & non de le deffendre. Ie diray donc, qu'apres plusieurs & diuers mouuemens, ils prindrent pour exemple la loy que Iupiter & Iunon, execrables Deitez des Payens practiquerent. Ils continuerent leurs detestables plaisirs, sans que personne s'en doutast. Encores qu'õ les surprit ensemble couchez sur vn lit, qu'ils se baisassent deuant tout le monde, & qu'ils s'écartassent dans le bois, & en des lieux solitaires, qui eut iamais presumé vne telle accointance, toutesfois le Ciel, qui ne peut plus long temps souffrir cét horrible & incestueux adultere, permit qu'vn iour vne seruãte les trouuast sur le fait. Elle en fit mille fois le signe de la Croix, & ferma ses yeux, afin de ne voir vne chose si execrable: Et ne voulant pas tout à coup l'esuanter, elle se contenta de remonstrer priuément à sa maistresse le grand crime qu'elle commettoit, & le grand scandale qu'il en prouiendroit, s'il estoit découuert.

Doralice, au lieu de receuoir son aduertissement en bonne part, la traicta le plus indignement du monde? car

car apres l'auoir outragée de paroles, elle la batit fort bien, & puis luy donna son congé. Cette seruante indignée du tort qu'elle auoit receu, pour auoir procuré du bien, aduertit secrettement Timandre, du subiet qui auoit induit sa femme à la chasser du logis, & qu'il prit garde sur elle, que sans doute le frere iouissoit impudiquemẽt de sa propre sœur. Le mary bien estonné de cét aduis, ne sçauoit que dire, ny que faire. Vne fois il vouloit sans autre procedure se venger d'eux : tant le desir de vengeance possedoit son ame, mais puis apres venãt à se representer, que parauanture, c'estoit vne calomnie, il dissimula sa iuste douleur, espiant en tant de sortes les actions de sa femme, & de son beau frere, qu'il ne fust que trop asseuré de leurs incestueux deportemens.

L'amour qu'il portoit à sa femme, ioinct à quelque opinion qu'il se forgeoit, que parauanture cela n'étoit point veritable, encore qu'il en eut apperçeu toutes les apparences, qui se peuuent remarquer, fit qu'il se contenta d'interdire à son beau frere sa maison. Douceur fort grande d'vn mary qui receuoit vne si indigne offense. Voila doncques, nos amoureux priuez de se voir au grand déplaisir de l'vn & de l'autre. Doralice contrefaisant la femme de bien, s'informe de son mary, quelle animosité il a contre son frere, qu'il luy deffende ainsi son logis. Timandre luy met alors deuãt les yeux leur execrable paillardise, & le iuste ressentiment qu'il en deuroit auoir, s'il ne preferoit la douceur à la vengeance : luy promet de mettre toutes choses sous les pieds, pourueu qu'elle vueille desormais viure vne meilleure vie, & demander pardon à Dieu d'vn crime si horrible & detestable, sinon qu'il sera contrainct de faire exercer sur eux le chastiment qu'ils ont merité. Elle oyant les raisons de son mary,

commença à verser vn torrent de larmes. Sa bouche profera puis apres des plaintes & des regrets, ioincts à des sermens si horribles qu'ils estoient capables de faire croire à Timandre le contraire de ce qu'il sçauoit bien, si la jalousie n'eust desia possedé entierement son ame. Les hommes qui tirent desia sur l'aage, ne sont pas tant allumez du feu d'amour que les ieunes : mais aussi ils sont beaucoup plus jaloux. Le moindre soupçon leur demeure dans la ceruelle, & & ie vous laisse à penser, si vne chose qu'ils ont veuë de leurs propres yeux, n'y est pas imprimée. Pour conclusion, il ne veut nullement que Lyzaran reuienne plus à son logis;& iure que s'il l'y rencontre, il leur fera vn mauuais party. Comme ces choses se passoient, Lyzaran s'estoit retiré au logis de son pere, qui ne sçauoit rien de tout ce mauuais mesnage. Il y demeuroit les iours & les nuicts en tourment, pour ne voir pas ses detestables amours. Elle estoit d'autre costé la plus trauaillée d'ennuy & de desplaisir, que l'on puisse imaginer. A la verité s'ils n'eussent esté si proches de sang, ils seroient plus excusables en leur folle passion ; car elle estoit vne des beautez les plus parfaictes que i'aye iamais veuë & luy l'vn des plus beaux Gentil hommes qu'on puisse voir. Mais quand ie pense à leur vice si scandaleux, ie suis contrainct de m'estonner, comme Dieu qui void tout, pouuoit tant souffrir cette meschanceté, sans la punir. Sa patience est bien grande, d'attendre si long-temps à penitence des pecheurs si obstinez en leur malice.

Apres que Lyzarã eut sejourné quelques mois chez sõ pere, le desir de reuoir sa sœur ne permit pas qu'il y demeurast dauantage, sans luy faire à sçauoir de ses nouuelles par vne lettre qu'il lui écriuit en ces termes.

IE suis aux peines de la mort, priué du contentement de vous voir. S'il faut que ie demeure long temps esloigné de vos beaux yeux, vous ferez vne perte que vous ne recouurerez iamais. Le moyen de conseruer ma vie est, que ie puisse parler à vous, afin de vous tirer de la captiuité où vous estes reduicte, & au tourment que i'endure en cette cruelle absence. Apportez y tout le remede que vous pourrez [ma chere sœur] si vous desirez vostre repos, & ma vie, qui ne depend que de vostre veuë.

Quand il eut escrit & fermé cette lettre, il la bailla à vn valet de son pere, en qui il se fioit entierement. Cét homme appris en ce qu'il deuoit faire, arriua vn soir au chasteau de Timandre, feignant de venir d'autre part que de la maison de son beau pere. Il y fut bien reçeu, sans qu'on le soupçõnast de son message. Le soir il bailla la lettre à Doralice, qui l'ayant leuë, ne voulut faire d'autre répõce à son frere, sinon que elle chargea ce valet de luy dire, qu'il vint le lendemain sur le tard la trouuer secrettement au logis par la porte du iardin qu'elle luy feroit tenir ouuerte, & où elle l'attendoit. Ce valet ayant le lendemain pris congé de Timandre, & de sa féme, sans auoir autrement cognoissance des deportemens du frere & de la sœur, retourna au logis de son maistre, où il rapporta à Lyzaran ce que sa sœur luy mãdoit. Luy ayãt appris cette nouuelle, monte à cheual, & arriua le soir méme au lieu où sa sœur l'attend. Apres s'estre embrassez, & contentez leurs appetits desordonnez, ils delibererent ensemble du moyen qu'ils pourroient prendre pour iouyr auec plus de liberté de leurs plaisirs. C'est que le lendemain elle prendroit tous ses joyaux, & puis sur le soir, lors que tout le monde seroit couché, il la monteroit en croupe, & apres cela

mere de l'autre costé pẽsa mourir d'ennuy. On n'entend que regrets & que gemissemens dãs le logis. Le bruit de cette auãture s'épand par tout le pays. Tout le monde en parle, mais diuersement. Les vns ne peuuent croire vne telle meschanceté, mais seulement que Lyzaran, de pitié qu'il a euë de voir sa sœur indignement traictée par vn mary jaloux, l'a retirée de cette captiuité. Les autres disent au contraire, que si cela estoit, ils ne s'en seroient pas enfuys si secrettement, & qu'ils auroient descouuert leur entreprise à d'autres. Tandis que les choses passent de la sorte, ces incestueux adulteres vont par les villes & par les prouinces de France, sans estre cogneus de personne, Tãtost ils sont en poictou, tãtost en Anjou, & maintenant en Bretaigne. En fin croyans estre descouuerts, ils pensent qu'il n'y a ville en France, où ils se puissent mieux cacher que dans Paris. Cette multitude de personnes, qui fait vn petit monde, les doit tenir clos & couuerts, à leur opinion, mieux que s'ils estoiẽt en Canada. Opinion qui leur reussit pour quelque temps, mais qui les trompa à la fin. Il falloit que le detestable crime qu'ils commettoient deuãt Dieu, fut publié deuant les hommes par vn chastiment public & exemplaire. Timandre auoit enuoyé de tous costez par toute la France à ses amis pour mettre peine de les apprehender, & pour cét effet il les dépeignoit viuement. A la fin estant luy-mesme vn iour à Paris, vn de ses amis le vint aduertir qu'il auoit apperceu son beau frere, & découuert le lieu où il estoit logé. Le mary bien ayse de cette nouuelle, va soudain vers vn Commissaire à qui il fit sa plainte, & puis il le mena à la demeure où ces adulteres se retiroient.

Il estoit nuict, & les portes du logis estoient fer-

mées. Le Commissaire les fait ouurir,& apres s'estre informé de l'hoste,en quelque châbre logeoit vn ieune Gentil-homme auec vn ieune Damoiselle, & appris ce qu'il demandoit,il monta accompagné d'vn nombre de Sergens.Il frappa à la porte.Au commancement l'on fit quelque difficulté de l'ouurir, car ils estoient couchez:mais le Cômissaires ayant menacé de l'enfoncer,on luy ouurit. Elle estoit dans le lict & luy à demy-habillé. Le Commissaire les ayant faicts prisonniers de par le Roy, il cômanda à Doralice de s'habiller.On se saisit de leurs hardes & l'ô les mene au Chastelet.Le mary le lendemain r'apporte l'information qu'il auoit desia faicte ,& fait ouyr de nouueaux tesmoins. Les coulpables sont ouys. Doralice estoit grosse,on luy demande de qui;car elle ne pouuoit dire des œuures de son mary,s'estant absétée de luy depuis 8. mois,& n'estât grosse que depuis 4. Elle ne sçait que dire à cette demande. Ses responces sont variables Tantost elle dit vne chose,& puis vne autre,& pour conclusion,que c'est d'vn valet de son mary,qu'elle nomme. Ce valet est interrogé, mais l'ô descouure en peu de temps son innocence.Elle neãtmoins n'accuse iamais Lyzaran. Cependant elle & son frere apres tant d'indices & de preuues sont condamnez à perdre la teste : mais auparauant que prononcer la sentence, les Iuges attendent qu'elle soit desliurée de son enfantemét,qui fut d'vne fille.Leur iugement leur est puis apres signifié.Ils en appellent à la Cour.Plusieurs poursuyuirent leur deliurãce: car ils ne manquoient pas ny d'amis ny de moyen. Le Pere mesme prit leur faict & cause, & informa du mauuais traictement que son Gendre auoit faict à sa fille, & comme cela auoit donné suiect à son frere,
pour

pour la compassion qu'il en auoit euë de la luy oster, & de l'emmener Luy au contraire produit ses informations, & faict voir au Senat leur inceste & adultere plus clair que le iour. En fin cette venerable assẽblée de gens les plus sçauants, & les plus iustes du monde, ayant examiné, & pesé cette cause au poids de l'equité, confirme par son Arrest la sentence du Chastelet.

Le miserable pere ayant appris la teneur de ce iuste Arrest, se va ietter aux pieds du Prince, pour obtenir leur remission, Les larmes qu'il respandit aux pieds de Henry le Grand, les souspirs & les regrets qui sortoient de la bouche de ce Gentil homme tout chenu de vieillesse, toucherent viuement le cœur de cét inuincible Monarque, qui n'estoit que trop sensible à la pitié

Mon pere (luy dit) leuez vous, & me dites le subject de vostre dueïl, i'y remedierai, si ie puis. Helas! Sire (respond cét infortuné) ie vous demande la vïe de mes enfans, qui sont prests d'estre executez, s'ils ne sont secourus de vostre misericorde. S'il y a (repart le Roy) quelque apparence qu'ils doiuent viure, ie leur donne la vie. Et comme il se vouloit informer plus auant du subject de leur condamnation, vn Seigneur qui l'accõpagnoit luy apprit en peu de mots ce qu'il en sçauoit. Mon pere (dit alors le Roy) ie ne sçaurois deuant Dieu pardonner ce crime; il est trop grand, il faudroit qu'vn iour i'en rendisse conte à celuy qui m'a constitué souuerain Iuge de son peuple.

Le pauure pere aperceuant qu'il falloit que la Iustice fust exercée sur sa miserable geniture, n'eu rautre recours qu'aux pleurs & aux cris.

Cependant l'Arrest est prononcé aux coulpables. On leur donne temps de se confesser. Courage mon frere (dit alors Doralice) puis'qu'il faut mourir, mourons patiemment. Il est temps que nous soyons punis de ce que nous meritons. Ne craignons plus de confesser nostre beché deuant les hommes, aussi bien faut-il que nous en rendions bien tost conte à Dieu. Sa misericorde est grãde (mon cher frere) il nous pardonnera, pourueu que nous ayons vne vraye cõtritiõ de nos fautes. Helas! Messieurs (dit elle puis apres aux Iuges) ie confesse que ie merite iustement la mort : mais ie vous supplie de me la donner la plus cruelle qui se puisse imaginer, pourueu que vous donniez la vie à ce pauure Gentil-hõme. C'est moy qui suis cause de tout le mal. I'en dois receuoir toute seule la punition : & puis sa grande ieunesse vous doit toucher à compassion. Il est capable de seruir vn iour son Prince en quelque bonne occasion.

Elle tenoit ce discours aux Iuges, à fin de les esmouuoir à pitié & compassion pour son frere. Mais c'estoient paroles perduës. La Sentence estoit desia prononcée, & eux liurez entre les mains de l'executeur de la haute Iustice. Ce fut en la place de Greve, où l'execution se fit. Iamais on ne veid tant de peuple, qui accouuroit à ce spectacle. La place en estoit si remplie, qu'on s'y estouffoit. Les fenestres & les couuertures des maisons en estoient toutes occupées.

Le premier qui parut sur cét infame Theatre fut Doralice, auec tant de courage & de resolutiõ, que tout le monde admiroit sa constauce. Tous les assistans ne pouuoient deffendre à leurs yeux de pleurer cette beauté. Aussi estoit-elle telle qu'on en trouueroit

roit bien peu au monde, qui luy peussent estre comparables. L'on eust dit quand elle mõta sur l'eschafaut, qu'elle alloit ioüer vne feinte Tragedie,& non pas vne veritable. Iamais elle ne changea de couleur. Apres auoir ietté ses yeux d'vn costé& d'autre, elle les esleua au Ciel; & puis les mains ioinctes, elle fit cette priere.

O Seigneur, qui estes venu au monde pour le pecheur, & non pour le iuste, prenez pitié de cette pauure pecheresse,& faictes que la mort infame de son corps qu'elle reçoit maintenant, soit l'honnorable vie de son Ame. Pardonnez encores (ô Dieu de misericorde) a mon pauure frere, qui implore vostre mercy. Nous auons peché, Seigneur, nous auons peché, mais ressouuenez vous que nous sommes les ouurages de vos mains. Pardonnez nostre iniquité, non pas comme aymant le vice, mais comme aymant les humains, en qui les vices sont attachez des le ventre de leur mere.

Ayant acheué sa priere,elle se degraffa elle mesme sans vouloir permettre au Bourreau de la toucher. Ayant osté son rabat,elle se mit à genoux,& l'executeur luy banda les yeux; & comme elle recommandoit son ame à Dieu,il separa d'vn coup la teste d'vn si beau corps, de qui la beauté estoit obscurcie par son abominable passion. Quand cette execution fut faicte, vn des valets du Bourreau tira le corps à l'escart, & en le retirant le descouurit iusques à demyheure, &fit voir vn bas de soye incarnat, ce qui fascha tellement le Bourreau, qui ne se pouuoit contenir luy mesme de pleurer auec tous les assistans,qu'il poussa d'vn coup de pied son valet, de sorte qu'il le fit cheoir de l'eschafaut en bas. Aussi vne telle Beauté;encores qu'elle eust merité la mort, ne deuoit pas

estre si vilainement traictée, tant pour la maison dont elle estoit issuë, que pour l'heureuse fin qu'elle venoit de tesmoigner.

Tout le peuple pleuroit encore à chaudes l'armes, quand on fit monter le frere sur le theatre. Si la compassion auoit émeu l'assemblée pour le subject de la sœur, la pitié qu'elle eut pour celui du frere ne la toucha pas moins. Il ne pouuoit auoir que 20. ans, & à peine vn petit cotton, messager de ieunesse paroissoit à ses ioües. Il estoit le viuant pourtraict de sa sœur, comme nous auons desia dit, & par consequent doüé d'excellente beauté. Quād il veid cette belle teste separée d'vne si belle gorge, il pensa rendre soudain l'esprit, sans attendre l'execution du Bourreau: *Helas*(ce dit-il) *ma pauure sœur, qu'en exerçoit-on toute la cruauté qu'on eust sceu imaginer contre moy, pourueu qu'on vous eust donne la vie & qu'on se fust contenté de vous enfermer dans vn Monastere Il n'est tourment si rigoureux que ie ne' usse souffert auec allegresse. Mon ame auroit quitté ce miserable corps auec ce contentement de ne voir point mourir celle à qui i'ay causé la mort. L'on deuoit excuser sa fragilité, & tourner toute la coulpe sur moy, cōme sur l'autheur du crime, O Dieu! ayez pitié de son ame, de la mienne, qui n'a son recours qu'a vostre misericorde.* Il proferoit ces paroles auec tant de zele, que tout le peuple en ressentoit vne grande douleur. Apres qu'on luy eut osté son pourpoint, & fait les cheueux, il s'agenoüilla. Le Bourreau luy voulut bander les yeux, mais il ne le voulu iamais. Descharge (dit-il seulement ton coup, i'ay assez de courage pour le receuoir. Tu as desia veu la constance de ma sœur. Tu dois penser que ie suis son frere, & que par cōsequent la raison veut que i'aye encores plus de courage?

Ayant

Ayant finy son discours, il se mit à dire, *In manus tuas* tandis que l'executeur luy fit voler la teste. Leurs corps furent le iour mesme emportez, & mis dans vne biere, pour estre enterrez dans vne Eglise de Paris, où ils reposent auec ces mots,

Cy gisent le Frere & la Sœur. Passant ne t'informe point de la cause de leur mort, passe, & prie Dieu pour leurs Ames.

C'est la fin tragique & lamentable de Lyzaran, & de Doralice, que le Ciel auoit pourueus de beauté & d'esprit, autant que toute autre personne. Leurs execrables amours auancerent la fin de leurs ieunes ans. Exemple memorable, qui doit faire trembler de peur les incestueux & les adulteres. Dieu ne laisse rié d'impuny. Sa vengeance treuue tousiours le coulpable, s'il perseuere en sa malice. Tels exemples sont si rares parmy les Payens, qu'à peine en treuueroit-on deux, ou trois dans leurs fable, voire mesme sans que l'Adultere y soit conioinct. Dieu vueille si bien defendre son peuple des aguets de Sathan, que iamais vn tel scandale n'arriue plus parmy nous.

DE LA CONSTANTE ET desesperée resolution d'vn Gentil-homme, & d'vne Damoiselle.
HISTOIRE VI.

QVand ie lis les Histoires des Payens, & que i'y treuue des exemples d'amour, de cônstance & de fidelité iusques au dernier souspir de la vie: que i'y

tois les resolutions que des personnes ont autresfois prises, à se donner la mort de leurs propres mains, auant que la receuoir de celles de leurs ennemis, ou plustost qu'estre menez au triomphe, & qu'honorer leur victoire, ie ne puis que ie ne loüe leur courage, puis qu'ils ne faisoient autre profession, que de ne craindre point la mort, & qu'ils estoient priuez de la claire lumiere du Soleil de Iustice, qui nous deffend le desespoir, sur peine de faire perte de la plus chere partie que nous ayons. Mais lors qu'il se treuue parmy nous qui sommes Chrestiens, des hommes qui pratiquent la méme resolution, ie dis que ces personnes sont du tout esloignées de leur salut, & qu'au lieu d'estre loüables, leur memoire est pleine d'infamie. L'histoire que i'escris maintenant, arriuée depuis 3. ou 4. ans, traicte d'vne constance plus prodigieuse qu'imitable. La posterité la lira pour luy seruir d'exéple à bien viure, & à n'irriter point la vengeance du Ciel, qui permet quelquefois la peine du peché, & la perte des hommes, ainsi que ie vous vay raconter.

Valeran estoit vn Gentil-homme de Picardie, qui durant nos troubles derniers auoit acquis vne grãde reputation parmy ceux qui suiuẽt le train des armes. La fortune l'auoit fauorisé en toutes ses entreprises. Son nom estoit crain, & redouté de ses voisins. Si tost qu'il se faisoit quelque partie au pays, on l'inuitoit à s'y treuuer: soit en des rencontres, ou des duels qui ne sont que trop ordinaires en France, encores que nos bons Roys, & particulierement Henry le Grand d'heureuse memoire, & la sage Reine Regente son espouse, ayent fait publier des Edicts rigoureux, pour empescher ces funestes iournées, où l'on perd miserablement le corps & l'ame. En ce qui con-

cerne

cerne l'honneur des hommes, il auoit tousiours faict paroistre vne franchise, & vn courage genereux. Les belles parties dont il estoit accomply, luy acquirent l'amitié d'vne ieune & belle Damoiselle, que nous nommerõs Amarylle. Leur amour fut si violente, que cette fille luy laissa cueillir le fruict qu'elle auoit conserué cherement iusques à l'heure. L'honneur qui doit estre en si grande recommandation aux femmes, & notamment à celles qui sont de noble extraction, n'eust point d'esgard en son endroict. Le respect qu'elle deuoit à sa mere, qui estoit vefue, ny la crainte de ses parens, ne furent pas capables de l'empécher de se donner à Valeran. Ce Gentil-homme possesseur de cette beauté, s'estimoit heureux d'auoir fait vne telle acquisition, & leurs affections estoient si bien liées qu'Amarille ne fit point difficulté d'aller faire sa demeure auec luy dans vne mesme maison, sans qu'il y eust entre eux autre promesse de mariage que l'vnion de leurs corps. Comme ils estoient enyurez en leurs amours, & qu'ils ne s'esloignoient gueres l'vn d'auec l'autre, & que mesmes ils auoient desia vne fille, il arriue que Valeran se treuue vn iour en vne assemblée de Gentils-hommes Aronçe y estoit aussi. C'estoit vn Caualier voisin de Valeran, fort renommé pour sa valeur, & pour sa courtoisie. Ie ne sçaurois dire particulierement l'origine de leur querelle. I'ay seulement appris que luy & Valeran se picquerent pour peu de chose. Ils en fussent venus aux mains, si leurs amis communs ne les en eussent empeschez. On les mit d'accord, & on leur fit iurer amitie, Aronce y proceda fort franchement, mais non pas Valeran, qui croyant estre encores offensé, quelque accord qu'il y eust, ne songea depuis qu'à se vebger, & à luy oster la vie. Ius-

pris l'acte indigne de Valeran, fit venir le grand Preuoſt de ſon Hoſtel de France,&luy cõmanda expreſſément de ſe ſaiſir de la perſonne de ce perfide, & de l'amener, pour eſtre procedé contre luy par les voyes du droict. Le grand Preuoſt obeyſſant a ſon Prince, fit partir ſur le champ laMorliere,l'vn de ſes Lieutenans de Robbe courte, à qui il bailla vne douzaine d'Archers pour l'aſſiſter.La Moliere ſe tranſporte deuant leChaſteau de Moyencourt, &apres l'auoir ſõmé d'obeyr à ſa Majeſté : qui eſtoit, que Valeran la vinſt treuuer à Paris, il n'eut pour toute reſponſe qu'vn refus.Le Lieutenãt du grand Preuoſt luy reïtera le cõmadement, ſur peine de deſobeyſſance,& d'eſtre atteinct de crime de leze-Majeſté, & luy demanda, s'il ne le connoiſſoit pas. Ie vous reconnois aſſez(reſpond Valerant)les cazaques de vos Archers me teſmoignẽt aſſez que vous eſtes vn des Officiers du Roy: mais pour tout cela ie ne ſuis point d'auis d'obeyr au cõmandement que vous me faictes, que premierement ie ne voye mon abolition ſignée, & ſeellée du grand ſeau,ou que Meſſieurs de Crequy& de Saulc, ne viennent icy eux-meſmes en perſonne, pour me rendre entre leurs mains.C'eſt peine perduë de penſer me tirer hors d'icy autrement. I'ay reſolu de n'en faire autre choſe.

La Moliere voyant ſon opiniaſtreté, & qu'il luy eſtoit impoſſible de prendre la place ſans auoir vn plus grand ſecours, s'achemine à Noyon,à Perõne,& à Amiens,exhibe la commiſſion du Roy,&ſomme les garniſons qui ſont en ces trois villes, de luy preſter main forte,pour l'execution du vouloir de ſa Majeſté. Les Capinaines obeyſſans au mandement, ſe diſpoſent,&ſe mettent en ordre pour aller donner l'aſſaut

à la place. Mais s'ils assaillent brauement, ils sont repoussez courageusement. Valeran accompagné d'Amarille sa Maistresse, tire sur eux, & en blesse cinq ou six. Cette courageuse Damoiselle armée de toutes armes, paroist comme vne Amazone sur le bastion, tãtost auec vne arquebuze, & tantost auec vne pique.

Quand Valeran n'auroit point de cœur, la braue resolution de sa Maistresse seroit capable de le rendre le plus courageux de la terre. *Mourons* (disoit-elle) *mon cher amy, plustost que nous rendre à la mercy de ceux en qui tu ne treuueras iamais de pitié. Si ie craignois la mort, ie m'en pourrois bien exempter, puis que ie ne suis nullemẽt coulpable de ce dont l'on t'accuse. Mais ma vie est si bien attachée auec la tienne, qu'il m'est impossible de te suruiure.* Valeran tout estonné de son grand courage, s'efforçoit de la faire retier, de peur qu'il auoit que quelque coup d'arquebuze ne l'enuoyast en l'autre monde. *Mon ame* (disoit-il) *ie vous coniure par l'amour qui nous a iusques icy assemblez auec tant de concorde, d'espargner vostre vie. Ie suis assez capable de me deffendre de ceux qui nous attaquent, sans que vous y ẽployez vostre courage. Laissez moy seul soustenir cét assaut, & si ie meurs, ayes soing que mon corps ne tombe point entre les mains de nos ennemis. Octroyez moy ceste requeste, pour derniere obligation de tant d'autres qui ie vous ay.* Que vous mouriez (respond-elle) & que ie viue, vous pensez à vne chose impossible. *La parque a filé dans vn mesme fuzeau mon destin auec le vostre. Mont sort & le vostre ne sont qu'vne mesme chose. Si vous faictes naufrage, croyez-vous que ie vueille demeurer au port; Non non: si vous estes forcé par vos aduersaires, il faut que la mort nous rauisse tous deux à mesme instant, & que nos ames soient portées ensemble*

au

au lieu qui leur est destiné. Cependat qu'ils se preparent à mourir plutost qu'à se rendre, la Morliere sage & bien auisé voit qu'il ne peut forcer la place par assauts,sás perdre beaucoup de gés, fait venir 2. petards deNoyon. Mais auant qu'on les pose, il tasche de reduire ce miserable à composition,& le fait derechef sommer. La peine qu'il y prend est inutile. Valerã ne veut point s'y resoudre. Le Preuost tente vne autre voye,il prie le Curé de Moyencourt, hõme docte,& de bõne vie, de parler à ce desesperé, & de tascher par ses sainctes remonstrãces de le rãger au deuoir. Le Curé s'approche des murailles, & demande à parlementer. Valeran paroist,& le Curé luy remonstre le peu de sujet qu'il a de se perdre de la sorte,luy met deuant les yeux la clemence du grãd Monarque tant celebre dãs nos Histoires modernes luy apprend que les Roys auoiẽt les mains lõgues, & que c'estoit tẽter l'impossible, que de cuider faire resistãce à la force d'vn si grãd Prince. Il l'aduertit puis apres de ne pẽser pas tãt à sauuer son corps, qu'il en oublie le salut de sõ ame. Que le desespoir où il le voyoit porté, causeroit la perte de l'vn & de l'autre: qu'il estoit son Pasteur, & par consequent obligé pour la descharge de sa cõscience de luy tenir ce discours qu'il deuoit receuoir en bõne part, & le croire pour son bien,pour son hõneur, & pour son salut. Valerã apres l'auoir escouté auec patiẽce respondit en cette sorte: Ie vous remercie, Mõsieur le Curé, du soing que vous auez de la conseruation de ma vie & de mon salut. Ie prendrois en bonne part vostre aduis & le suiurois,si c'estoit en vn autre lieu qu'en cestuy cy. Pour conclusion, mes ennemis n'auront iamais ce contentement de me voir porter

ma teste sur vn eschaffaut. Ie sçay qu'il ny aura iamais de pardõ pour moy, si bien que ma resolution est de mourir ce. Dieu est pitoyable & misericordieux parauãture qu'il aura mercy de mõ ame. Ie vous prie de vous retirer, & de rapporter à ceux qui vous ont icy enuoyé, qu'ils fassent du pis qu'il pourront, & que pour moy ie n'en feray autre chose. Le bon Curé voyant qu'il employoit inutilement le temps enuers ce miserable, les recommanda à Dieu, & s'en retourna.

Lors que la Morliere eust appris par la bouche du Curé l'obstination de Valeran, il voulut encore essayer vn autre moyen, pour tascher à diuertir ce perdu de sa folle resolutiõ. Il auoit leu dans les vies des hommes Illustres de Plutarque, comme Coriolanus indigné de l'affront qu'il auoit receu de ses Citoyẽs tenoit la ville de Rome si estroitemẽt assiegée qu'elle alloit estre le pillage de ses ennemis. Le Senat, les Vestales, ny les Haruspices, n'auoient peu adoucir son fier courage. Aulieu d'esteindre le feu de sõ courroux, ce n'estoient que des allumettes qui l'enflammoient d'auantage, lors que sa mere sortant de la ville, & se prosternant deuant son fils, amollit de ses larmes ce cœur de diamant, La Moliere creut que la mere d'Amarille émouvroit peut-estre le courage de ces desesperés, par ses larmes & par ses plaintes. Il l'ẽuoya querir, afin qu'elle mit peine de venir à bout de ce, où tout les autres auoient failli. Lors que ceste bonne Dame fut dedans le Chasteau, où le Lieutenant du Preuost luy donne moyen d'entrer, en faisant retirer les compagnies des soldats; elle se mit à verser vn torrent de larmes, en presence de la fille, & de son amy, & puis profera les plus pitoyables paroles

les qu'on apprend de ſa douleur. Que penſez-vous de faire miſerables (diſoit-elle) ne voyez-vous pas que vous vous perdez mal-heureuſement par voſtre obſtination?Le petard eſt deſia tout preſt,pour donner entrée à ceux, de qui il ne ſera pas puis apres temps d'implorer la miſericorde. Hé ! Valerant, ne vaut-il pas mieux que vous vous rendiez de bon gré entre les mains de ceux qui ont commiſſion de vous mener au Roy, pluſtoſt que d'attendre qu'on vous y traiſne par force ? Vous ne manquez pas de bons amis, qui obtiendront facilement voſtre grace de la bonté d'vn ſi doux Prince.Comme Valeran luy vouloit reſpondre, Amarille le deuança & parla à ſa mere en ces termes:Ie vous ſupplie, ma mere, de ne tenir iamais ce langage à mon amy:car auſſi bien vous ne faictes que conſumer inutilement le temps. Luy & moy ſommes reſolus de viure&de mourir enſemble.Ie ſçay bien que s'il eſt pris,iamais il n'en eſchapera. Il ſera plus eſtimé s'il meurt honnorablement, que ſi vne infamie perpetuelle luy allonge quelque peu la trame de ſes iours. Ie vous iure que ſi le ſoin d'allonger ſa vie de quelques heures luy faiſoit chãger de reſolution, ie luy planterois tout preſentement ceſte eſpée iuſques aux gardes dans le corps. Ne le ſollicitez donc plus à faire vn acte ſi laſche, & ſi poltron, autrement ie l'occiray en voſtre preſence de mes propres mains, &apres me tueray moy meſme.La miſerable mere oyant la deſſeperée reſolution de ſa fille, penſa mourir de dueil.Faut il (pourſuit-elle) que i'aye produict vne creature ſi deſnaturée ? A la mienne volonté que la mort t'euſt eſtouffée dãs le berceau, ie n'aurois pas maintenant tant de ſuject de regretter la perte de ton ame. Ie vois que ton deſeſ

desespoir te precipite dans les Enfers. Vienne ce que pourra (respond la fille) au moins ie n'auray iamais le regret de voir honteusement mourir celuy que i'ayme plus que moy mesme. Tandis que la bonne Dame s'efforce par les dolents regrets à les destourner de leur cruel dessein. Valeran luy proteste que le plus grand contentement qu'il peust receuoir en la mort c'est voir la vie de sa Maistresse conseruée, & sur cela il la coniure de sortir auec sa mere hors du Chasteau auec leur petite fille, & leur laquay: mais Amarille n'y veut point entendre, & se plaint du peut d'estime que Valeran faict de son amitié. Retournez-vous, en s'il vous plaist (ma mere,) ie veux mourir (dit-elle) auec mon cher amy. Vos pleurs, & vos plainctes sont vaines. La dolente mere n'ayant rien pû gaigner sur leur obstination, fut contrainte auec larmes, & gemissemés de sortir du chasteau, sans rapporter autre chose que le regret d'auoir mis au monde vne fille si peu soigneuse de sa vie & de son salut. Si tost que le Lieutenant du Preuost eut appris, que tous ces delays ne seruoient qu'à retarder l'effect de sa commission, il voulut pour la derniere fois parler à Valeran, afin de sçauoir encores son intention. Ce Gentil-homme parut au donjon du Chasteau, & alors la Moliere luy tint ce langage: I'ay tasché par diuers moyens de vous induire à vouloir obeyr au commandement de sa Majesté. Mon pouuoir ne s'estend point qu'à vous mener deuant elle. Vous n'ignorez pas la clemẽce de nostre Prince, loüée par ses ennemis mesme. Croyez vous qu'il refuse le vous pardonner, pourueu que vous imploriez sa mercy? Rendez-moy raison tout presentement de ce que vous auez desir de faire. i'ay dilayé iusques icy de vous forcer, pẽsant

à vostre conseruation.Ie ne puis plus differer.Ie m'en vais faire ioüer le petard,si vous n'estes plus soigneux de vostre salut. Valeran luy respondit en cette sorte:Ie vous ay desia declaré si souuent ce qui est de mon intention,que vous n'en deuez plus douter.Ie vous dis encores, que mes ennemis n'auront iamais le plaisir de triompher de mon corps,ny mes amis le regret & la honte de me voir entre les mains d'vn bourreau. C'est ma derniere resolution,neantmoins ie vous remercie de la peine que vous dites auoir prise pour mon salut. C'est vne obligation que ie vous ay. Ie vous prie de m'en faire vne autre,c'est de vouloir receuoir vne miserable fille,& vn petit laquay, qui seront biẽ tost priuez,l'vn de pere & de mere,& l'autre de maistre & de maistresse.Ne deniez pas cette faueur à vn infortuné Gentil-homme, qui vous en supplie autrement vous auriez cy-apres regret peut-estre de ne l'auoir pas fait. La Morliere luy ayant accordé sa requeste,il les deuala l'vn apres l'autre auec vne corde,liez par le milieu du corps.Cependant qu'il estoit empesché à cette pitoyable actiõ,Amarille ramassoit de tous costez des matieres combustibles dãs la salle du donjont,dont elle faisoit vn bucher. Lors qu'elle l'eut preparé, elle se mit à proferer si hautement ces mots,qu'on l'entẽdoit d'en bas:Il sera tantost temps, que nous nous disposions à mourir, puis qu'aussibien on nous veut interdire de viure plus longuemẽt. L'amour qui nous lioit d'vne estreinte si ferme, ne pourra point estre des-vnie par la mort. Ie vous prie (poursuit elle en mettãt la teste à la fenestre)de prier Dieu pour nous. A Dieu ma chere mere, ie vous recommande ma fille. Le Ciel luy vueille estre plus fauorable qu'à celle qui l'a engendrée. Ainsi qu'elle acheuoit

acheuoit ce propos, le petard joüa auec tant de violence qu'il mit la porte par terre, & à mesme instant cette courageuse Amazône mit le feu au bucher, qui enuironnoit elle & son amy. Comme les soldats entroient, ils veirent ce pitoyable spectacle. Vn grand feu allumé en demy rond, & deux Amants dedans tous prests à lascher chacun sur sa teste vn pistolet qu'ils tenoient à la main. Si-tost qu'ils veirent qu'on estoit entré dedãs, ils les debanderẽt. Les coups leur percerent la teste de part en part. Leurs corps tomberent roides morts, & furent bien-tost consumez par le feu; & leurs ames s'en allerent pour brusler dãs les flammes eternelles, si Dieu n'en a eu pitié par son extreme misericorde. Voila la fin deplorable de ces desesperez, qui au temps du Paganisme eussent esté renommez pour leur grande constãce: mais particulierement eust-on celebré la memoire d'Amarille.

Exemple rare s'il en fut iamais, & d'autant plus remarquable que l'infidelité regne au siecle où nous sommes parmy le sexe feminin. Les Dames y font profession de l'inconstance, & à peine en trouueroit-on vne semblable en tout le mõde. Ce bel esprit qui l'a comparé dans les escrits qu'il en a faicts à Cleopâtre, & à la femme de Pœtus, l'a fait auec vn grand & solide iugement. Cette Reyne d'Egypte (dit ce grand honneur des lettres) voyant son Soleil proche de son Eclipse, & craignant l'obscurcir d'auantage en le suruiuant, monstra par sa mort constante & genereuse, qu'en tout braue cœur l'amour est indissoluble. & que la dissolution du corps n'est qu'vne plus forte estrinécte pour en cimanter la continuation. Quant à Pœtus, il auoit conspiré contre l'Empereur Claude, & sçachant qu'il ne pouuoit euiter de mourir,

rir,il reſout de preuenir ſon ſupplice par vne douce & prompte mort.Mais comme l'homme n'a rien de ſi cher que la vie,ce coulpable ne ſe pouuoit reſoudre à l'effect de ſon deſſein,lors que ſa femme nommée Arria prenant vn poignard,le plongea dans ſon eſtomach,& puis le retirant, elle profera ſes genereuſes paroles,en rendant le glaiue à ſon mary, *Tien* (dit elle) *Pœtus, ie meure il ne fait point de mal. Le ſeul regret que ie puis auoir,eſt de te voir forcé d'en faire autant.* A ce ſanglant & pitoyable ſpectacle Pœtus comme frappé d'vn coup de foudre,ſe reſueille,& voyant ſa femme à ſes pieds, qui eſtoit aux peines de la mort, bannit la crainte de ſon ame, & prenant le poignard tout rouge du ſang de celle qu'il euſt volontiers r'animée du ſien propre,s'en donne dans le ſein,& tombe ſur le corps de ſa magnanime compagne, qui luy auoit tracé l'exéple d'acheuer honorablement ſes iours. Autant en fit Amarille. Elle prit la premiere le piſtolet à la main,& par ſes courageuſes paroles,& par ſon exemple elle anima Valeran, qui ne ſe pouuoit reſoudre à cette cruelle execution. Eſtranges effects de l'amour, ils voulurent practiquer ce que dit vn Ancien,qu'en matiere de mutuelle affection,il vaut mieux mourir auec ce que l'on ayme,qu'en ſuruiuant ce qu'on à chery auec tant de paſſion,s'en vouloir diſioindre & ſeparer par la mort. Dieu vueille auoir plus de pitié de leur ame, qu'eux-meſme n'eurent de leurs propres corps.

* * *

DE LA CRVAVTE' D'VN FRERE, *exercée contre vne sienne sœur, pour vne folle paßion d'amour.*

HISTOIRE VII.

Vel ancre noircy d'infamie pourra bien tracer à la posterité, l'Histoire que ie vay descrire ? En quel siecle maudit & detestable auons - nous pris naissance, qu'il faille que nous y voyons arriuer des choses, dont le seul recit faict dresser les cheueux de ceux qui les entendent ? Mais faut - il encores que tant d'exemples barbares & dénaturez, paroissent parmy la nation la plus courtoise, & la plus humaine du monde ? O Ciel ! à quoy nous reseruez - vous ? Ces accidents execrables & inouys sont les auant-coureurs de vostre ire, si par vn sainct amandement nous ne la preuenons. Voicy vne cruauté non moins estrange que veritable. I'en parle comme tesmoin oculaire. Elle merite d'estre escrite en lettres de sang en ceste sorte.

La France iouyssoit du paisible repos que le grand Héry luy auoit acquis par ses trauaux, plus memorables que ceux d'Hercule. L'on n'auoit plus de crainte de voir tant de pitoyables spectacles que la fureur de nos guerres ciuiles produisoit tous les iours. Le Pere ne recherchoit plus la mort de son fils, par vn zele inconsideré de religion, ny le fils n'attentoit plus sur la vie de son Pere. Le frere & la sœur, ny les plus proches parens & amis, n'auoient plus de deffiance les vns des autres pour ce mesme suject. Chacun se reposoit

ſoit ſous les palmes & les lauriers de ce grand Monarque, lors qu'à Paris il y auoit vn perſonnage venerable pour ſon merite, & pour ſa qualité, que nous nommerons Ariſte. Il auoit deux enfans procréez de legitime mariage. Vn fils, & vne fille : l'appelle le fils Iracond, & la fille Iſabelle : noms empruntez, par ce que ie ne veux point diffamer leur famille, pour les conſiderations que i'ay alleguées au commencement de cét ouurage. Iſabelle auſſi chaſte, & auſſi belle que celle que le diuin Arioſte a tant vantée dans ſes eſcrits, fut recherchée en mariage pour ſes perfections par pluſieurs perſonnes de qualité. Sa beauté & ſa bonne grace, qui eſtoient capables de rauir la liberté des cœurs les plus farouches, & plus inſenſibles, acqueroient à l'Amour ce que les forces de ſes armes n'auoient pas le pouuoir de ſurmonter, & ſes rares vertus ſeruoient de patron à celles qui portent l'honneur ſur le front, & qui n'ont que la crainte de Dieu deuant leur yeux. Bien-heureux Pere d'auoir produict vne telle fille, ſi la felicité des hommes eſtoit durable. Comme pluſieurs taſchét par leur merite & par leur perſeuerance d'acquerir ſes bonnes graces, vn ſeul emporte en fin le prix. Ce joyau precieux luy eſt deſtiné du Ciel. Il portoit le tiltre de Cheualier, & le nom que nous luy donnons eſt Eranthe. Ce couple lié de la ſaincte chaiſne de mariage jouyſſoit d'vn contentement indicible, & d'vne concorde ſouhaitable de tous ceux qui ſe rangent ſous les loix d'Hymenée, pendant qu'Iracond frere d'Iſabelle eſtudioit en vne des celebres Vniuerſitez du Royaume. Il y faiſoit vn tel profit, que ſon Pere eſtoit du tout ſatisfaict de ce qu'on luy en rapportoit. Ceux qui auoiét la charge de l'inſtruire auoient vne ſi bon-

ne opinion de luy, qu'ils s'asseuroient qu'vn iour il seroit vn des ornemens de sa Patrie. Iamais durant sa ieunesse on ne remarqua en luy aucun trait de folie. Il estoit sage, prudent, & discret en toutes ses actiōs Mais le naturel de l'homme est vn Protée, il change de forme à toute heure, & se rend si diuers en ses inclinatiōs, qu'à peine le peut-on recognoistre du iour au lendemain. Iracond reuenu des estudes auec ses liences, se fit receuoir Aduocat en ce renommé Senat, où le droict est également rendu à chacun. Son pere vouloit qu'il passast quelques années au barreau, pour se rendre vn iour digne de son office qu'il luy vouloit resiner, ou bien de quelque autre encores plus hōnorable. Il s'y rendoit assez assidu au commencement, & contentoit le desir de son pere, qui remercioit le Ciel de luy auoir donné deux enfans si si bien nays. Cependant il visitoit souuent sa sœur en son mesnage, où il receuoit toute sorte de courtoisies.

Tout le monde sçait la liberté que les Dames de Paris ont de se voir les vnes les autres, & comme les voisines principalement ont ceste coustume de s'assēbler les iours de feste au logis de quelqu'vne d'entre-elles pour y passer le temps; soit on à deuiser, soit à d'honnestes exercices, soit pour aller à la promenade. Isabelle, pour estre vne des plus apparentes du quartier en toutes sortes de qualitez, ne manquoit iamais de compagnes chez elle, les iours du repos. Sa maison estoit vne petite Academie de rares beautez qui la frequentoient. Entre elles en qui le Ciel auoit respandu ses richesses particulieres, & qui approchoient de bien prés les perfections d'Isabelle, Elinde estoit la premiere. Ces deux Dames estoient liées

liées d'vne si ferme estrainte d'amitié, qu'on les trouuoit presque tousiours ensemble, lors que le loisir le leur permettoit. Leur humeur conforme rendoit leurs desirs égaux, & ne souffroit pas qu'elles se perdissent gueres de veuë. Elinde estoit mariée auec vn riche & honnorable Bourgeois de Paris auec lequel elle viuoit auec tant d'amour & de contentement, que ce que l'vn vouloit estoit la volonté de l'autre. Il aduint vn Dimanche, comme vne trouppe de belles Dames estoit assemblée au logis d'Isabelle, & entr'autres Elinde, qu'Iracond y arriue. La courtoisie naturelle à la nation Françoise, & le merite de sa sœur, fit que chacune le receut auec toute sorte d'honneur & de respect, & qu'on luy donna seance en cette compagnie, entre Elinde & vne autre Damoiselle. Mais il n'eut pas plustost ietté ses regards sur Elinde, que l'Amour qui estoit en embusche n'entrast par ses yeux, & ne perçast sõ cœur de part en part. Cette nouuelle blesseure le rend aussi-tost si espris de la beauté de cette Dame, qu'il ne sçait quelle contenence tenir. Il veut parler, pour remercier la trouppe de l'honneur qu'il en reçoit: mais sa langue se treuue attachée à son palais. Ses yeux font seulement leur office, & se tournent neantmoins incessamment vers le beau visage d'Elinde, comme l'aiguille vers l'estoille du Nord. Miserable destourne ta veuë de ce Soleil, qui t'esbloüit. Elle est trop foible pour le suporter. Nouueau Icare tu tentes vne chose impossible. Le succez ne peut estre autre que ta mort! Cette honneste Dame est possedée par vn autre. Tes desirs sont friuoles, & la peine que tu prendras à cette recherche ne te peut estre qu'innutile.

Iracond se treuuant follement passionné de cette

amour,accompagne,lors qu'il est temps de se retirer, cette Dame iusques à la porte de son logis. Il voudroit luy faire entendre le mal qu'il endure : mais, quand d'vn costé l'Amour le pousse, le respect & la crainte le retient. Toutesfois ce n'est pas en telle sorte, qu'Elinde ne s'apperçoiue bien de son émotion. Elle n'en fait pas pourtant semblant. L'amitié qu'elle porte à sa sœur, la conuie de faire les doux yeux à Iracond par tout où ils se rencontrent. C'est ce qui l'enflamme dauantage,& qui le rend si hors de luy-mesme,qu'il mourroit d'angoisse,si l'espoir de la joüissance ne le consoloit. Que de souspirs,& que de plaintes sortent de la bouche de ce miserable! Souuent la difficulté qu'il void de pouuoir paruenir à ce qu'il souhaitte,se representant à ses yeux,il veut quitter cette folle poursuitte:mais sa passion démesurée ne le permettant pas,il se laisse emporter au courant de cette mer,pleine d'orages & d'écueils. La raison qui tasche de luy seruir de pilote,est bannie de son vaisseau, & son desir temeraire le guide. En fin apres auoir beaucoup souffert,sans oser declarer sa passion,il se resolut de treuuer son aduersaire, comme fit Telephe, pour luy guerir sa playe,plustost que de mourir en la celãt.

C'estoit au mois de May,que les belles campagnes sont parées d'vne robbe verte,que les fleurs rendent leurs odeurs de toutes parts,& que les oyselets peints de diuers plumages volettent de branche en branche, & font vn agreable concert : Isabelle ayant fait vne partie auec ses compagnes, fut se pourmener auec elle hors la ville,en vn iardin delicieux. Son frere qui sçauoit leur dessein ne manqua pas de les accompagner. L'occasion s'offrant en ce Paradis,qui fut l'entrée de son Enfer,de declarer sa passion à Elinde. Il le

fit

fit en ces termes:Si vous tournez seulement les yeux (belle Elinde) sur vos perfections, ie sçay bien que vous m'accuserez de temerité, & que vous me iugerez digne de chastiment plustost que de recompense, d'auoir porté mon desir si haut. Mais aussi si vous cõsiderez la force de l'amour,qui ne treuue rien d'inuincible,ie ne fais point de doute que vostre bon naturel ne se represente par mesme moyen ma cruelle langueur,& qu'elle n'en ayt compassion.Elle est telle que si la pitié n'y treuue point de place,la mort m'est inéuitable. Si cela arriue, vous ferez perte de la plus fidelle conqueste que vous puissiez iamais faire. Ie vous coniure par vos beaux yeux,douces lumieres de ma vie,de conseruer ce que vous auez conquis,plustost que de le destruire.Pleust aux Dieux que ie peusse vous faire aussi bien paroistre ma douleur,comme ie la ressents, ie pense que vostre cœur n'est pas si insensible,que vous n'en fussiez aucunement touchée. Il est impossible qu'vne telle beauté cache tãt de rigueur. Il proferoit ces paroles auec tãt d'ardeur,qu'à tous coups ses sanglots, & ses souspirs l'interrompoient. Si Elinde eust esté autre qu'elle n'estoit, ou plustost si elle eust esté libre,parauanture en eust-elle eu pitié. Iracond estoit ieune,& agreable,fils vnique d'vne bonne maison,& accomply en beaucoup de rares parties.Mais quoy?Elinde,qui aymoit égalemenr son honneur, & son mary, ne pouuoit estre touchée d'autre affection.Aussi le desdain qu'elle eut de la temerité de ce ieune homme la mit en telle colere,que sans le respect qu'elle portoit à sa sœur, elle luy eust faict sur le champ vn affront. O que si elle eust vsé de cette rigueur, l'auanture funeste & execrable que nous descriuons ne seroit pas arriuée! Mais la pre-

miere consideration eu tant de force en son ame, que dissimulant son courroux, elle respondit à cét amoureux en ces termes : Ie ne sçay (Monsieur) pour qui vous me prenez. Vous croyez peut-estre que ie suis de ces folles, qui foulants aux pieds la crainte de Dieu, & leur propre honneur, se laissent prendre aux charmes d'vne passion desordonnée. Ie vous prie d'oster cette croyance de vostre cerueau, & vous asseurer qur sans l'excuse que vostre ieunesse me donne, & l'amitié que i'ay vouée à vostre sœur, ie chastierois vostre temerité, en telle sorte que la memoire en seroit de longue durée. Desistez vous doncques de me tenir ce langage, & addressez vos yeux à vne autre, qui sans la tache de son honneur, vous peut rendre plus satisfait, que ie ne fay pas: autrement il me seroit impossible de supporter vostre folie, sans la faire sçauoir à tel qui s'en ressentiroit à vos despens.

Iracond oyant cette responce, pensa mourir de desplaisir. Il en receut vne telle douleur, qu'il fut longtemps cõme immobile, de mesme qu'vn qui est touché du foudre. Ayant repris ses sentimens, il se retira à vn coin d'vn verger, là où il versa vn torrent de larmes, & profera mille pitoyables paroles. *O cruel amour* (disoit-il) *que d'amertume pour vn peu de douceur! Que d'espines pour vn bouton de rose. Helas! qui eust iamais creu que sous vn si beau visage se cachast tant de cruauté!*

Il eust continué ses plaintes, si la crainte d'estre descouuert ne l'eust empesché. Apres qu'il eut exhalé par ses yeux & par sa bouche vn peu de l'ardeur de son ame, il se contint le mieux qu'il peut, & dissimulant son angoisse, il s'approche de ces belles Dames, qui s'estoient assises sur l'herbe fraische, où elles s'entretenoient d'honnestes & de plaisans discours.

Il se mit parmy elles,tout triste neantmoins,& reuenant tousiours à sa folle passion,sans qu'il la peust oster de sa fantasie. Souuent il iettoit ses regards sur Elinde,qui ne daignoit pas de ietter sur luy vne œillade seulement:aussi depuis ne luy donnoit-elle pas tant de priuauté, comme elle auoit accoustumé de faire. Elle luy ostoit tout suiect de l'accoster,& de parler à elle.Ces rigueurs,au lieu de le rendre sage,le rendirent plus follement transporté.Quelques fois il se flattoit en son mal, & croyoit que ces cruautez estoiẽt feintes,& qu'elle en vsoit pour faire espreuue de son amour, & de sa perseuerance. Toutesfois,cõme son ardeur croissoit, & qu'il taschoit d'amolir Elinde, l'espoir luy en fut du tout osté par la priuation qu'elle luy fit de sa presence. Elle ne pouuant plus supporter ces folies,se resolut de ne hanter plus la maison d'Isabelle. Ce fut alors qu'Iracond deuint entierement forcené. Il inuoquoit la mort tous les iours,& deuenoit d'heure à autre si possedé de rage qu'il en estoit au desespoir. Sa sœur,qui s'estonnoit, de ce qu'Elinde ne la venoit plus voir, comme elle auoit accoustumé de faire,voulut en sçauoir la cause. Elle l'alla trouuer chez elle,& luy tint ce langage:Ie croy (ma chere amie)qu'on vous fait quelque mauuais rapport de moy,qui vous estrãge de ma compagnie.Ie vous prie de croire que ie suis tousiours telle en vostre endroit,que i'estois lors que nos cœurs liez d'vne chaine d'amitié, ne permettoient pas d'estre si long-temps sans nous voir. Elinde en sousriant, luy respondit en ces termes: Ie n'ay iamais douté de vostre affection (ma douce vie.) vous m'auez trop tesmoigné vostre amitié. Si ie ne vous vois si souuent que ie desire,vostre frere en est le suiect. Il ne cesse de

m'importuner de mon honneur. Vostre respect m'a faict vser de plus de discretion que ie n'eusse pas fait enuers vn autre. Il faut que vous treuuiez moyen, ou de le guerir de sa folie, ou de luy interdire de ne m'importuner plus, si vous voulez que nous continuons nos honnestes priuautez.

Isabelle, qui iusques à l'heure auoit ignoré ceste amour, n'en fit que rire, & pria Elinde d'excuser sa ieunesse, luy promettant d'y apporter le remede salutaire. Mais, ô cruel mal-heur! au lieu d'esteindre son feu, il allumera sa rage à l'encontre d'elle mesme.

Tandis qu'elle prend ceste resolution, Iracond pleure & lamente son cruel desastre, qui le rend amoureux d'vn cœur de rocher, qu'il ne peut nullement amollir par ses pleurs ny par sa perseuerance. Son fol desir luy faict rechercher tous les iours quelque nouuelle inuention pour voir sa maistresse, & pour luy faire entendre sa passion. Elle ne sort iamais de son logis, qu'il ne la guette pour la saluër, & pour parler à elle. Il se met à genoux à l'Eglise deuant ceste saincte, où il addresse ses vœux, & non à Dieu. Mais voyant qu'elle deuient de iour en iour plus rigoureuse, il prend vne autre voye. Il s'imagine que sa sœur luy fera vn bon office en ses amours, tant il est hors de iugement. Auec ceste croyance il va chez elle, & l'ayant tirée à part, il luy dit ces paroles.

Ma chere sœur, il n'y a que les marbres, & les pierres dures qui se puissent empescher d'aymer. Ie pense que vous auez autres fois esprouué la force de l'amour, si vous n'estes vn tronc insensible. Pour moy qui suis homme, & par mesme moyen subject aux loix de ce petit Dieu, qui force les Dieux mesmes à recognoistre son pouuoir, il faut donc que ie vous confesse

confeſſe que ie ſuis tellement embraſé des perfectiõs d'Elinde, qu'il m'eſt impoſſible de viure plus long-temps, ſi elle n'a compaſſion de mon mal. Ie vous ſupplie par le ſoing que vous deuez auoir de la conſeruation d'vne perſonne qui vous eſt ſi proche, de vouloir adoucir ſes rigueurs, & flechir ſes cruautez. Ie ſçay que vous auez tant de pouuoir ſur elle, que ma mort & ma vie ſont entre vos mains. Ayez doncques pitié de voſtre frere, qui vous ſera obligé de la vie, de laquelle vous pourrez diſpoſer comme la tenant de vous. Iſabelle ayſe que ſon frere l'euſt releuée de la peine qu'elle vouloit prẽdre à luy parler de cette folle amour, & rencontrãt ceſte occaſion ſi à propos, luy fit ceſte reſponſe: Ie ſuis fort eſtonnée (mon frere) de deux choſes, de la vaine pourſuitte que vous faictes, en recherchant le des-honneur d'vne Dame, qui ayme ſi cherement ſon mary, qu'elle aymeroit mieux ſouffrir mille morts, que d'auoir conſenty à d'autre amour. Et de voſtre impudence, qui paſſe tellement les bornes de la modeſtie, qu'elle veut m'employer en vne action ſi deshonneſte, que d'eſtre la courratiere de vos folles amours. Où auez vous les yeux? Ie penſe que vous eſtes aueuglé, & priué de voſtre bon ſens. Conſiderez ie vous prie les vertus & les rares qualitez de celle à qui vous adreſſez temerairement vos deſirs, & ce que ie ſuis; & vous adouuërez auſſi toſt la verité de mõ dire. Eſteignez ceſte folle paſſion, & ne me parlez iamais plus de ces choſes, autrement ie ſerois contraincte d'informer mon Pere de vos folies. Il pourroit vous chaſtier cõme vous meritez. Et puis penſez-vous qu'Elinde, ſi vous continuez d'auãtage à la recherche de ſon deshonneur, ne perde enfin patience, & que ſans con-

ſideration

sideration de l'amitié qu'elle me porte, elle n'en aduertisse son mary? Il est homme pour vous faire vn affront, s'il en a vne fois la cognoissance.

Iracond tout confus des sages & honnestes raisons de sa sœur, ne sçeut que repartir. La rage qu'il auoit de voir qu'elle ne luy vouloit point seruir de truchement, le fit retirer sans luy repliquer vn seul mot. Il va au logis de son Pere, & là se retirant dans sa chambre, il recommence ses plaintes & ses regrets accoustumez, & cent fois il se veut luy mesme priuer de vie. Estrange passion d'amour desordonnée, qui n'a pour but qu'vn fol plaisir, qu'elle cause de malheurs! Pour elle le fils ne faict point de conscience d'oster la vie à celuy qui l'a luy a donnée, & vne fille ruine sa Cité & meurtrit son propre Pere. Le frere couppe la gorge à sa propre sœur, & vne sœur met en pieces le corps de son frere. Les histoires sacrées & prophanes sont toutes remplies de tels exemples. Iracond accuse sa sœur de peu d'amitié, sans qu'il aye esgard à l'honneur dont elle faict profession. Il demeura quelques iours sans aller à son logis, ny sans rechercher, comme il auoit de coustume, la veuë d'Isabelle, qui ne se soucioit gueres de luy donner allegeance: mais qui estoit toutesfois bien marrie de sa folie.

Apres que cét amoureux enragé eut desisté de visiter pour quelque temps sa sœur, son desir l'incita d'y retourner, là où il se plaignoit à toute heure à elle du peu de soin qu'elle auoit de sa vie, & ne cessoit d'importuner Elinde, soit en l'accompagnant outre son gré à l'Eglise, soit en luy iettant quelque poulet dans son manchon. Cette honneste Dame voyant qu'il n'amandoit point, se resolut entierement de ne frequenter

quenter plus Isabelle,afin de ne donner plus suiect à Iracond de la voir, & auec cela elle deffendit à cét amoureux de l'accoster plus.Elle auoit bië du regret de se priuer de la compagnie d'vne personne qu'elle aymoit tãt,mais son honneur luy estoit encores plus cher. Isabelle d'autre part faschée des deportements de son frere,& voyant qu'il ne se vouloit aucunemẽt ranger au train de la raison,fut forcée à la parfin,apres beaucoup de remonstrances inutiles, d'aduertir son Pere de ce qui se passoit.Ariste iustement courroucé, si-tost qu'il void Iracond commẽce à le gourmander de paroles, & à le menacer de le bien estriller. Est-ce cecy la peine(disoit-il)que i'ay prise à te faire instruire en tout ce, qui peut rendre accomply vn ieune homme de ta profession ?Est-ce la belle moisson que ie recueille d'vn tel terroir? Au lieu de vacquer à l'estude des bonnes lettres,où ton sort t'appelle,tu t'amuses à faire l'amour, & tasches de seduire celle que la saincte loy de mariage deffend de rechercher?Tu veux encore faire seruir de maquerelle à ta folle passion,ta propre sœur, & luy faire perdre en vne heure tout l'honneur & la reputation qu'elle a acquise de si long-temps. Si iamais on m'abbreuue les oreilles de ces rapports,ie te monstreray qui ie suis,& te traicteray suiuant ton merite,

Iamais homme ne fut plus estonné qu'Iracond, & il n'osoit leuer les yeux de honte:neantmoins le despit & la fureur boüillonnoient dans son ame de telle sorte cõtre sa sœur,qu'il se resolut dés l'heure méme de se vanger. Il s'enferme dans vne chambre, où il passa toute la nuict à maudire Isabelle, comme celle qu'il croyoit seruir d'obstacle à son aise.L'ennemy du genre humain, voyant cét homme si transporté hors

des

des bornes de la raisõ,se fourre dedãs sõ ame,luy propose la végeãce,& le possede entieremét.Ce mal-heureux n'attend que la venuë du iour pour executer la plus execrable cruauté dõt on ait ouy parler de long-temps. O Soleil! arreste ta carriere en l'autre Hemisphere,pour n'auãcer point par la lumiere que tu veux redonner au nostre,vn si sanglant desastre. Si tu montes sur nostre Horizon, tu feras contraint de voir vne barbarie la plus dénaturée qui arriuera peut-estre iamais au monde.Demons de la douleur,genies offroyables,prestez-moy vos plaintes lamẽtables,afin que je puisse dignement descrire cette pitoyable auanture. Que n'ay-je autant d'yeux que celuy que Mercure priua de chef,pour pleurer dignement cette infortune? O Pere! ô mary infortunez! empeschez ce bourreau d'approcher d'vne chose que vous tenés si chere.

Cét execrable frere,poussé par toutes les furies des Enfers,apres auoir blasphemé tout le lõg de la nuict le Ciel,la Terre,les Astres,& tous les Elemens,se prepare à l'execution de son dessein abominable. Si tost que l'Astre du iour a chassé les tenebres, il se leue & s'habille,& prend vn poignard qu'il met dans sa pochette.Porté d'vne execrable resolutiõ,il s'achemine puis apres au logis de sa sœur. Il monte à sa chambre, & treuue qu'elle sortoit du lict. Elle estoit assise au bout d'vne table,n'ayãt pour toute compagnie qu'vne fille de chambre,qui l'aydoit à peigner ses blonds cheueux. Quãd elle apperceut son frere,elle luy donna le bon iour, & luy demanda où il alloit si matin. Iracond ne luy dit mot, mais il s'assit en vne chaire, tout pasle & tout defiguré comme vne furie infernale. Sa sœur que ses cheueux empeschoiẽt, ne prit pas garde à sa contenance. Lors que le mal-heureux void

que

que la fille de chambre descend en bas à la cuisine pour aller querir vn boüillon pour sa Maistresse, qui n'estoit gueres bien disposée, à cause qu'elle estoit grosse de six ou sept mois, il prend son temps; & se leuant de la chaire où il estoit assis, il se ruë furieusement sur elle auec son poignard qu'il auoit tiré de sa pochette, & luy en donna vn coup mortel dans son sein d'albastre qu'elle auoit descouuert. La pauure Dame iette vn cry, tandis que le parricide redouble ses coups, & enfonce deux ou trois autres dans le corps. Au bruit qu'elle fit en tombant & rendant l'esprit, & se recommandant à Dieu, les domestiques accourent, & voyans estenduë leur Maistresse, toute ensanglantée, & cét execrable le poignard encores à la main, ils appellent au secours. Les voisins y accourent pareillement, qui se saisirent du meurtrier, bien estonnez de ce funeste accident.

Sur ces entrefaictes le mary arriue, qui voyant de ses yeux celle qu'il aymoit plus que luy mesme, verser vn ruisseau de sang, tombe par terre éuanouy. Lors qu'il se releue, il commence vn dueil le plus pitoyable du monde, & sçachant qui en estoit l'homicide, il tire son espée, & s'en va contre cét execrable, qui ne faisoit que rire de ses lamentations. Il eust vengé le sang de sa chere espouse, si on ne l'eust retenu: Dieu le permettant pour reseruer l'expiation de ce forfaict à vn plus digne supplice. On le saisit, & il est mené prisonnier à la Conciergerie, & mis dans vne basse fosse. Qui pourra dignement reciter la iuste douleur du pauure pere? Quelle poire d'angoisse! Quel glaiue de douleur! Le peintre qui peignit Iphigenie preste à estre immolée, apres auoir representé les assistans tristes & dolents, tira son pere

Agamem

Agamemnon auec vn voile sur la face, pour apprendre que la douleur qu'il ressentoit de la perte de sa fille, ne se pouuoit exprimer. Et moy ie laisse au iugement de ceux qui liront ceste histoire, si Ariste n'auoit pas du subject de lamenter son infortune par la perte qu'il venoit de faire d'vne telle fille, & par la mort ignominieuse qu'il voyoit preparée à son fils vnique. Pendant qu'il se tourmente & qu'il inuoque le Ciel à luy dõner patience, la Cour veut auoir la cognoissance d'vn meurtre si extraordinaire & si execrable, qu'elle pese à la balance de l'equité: meurtre qui est accomgagné d'vn autre, non moins dénaturé, qui est la mort de l'enfant, qui meurt auec la mere & encores sans Baptesme. C'est Auguste Senat treuue qu'il n'y a peine de mort si cruelle, que ce meschant ne merite. Comme il est prest d'estre iugé, l'on dit que le pauure pere poursuit, non pas afin qu'on luy octroye la vie de son fils: mais qu'on le face mourir en prison, à fin que sa maison ne reçoiue point ceste infamie, de voir son fils mourir publiquemeut par la main d'vn bourreau. Sa Majesté mesme est importunée de ceste grace. Mais le faict est trop atroce, & de trop de consequence. Il est condamné d'auoir le poing couppé à la porte du grand Chastelet, & puis d'estre roüé tout vif à la place de Greue. Auant qu'on luy prononçast son Arrest, il estoit resolu à la mort la plus cruelle qu'on luy peust ordonner. Sa passion auoit desia faict place à la raison, de sorte que se representant iour & nuict l'enormité de son crime, il ne faisoit que pleurer, & que lamenter la mort de sa sœur, & d'implorer la mercy du Ciel. O ma sœur (disoit ce mal-heureux) s'il m'est permis de vous appeller ainsi, helas! qu'elle fureur

execra

execrable a poussé ma main à respandre vostre sang? Fut-il iamais cruauté semblable à la mienne, que de faire mourir & la mere & l'enfant, & encores des personnes innocentes, pour qui ie deuois exposer mille vies? Quel supplice me peut-on destiner capable d'expier vne telle meschanceté? O terre! que ne t'ouures-tu pour engloutir cét execrable, indigne de respirer, & de comparoistre iamais à la veuë des hommes? O Dieu de misericorde treuueray-ie bien de la remission deuant le trosne de vostre Majesté, lors que ceste ame damnable quittera le logis de c'est infame corps?

Tenant ce discours il eust souuent entré en desespoir, s'il n'eust esté assisté de quelques bons Religieux, qui le venoient voir pour le salut de son ame. Ces bons Peres en luy remonstrant d'vn costé le detestable meurtre qu'il auoit commis, luy proposoient d'autre part la douceur infinie de Dieu, qui auoit toûjours les bras ouuerts pour ceux qui vrayement contrits & repentans imploroyent sa grace. Leurs sainctes remonstrances eurent tant d'efficace, que iamais homme ne fut plus resolu à attendre patiemment la peine qu'on luy ordonneroit, ny plus confiant en la misericorde de Dieu.

Quand on luy prononça son Arrest, il dit aux Iuges qu'il estoit indigne de la douceur de ce supplice, mais qu'il en meritoit vn autre bien plus seuere & plus rigoureux. Estant liuré entre les mains de l'executeur, & mené sur vne claye au lieu où il deuoit auoir le poing coupé, il le rendit, sans iamais faire demonstration d'auoir regret de le perdre, ny de ressentir aucune douleur. *Il est bien raison* (dit-il tout haut) *ô execrable main! que tu reçoiues ceste punition*

A la mienne volonté que tu l'eusses receuë auant que de commettre le crime, qui me rendra infame eternellement. Acheue bourreau, & exerce sur mon corps la cruauté que tu voudras. Tu ne me peux faire tant souffrir de tourment, que ie n'en merite encore dauantage.

Tout le peuple admirant la constance de ce ieune homme, ne pouuoit contenir ses larmes, bien que sa cruauté fust detestée d'vn chacũ. Estant arriué au lieu ou il deuoit finir ses iours, auãt qu'on l'estẽdist sur la rouë, & monté sur l'echaffaut, il profera tout haut ces paroles pleines de bonne repentãce. *Contemplez (Assistans) l'auanture infame & mal-heureuse d'vn cruel homicide de sa sœur. Ses pechez l'ont conduit en ce lieu pour y receuoir vn cruel chastiment, mais non pas si seuere, qu'il esgale sa cruauté. Poussé d'vne folle passion, i'ay trempé mes mains dans le sang innocent, & priué mesme (ô execrable forfaict) pour iamais de la vision de Dieu vne creature, qui n'a iamais veu la lumiere du Soleil. O bon Dieu!* (poursuit-il en s'agenoüillant) *qui auez promis d'exaucer le pecheur toutes & quantes fois qu'il gemiroit à vous pour son peché, ie vous semons de vostre promesse. Iettez les yeux pitoyables sur vn miserable pecheur, & pardonnez son peché non comme aymant le vice, mais comme aymant vn homme, en qui le vice est naturellement attaché. Et vous, ô Catholique Assemblée,* (dit-il encores en tournãt ses regards d'vn costé & d'autre) *si vous estes touchez de la charité tant recommandable parmy les Chrestiens, secondez mes humbles prieres, & vueillez par les vostres implorer du Ciel, qu'il traicte plus fauorablement mon ame, que mon corps n'est pas maintenant traicté. O mon pauure Pere! Dieu vous console. Vous pensiez que ie serois vn iour le baston de vostre vieillesse, & vous n'auez pas esté deçeu. Ie suis vrayement vostre baston,*

baston, non pour vous soustenir: mais pour vous battre, & pour vous affliger. Ce regret m'est beaucoup plus cuisant & plus sensible que la mort ignominieuse que ie vay receuoir.

Ces paroles estoient accompagnées de tant de zele, & de tant de signes apparents de vraye repentance, que tout le peuple ne pouuoit contenir ses larmes. Chacun prioit pour luy. Et la priere publique, qu'on a accoustumé de faire en ces pitoyables spectacles, estant acheuée, il fut attaché sur la rouë, & rompu bras & iambes par le bourreau, sans que iamais il proferast autre parole que le nom de Iesus-Christ. La Iustice auoit commandé au bourreau de l'estrangler bien-tost apres, encores que son Arrest portast, qu'il demeureroit viuant, apres estre rompu, autant que ses forces le pourroient supporter. L'executeur le fit, encores que le patient requist, que pour l'expiation de son crime, on le laissast pâtir en ce monde, afin qu'en l'autre il y treuuast plus d'allegement. Ainsi finit miserablement ses iours Iracond, pour s'estre laissé emporter à vne rage desesperée d'amour. L'on ne doit pas si follement s'embarquer auec cette passion, qu'on en perde le iugement. Et puis les affections illicites sont tousiours vituperables. Quand on s'y porte auec tant d'ardeur, Dieu permet qu'vn peché attire l'autre, & qu'en fin vne iuste punition s'en ensuyt. L'amour honneste est permise, & loüable d'elle-mesme: mais d'attenter à la pudicité d'vne Dame d'honneur, & de violer vn si sainct Sacrement, cela n'est iamais auoüé du Ciel. Les scandales & les horribles excez qui en arriuent tous les iours deuroient seruir d'exemple à ceux qui ne les peuuét ignorer. Mais quoy

La plupart des mortels n'est iamais sage, ny arrestée qu'apres le coup receu, & apres le dommage. Bien-heureux sont ceux qui ne font à autruy ce qu'ils voudroient ne leur estre point faict. Iamais ils ne tomberont en ces termes. Leur memoire sera memorable, & la recompense suiura leurs œuures & bien-faicts. Ainsi soit-il.

D'VN DEMON QVI APPAROIST en forme de Damoiselle au Lieutenant du Cheualier du Guet de la ville de Lyon. De leur accointance charnelle, & de la fin mal-heureuse qui en succeda.

HISTOIRE VIII.

IE m'estonne de l'incredulité de ceux à qui l'on ne peut persuader, que ce qu'on raconte de l'apparition des Demons, soit veritable. Les raisons qu'ils amenent sont si foibles, qu'elles ne meritent presque point de responce, puis qu'elles se refutent d'elles-mesmes. Tout ce qu'ils alleguent pour la preuue de leur dire est, qu'ils rapportent ces visions, ou aux sens qui sont deçeus & trompez, ou à la fausse imagination, ou aux Atomes. Telles personnes sont Athées, & des Epicuriens, qui veulent que tout arriue à l'auanture, & par consequent qu'il n'y ayt ny bon, ny mauuais esprit. Mais nous qui sommes enseignez en vne meilleure escole, & sçauōs par le témoignage que les saínctes Escritures en rendent, que les bons

bons & les mauuais Anges apparoissent aux hommes suiuant qu'il plaist à Dieu, nous dirons que tels esprits se peuuent former vn corps. Les bons Anges, comme purs & nets de toute matiere terrestre, en prennent des aëriens, purs & simples, qu'ils font mouuoir par la celerité de leur flamme celeste. Et les mauuais Anges ou Demons, comme elementaires & abbaissez iusques à la terre, prennent des corps composez de ce que plus ils desirent. Tantost ils s'en forment d'vne vapeur terrestre, congelée par la froidure de l'air: & maintenant de feu, ou d'air & de feu tout ensemble: mais le plus souuent des vapeurs froides & humides, qui ne durent qu'autant qu'il leur plaist, & qui se resoluent aussi-tost en leur element. Quelquesfois aussi ils se mettent dans les charongnes des morts, qu'ils font mouuoir & marcher, leur influants pour vn temps vne espece de proprieté & d'agilité. Les exemples en sont si euidents, & en si grand nombre, que qui les voudroit nier, nieroit la clairté du iour. Et particulierement celuy que ie veux maintenant rapporter en cette Histoire, arriuée depuis quatre ou cinq ans.

En l'vne des meilleures villes de France arrozée de deux beaux fleuues, de la Saone, & du Rhosne, il y auoit vn Lieutenant du Cheualier du Guet, nommé la Iaquiere. Suiuant le deuoir de sa charge il alloit la nuict par la ville, pour empescher les meurtres, les volleries, & autres insolences & meschancetez, qui ne sont que trop en vsage aux bonnes villes. Mais auec cela il se disposoit luy-mesme quelquefois à visiter les garces, quand il en sçauoit quelque belle, si bien qu'il estoit grandement blasmé de ce vice. Vn soir bien tard entre onze heures & minuict, comme il se

vouloit retirer chez luy, il tint ce discours à cinq de ses compagnons qui marchoient auec luy. *Ie ne sçay mes amis* (dit - il) *de quelle viande i'ay mangé. Tant y a que ie me sens si eschauffé, que si maintenant ie rencontrois le Diable, il n'eschapperoit iamais de mes mains que premierement ie n'en eusse faict à ma volonté.* O iugement espouuantable de Dieu ! A peine a il acheué de proferer ces paroles qu'il apperçoit en vne ruë, qui est proche du pôt de Saone, vne Damoiselle bien vestuë, accompagnée d'vn petit Laquay qui portoit vne lanterne. Elle marchoit à grand haste, & sembloit à la voir, qu'elle n'auoit pas enuie de sejourner gueres par les ruës. La Iaquiere esmerueillé de voir vne Damoiselle si bien parée aller de nuict auec vne si foible compagnie, doubla le pas auec ses compagnôs & l'ayant atteinte, il la salüa. Elle faisant vne grande reuerence, osta son masque & la salüa pareillement. Si la Iaquiere auoit esté émerueillé de rencontrer vne personne de ce sexe si bien couuerte à vne heure si indeuë, croyez qu'il fut encores bien estonné de voir tant de grace & tant de beauté luire en son visage. Les doux regards qu'elle luy auoit jettez en le salüât, l'allumerent aussi tost d'vn desir amoureux ; de sorte qu'attiré par ceste douce amorce, il s'approcha de plus prés d'elle, & luy tint ce discours : Vrayement Madamoiselle, ie suis fort esbahy de ce que vous allez par la ville si tard. N'auez vous point peur d'y receuoir quelque desplaisir ? Ie vous accompagneray s'il vous plaist iusques en vostre logis. Ie serois bien marry si vne telle beauté receuoit quelque affrôt: Ce disant il la prit sous le bras, sans qu'elle le refusast: au contraire elle luy respondit en ces termes. Ie vous remercie, Monsieur, de vostre courtoisie. Il n'y aura

iour

iour de ma vie, que ie ne me publie vostre obligée. Mais pour respondre à la demande que vous me faictes, pourquoy ie suis si tard par les ruës, vous deuez sçauoir que i'ay souppé ce soir chez vne de mes parentes : & maintenant ie me retire à mon logis, encores qu'il soit si tard. Si i'eusse esté en vostre place, dit la Iaquiere, i'eusse mieux aymé passer le reste de la nuict là où vous auez souppé, que non pas m'exposer au hazard de quelque mauuaise rencontre. Ie l'aurois bien faict, (repart-elle) mais la necessité me contraignoit à faire autrement. Acheuant ce discours, elle tira vn grand souspir du profond de son cœur. *Quelle necessité* (poursuit le Lieutenant du Guet) *& qui est ce qui peut contraindre vne telle beauté, capable de reduire en seruitude tout le monde?* Mon mary (dit-elle) qui est le plus rude, & le plus mauuais qu'on puisse treuuer. La Iaquiere se voyant en si beau train, pour luy offrir son seruice, poursuyuit encore son propos en ceste sorte. Est-il possible (dit-il) Madamoiselle, qu'il y ait vn mary si barbare, & si desnaturé qu'estant possesseur d'vne si rare chose, il la puisse indignement traicter? Si ie le cognoissois, ie luy en dirois particulierement ce qu'il m'en semble. Vrayement (dit ceste Damoiselle) on le luy a assez remonstré. Il est obstiné en sa malice. Pour le present il est allé aux champs, ou il a feint d'y aller. S'il ne me treuuoit au logis, il y auroit bien du bruict. Sa jalousie est si grãde, qu'il m'assommeroit de coups. Il me tient en telle captiuité, que ie n'ose presques parler à personne. Madamoiselle (poursuit la Iaquiere) parauãture vous ne sçauez pas qui ie suis. Ie puis faire plaisir & seruice à vne infinité de personnes en ma charge, qui est de vueiller sur les mauuaises actiõs

des hommes. Asseurez vous que si vostre mary continue à vous traicter si indignement, i'auray moyen de vous en vanger, & de le rendre sage. Elle le remercia de sa bonne volonté, & luy promit de l'en recompenser en temps & lieu. Ils poursuiuirent ce discours, & eurent plusieurs autres propos, que la Iaquiere faisoit tousiours tomber sur l'amour, sans qu'elle fist semblant d'en estre mal contente. Cela poussoit nostre homme à poursuiure ses brisées, auec vne ardeur excessiue, car il en estoit des-ja follement passionné. Or ils auoient loisir de discourir tout à leur aise, parce que le quartier où cette Damoiselle s'alloit retirer, estoit vers Pierre Ancise, bien esloigné du lieu où ce Lieutenant du Guet l'auoit rencontrée. Cependant qu'ils sont en ces termes, où la Iaquiete s'efforce de tesmoigner à ceste Damoiselle l'amour qu'il luy porte, tant par paroles, que par petits attouchemens, il congedie trois de ceux qui l'accompagnoient & en retient deux auec luy, qui estoient de ses plus intimes amis, & arriue auec eux, & auec ceste femme vers Pierre Ancise, à la porte d'vne maison fort escartée. *C'est icy ma demeure* (dit-elle) & à l'instant le petit Laquay qui portoit la lanterne, tire vne clef qu'il auoit à sa pochette, & ouure la porte. Ceste maison estoit fort basse. Il n'y auoit que deux estages contenās chacun deux membres, & encores les deux plus hauts ne seruoient qu'à tenir du bois & autres choses semblables. Les deux d'en bas estoient vne petite salle, & vne garde-robbe. La salle estoit assez bien accommodée. Il y auoit vn lict de taffetas jaune, & vn pauillon de mesme. Les chaires estoit couuertes de pareille estoffe, & la tapisserie estoit de sarge jaune. C'estoit au mois de
Iuillet,

Iuillet, neantmoins le temps eſtoit vn peu froid, à cauſe d'vne biſe qui s'eſtoit leuée. Cette Damoiſelle commanda au Laquay d'allumer vn fagot. Tandis qu'il obeyt à ſon commandement, la Iaquiere s'aſſied en vn coin de la ſalle dans vne chaire, & elle en vne autre. Le deſir qu'il auoit d'eſteindre le feu qui le conſumoit, fit qu'il luy deſcouurit entierement ſon amour, & la coniura d'auoir pitié de ſō mal, luy promettant toute ſorte de ſeruices, pourueu qu'elle luy octroyaſt la courtoiſie. Elle faiſoit ſemblāt de le refuſer, oppoſant l'honneur pour ſa defence, l'infidelité des hommes au ſiecle où nous ſommes, & leur peu de diſcretion, qui publie auſſi-toſt vne faueur qu'ils l'ont receuë. Cét Amoureux fait des ſerments horribles, & dit que iamais elle n'aura ſujećt de ſe plaindre pour ſō regard: que pluſtoſt il perdroit mille vies que de la des-honnorer, & qu'il eſt preſt de s'expoſer pour ſon ſeruice à toutes ſortes d'occaſions. En fin apres beaucoup de propos tenus d'vne part & d'autre, elle conſent de luy accorder ſa demande, à la charge qu'il ſe reſſouuienne de ſa promeſſe, & de ſes ſerments. La Iaquiere luy confirme par d'autres, & au meſme inſtant ils entrent tous deux dans la garderobbe, où il y auoit vn petit lićt de pareille eſtoffe que les autres, & là ils prennent leurs deduićts enſemble.

Noſtre homme ayant receu l'accompliſſement de ſes deſirs, commença de la careſſer, & à luy proteſter de nouueau que iamais il n'oublieroit vne telle faueur, & que deſormais elle pouuoit diſpoſer de luy & de ſes biens, comme des ſiens propres: *Toutesfois* (dit-il) *Madamoiſelle, bien que ie vous ſois ſi redeuable, vous m'obligeriez encores d'auantage, ſi vous me vouliez accorder vne autre faueur.* Et de quoy (reſpond-elle) me

sçauriez vous requerir que ie ne vous octroye, puis que ie vous ay desia esté si liberale de ce que i'ay plus cher au monde?

Vous deuez sçauoir, Madamoiselle (repart la laquiere) que ie suis venu ceans en compagnie de deux les plus grands amis que i'aye au monde. Nous n'auons rien de propre,& tout est commun parmy nous. Si ie ne leur faisois part de ma bonne fortune, parauanture cela seroit cause de rompre le lien d'amitié qui nous estreinct si fermement,& par mesme moyen ils pourroient publier nos amours. Ie vous supplie doncques que la mesme courtoisie que vous m'auez octroyée, ne leur soit point refusée. Iamais nous n'oublierons vne telle faueur, & vous pourrez vous vanter desormais d'auoir trois hommes à vostre commandement qui ne sont qu'vn,& qui ne respireront que vostre obeyssance. Helas que ie suis mal-heureuse! (respond la Damoiselle.) Ie pensois auoir fait acquisition d'vn loyal amy, qui voulust tenir chere la faueur qu'il auoit receuë de moy: mais ie vois maintenant qu'il ne visoit à d'autre dessein, qu'à tirer de moy ce qu'il desiroit, puis qu'il le diuise de la sorte. Est-ce icy la recompense que i'en reçois? Estimez-vous que ie sois vne louue, pour m'exposer à l'abandon de tant de personnes? Ie n'eusse iamais creu cela de vous, qui auez receu de moy ce qu'homme viuant, hormis mon mary, n'a iamais peu receuoir: ie vous prie, ne me parlez plus de ces choses, autrement ie me donnerois la mort de ma propre main. Ce disant, elle se leue,& faict semblãt de vouloir sortir hors de la garderobbe, mais la laquiere la retient, & puis auec les plus belles paroles qu'il peut proferer, il la supplie d'appaiser sa colere: il l'embrasse,& la baise,& s'eschauffe

s'échauffe si bien encores en son harnois, qu'il continuë pour la seconde fois de prédre ses plaisirs auec elle. Ayant acheué cette belle œuure, ils sont collez bouche à bouche l'vn auec l'autre, & la Iaquiere qui veut que ses compagnons ayent part au gasteau, la coniure vne autre fois de ce dont il l'auoit auparauant requise, & la flatte si bien auec tant de douces promesses, qu'en fin apres beaucoup de refus & de plainctes qu'elle faict, il la fleschit à ce qu'il desire, encores qu'elle face semblant d'en estre dolente. La Iaquiere ayant obtenu à grande peine ce qu'il souhaitoit, sort de la gardterobe, & s'approchant de ses compagnons, qui l'attendoient auec impatience, & auec vn desir violant d'esteindre leur sale ardeur, il guigne de l'œil à l'vn deux, afin qu'il entre au lieu où il l'auoit laissé. Cét hôme ne se faict gueres prier. Il y treuue la Damoiselle sur le lict; & sans autre ceremonie il en faict à son plaisir. Apres il sort, & l'autre qui restoit y va pareillement, & reçoit d'elle le don de l'amoureuse mercy. Les voila donc tous trois si aises de ceste bonne fortune, qu'ils ne la changeroient pas pour vn Empire. Chacun d'eux prend vne chaire où ils s'assient, & la Damoiselle s'assied en vne autre auprés d'eux. Ils ne cessent de la contempler, & de l'admirer. L'vn loüe son front, & dit que c'est vne table d'yuoire biē polie. L'autre s'arreste sur ses yeux, & asseure que ce sont les deux flambeaux dont Amour allume toutes les ames genereuses. L'autre se met sur la loüange de ses blonds cheueux qu'elle delioit, parce qu'il estoit temps de s'aller coucher, & ne cesse de proferer tout haut, que ce sont les filets où le fils de Cypris arreste la liberté des hommes & des Dieux. En fin il n'y a partie en son corps qu'ils ne prisent,

prisent. Ses mains ne vont iamais en vain à la conqueste. Sa gorge surpasse la blancheur de la neige,& les petits Amours volettent à l'entour de ses joües, pour y succer les roses, les lys, & les œillets que la Nature y a semez. Apres qu'ils ont bien chanté ses perfections, elle se leue de sa chaire, s'approche du feu, & puis se retournant vers eux leur tient ce discours: *Vous croyez* (dit elle) *auoir faict vn grand gain d'auoir obtenu de moy l'accomplissement de vos desirs. Il n'est pas si grand que vous penseriez bien. Auec qui pensez vous auoir eu affaire*? Ces hommes estonnez d'entendre ce langage, ne sçauoient que respondre, lors que la Iaquiere profera ces paroles. Ie croy Madamoiselle,que nous auons eu affaire auec la plus belle, & la plus galante Dame qui viue. Quiconque diroit le contraire,manqueroit d'yeux,ou bien de iugement. *Vous estez trompez* (repart-elle:) *Si vous sçauiez qui ie suis, vous ne parleriez point de la sorte.* Ils furẽt encores plus esbahys de ces paroles,& comme ils auoient tous trois les yeux fichez sur elle, & qu'ils se doutoient quasi de ce qui en estoit,elle continua de parler à eux en ces termes: *Ie veux me descouurir à vous, & vous faire paroistre qui ie suis.* Ce disant, elle retroussa sa robbe & sa cotte, & leur faict voir la plus horrible,la plus vilaine, la plus puante, & la plus infectée charongne du monde. Et au mesme instant il se faict comme vn coup de tonnerre. Nos hommes tombent à terre comme morts: La maison disparoit & il n'en reste que les masures d'vn veil logis descouuert, plein de fumier, & d'ordure. Ils demeurerent plus de deux heures estendus comme des pourceaux, dans le bourbier, sans reprendre leurs esprits. En fin l'vn d'eux commença à respirer,

&

& à ouurir les yeux & veit la Lune qui acheuoit dans le Ciel sa course. Il fit le signe de la Croix, & se recommanda à nostre Seigneur. Il s'efforça de crier, mais la grande frayeur qu'il auoit euë, luy auoit osté la parole. Comme petit à petit il commençoit à se plaindre, Dieu permit qu'vn homme portant vne lanterne s'arresta en ce lieu pour y descharger son ventre. Quand il entendit ces gemissements, il s'enfuit, & courut pour l'annoncer aux maisons prochaines. Le iour commençoit desia à pointer, lors que les voisins vindrent à grande haste pour voir que c'estoit, & trouuerent la Iaquiere qui commençoit de respirer & d'implorer le secours d'en haut. Le premier qui auoit commencé à se recognoistre se plaignoit pareillement : tandis que l'autre dormoit d'vn sommeil eternel. Il mourut de peur sur le champ. Ceux qui estoient accourus ayant recogneu le Lieutenant du Cheualier du Guet auec ses compagnons, les emporterent chacun en son logis, tous soüillez d'ordure, comme ils estoient. On enterra vn des trois, & les autres deux demanderent vn Confesseur. La Iacquiere mourut le lendemain, & l'autre ne vesquit que trois ou quatre iours apres. Ce fut celuy qui raconta le succez de ceste auanture. Le bruit ayant bientost esté semé par toute la ville, il se respandit en pe de temps par toute la ville, il se respandit en peu de temps par toutes les Prouinces de la France. Ceux qui nient l'apparition des Esprits, ne sçauroient que dire, se voyans confondus par vn tel exemple. Mais les Chrestiens & Catholiques y remarquerent les iustes iugemens de Dieu. Ces choses n'arriuent point à ceux qui se disent de la compagnie des fideles qu'ils n'ayent commis d'autre pechez. La paillardise attire l'adultere,

l'adultere, l'inceste, le peché contre nature, & apres Dieu permet qu'on s'accouple auec le Diable. Ie ne dis pas que ces hommes fussent entachez de tous ces vices. Mon dessein est de ne blasmer personne. Ie ne deteste que le vice ; & soustiens qu'on est bien delaissé de l'assistance du sainct Esprit, quand on tombe en de tels inconueniens. Il reste maintenant à dire, si c'estoit vn vray corps celuy auec qui ils s'accouplerent, ou bien vn corps fanstatique. Pour moy ie croy fermement, que c'estoit le corps mort de quelque belle femme, que Sathan auoit pris en quelque sepulchre, & qu'il faisoit mouuoir. Et si l'on me dict qu'il n'y a pas d'apparence que le Diable vueille emprunter vne charongne, parce qu'on le descouuriroit aisément par sa puanteur : ie responds, que puis que le malin esprit a pouuoir de donner mouuement à ce qui n'en a point, il a bien aussi la puissance de luy donner telle odeur, & telle couleur qu'il voudra. Ioinct qu'il peut tromper nos sens, & s'insinuer dans eux, pour nous faire prendre vne chose pour vne autre.

Nous en auons plusieurs tesmoignages arriuez de nostre temps. Celuy de la Demoniaque de Laon entre autres en faitfoy. Vn Diable appellé Baltazo, prit le corps d'vn pendu à la plaine d'Ailon à la sollicitation d'vn sorcier qui s'ingeroit de guerir la patiente. Si quelqu'vn desire de sçauoir comme la fraude fut descouuerte, il ne faut que lire l'Histoire de cette possedée, qui est assez commune en France. Il y a vne autre infinité de tels exemples dans les histoires anciennes & modernes. Phlegon affranchy de l'Empereur, Adrian en rapporte vne estrange, d'vne ieune fille, nommé Philinion de Thessalie, qui apres auoir esté

esté mise au sepulchre parut à Machates Macedonien, coucha long-temps auec luy & iusques à tant, qu'ayans esté descouuerts, le Diable abandonna ce corps, qu'il faisoit mouuoir, & on l'enterra pour la seconde fois, comme si elle fust encores trespassée.

Le mesme Autheur rapporte, qu'apres la bataille qui se donna entre les Romains, & Antiochus Roy de Syrie aux Thermophyles, comme les Romains s'arrestoient sur le pillage, & despoüilloient les corps morts des ennemis, vn Capitaine du Roy, nommé Duplage, se leua d'entre les morts, & puis en voix gresle & desliée profera ces paroles : *O soldats Romains ! cessez de despoüiller ceux que l'auare Nautonnier a desia passez au delà du fleuue infernal, Le grand Iupiter, de qui l'on doit redoubter l'ire & la fureur, est transporté de colere pour cette cruauté & inhumanité. Vn iour viendra, que ce Dieu souuerain couurira vostre terre d'vn peuple nourry aux sanglants exercices de Mars. Il saccagera vostre pays, & pillera vostre grande Cité. Vostre Empire sera par luy destruict, en la mesme sorte que vous auez destruict les autres.*

Ces tesmoignages sont capables de refuter les Athées, & les Epicuriens, qui nient l'apparition des Esprits : mais l'Histoire horrible & espouuantable, que ie vous ay desia racontée par cy-deuant, le tesmoigne bien encores dauantage.

* * *

DES AVANTVRES TRAGIQVES de Floridan, & de Lydie.

HISTOIRE IX.

QVe la race des mortels est suiecte à des accidents diuers ! La vie de l'homme est vn branle perpetuel, vn flot inconstant, & vn nüage porté au gré des vents. Rien ne se treuue de durable, & la felicité qu'on s'y propose pour la plus asseurée, est celle qui est la plus suiecte au changement. L'amour, l'honneur, les richesses, la beauté, & le contentemeut s'y rendent comparables à vn esclair, à qui naistre & mourir, luire & s'esteindre est vne mesme chose. L'histoire deplorable que ie veux descrire en rendra tesmoignage. Les memoires que l'vn de mes amis, curieux de recueillir les choses plus memorables qui arriuent tous les iours au monde, m'en a donnez, me l'ont apprise en cette maniere.

Cleon heretier d'vne des plus illustres maisons de France, estoit vn Seigneur accomply en beaucoup de rares qualitez. Il auoit mille fois tesmoigné son courage & sa valeur aux yeux de son Prince, en tant de batailles & de rencontres, qu'à bon droict il auoit acquis le tiltre de parfait Caualier. Lors que l'aage le dispensa de se treuuer desormais aux sanglans exercices de Mars, il se retira en vne sienne maison bastie aux bords du beau fleuue de Loire. Quand il quitta le train des armes, il auoit desia perdu Cleonice sa chere espouse, à qui les vertus seruoient de lustre & d'ornement. De leur chaste couche estoit procedé vn

fils nommé Floridan, doüé de beauté & de bonne grace, autant que Gentil-homme de son temps. Apres que le Pere l'eut faict instruire en tout ce qui peut rendre recommādable vne personne de pareille qualité, il delibera de le marier de bonne heure, auec la fille d'vn Seigneur, sien voisin, fort riche, & fille vnique, de mesme que Floridan estoit fort riche, & fils vnique. Comme les deux Peres estoient sur le poinct de faire cette alliance, il arriue que Floridan, qui estoit pour lors à la Cour en reputation de l'vn des plus galans Caualiers, se rencontre vn iour en la galerie du Palais: lieu où communement la ieune Noblesse se rend pour y voir vne infinité de belles Dames, qui y abordent aussi de toutes parts. Comme il s'y entretient auec d'autres Caualiers, vne ieune Damoiselle y passe masquée. Elle estoit de belle taille, & de fort bonne mine: *Si cette Damoiselle* (dit Floridan) *est aussi belle soubs son masque, comme elle le faict paroistre en apparence, elle merite d'estre seruie des plus braues.* Tenant ce discours, & ayant tousiours ses regards arrestez sur elle, il void cōme elle s'arreste à vne boutique pour y achepter vne escharpe. Floridan se seruant de cette occasion s'approche, & la saluë courtoisement. La Damoiselle voyant vn si honneste & si beau Gentil-homme, oste son masque, & luy rend son salut. Ce jeune Seigneur n'eut pas plustost apperçeu son beau visage, qu'Amour qui estoit en embusche, naura son cœur de telle sorte, qu'il fut contrainct de s'aduoüer pour vaincu. Il se met à entretenir cette Damoiselle, qui n'estoit pas moins estonnée de sa bonne grace, qu'il l'estoit de sa rare beauté. Floridan apprend d'elle son nom, le lieu de sa naissance, sa demeure, & les affaires qui la retiennent en ville à la

poursuitte d'vn procez deuolu par appel en la Cour de Parlement. Apres que cette Damoiselle, que nous nommerons Lydie, yssuë d'vne noble famille de Picardie, eut conté à Floridan l'estat de ses affaires, il l'accompagna en son logis, & dés l'heure il luy offrit de l'assister, & d'employer ses amis pour luy faire obtenir le gain de sa cause. Et d'effect il la prit si bien en main, & la sollicita de telle sorte, qu'en peu de temps elle obtint vn Arrest fauorable. Comme elle eut obtenu ce qu'elle desiroit, elle voulut s'en retourner à son pays, lors que Floridan luy representa l'amour qu'il luy portoit si violente, qu'il luy estoit impossible de viure plus longuement, si elle n'auoit soin de son allegeance. Qu'il la coniuroit par son extreme passion d'alleger son martyre, & de n'exercer point sa cruauté contre vne personne, qui ne viuoit que pour l'aymer & pour la seruir. Lydie comme vne fille bien apprise, luy opposoit aucontraire, qu'encores qu'elle luy fust sa redeuable, elle faisoit neantmoins tant de conte de son honneur, qu'elle aymoit mieux perdre la vie, que de le noircir d'aucune tasche. Qu'elle le supplioit de prendre la raison pour guide, & d'oster son amour d'vn suiect, qui pour la difference & inegalité du sang, luy deuoit estre interdit.

Vous estes grand Seigneur (disoit-elle) & ie ne suis qu'vne simple Damoiselle. Vous deuez addresser vos vœux à vne Beauté digne de vostre maison, & de vostre merite. Il faut que i'aduouë que ie vous honore, & vous ayme plus que toute autre personne: mais la reputation que toutes les honnestes Dames doiuent auoir en estime, empeschera tousiours que ie n'accomplisse mon desir & le vostre. Contétez-vous ie vous prie, de l'vn, & ne m'importunez point de

l'autre,

lautre, puis qu'il n'eſt point en mon pouuoir de vous l'octroyer, ſans faire vne cruelle breſche à mon honneur. Floridan oyant la ſage reſpōſe de cette Damoiſelle, l'en eſtimant dauantage luy repart en ces termes: Ia n'aduienne (ma chere ame) que ie taſche à vous oſter vne choſe, pour qui i'expoſerois mille vies. Si ie vous recherche, ce n'eſt que par la voye d'vn legitime mariage, que ie celebreray lors que vous me voudrez accorder tāt de grace que de m'aduoüer pour voſtre eſpoux. I'en feray paroiſtre les effects quand il vous plaira. Monſieur (dit elle) ie ne ſçay comme cela ſe pourroit faire. Voſtre Pere n'y conſentira iamais: & ſi vous le faites clandeſtinemēt, ce ſera luy donner ſuiect de ſe plaindre & de vous & de moy. Iamais nous n'aurons du contentement aupres de luy. Floridan luy reſpond qu'elle ne ſe miſt point en peine de ce coſté, qu'il ſçauoit bien vn moyen pour venir à bout de ce deſſein.

Durant que leurs amours s'allument, le Gouuerneur de ce ieune Seigneur, nommé la Garde, au lieu de le reprendre à bon eſcient, le fauoriſoit, & ſe laiſſoit emporter au courant de ſa paſſion. Encores qu'il fuſt ſage & bien aduisé, & qu'on euſt faict eſlection de ſa perſonne, pour veiller ſur ſes actiōs: toutesfois il ſe repreſentoit que deſia ce ieune Seigneur eſtoit grand, & que l'amour eſtant vne flamme qui ne peut aiſément s'eſteindre, il pourroit encourir ſa mauuaiſe grace, & perdre la recompenſe qu'il eſperoit de ſon long ſeruice. Foibles raiſons d'vn homme à qui l'on a commis vne telle charge. Sans doute s'il euſt aduerty ſecrettement le Pere de Floridan de cette affaire, les mal-heurs qui en arriuerent depuis, euſſent eſté détournez par le remede que Cleon y euſt mis: La con-

cluſion de ce mariage priſe, Floridan accompagne Lydie en ſa maiſon, qui eſtoit, ainſi que nous auons deſia dict en Picardie. Lors qu'ils y ſont arriuez, elle diſpoſe de ſes affaires, emporte ce qu'elle peut du logis paternel, & ſans prendre congé d'aucun de ſes parens, elle treuue le gouuerneur de Floridan, qui l'attend hors la ville, & qui la monte ſur vne haquenée, & la mene en Auuergne, en vn Chaſteau que le pere de Floridan y auoit. Tandis Floridan qui s'eſtoit arreſté à Paris pour leuer des eſtoffes, & pour acheter des bagues & des joyaux, prend la poſte, & arriue auſſi-toſt qu'eux au lieu aſſigné. Cependant les parens cherchent cette Damoiſelle par tout, & employent inutilement beaucoup de peine pour ſçauoir de ſes nouuelles, tandis que Floridan faict venir vn Preſtre, & en preſence de la Garde & de ſon valet de chãbre, eſpouſe Lydie. Les voila doncques mariez, ioüyſſants à ſouhait de leurs deſirs. Ils n'auoient qu'vn cœur. Ils ſont touſiours enſemble, & ne peuuent, ſans ſouffrir vn cruel tourment, d'eſtre ſeparez l'vn d'auec l'autre. Toutesfois Floridan eſt contrainct de faire quelque voyage vers ſon pere, mais c'eſt le plus rarement qu'il peut. Au bout de l'an Lydie produiſt de ce mariage clandeſtin vn fils. Ils le font nourrir & eſleuer, & Floridan luy faict porter le nom de ſa maiſon. Ie l'appelleray Gentian. Mais pendãt qu'ils cueillent le fruict de leurs amours ſans trouble ny empeſchement, la fortune qui n'a d'autre fermetté que l'inconſtance, apres leur auoir monſtré vn viſage ſi riant, & ſi fauorable, & qu'elle leur eut faict gouſter tant de douceurs, ſe prepare à leur tourner le dos, & à leur faire aualer tout ce qu'elle a d'amertume. Le Ciel qui leur auoit eſté ſi calme & ſi ſerain, ne ſera deſormais

pour

pour eux qu'vn orage de mal-heur & d'infortune. La cause en fut telle.

Le Roy pour venger le tort que des Prouinces Estrangeres luy faisoient, & pour recouurer ce qui luy appartenoit iustement, auoit en ce temps leué vne grande armée, & passé les monts. Des-ja tout trembloit au bruict de ses conquestes, & la victoire qui l'auoit accompagnée en deux sanglãtes batailles, luy promettoit le triomphe entier de ses ennemis, quand Floridan considerant le rang qu'il tenoit en France, & le merite que ses Ancestres s'estoient acquis dans les Histoires fidelles, se resolut de quitter pour vn temps le myrthe, pour le laurier, & d'aller employer la force de son bras en vne occasion si celebre & si remarquable. Il communique son dessein à Lydie, qui au commencement ne pouuoit se resoudre à souffrir l'Eclypse de son beau Soleil. Ses beaux yeux ne cessoient de verser vn torrent de larmes, & sa belle bouche estoit incessammét ouuerte aux souspirs & aux sanglots. Floridan luy representoit l'honneur qui le conuioit à partir: & la bresche qu'il feroit à sa reputation, si pendant que tant de braues Caualiers auoient pour tesmoins de leur valeur, les yeux d'vn si grand Monarque, il demeuroit en sa maison, auec autant d'infamie, que les autres possedoient de gloire. Que cela luy apportoit vn grand preiudice, & à luy & à sa posterité, & luy seroit desormais vn obstacle pour atteindre aux charges & aux qualitez que ses predecesseurs auoient si dignement exercée. Qu'elle ne trouuast doncques bonne sa resolution, puis qu'elle estoit fondée sur l'hõneur qui doit seruir de conduitte aux ames genereuses, & qu'elle se consolast de l'espoir d'vn prochain retour.

Ces raisons si iustes furent en fin capables d'appaiser en quelque sorte le dueil de Lydie, que Floridan pourueut de tout ce qui luy estoit necessaire pendant son absence, & laissa en charge le Chasteau où ils se tenoient à son Gouuerneur, le priant d'auoir soin de sa femme, comme de luy-mesme,& promettant de l'en recompenser,ensemble des autres seruices qu'il luy auoit rendus, si tost qu'il seroit de retour. La Garde luy promit toute fidelité,& toute assistance,en ceste affaire,& d'y exposer mesme sa propre vie, s'il en estoit besoin. Mais le traistre garda mal sa promesse,ainsi que nous verrons par la suitte de ceste histoire. Apres que Floridan fut party,auec vn équipage digne de sa grandeur, la Garde alla treuuer son pere, pour voir ce que l'on disoit, & pour decouurir s'il n'auoit pas eu le vent de ce mariage.

Cleon l'ignoroit : mais neantmoins il auoit sourdement appris que son fils entretenoit vne Damoiselle en Auuergne, en ce Chasteau,dont nous auons desia parlé. Cela la faschoit fort, & il eust volontiers empesché ces amours & chassé se suject de cette place, s'il eust peu : mais elle estoit si forte & si bien gardée, que personne n'y pouuoit entrer, sans la permission de celuy qui en auoit le gouuernement. D'autre part, il auoit peur de faire desplaisir à ce fils qui estoit vnique en sa maison, & qu'il aymoit à l'esgal de luy mesme. Si tost qu'il veid le Gouuerneur, il commença à se plaindre, & à luy tenir ce langage. *Ie n'eusse iamais creu* (La Garde) *que vous eussiez procedé au gouuernement de mon fils comme vous auez faict. Ie fis eslection de vostre personne, comme d'vn sage Gentil-homme, qui ne doit auoir pour but que l'honneur & la reputation. Mais au lieu de reprimer*

primer les folles passions d'une ieunesse, vous auez non seulement presté vostre consentement à ses desirs : vous encores vous luy auez seruy de support. Est-ce cy le fruict que i'esperois de la nourriture qu'il deuoit receuoir de vostre main ! O Dieu quelle gloire auez vous acquise ! I'ay appris que vous auez changé la qualité de Gouuerneur, en celle de maquereau, non indigne de Gentil-homme, & qui vous fera porter desormais vne marque sur le front, que vous n'effacerez iamais. La Garde ayant ouy ce discours, & piqué iusques au vif par vne telle iniure, respondit à Cleon en ces termes : *Monsieur vous me faictes vn grand tort de m'auoir en vne si ville estime. Si vn autre que vous, & qui fust de ma qualité, me tenoit ce discours, ie perdrois la vie ou i'en tirerois ma raison. Ie n'ay iamais appris à Monsieur vostre fils que tout exemple d'honneur, & de vertu. Les rares dons dont il est accomply en pourront tousiours donner vn fidel tesmoignage. S'il a esté transporté d'amour, ie n'en suis pas cause. L'amour est vne si violente ardeur, qu'il est bien difficile de l'esteindre. Ie pense que vous l'auez assez experimenté, lors que vostre aage vous conuioit à le seruir. Ie puis neantmoins dire auec asseurance que les amours de Floridan ne m'ont iamais esté cogneuës, iusques à tant qu'il me fit appeller pour tesmoin, & qu'il espousa en ma presence, vne honneste Damoiselle, qu'il cherit, & qu'il tient maintenant pour sa femme & dont il a eu vn fils. Appellez vous maquerelage, ce qui se faict par la voye de l'Eglise, & par consentement des parties ? Pouuois-ie desormais separer ce que Dieu auoit conioinct ? Quand vous considererez bien tout, vous trouuerez que ie ne suis si coulpable que vous me faites.* Il voulut continuër ses excuses, lors que le pere ne pouuant supporter d'auantage le regret qu'il ressentoit

de ceste clandestine alliance, l'interrompit par ces paroles. Mon fils est doncques marié sans mon consentement, & auec vne fille desbauché, & de bas lieu? O Ciel puis-ie bien ouyr ceste nouuelle sans mourir! Est-cecy l'alliance que i'esperois de faire pour la grandeur de nostre maison. Halla Garde vous m'en deuiez aduertir plustost, & i'y eusse apporté le remede qu'il y falloit apporter. Si ie l'eusse fait (respond le Gouuerneur) il y alloit de ma vie, mais si vous me voulez croire, & me recompenser de ma peine, ie sçay vn moyen pour tirer dehors ceste femme, & pour l'enuoyer en vn lieu, dont vous n'orrez iamais parler. Si vous le faictes (dit Cleon) ie promets de vous recompenser si dignement que vous aurez suject de viure content le reste de vos iours. Le gouuerneur le prie de luy laisser manier l'affaire, & l'asseure qu'il s'y comportera si dextrement qu'il n'aura occasion de se plaindre de luy. En ceste resolution, ce meschant perfide part de la maison du pere, pour s'en retourner en Auuergne, & durant le chemin il inuente la plus grande trahison dont on aye iamais ouy parler. Auant que d'arriuer au chasteau où estoit Lydie, il s'abille de noir, & en cét accoustrement il se presente à la maistresse de Floridan tout triste, & les larmes aux yeux. Helas Madame (ce dit il) la grande perte que nous venons de receuoir, vous & moy! Vous auez perdu vn tel mary, qu'il est impossible que vous en recouuriez iamais vn sẽblable, & moy le meilleur maistre du monde. Nous auons du subject de nous plaindre. Tout nostre espoir est mort auec Floridan, qui a esté tué en vne bataille. La dolente Lydie tombe à ces tristes mots par terre pasmée. Sa Damoiselle de chambre auec la Garde,

taschent à luy faire reprendre ses esprits,& à la consoler. Lors qu'elle se recognoist, elle profere de si pitoyables plaintes qu'elles seroient capables d'esmouuoir les pierres, & les marbres. Ha ! fausse fortune (disoit ceste miserable) m'auois-tu colloquée en vn si haut throsne de gloire, pour m'en faire cheoir si promptement. A qui auray - ie desormais recours, puis que i'ay perdu le soustien de mon heur, & de ma vie. I'ay abandonné mes parens, qui se mocqueront maintenant de moy, si ie me retire vers eux. Pour suiure Floridan ie me suis renduë odieuse à tous mes amis. Iray-ie vers son pere ? Il me tiendra pour vne impudique, & au lieu de me traicter comme sa belle fille, il voudra me faire punir comme coulpable. Acheuant ce discours elle s'esuanoüyt derechef : cependant la Garde la faict emporter en sa chambre, & coucher sur vn lict, où elle pleure, crie & se tourmente : mais c'est la maniere des femmes, qui pleurent & rient à mesme temps, & de qui l'amour (comme l'on dit) & la douleur ne durent que l'aage des animaux qu'on nomme Ephemeres, qui ne viuent qu'vn iour. L'exemple de Lydie me seruira de caution. Quand elle a bien crié & appellé à son secours la mort, triste recours des miserables, la Garde la vient veoir,& apres quelques discours & quelques plaintes sur le suiect de leur commun desastre, ce traistre tient ce langage: Vous sçauez (Madame) que les choses que la mort rauit, ne retournent plus au monde. Il n'est plus temps de nous consumer aux souspirs & aux regrets, mais de donner ordre à nos affaires. Floridan n'est plus en vie pour nous assister à nostre besoin. Vous estes denuée de tout support, comme moy de maistre. On ne vous adu oüera iamais pour

sa femme, de sorte que ny vos parens ny les siens ne vous traicteront iamais suiuant vostre merite. Si vous voulez tédre l'oreille à vn aduis salutaire que ie vous donneray, vous pourrez viure desormais, sinon auec tant de fortune que vous auiez, pour le moins en vne paisible condition Ie fay tant de conte de vos perfections, que si vous voulez me receuoir pour vostre espoux, ie m'efforceray desormais de vous rendre, non seulement tout deuoir de mary : mais encore de seruiteur, quand ie n'aurois autre consideration que vous auez esté la femme de mon maistre. Si vous considerez l'estat où vous estes reduicte, & ma cōdition, la chose ne vous semblera pas si desauantageuse que vous pourriez estimer de premier abord. Ie suis Gentil-homme d'assez bon lieu, qui ay encores en Poictou deux mille liures de rente. Si nous sommes contraincts à desloger de ce lieu, nous y passerons le reste de nos iours auec tant de contentement, que nous auons maintenant de desplaisir.

Lydie oyant ce discours, ne sçauoit que luy responde, tant elle se trouuoit confusé. D'vn costé elle se representoit l'honneur qu'elle auoit eu d'espouser vn si grand Seigneur, dont elle auoit vn fils, qui selon le droict diuin & humain, deuoit vn iour posseder soixante ou quatre vingts mille liures de rente. La mort si fraische & si recente de Floridan, & les reproches qu'on luy pourroit faire de l'auoir peu aymé, si elle consentoit si tost à ceste amour, se representoit deuant elle. D'autre part sa misere presente offroit deuant ses yeux le peu de support qu'elle pouuoit receuoir de ceux qui luy appartenoient, & le peu de moyen qu'elle auoit pour faire authoriser son mariage. Ces dernieres considerations meslées auec l'apprehen

prehẽsion de deuenir plus miserable qu'elle n'estoit, eurent tant de force, qu'elle fut induitte à cõsentir à la recherche de la Garde. Par cét exemple nous pouuons remarquer l'inconstance de ce sexe, plus variable que la giroüette d'vne tour, & plus mouuant que le sable. C'est vn rare oyseau qu'vne femme constante. Nos siecles n'en produisent plus, & s'ils en ont produict quelqu'vne, la semence en est perduë. Voila doncques comme ce traistre ayant la volonté de cette legere, paruient au but qu'il auoit tant desiré. Sans doute il y auoit long-temps qu'il en estoit amoureux, mais iamais il n'auoit osé declarer son amour, pour le respect de son maistre, & pour la peur qu'il auoit d'estre chastié de sa temerité. Ils accomplissent doncques leur mariage en cette sorte : C'est que la Garde faict venir le Curé du prochain village, & en presence d'vn des domestiques qui luy estoit affidé, il espouse Lydie, & soüille perfidement la couche de celuy à qui il auoit autresfois dõné contraires instructions. Apres auoir asseruy ses desirs durãt l'espace de quelques iours, il dit à Lydie, qu'il auoit appris de bonne part, comme le Pere de Floridan le menaçoit de leur enuoyer vn Preuost pour se saisir de sa personne, disant qu'elle auoit retenu plusieurs bagues & joyaux appartenans à feu son fils: que pour euiter cét inconuenient, il estoit d'aduis que tous deux se deuoient retirer en Poictou, en la maison qu'il y auoit, où ils pourroiẽt desormais passer leurs iours sans aucun trouble. Lydie veut ce qu'il veut, & se remet à son iugement, pour disposer de sa personne, comme celuy qui a toute puissance sur elle. Ils disposent doncques de leur depart, & emportent ce que Lydie a de plus precieux, & font tant par leurs iournées qu'ils

qu'ils arriuent en Poictou, en vne maison où se tenoit le frere aisné de la Garde. Apres y auoir sejourné quelques iours, le traistre dit à Lydie qu'il veut faire vn voyage vers le Pere de Floridan, pour tirer de luy ce qui luy estoit deub de reste de ses gages, pour tascher à receuoir quelque digne salaire des longs seruices qu'il luy a rendus au gouuernement de son fils: l'asseure de reuenir bien-tost, pour viure desormais auec elle en toute sorte de liesse, & en sa presence il la recommande à son frere, & à sa belle sœur, & les prie de luy faire le meilleur traictement qu'il luy sera possible. Cependant il aduertit secrettement son frere, que sept ou huict iours apres son despart, il la chasse & mette hors de sa maison, & qu'on n'en entẽde plus parler. Indignité la plus cruelle qui se puisse iamais imaginer, ainsi que vous apprendrez tout presentement. La Garde part doncques, & arriue en peu de temps en la maison de Cleon: Si-tost qu'il le void, il luy apprend le beau traict dont il a vsé enuers Lydie, & les moyens qu'il auoit practiquez pour s'en defaire. Le Pere de Floridan aise au possible, l'embrasse mille fois, & luy donne telle recompense qu'il veut. La pauure Dame, qui ne songe point à toutes ces trahisons, n'auoit pas encores acheué de demeure six ou sept iours au logis du frere de la Garde, que ce cruel la va treuuer sur la minuict à sa chambre, il l'esueille, & comme tout effrayé, il luy apprend qu'vn Preuost des Mareschaux est au village prochain pour venir se saisir de sa personne à la poincte du iour, suiuant vne permission qu'il a, à la requeste du Pere de Floridan, & luy dit que ce luy seroit vn grand creue-cœur, s'il la voyoit ainsi mener prisonniere, de sorte qu'il luy conseilloit de se leuer promptemẽt, & de gaigner au

pied

pied pour sauuer sa vie. La miserable bien estonnée, respond qu'il n'y auoit d'aparéce, qu'elle sortist à vne heure si indeuë, sans sçauoir où tirer, sans secours, ny sans compagnie. L'autre luy repart, que c'est vn faire le faut, & qu'il n'est pas temps de discourir, parce que peut estre le Preuost estoit desia en campagne. Ainsi bon gré, ou malgré qu'elle en ayt, elle est forcée de sortir du logis en cotte, & auec vn habillement de teste. La peur qu'on luy auoit imprimée luy fit gaigner vne prochaine forest, où elle marcha tout le reste de la nuict, en pleurant, sans tenir ny chemin, ny sentier. Les ronces & les espines l'arrestoiét souuent par ses blonds cheueux, dont elle en laissoit des marques en plusieurs lieux. Toutesfois elle ne s'en soucioit gueres, estimant que bien-tost elle mourroit de faim, ou bien que quelque cruelle beste affamée la deuoreroit. Elle y chemina cette nuict, & presques tout le long du iour suiuant, sans treuuer personne viuante, ny maison aucune, sinon sur le soir, qu'ayant ouy abbayer des chiens, elle tourna ses pas de ce costé, & elle apperçeut vne grange, & vne vieille femme, qui y ramenoit vn troupeau de brebis. S'estát approchée, elle la pria de luy donner à boire, si elle auoit de l'eau. Cette bonne femme la regardant, & la voyant toute eschéuelée, & toute sanglante, en eut compassion, & la mena dans sa cabane, où elle la fit repaistre de ce qu'elle auoit. Lydie auoit encores vne bague d'or qu'elle luy donna le lendemain au matin, en recompense de son bon traictement, & se vestit d'vne meschante robbe que la vieille & son mary luy baillerent en échange de sa cotte. En cét habit elle s'en alla de Chasteau en Chasteau, & de village en village demãdant sa vie, incogneuë, & habillée en pauure gueuse.

Quel

Quel creue . cœur ressentoit- elle en son ame, de se voir si miserable, elle qui s'estoit veuë autrefois tant honnorée. Que si la crainte de perdre son ame ne l'eust retenuë, elle se fust donnée plus de cent fois la mort de sa propre main.

Quand la Garde seroit de nature sauuage, & engendré d'vn Tigre, ie croy qu'il en auroit compassion s'il la voyoit reduite en ceste extremité.

L'infortunée fit tant de chemin, croyant tousiours qu'on la poursuiuoit, qu'à la fin apres beaucoup de tours, & de destours, elle arriue à Laual au pays du Maine. Elle entre dans la ville, & comme les autres mandians, elle s'arreste à la porte du Chasteau, & y demande l'aumone. La Dame de Laual, qui viuoit en ce temps, grande aumosniere s'il en fut iamais, venoit de la pourmenade lors qu'elle apperçeut ceste gueuse qui luy demande l'aumosne. Son langage autre que celuy du pays fit que ceste vertueuse Dame s'informa d'elle de quelle contrée elle estoit. L'autre luy respond qu'elle estoit vne pauure femme de Picardie, qui venant d'vn pelerinage auoit perdu son mary par les chemins : & que pour viure, elle estoit contraincte de quaimander. La Dame l'ayant de plus prés regardée, & ayant remarqué en elle, ie ne sçay quoy qui ressentoit son bien, encores que Lydie eust le visage tout barboüillé, luy dit: si elle voudroit bien la seruir, pour nettoyer la vaisselle de la maison. L'autre s'y accorde, & dés l'heure mesme elle s'employe à ce vil exercice. Apres qu'elle y eut demeuré quelque téps, elle ne peut si bien receler les traicts de sa beauté, quoy qu'elle se defigurast, & qu'elle portast vn chapperon gras, & vne robbe de mesme, qu'vn vieil seruiteur du logis, qui auoit la charge de l'argenterie

en

en deuint amoureux. Il estoit veuf & riche & n'auoit iamais eu aucũs enfans de sa premiere femme. Il parla souuent de mariage à Lydie, qui s'excusoit sur sa pauureté & le vieillard luy remonstroit qu'il auoit assez de bien, & pour luy, & pour elle. Iugez encores vn peu de l'inconstãce de ceste femme. Sous l'espoir d'auoir quelque peu de tresue de ses mal-heurs, & de passer desormais le reste de sa vie auec quelque repos, elle s'accorde d'espouser cét argentier, pourueu que la Dame leur maistresse y consente. Nostre amoureux transsy ayant tiré ceste joyeuse response de Lydie, va vers Madame de Laual, & se jettant à ses genoux la supplie que pour tant de seruices qu'il luy à rendus, elle luy vueille accorder vne demande, qui ne la peut en rien incommoder. Leuez vous (dit-elle) pourueu qu'elle soit raisonnable, ie vous l'octroye. Ma requeste est (poursuit l'argentier) que vous me permettiez d'espouser Lydie: la Dame oyant ceste requisition, & considerant l'ardeur dont il estoit porté, luy en dõna la permission. Alors les nopces se firent, & voilà Lydie mariée à trois diuerses personnes toutes viuãtes, encores qu'elle ignore que Floridan soit au monde. Elle est excusable pour le secõd mariage qu'elle contracta: mais pour cestuy-cy elle ne se sçauroit deffendre encores que la Garde ayt vsé en sõ endroit d'extreme cruauté. Quelques iours se passent, durant lesquels Lydie à qui l'apprehension de tomber entre les mains du Pere de Floridan auoit osté presque le sens viene à se recognoistre, & à se representer l'honneur qu'elle auoit receu d'estre l'espouse d'vn grand Seigneur, la faute qu'elle auoit faicte d'espouser si legerement la Garde, qui parauanture pourroit bien l'auoir trahie, sous quelque faux entendre, & encores

cette

ceste derniere, de prendre en mariage vn homme si esloigné de sa condition. Elle ressent vne telle douleur du ressouuenir de sa fortune passée, & de l'estat de sa misere presente, qu'elle en perd presques le boire, & le manger. Elle diminuë peu à peu comme vne fleur exposée à l'ardeur du Soleil, sans receuoir aucune humeur. Son vieillard qui l'ayme plus que luy-mesme, s'estonne, & participe à sa douleur. Il tasche de luy donner toutes sortes de contentemens, mais en vain car en fin vne maladie la saisit de telle sorte, que les Medecins desesperent de sont salut. Estant preste à rendre l'ame, & apres auoir confessé ses fautes, & receu le sainct Sacrement, elle prie son mary d'impetrer ceste requeste de la Dame de Laual, qu'elle puisse luy dire vn secret qu'elle a sur le cœur, auant que rendre l'ame : le bon homme, treuue sa Maistresse, & luy rapporte ce que sa femme luy auoit chargé, la Dame s'achemine à la chambre où Lydie estoit gisante. S'estant assise aux pieds de son lict, elle luy demande si elle auoit besoin de quelque chose, & l'asseure que rien de sa maison ne luy sera espargné. La malade la remercia de sa courtoisie, & fait priere au Ciel, qu'il l'en vueille remunerer. Apres elle fait retirer de sa chambre tous ceux qui y estoient, hormis la Dame, & son mary ; puis elle leur expose ce qu'elle estoit, & commence par le lieu de sa naissance, & par ses parens. Elle leur conte en suitte comme Floridan se rendit amoureux d'elle: la sorte qu'il l'emmena en Auuergne, comme il l'espousa, & comme il partit pour aller à la guerre, la nouuelle de sa mort à elle apportée par la Garde. Ses secondes nopces, la cruauté de son frere, & en fin en quelle maniere, craignant la colere du Pere de Floridan, elle arriua à Laual. Cette bonne

bonne Dame ayant appris tout le ſuccez de ceſte aduenture, ſe mit à pleurer de compaſſion qu'elle euſt de tant de maux ſoufferts par ceſte pauure miſerable. Elle taſcha de luy faire reprendre courage, & enuoya chercher les plus excellents Medecins du pays pour la guerir: mais c'eſtoit trop tard. Dieu la retira peu de temps apres de ce monde, plein de miſeres & d'ennuis, pour luy donner vn lieu exempt de paſſion. La Dame de Laual la regretta fort: mais particulierement le bon vieillard qui l'auoit eſpousée, conçeut vn ſi grand deſplaiſir de ſon treſpas, qu'il la ſuiuit incontinent apres, faiſant voir par là qu'il luy eſtoit impoſſible de ſuruiure celle en qui il auoit logé tout ſon bon-heur, & laquelle il tenoit plus chere que luy meſme.

Cependant que ces choſes paſſent de la ſorte, Floridan reuient de la guerre, tout couuert de palmes & de lauriers, qui seront bien toſt changez en aches & en cyprez. Il penſoit treuuer à ſon Chaſteau ſa Maiſtreſſe, mais il n'y a que la Garde auec quelques domeſtiques. Le traiſtre faiſant bonne mine court pour le ſaluër, tout triſte en apparence. Floridan luy demande nouuelles de ſa femme & de ſon fils: & l'autre luy reſpond que ſon fils eſt en bon portement, mais que la mort qui rauit toutes choſes a mis ſa femme dans le tombeau. Ie vous laiſſe maintenant à iuger quel tourment il reſſentit. Il demeura immobile de douleur, & apres il verſa vn deluge de larmes, & profera des regrets que la douleur appren. à ceux qui ſont touchez de pareille afflictiō. Mais voyāt enfin que la mort n'a point d'oreilles, ny de cœur pour entendre nos cris, ou pour s'en eſmouuoir, il voulut rendre les deuoirs que l'on doibt aux morts.

Il fit faire les obseques de sa femme, fit prier Dieu pour son ame, prit vn accoustrement de dueil, & fit habiller toutes ses gens de méme. O que s'il eust sceu ce qui en estoit, quelle cruelle vengeãce eust-il exercée cõtre la Garde! il n'y a supplice tant cruel soit-il qui peust égaler celuy qu'il luy eust fait souffrir. Encor n'eust-il sceu le punir suiuant qu'il l'auoit merité. Aussi ce perfide, si-tost que ce ieune Seigneur fut reuenu de la guerre, prit incontinent congé de luy, sous pretexte qu'il se vouloit retirer, & qu'il estoit las de suiure la Cour. Floridan luy fit donner vne honneste recõpense, au lieu qu'il meritoit vne cruelle punition. Comme il se fut retiré en Poictou, vn seruiteur de Floridan, à qui le valet de la Garde auoit conté toute la trahison, tire vn iour sõ Maistre à part, & luy apprend qu'il portoit le dueil d'vne personne qui estoit en vie. Il luy recite ce qu'il en auoit appris: la menée de son Pere, & de la Garde, & luy asseure qu'il estoit allé auec Lydie en Poictou. Floridan bien esbahy de cette nouuelle, & plus encores de la trahison de la Garde, iure qu'il s'en vengera, & de ce pas prend cinq ou six de seruiteurs bien armez, & s'achemine vers le Poictou. Il faict tant par ses iournées qu'il arriue à la maison du frere de la Garde. Il luy demande qu'est-ce qu'est deuenuë vne ieune Dame, que son frere laissa dans sa maison. L'autre luy respond, qu'à la verité il auoit logé quelques sept ou huict iours vne ieune Damoiselle chez luy: mais qu'elle estoit puis apres partie sãs qu'il eust eu pouuoir de la retenir. Ha traistre, dit Floridan, vous estes cause de sa mort, si elle est morte, mais asseurez-vous que i'en auray la raison en temps & lieu. Ce disant, il va & cherche les lieux d'alentour, & de fortune il arriue

riue à la grange de la pauure femme qui l'auoit logée. Il sçait d'elle la funeste auanture de sa femme, & passant plus outre dolent & affligé, va tant de costé & d'autre, qu'ẽfin il arriue à Laual, desesperé de trouuer ce qu'il cherchoit. Et bien que le Seigneur du lieu fust son parent, il ne vouloit pas pourtant loger chez luy, car il auoit resolu de ne se faire point connoistre qu'il n'eust nouuelles de ce qu'il cherchoit. Le Comte de Laual l'ayant rencontré comme il vouloit entrer en vne hostellerie, & iugeant à sa mine qu'il estoit, le pressa tant, qu'il le mena à son Chasteau sans toutesfois le connoistre. La Comtesse le receut auec toute sorte de bonne chere, suiuant l'honneste courtoisie, qui se pratique en France entre la Noblesse. Apres souper, la Dame de Laual luy recita l'auanture qui estoit arriuée en leur maison depuis quelques iours, non sans ietter des larmes: Floridan oyant ce qu'il ne cherchoit pas, fut à l'heure saisi de tant de douleur, qu'il cheut à terre esuanoüy. Le Comte & son espouse croyans que ce fust quelque defaillance, coururent à l'eau & au vinaigre pour luy faire reprendre ses esprits. Quand il reuint à soy, il ietta vn profond souspir, & puis en voix basse & debile, il profera ces paroles: *Ha cruelle mort, qui m'as rauy celle pour qui i'ay tant pris de peine en la cherchant, que tardes-tu d'acheuer le reste de ta cruauté.* A ces mots le Comte & la Comtesse conneurent que c'estoit Floridan. Ils tascherent de le consoler, mais son mal estoit trop grand. Quand il venoit à se rameñteuoir la trahisõ de la Garde, la simple credulité de Lydie, & sa facilité à entendre si tost à vn nouueau mariage, il creuoit de despit, de sorte qu'abhorrãt le lieu où il se trouuoit, il commanda à l'vn de ses gens de

faire promptement brider son cheual pour partir sur le champ. Quelques prieres que luy sçeussent faire ses parens, il ne fut iamais possible de l'arrester. Il chemina vers Paris toute la nuict, sans reposer, tousiours souspirant & se plaignant. Au poinct du iour il repeut quelque peu, & reposa : mais auec mille fantaisies, & mille imaginations. Celuy estoit son ennemy, qui s'ingeroit de le consoler. Estant arriué à Paris, il alla descendre à son ancien logis, & se mit dans vn lict, accablé de douleurs & d'angoisses. Là il se mit à detester la cruauté de son pere, & la trahison de la Garde. *O cruel Pere!* (disoit-il) *vous auez creu me procurer du bien, en me priuant de ce que i'auois aussi cher que moy-mesme, & pensiez en ce faisant traicter vne autre alliance plus aduantageuse pour moy selon vostre opinion: mais vous ne consideriez pas la force de l'amour, & mon inclination qui ne pouuoit estre forcée que par la mort: & quel fruict receurez vous de vostre cruauté, sinon que vous ne verrez iamais plus celuy, pour qui vous auez eu autresfois tant de soy? Et toy perfide & cruel, qui non content d'auoir abusé mon espouse, & souïllé par la plus grande trahison du monde ma couche, as encores exposé à toutes sortes d'inhumanitez celle que tu estois obligé d'honnorer, ie n'ay d'autre regret en la fin de mes iours, que de ce que ie ne puis te payer comme tu merites, & laisser à la posterité vne marque memorable de iuste vengeance. Ie prie à Dieu qu'il l'exerce pour moy, il est iuste Iuge, ie ne doute point que tu ne ressentes l'effect de sa Iustice diuine, quoy qu'il tarde. O miserable Lydie que vous fustes bien credule & plus encores prompte à quitter nos amours! Helas! ie vous excuse. La misere où vous estiez reduicte, estant abandonnée de tout le monde, estoit capable de forcer à cette extremité la plus constante du monde.*

Floridan

Floridan passoit les iours & les nuicts auec tant de douleur, qu'enfin son corps ne pouuant plus supporter tant d'angoisses, & estant saisi d'vne violente fiéure, son ame fut contraincte d'en desloger, & de payer à la Nature le commũ peage des mortels. Son Pere qui sceut aussi tost son trespas que sa maladie, & ayant reconneu, mais trop tard, sa faute, en reçeut vn si grand desplaisir, qu'il s'en mit dans le lict, où il mourut dans peu de iours. Et auant sa mort il fit son testament, & disposa de ses biens, instituant heritier vn sien frere, d'où sont issus ceux qui portẽt maintenant le nom de sa maison, braues & genereux Caualiers s'il y en a au monde. Quant au bastard de Floridan (ainsi appelloit-il Gentian, qui estoit pourtant legitime) il luy legua certaine somme de deniers. Le perfide la Garde estoit cependant en Poictou, où il se maria, bien aise de la mort de Floridan, de qui il ne pouuoit euiter le chastiment, s'il eust dauantage vescu. Le ieune Gentian fut instruit aux bonnes lettres dés sa plus tendre ieunesse, où il profita si bien, que pour son sçauoir & pour sa preud'hommie le Roy le fit Euesque de Tarbes, en l'aage de vingt ans. Chose rare en ce temps, où l'on regardoit plus au merite, qu'au lustre de la maison. Comme il estoit en son Euesché, la Garde estant en sa maison, commence à se ressouuenir de la trahison qu'il auoit commise enuers Floridan, & de la cruauté exercée contre la pauure Lydie. Le souuenir de sa trahison, & de sa cruauté, luy picque si viuement le cœur, qu'il ne peut auoir aucun repos en sa conscience. Le remords qu'il a d'auoir perpetré vn si grand crime, luy sert de bourreau perpetuel. En fin accablé de regrets, il se couche au lict malade, où il maudit sa mal-heureuse vie. Quel-

que consolation que des bons Religieux luy donnent pour remede à son mal,il ne peut bannir le desespoir qui s'est emparé de son ame.En fin estant prest à rendre son mal-heureux esprit, il recite publiquement sa trahison,& le succez de l'auanture que nous auons racontée, & charge vn sien fils vnique qu'il auoit, d'en escrire l'Histoire tout au long, & de la porter à l'Euesque de Tarbes, & de luy demander pardon du tort qu'il luy auoit fait.Son fils apres son trespas se dispose à executer sa volonté, & se met en chemin.Mais il meurt en vne hostellerie proche de la demeure de l'Euesque.En mourant il charge son hoste d'accomplir ce qu'il n'auoit peu faire. L'hoste apres son deceds prend le memoire, & le rend à l'Euesque.Luy qui iusques à lors s'estimoit estre bastard de Floridan,met en procez ses parens qui ioüyssoient du bien de son Pere, produit le contract de mariage que la Garde auoit tousiours retenu, & l'attestation du Curé.La Cour de Parlement retenant la connoissance de la cause, apres auoir meurement pesé cette affaire,reconnoit qu'à la verité l'Euesque Gentian est vray, & legitime fils de Floridan, & que par consequent l'heritage luy appartiẽt de droict:neantmoins pour ne dissiper point vne si grande maison qui eust peu estre ruïnée si elle tomboit entre les mains d'vn Prestre, elle ordonna que l'heritage ne seroit point osté à ceux qui le possedoient: mais qu'vne pension de dix mille liures de rente annuelle seroit seulement payée à l'Euesque pour en iouyr sa vie durant:declarant en outre, bon & valable le contract de mariage passé entre Floridã & Lydie,& Gentian leur fils legitime, à qui il fut permis de prendre & de porter les armes de la maison. Voila l'histoire Tragique & lamentable

mentable de ces deux infortunez amoureux. Ie l'ay escrire succinctement. Si i'eusse voulu m'estendre, il eust fallu composer vn gros volume, & non vne simple narration. Passons maintenant au recit d'vne autre non moins funeste & pitoyable.

DE LA CRVELLE VENGEANCE *exercée par vne Damoiselle, sur la personne du meurtrier de celuy qu'elle aymoit.*

HISTOIRE X.

CRuelle vengeance que tu as bien souuent du pouuoir sur les hommes! Tu bannis la raison de l'ame, & sans te soucier de sa perte, tu reduits les personnes en de telles extremitez, qu'elles executent des entreprises si horribles, qu'à peine ceux mesmes qui le voyent en peuuent imaginer les effects. Mais particulierement le sexe qui est le plus benin, est subiect à cette passion. Mille histoires en rendent tesmoignage & particulierement cette-cy que ie donne à la posterité pour l'vne des plus pitoyables & tragiques qu'on puisse lire.

Du temps que le zele inconsideré de Religion armoit nos Prouinces les vnes contre les autres; que les sacrileges, les meurtres, les vols, les rauissemens, & les autres maux infinis estoient en regne, & le plus fleurissant Royaume de la Chrestienté deschiré de toutes parts, il y auoit vn Gentil-homme François, qui apres auoir rendu vne infinité de marques de sa valeur & de son courage en Hongrie contre les infi-

delles, retourna au pays de sa naissance. Ie le nommerois de son propre nom, & dirois le lieu de son origine: mais pour le mal-heur arriué à sa maison, ie m'en tairay pour le presẽt, & l'appelleray Adraste. Le long-temps qu'il auoit demeuré sans voir ses parens & ses amis, fit qu'à son arriuée tous accouroient à sa maison pour le voir & pour le saluër. Ce n'estoient que resioüyssances & compliments reciproques. Apres qu'il y eut seiourné quelques mois, fasché de suiure desormais le train des armes, & importuné de ses plus proches, il se resolut de s'arrester aupres de ses amis, & de prendre femme. Il auoit honnestement des moyens, & auoit acquis assez de reputation parmy les hommes, de sorte qu'il estoit recherché de l'alliãce de plusieurs nobles familles. Il épousa doncques vne Damoiselle fort sage, fort vertueuse, & pourueuë de beauté & de noblesse, autant qu'autre du pays. Ils passerent quelques années ensemble sans auoir lignée, heureux s'ils n'en eussent iamais eu. Tant de subjects de mal-heurs n'employeroient pas maintenant ma plume à descrire vne histoire si sanglante. En fin ils eurent vne fille, que le Ciel & la Nature doüerent à sa naissance d'vne beauté si rare, qu'à peine en eust-on trouué vne pareille en toute la Prouince. Nous l'appellerons Fleurie. Le Pere & la Mere la firent instruire en sa plus tendre ieunesse en toutes sortes d'honnestes gentillesses: comme à ioüer de l'espinette & autres instrumens, à chanter en musique, à lire, à escrire, & à peindre, où elle profitoit si bien, qu'elle surmontoit le desir des personnes qui en auoiẽt la charge. A mesure que ses ans croissoient, ses perfections croissoient pareillement: de sorte qu'à l'âge de 13. à 14. ans, le bruit de sa beauté & de sa bon-

ne

ne grace couroit par tout le pays. Et parce qu'elle estoit fille vnique & accomplie de tant de rares dons, plusieurs Gentils-hommes d'illustre maison venoiét au logis du pere, taschans de la seruir, & en acquerir auec le temps la possession. Le Pere comme personne pleine de courtoisie, les receuoit tous honnorablement, sans demonstration d'amitié aux vns plus qu'aux autres; car il voyoit que sa fille n'estoit pas encores en aage d'estre mariée, joinct qu'il y vouloit pẽser meurement auant que la marier. Il n'auoit que cét enfant qu'il aymoit à l'esgal de luy-mesme, & il desiroit de le pouruoir selon son desir. Tandis toute la fleur de la Noblesse du pays abordoit chez luy. On ne voyoit que courses de bagues, & autres semblables exercices: chacun pretendoit à gaigner les bonnes graces de Fleurie, les vns d'vne façon, les autres d'vne autre. Plusieurs composerent des vers à sa loüãge, d'autres taschoient par leurs belles paroles, & par leurs plaintes amollir son cœur, sur qui l'Amour n'auoit encores decoché le traict qui le fait redouter des hommes & des Dieux. Elle se rioit de tous indifferemment, & les entretenoit de mesme, sans tesmoigner aucune particuliere faueur. Son Pere se tenoit le plus souuent en vne sienne maison de plaisance, bastie aux bords d'vn coulant ruisseau, dont l'on voyoit la source au pied d'vn haut rocher voisin de cette demeure. Il y auoit aussi tout proche vne grande forest plantée d'arbres si épais, que le Soleil ne les perçoit iamais. Desia le grand Henry auoit donné la paix à son peuple, & l'Estranger auoit vuidé nos Prouinces, de sorte que chacun viuoit & dormoit en asseurance en sa maison. Vn iour comme Fleurie, accompagnée de quelques autres Damoiselles voisines, qui la ve-

noient souuent visiter, estoit aux bords de ce coulant ruisseau, sous des saules verds, & qu'elles y passoient la chaleur du iour à diuiser, & à se gausser entre elles des hõmes, & qu'elles asseuroient que la plus grande partie d'eux n'est que dissimulation, & qu'inconstance; & qu'il faut bien que les filles au siecle où nous sommes, prennent bien garde à elles, afin de n'estre point abusées, la belle Fleurie prit vn luth, & puis mariant sa diuine voix au son de cét instrument, elle se mit à chanter ces vers contre l'Amour.

Auant que ie m'engage à ce Dieu des Amours,
De qui la tyrannie est par tout si conneuë:
Ie prie aux Immortels, qu'ils retranchent mes iours,
Et qu'ils couurent mes yeux d'vne eternelle nuë.

Ie despite ses traicts, mon cœur est vn rocher,
Aussi dur pour ses coups, comme il est insensible:
Il a beau contre moy ses flesches decocher,
Il trouuera tousiours que ie suis inuincible.

Toute la compagnie prenoit vn singulier plaisir à ouyr la douceur incomparable de sa voix meslée aux accords du luth, lors qu'vn ieune Gentil-homme passant le long de ce riuage, planté (comme nous auons dit) de saules verds, s'arresta oyant cette voix Angelique. Et pour mieux l'entendre, il s'approcha tout doucement, le plus à couuert qu'il peut de cette belle trouppe.

A l'heure le Soleil commençoit à plonger ses rayons dans l'Occident & les ombres se preparoiét de couurir la face de la terre, tandis que ce beau Soleil, qui ioüoit de l'instrument, & qui chantoit si melodieusement, allumoit les lieux d'alentour de si clairs rayons, qu'il sembloit que l'autre qui luit dãs le Ciel, courust plus viste que de coustume, pour se cacher, de honte.

honte. Si-tost que ce Gentil-homme eût ietté les yeux sur ce nouuel Astre, l'excez de sa lumiere l'esbloüit si bien,& l'estonna si fort,que tirant vn grand souspir du profond de son estomach, il tomba de son haut tout estendu. Au bruit qu'il fit en souspirant,& tombant à terre,ces Damoiselles se leuerent sur pieds toutes effrayées.Vne plus courageuse que les autres, s'estant approchée du lieu où l'on auoit ouy le bruit, & y ayant treuué vn homme estendu à la renuerse, elle se mit à crier, & à proferer ces paroles : *O Dieu qu'est ce que ie voy ? C'est mon Cousin Lucidamor.* C'estoit vn Gentil-homme des plus accomplis du monde.Il ne faisoit que de reuenir d'Italie,où il auoit acquis tant de gloire parmy ceux qui y font les exercices, qu'il estoit estimé le plus adroit Caualier de son temps. Il estoit doüé d'vne beauté si excellente, que sans doute l'infidel époux d'Oenone luy en eust quitté le prix.A peine auoit-il alors vingt-ans.Iamais aucune beauté n'auoit peu rien gaigner sur sa franchise. Toutes luy auoient esté iusques à ce moment indifferentes.Mais ayant veu paroistre cette belle clairté, qui doit estre desormais la lumiere de son ame,il perdit au mesme instant sa liberté auec ses sentimens, contraint de se rendre sans faire de resistance. Il n'y auoit que trois ou quatre iours qu'il estoit reuenu à sa maison,proche de celle du Pere de Fleurie:& chassant dans cette prochaine forest qui luy appartenoit, s'estoit esgaré courant apres vn sanglier.Le mal-heureux pensoit prendre, lors qu'il fut pris. Sa Cousine Cloris s'estāt escriée de la sorte que nous auons dit, Fleurie quitta son luth,& auec ses autres compagnes courut pour voir cette auanture. Cloris luy prit la teste, & l'ayant couché en son gyron, elle versa tant

de

de larmes, qu'ayant repris ses sentimens, il ouurit les yeux, qu'aussi tost il referma, voyant deuant luy celle d'où son mal procedoit, & en euanoüissant derechef, profera ces paroles: *O Dieux!* (dit-il) *faut il que ie meure pour auoir trop veu?* Fleurie estonnée de ce nouuel accident, ne peut si bien se contenir, qu'apres auoir consideré la beauté de ce Gentil-homme, de qui les cheueux estoient plus blonds que l'or, & le teinct plus blanc que les lys que l'on vient tout fraischement de cueillir, elle ne se retirast à part pour pleurer, tandis que les autres apportans de l'eau du prochain ruisseau, luy en arrouserent le visage, & tournerent tant, qu'elles luy firent reprendre ses esprits. *Helas Amour* (cria-il alors) *combien tes effects sont contraires à ton nom! ô dommageable regard!* Acheuant cette plainte, il ietta ses yeux d'vn costé & d'autre, & voyant tant de belles Damoiselles empeschées pour le secourir, il se leua tout honteux, & apres leur auoir fait la reuerence, dissimulant son mal, il les pria de l'excuser, s'il ne les auoit pas plustost saluées, rejettant la coulpe sur vne foiblesse qui l'auoit prins, lors qu'il s'aprestoit de s'acquitter de son deuoir. Comme il acheuoit ce discours, trois ou quatre Gentils-hommes qui le cherchoient, arriuerẽt à sõ grand regret: parce que de peur qu'ils ne s'apperçeussent de sa nouuelle amour, il fut contrainct de prendre congé de cette belle compagnie: mais auparauant il tira à part sa Cousine Cloris, de laquelle il apprit le nom de la Damoiselle qui ioüoit du luth, & qui elle estoit. Estant de retour chez luy, au lieu de se resiouyr comme il auoit de coustume, il se retira dãs la chambre à part, & puis se jettant sur son lict, il commença de tenir ce langage. *O Ciel, pourquoy m'auez-*

vous

vous eſté iuſques icy tant fauorable, puisque vous me deniez faire mourir d'vne ſi cruelle mort. Que me seruent tant de dons de Nature, s'il faut deſormais que ie paſſe les iours & les nuicts, à plaindre & à ſouſpirer ? Helas ! Amour, que tu te venges bien maintenant de moy. I'auois iuſques icy meſprisé ton pouuoir : mais maintenant ie voy bien qu'il n'eſt puiſſance mortelle qui puiſſe reſiſter à ta force:au moins ſi i'eſperois que celle pour qui ie meurs ſi cruellement,euſt pitié de moy, i'aurois quelque conſolation en ma douleur : mais las ! quel eſpoir puis · ie auoir d'en receuoir allegement, puis que les Dieux meſmes ne ſont pas dignes de la ſeruir.

Pluſieurs autres plaintes & regrets faiſoit noſtre amoureux quand la belle Fleurie, qui commençoit deſia d'ouurir ſon cœur aux traicts de l'Amour par le ſouuenir de l'incomparable beauté de Lucidamor, que ce petit Dieu luy repreſentoit à toute heure,ſoûpiroit tout baſſemẽt lors qu'elle eſtoit couchée dans ſon lict. *D'où me vient* (diſoit-elle) *ceſte nouuelle bleſſeure ? Faut - il que ie quitte le rempart de ma franchiſe gardée ſi longuement , contre ceſte Deité , qui ne peut ſur nous que ce que nous luy donnõs. Ie veux arracher de bõne heure ceſte mauuaiſe ſemence, & paſſer deſormais mes iours, comme i'ay faict cy deuant,ſans paſſion, & ſans inquietude.* Vne fois elle faiſoit reſolution d'oſter Lucidamor de ſa fantaſie:mais venant puis apres à s'imaginer ſes graces , & ſes perfections elle eſtoit forcée de dire ; Helas ! ie voy bien Amour,que ton pouuoir eſt infiny.C'eſt en vain que ie taſche de repouſſer celuy qui donne des loix au Ciel & à la terre.

Fleurie balançoit de la ſorte , comme vn cheſne agité de deux vents contraires. Tantoſt elle eſtoit reſoluë de n'aſſubjectir iamais ſa liberté ſous les loix

de

de l'amour, & tantost elle protestoit de les recognoistre.

Cependãt que le fils de Cypris se jouë de ces deux Amants, & qu'il trauerse leurs cœurs d'vne seule flesche, il arriue qu'vne parente de Fleurie se marie: Les nopces s'en preparent en grãd pompe & magnificence. On y doit courir la bague, que la nouuelle marié doit donner auec vn bracelet de perles de grande valeur à celuy qui la gaignera. Toute la Noblesse du pays s'apprestepour y faire paroistre sa disposition, chacun y veut auoir pour tesmoins de son addresse les yeux des parfaites Beautés qui s'y doiuent treuuer. Ceux qui aspiroient à l'acquisition des bonnes graces de Fleurie, ne manquoient pas de dresser des parties. Lucidamor en fait vne auec trois de ses intimes amis. Desia tout le monde est assemblé pour auoir le plaisir des courses. En fin Lucidamor desguisé sous le nom du Cheualier de la Renommée, apres vne grande dispute l'emporte par dessus tous. Nul hormis ceux qui estoient en sa compagnie & sa Cousine Cloris, à qui il auoit declaré auparauant son entreprise ne le cognoissoit point. Apres auoir gaigné l'honneur, il s'approcha de l'eschaffaut de la mariée, qui estoit au milieu de Fleurie & de Cloris, & ayant receu de sa main la bague, & le bracelet, il attacha le diamant auec les perles, & puis ayant mis le tout au bout de sa lance, il s'addresse à Fleurie, & luy tint ce langage: *C'est vous (ô belle Deesse) qui auez remporté le prix de ces courses. Mon bras n'a esté guidé que par vous, ie n'ay point esté esclairé que par les rayons de vos beaux yeux, plus luysans que la clarté qui nous donne le iour. Ie vous supplie doncques de receuoir ce qui vous appartient si iustement.* Fleurie

tout

toute honteuse d'ouyr proferer ces loüanges, ne sçauoit au commencement que respondre, si elle deuoit prendre ou refuser le present : toutesfois ayant appris par vn signe que fit Cloris, que c'estoit Lucidamor elle le prit, & respondoit en ceste sorte : *Vostre courtoisie plustost que mon merite, vous faict tenir ce langage. Ie ne refuse point neantmoins ce que vous me presentez, car ie ne doute pas que ce present ne parte d'vn courage noble & genereux. Toutesfois c'est à condition que vous osterez ce masque, qui nous priue du bien de vous voir, & de vous cognoistre, afin que ie sçache qui ie dois remercier, & recompenser de la bonne volõté qu'il fait paroistre enuers vne personne de si peu de merite.* Lucidamor ne pouuant refuser la premiere requeste que luy fit sa Maistresse, osta son masque, & à l'heure tout le monde le recogneut. La joye qu'il auoit d'auoir emporté le prix, & de voir celle sans qui il ne pouuoit viure, augmentoit de beaucoup sa beauté naturelle. Il n'y auoit Damoiselle en la trouppe qui ne jettast les yeux sur luy, & qui ne portast desia de l'enuie à la beauté de Fleurie, qui auoit en le pouuoir d'acquerir vn si braue Caualier. Aussi s'estimoit elle heureuse de ceste acquisition, plus que si elle eust acquis le plus grand Monarque du monde. Ce fut à l'heure que les affections qui ne commençoient que de naistre s'accreurent auec telle violence, qu'ils ne pouuoient estre l'vn sans l'autre. Si quelques fois ils estoient priuez du bon heur de se voir, ils se visitoient par lettres, & se consoloient de l'espoir d'estre bien tost ensemble. Ils n'auoient qu'vn mesme desir. Iamais amour ne lia deux ames d'vne estreinte si ferme. Ils n'outrepassoient pourtant les bornes de l'honnesteté : mais attendoient que l'vnion du sainct

mariage

mariage assemblast leurs corps , aussi que leurs cœurs.

Durant que leurs affections sont plus allumées il arriue qu'vn riche Baron, que nous nommerons Clorizande, reuient aussi d'Italie où il auoit faict les exercices. Si tost qu'il fut au pays, il alla voir Lucidamor, auec qui il auoit vne grande familiarité, comme ceux qui estans pareils d'aage, & de Noblesse & d'vn mesme pays, se hantoient ordinairement. Lucidamor luy fit mille caresses, & entre autres choses le soir estans couchez ensemble, luy ouurit son cœur, & luy declara l'amour qu'il portoit à Fleurie, dont il luy fit voir le lēdemain vn pourtraict racourcy, tiré naifuement. Clorizande n'eut pas plustost apperçeu le tableau, que les perfectiōs d'vne telle beauté le rēdirent si viuement espris, qu'il en perdit tout repos. Il dissimule neantmoins sa passion, ayant loüé son amy du iugement qu'il auoit fait paroistre en l'election d'vn si diuin sujet, il s'offrit de l'assister en toutes occasions contre toutes sortes de riuaux, dont le nombre estoit infiny. Lucidamor l'ayant remercié, ils firent resolution d'aller voir Fleurie. S'ils furent les bien receus, il ne faut pas que personne en doute. C'estoient deux ieunes Gentils hommes des plus illustres de la Prouince. Clorizande voyant celle qu'il n'auoit iamais auparauant veuë qu'en pourtraict seulement, sentit augmenter le feu qui le consumoit, de sorte qu'il se resolut dés l'heure méme de s'en rēdre possesseur à tel prix que ce fust. Il m'est impossible (disoit il à part luy) que ie viue sans jouyr d'vne si rare beauté. Puis que la mort m'est infaillible, si vn autre vient à la posseder, il ne me chaut de tenter toutes voyes extraordinaires pour l'acquerir. voi-

la

la comme desia ceste folle passion luy faisoit ourdir la trahison qu'il executa ainsi que vous verrez en la suitte de ce discours. Ce fut doncques depuis que palliãt son amour il faisoit l'entremeteur des amours de son amy & de sa maistresse,& par mesme moyen il sçauoit tous leurs secrets. Il sondoit plus souuent auec vne grande dexterité le cœur de Fleurie, pour prendre garde s'il y auoit moyen de gaigner ses bonnes graces, & la destourner de l'amour qu'elle portoit à Lucidamor : mais voyant que c'estoit tenter l'impossible,il prit vne autre voye cruelle & detestable. Desia le bruict de la recherche que Lucidamor faisoit de Fleurie,estoit espandu par tous le pays Sa beauté,sa courtoisie,sa valeur, & sa noblesse auoient gaigné le courage du pere & de la mere;de sorte que voyans l'inclination de leur fille,disposée d'aimer ce Caualier, ils auoient resolu de la luy donner en mariage. On n'attendoit plus sinon que les parens s'assemblassent d'vn costé & d'autre,pour conclurre l'affaire,lors que Clorizande desesperé de joüer de celle pour qui il mouroit iour & nuict, faict tant par promesses & par presents, qu'il induict vn sien valet, mauuais garçon,de se cacher vn soir dans ceste forest dont nous auons cy-dessus parlé, & d'attendre à vn mauuais passage, auec vne harquebuse pour la descharger sur Lucidamor, à vn signe qu'il luy donnera lors qu'ils y passeront tous deux. Cét Arsacide ne manque point. Il charge vne grande harquebuse de chasse, pendant que le traistre Clorizande va à l'accoustumée voir celuy qui ne se doutoit nullement de la trahison.Il le treuue prest d'aller voir sa maistresse, mais Clorizande luy dit qu'il faut attendre que la chaleur du iour soit passée, si bien qu'ils ne partent du logis que bien tard. O

Quand ils furent arriuez dans la forest, & qu'ils s'approcherent du passage, où le cruel assassin estoit caché, Clorizande se mit à chanter vne chanson, qui estoit le signe qu'il luy auoit donné. La Lune estoit fort clair, & luisante, le Ciel sans broüillars. On y voyoit presque aussi bien que de iour. Le meurtrier ayant bien remarqué celuy, sur qui il deuoit exercer sa cruauté, deslacha l'harquebuse. Le coup fut si funeste & si mal-heureux pour le pauure Lucidamor, qu'vne des bales luy donna au trauers du corps, & l'autre dans la teste. Mal-heureuse destinée ! La fleur de la beauté, & de la valeur du monde fut contraincte de payer le tribut que l'on doit à l'auare Nautonnier. Ce braue Caualier n'eut point loisir de proferer vne parole, tant s'en faut qu'il eust le moyen de mettre la main à l'espée. Sa belle ame quitta soudain sa premiere demeure, toute despitée de ce qu'elle ne deslogeoit de son corps en quelque Theatre d'hôneur, pour son Prince, & pour sa patrie Le meschant qui fit le coup, fauorisé de l'espaisseur du bois & de la nuict, gaigna soudain au pied, tandis que Clorizande mit la main à l'espée, auec les deux valets qui les accompagnoient. Il se fourra dans la forest faisant semblant de poursuiure le meurtrier, pendant que le pauure valet de Lucidamor, ayant mis pied à terre, & couché dãs son gyron, son maistre, faisoit les plus pitoyables regrets qu'on sçauroit imaginer. Clorizande arriua bien-tost apres, les bras croisez, & les yeux vers le Ciel. Helas! (disoit ce maistre) mon fidel & loyal compagnon, comment est-il possible que ie reste viuant, puis que vous estes mort ? Faut-il que la Parsque des-vnisse deux cœurs qu'vne amitié saincte auoit si bien assemblez. Au moins si ie sçauois qui est le meurtrier de

mon

mon cher amy, i'arrozerois sa tombe du sang de ce meschãt, & tascherois par vne cruelle vengeance de rendre ce dernier deuoir aux Manes de Lucidamor. Acheuant ce discours, il se battoit la poictrine, & se iettoit sur le corps du deffunct, de qui les playes s'ouurirent & ensanglanterent ce maudit autheur de l'assassinat. Chose qui arriue le plus souuent, soit que ce soit vn miracle, ou vn cas naturel. Mon intention n'est pas icy de decider cette matiere que i'ay traictée au long en l'histoire d'vn paricide, dans cét ouurage. Quiconque sera curieux d'apprendre les raisons, que i'en donne, qu'il prenne la peine de les y lire.

Le valet remarquant ce pitoyable spectacle, se doubta aussi-tost de la trahison. Il n'en fit point pour tant aucun semblant sur l'heure. Il pria seulement Clorizande & son valet de l'assister à mettre son Seigneur sur son cheual, pour conduire le corps chez luy. La renommée qui a tant de langues, & tant de bouches, annonce bien-tost par toute la contrée cette pitoyable auanture. Fleurie l'apprend comme les autres, encores qu'on tasche de la luy celer. Mais que dit cette Damoiselle esplorée? Ou que ne dit-elle pas? Elle accuse les astres innocents, elle maudit la mort; & par vn cruel desespoir, elle veut accompagner son amy dans le tombeau. Son Pere & sa mere taschoient de la consoler, mais elle ne veut pour toute consolation que sa douleur. On la tient de court, on la veille, de peur qu'elle n'imite Alcione ou Porcie. Tandis qu'elle se plainct & se lamente sans cesse, Clorizande pour faire du bon valet, la vient visiter, toutesfois ce n'est que rengregement de douleur.

Le voyant elle se pasme, elle se lamente, elle arrache ses blonds cheueux. Son pauure pere recherche

tous les moyens pour donner quelque remede à son desespoir, & le meilleur & le plus expedient, est qu'vn bon & sainct Religieux sçait si bien vser des remonstrances puisées dans les sainctes Escritures, & luy mettre deuant les yeux la perte qu'elle faict de son ame, qu'elle modere pour quelque temps sa passion. Sa resolution fut dés l'heure de faire eslection de quelque austere Religion pour y passer le reste de ses iours. Comme elle pense à quitter le monde, voicy vn accident qui l'en destourne, comme vous orrez presentement.

Clorizande se voyāt deliuré de celuy qui luy donnoit empeschement en ses amours, & craignant d'estre descouuert du meurtre, prit vn iour vn grand laquay qu'il auoit chez luy, & de qui il se fioit fort, & l'ayant tiré à part, il luy dit que Maubrun (ainsi s'appelloit l'homicide) luy auoit faict le plus grand desplaisir du monde, & que s'il le vouloit venger, en le tuant qu'il luy donneroit cent escus. L'autre ouurant l'oreille à ceste somme de deniers, promit à son maistre d'en depescher le monde, & de faict il receut de luy cinquante escus d'auance. Ce Laquay alloit souuent à la chasse auec Maubrun, & il n'attendoit que de treuuer quelque lieu fauorable, & escarté pour faire son coup. Vn iour apres auoir tous deux chassé dans vn bois, Maubrun s'endormit sous vn arbre. Le laquay voyant que l'occasion s'offroit d'executer ce que son maistre luy auoit commandé, tire son poignard, prest à le luy fourrer dans le sein, lors qu'vn remords de conscience le saisit. Dieu le permettant ainsi, afin que la trahison de Clorizande fust descouuerte, & que les meschants en fussent punis, comme ils meritoyent : de sorte que se proposant la cruauté

de

de son maistre, & se representant que peut estre il luy en pendoit autant sur la teste, il remit son glaiue dans le fourreau,& esueillät Maubrun,apres quelques paroles il luy demanda pardon de ce qu'il auoit pensé faire. Et de faict, il luy raconta la charge qu'il auoit de le tuër, & la recompense qu'il en receuoit, dont il en auoit desia touché la moitié, Maubrun bien estonné de ceste chose, remercie ce Laquay de ce qu'il luy auoit descouuert vne telle trahison, & luy conseille de retourner vers son maistre pour luy dire qu'il auoit executé son dessein, à fin d'auoir les autres cinquante escus. Quant à luy, il auoit deliberé de s'ē aller habiter en quelque autre pays,puis qu'au lieu où il demeuroit pour le present, les seruices estoient si mal recogneus. Il luy apprit en suitte comme Clorizande se vouloit depescher de luy, parce qu'il l'auoit induit à tuër Lucidamor. Que luy sans autre, auoit fait le coup induict par la persuasion de son maistre, qui maintenant, de peur que sa trahison ne fust cogneuë vouloit l'enuoyer en l'autre monde.

Ce Laquay ayant ouy la trahison de Clorizande, commença à le detester, resolu de quitter aussi son seruice si tost qu'il auroit touché les autres cinquante escus. Il prit doncques congé de son maistre,à qui il fit entendre la mort de Maubrun,dont il fut extremement aise, croyant que son crime ne viendroit iamais à la notice d'aucun.

Mais Dieu qui ne laisse rien impuny, & qui apres auoit long temps attendu le pecheur à penitence,paye auec vsure le fruict du peché, voulut que Maubrun auant que s'esloigner de la Prouince, alla treuuer le valet de chambre de Lucidamor,qui s'estoit re-

tiré en vn village prochain, aupres de son pere, resolu de passer ses iours, sans engager sa liberté à quelque autre maistre puis qu'il auoit faict perte du meilleur qu'il eust sçeu recouurer. Ils se cognoissoient familierement, de sorte qu'il fut aisé à Maubrun de le tirer à l'escart, là où il luy raconta tout au long la trahison de Clorizande, & ce que nous vous auons recité, & puis gaigna le bois prochain. Ce valet qui n'auoit ny espée ny baston, & qui sçauoit que l'autre estoit vn dangereux garniment, n'osa crier apres luy, de peur qu'il ne retournast, & ne le mist à mort. Tout ce qu'il fit, c'est de s'en retourner chez luy, & de penser comme il pourroit venger la mort de son bon maistre. Apres auoir beaucoup ruminé en sa ceruelle, il treuue que le plus expedient estoit d'aduertir Fleurie, qui passoit les iours & les nuicts à plaindre, & à regretter la mort de sõ amy. La belle ne l'eut pas plustost veu que ses cris & ses douleurs se renforcerent, au souuenir de la joye passée qu'elle receuoit lors que ce valet fidele secretaire de leurs chastes affections, leur rendoit des lettres mutuelles. Mon amy (disoit ceste dolente) quelle perte commune auons nous faicte: toy d'auoir perdu vn si bon Maistre, & moy vn si digne seruiteur? Au moins si ie pouuois auoir cognoissance du meurtrier, la cruelle vengeance que i'en prendrois, allegeroit parauenture le mal que ie souffre.

Madamoiselle (respond l'autre en sanglottant) ie ne suis venu icy que pour vous apprendre la plus grande trahison qui ayt iamais esté perpetrée. Clorizande en qui mon maistre se fioit autãt qu'à luy méme, en est l'autheur. C'est luy sans autre qui a priué de vie la personne pour qui nous souspirons. O Ciel!

(s'escrie

(s'escrie-elle) comment le sçais tu? Alors l'autre luy raconte tout ce qu'il en auoit appris de Maubrun, & le salaire qu'il en auoit pensé receuoir.

Qui eust veu alors Fleurie, on l'eust iugée comme vne personne qui est trãsportée de fureur & de rage. Ses beaux yeux où la douceur de l'amour souloit faire sa residence, sont maintenant deux astres qui preparent vne mauuaise influence à Clorizande. Ses ioües auparauant teintes de lys, & de roses vermeilles, sont rouges comme vn Montgibel. Elle est tellement transportée de colere, qu'elle iroit dés l'heure mesme toute forcenée plonger mille fois vne dague dans le sein du traistre, si puis apres reprenant vn peu ses esprits esgarez, elle ne deliberoit d'en faire vn plus rigoureux chastiment. Mon amy (dit-elle) ie te prie de tenir secret ce que tu viens de me rapporter, & sois asseuré que ce maudit & execrable assassin receura le salaire digne de sa meschãceté. Cependant ne bouge point du logis de ton pere, iusques à tant que ie te mande pour venir vers moy. Le valet luy obeyt, & prend congé, & en partant elle luy donna vne chaisne d'or de la valeur de cent escus, & vne bague de pareille valeur, à fin de l'obliger à l'assister en ce qu'elle auoit entrepris d'executer. Tandis que les choses se passent de la sorte, Clorizande visite souuent Fleurie, pour voir si le temps qui adoucit toutes les passions humaines, ne donnera point de remede à la sienne.

La premiere fois que ceste Damoiselle le veid, depuis qu'elle eut cognoissance de sa trahison, elle fut en resolution de luy sauter dessus, & le daguer: mais les considerations que nous auons dictes l'ayant retenuë, elle dissimula dés l'heure son mal-talent, & se

monstra vn peu plus joyeuse que de coustume, au grand contentement de son pere & de sa mere : mais plus encores de Clorizande, qui se promettoit de succeder bien-tost à la place de Lucidamor. De faict elle commença à luy faire les doux yeux, & à luy donner de petites priuautez, afin de mieux paruenir à bout de son dessein.

Ces amorces rendirent plus courageux Clorizãde à luy declarer sa passiõ & à luy remonstrer l'iniustice qu'elle commettroit d'employer ses beaux yeux aux larmes, lors qu'elle les deuoit exercer aux conquestes de l'amour. Que si elle vouloit le receuoir au rang qu'elle tenoit son compagnon, elle ne perdroit rien au change, puis, qu'il ne luy cedoit ny de courage, ny de valeur, ny de noblesse, & qu'il le surpassoit en amour, qu'il auoit iusques alors recelée, pour l'amitié qui estoit entr'eux deux. Elle feignant d'estre desia esprise de semblable ardeur, escoutoit ses paroles, & luy promettoit, que pourueu qu'elles ne fussent point dissimulées, elle perdroit la memoire de sa premiere amour, pour ne penser desormais qu'a luy complaire.

Clorizande croyant d'estre desia possesseur de la place, la voyoit presque tous les iours, & le bruict couroit que le mariage s'en accompliroit. Enfin Fleurie impatiente de se venger, tint vn iour ce discours à Clorizande : Mon cher amy, il faut que i'aduouë que vos perfections sont telles, qu'il m'est impossible de plus celer l'amour que ie vous porte. Ie vis neantmoins cõtente, de ce que ie sçay que vous m'aymez aussi. Vous sçauez les accidents qui arriuent tous les iours aux mortels. Ie vous prie que i'aye ce bien de vous voir demain au soir à ce petit pauillon, qui est au coin de nostre jardin, afin que nous puissions là

discourir

discourir librement de nostre mariage. Ie vous donné cette permission que iamais homme n'a euë, asseurée que vous n'outrepasserez point les bornes de l'honneur: autrement vous perdriez en vn moment, ce que vous auez acquis sur moy auec tant de trauail. Vous ne manquerez donc pas de vous y rendre par vne petite porte de fer, où ie vous attendray.

Si Clorizande fut ioyeux de cette nouuelle, ie le laisse imaginer aux amoureux passionnez, lors que telles faueurs leur sont accordées. Il remercie mille fois sa maistresse, de la compassion qu'elle a de son mal, & pour signe de reconnoissance, il baise encores mille fois les mains qui le feront cruellement mourir, ainsi que vous apprendrez maintenant. Cette resolution prise, Fleurie enuoye vers le valet de Lucidamor, afin qu'il ne manque point de la venir treuuer dés le iour mesme. Le messager fait ses diligences, & l'amene. Fleurie le tire à part, & luy raconte la trousse qu'elle a baillée à Clorizande, & puis le coniure de l'assister à la vengeance qu'elle veut prendre de la mort de son maistre. Le valet qui estoit poussé de méme desir, luy promet d'y employer son honneur & sa vie, s'il en est besoin. Sous cette promesse Fleurie luy fait sçauoir comme elle a recouuert des filets, qui lieront pieds & mains à Clorizande aussi-tost qu'il sera cheu dedans, sans qu'il ayt moyen de se remuër. Le lendemain, auant que personne soit debout, elle & ce valet vont au lieu assigné, & tendent ces filets au seüil de la porte du pauillon, que Fleurie ferme puis apres auec la clef qu'elle emporte.

Cependant Cloriyande attend que le Soleil acheue sa course, & que la nuict auec ses larges voiles couure la face de la terre. Il accuse de paresse la sœur

d'Apollon, & se plainct que son frere va trop lentement. Vn moment luy est vn siecle. Mal-heureux ! si tu sçauois ce qu'on te prepare, tu voudrois qu'il ne fust iamais nuict, & t'esloignerois du lieu dont tu t'approches, aussi viste que le berger qui a marché sur vn serpent qui vomit feux & flammes, & qui se iette apres sur luy, pour luy planter son venimeux aiguillon. Le Soleil s'estoit à la fin plongé dans le gyron de l'Ocean,& la trouppe des estoilles brilloit sur nostre Orizon, lors que Clorizande arriue à la porte assignée. Il y treuue Fleurie, de qui la beauté luy soit parmy les tenebres, comme vn nouuel astre paré de mille rayons.

Elle n'auoit qu'vn simple couure-chef d'vn ouurage,au trauers duquel l'on voyoit ses cheueux blonds & deliez. Elle portoit vne cotte de satin incarnat, auec des bandes de clinquant d'argent. Ses bras n'estoient couuerts que d'vne chemise fine & desliée. Lors que ce Gentil-homme l'apperçeut,à peine que le contentement qu'il receuoit ne le fit mourir dés l'heure mesme. L'excez de la joye le rendoit insensible & muet,lors qu'elle le prit la main, & luy tint ce langage:Mon cher amy,l'extreme amour que ie vous porte,m'a forcée de vous octroyer tant de priuautez, ie vous prie entrons dans la salle de ce pauillon, où nous aurons plus de moyen de discourir de nos amours. Clorizande sans se douter du piege, entre: mais il n'y eut pas plustost mis le pied, que le voila pris d'autres liens que de ceux de l'amour. *O traistre!* (s'écria alors Fleurie) *c'est à ce coup que tu receuras le chastiment de l'assassin que tu as commis en la personne de Lucidamor. Ce qui me fasche, est que ie ne te peurs donner qu'vne mort, car mille ne seroient pas suffisantes pour*

pour expier ton crime. Ce disant, elle se ruë sur luy, & à belles ongles luy esgratigne tout le visage. Le miserable veut crier, mais Maubrun est là tout prest, qui luy met vn baillon dans la bouche. Fleurie tire vn petit cousteau dont elle luy perce les yeux, & puis les luy tire hors de la teste. Elle luy couppe le nez, les oreilles, & assistée du valet, luy arrache les dents, les ongles, & luy couppe les doigts l'vn apres l'autre. Le mal-heureux se demene, & tasche de se desempestrer, mais il s'estreint plus fort. Enfin apres qu'elle a exercé mille sortes de cruautez sur ce miserable corps, qu'elle luy a ietté des charbons ardents dans le sein, & proferé toutes les paroles iniurieuses que la rage apprend à ceux qui ont perdu l'humanité: elle prend vn grand cousteau, luy ouure l'estomach, & luy arrache le cœur, qu'elle iette dans le feu qu'elle auoit auparauant fait allumer dans cette salle. Quand cette execution est acheuée, & qu'elle void que l'aube du iour commẽce d'ouurir les portes de l'Orient, elle donne deux cens escus d'or qu'elle auoit sur elle au valet de Lucidamor, & le fait sortir par cette petite porte du jardin. Tandis elle ferme l'huys du pauillon, r'emporte la clef, & se retire tout bellement à sa chambre. Lors qu'elle y est, elle prend de l'ancre & du papier, & escrit sommairement la trahison commise par Clorizande, & la iuste vengeance qu'elle en auoit prise. Ce fait, elle ouure vn petit cabinet, & prend du poison qu'elle destrempe dans vn verre auec de l'eau. Auant que l'aualer, elle tient ce discours: R*eçois (mon cher Lucidamor) agré la vengeance que i'ay prise du traistre, qui t'a priué de vie, en la fleur de tes ans. Mon ame qui est liée auec la tienne d'vne estrainte si ferme, que la Parque ne sçauroit la des-vnir, te seroit*

de sia

desia allé treuuer, soit que tu fasses ta demeure dans le Ciel Empyrée ou dans les campagnes plantées de mirthes amoureux: mais ie voulois que ton cruel meurtrier reçeust auparauant le salaire digne de sa cruauté. Proferant ce discours, elle aualle courageusemét le poison, & puis se couche dans son lict. La violence & la quantité du breuuage, c'estant bien tost emparé de son cœur, elle commence à fermer ses beaux yeux, où l'amour cachoit ses traicts & ses flammes, & auec vn grand souspir qu'elle tire, son ame quitte ce beau corps, miracle de la Nature. Ce souspir fut tel, qu'il fut ouy d'vne Damoiselle de chambre, qui couchoit en vn garderobbe prochain. Elle se leue, & court vers le lict de sa Maistresse, où elle void le triste spectacle de ses yeux mourans, & de la bouche qui tiroit les derniers traicts. Cette fille crie aussi tost, & tout le monde accourt au secours. Le pere & la mere y arriuent, & font les plus pitoyables plaintes qu'on puisse descrire. Quelqu'vn void vn papier sur la table, il le lit, & apprend vn autre estrange accident. On va vers le pauillon, qu'on ouure, & l'on y treuue vne cruelle & sanglante execution. La clameur se redouble. Le pere & la mere sont au desespoir, & on y fait venir la Iustice. Le corps de Clorizande ainsi mutilé est remporté chez luy, au grand regret de ses parens, qui intentent procez contre le Pere. Pendant que les affaires s'alterent, vn Preuost prend par cas fortuit Maubrun, qui confesse tout le faict, sans attendre la question. Il est mis sur vne roue, & le pere de Fleurie hors de Cour & de procez. Tout le monde accuse la trahison de Clorizande & regrette Lucidamor & Fleurie. Il y en a neantmoins qui blasment quelquesfois la grande cruauté qu'elle exerça sur Clorizande: mais quand

quand ils viennent à considerer puis apres sa iuste douleur & sa perte, l'on la met au rang de ces genereuses Dames tant celebrées dans les Histoires des anciens. Elle fut mise dans vn mesme sepulchre auec Lucidamor. L'on fit leur Epitaphe en cette sorte.

Cy gisent deux Amants, dont le cruel destin
Trancha les plus beaux iours au poinct de leur matin:
L'vn mourut par la main de la jalouse enuie,
L'amante desolée ayant vengé sa mort,
Se priua puis apres elle mesme de vie,
Pour monstrer qu'ils n'auoient tous deux qu'vn mesme sort.

DV PARRICIDE D'VN GENTILhomme, commis en la personne de son Pere, & de sa mal-heureuse fin.

HISTOIRE XI.

EST-il possible que ce siecle soit si maudit, & si execrable, qu'il produise des monstres que l'Afrique auroit honte d'aduoüer? Ie croy que c'est l'esgout des autres siecles, & l'infame Theatre où tous les vices joüent leur personnage, & où les fureurs exercent leur plus grande forcenerie. O France autre fois mere de pieté, & de religion, & maintenant de tant d'horreurs & de prodiges que ton infamie a bien obscurcy l'esclat de ton ancien renom! A la mienne volonté qu'vne autre plume que la mienne s'occupast

past à descrire ceste Histoire, que ie ne puis donner à la posterité, sans la vergongne qui me demeure emprainćte sur le front, pour auoir mis au monde vne personne, qui donna la mort à celuy qui luy auoit donné la vie. Cét accident Tragique & execrable arriua en ceste sorte.

Il n'y a pas long-temps qu'au pays de Brie estoit vn Gentil-homme que i'appelleray Alderan, yssu de fort bonne maison. Il possedoit plusieurs belles terres que son pere luy auoit laissées. Il se maria auec vne Damoiselle belle & sage, s'il y en auoit en toute la contrée. Tant que sa femme vescut, sa maison se maintint en sa premiere splendeur: mais apres son trespas elle commença bien tost à decliner. Ils passerent neuf ou dix ans sans auoir aucuns enfans, & au bout de ce terme ils eurent vn fils. Heureux s'ils n'en eussent point eu du tout, ou s'il fust mort au poinćt qu'il receut la vie. Sa naissance donna le trespas à sa mere, & sa meschanceté perpetra depuis vn double parricide. Il est vray que l'innocence de l'aage excuse l'vn de la peine: au lieu que l'autre merite le sac de cuir. Ce fils nommé Syluestre, fut nourry en la maison de son pere auec beaucoup de soin. Il donnoit en ses premiers ans esperance d'estre vn iour ce qu'il ne fut pas, tant les iugements des hommes sont incertains & abusez. Tandis qu'il est instruićt aux vertueux exercices, par des personnages capables, son pere qui depuis la mort de sa femme, n'auoit point eu enuie de se marier, se donnoit du bon temps, & se laissoit emporter à ses plaisirs desordónez, sans auoir gueres soucy de son mesnage. Il fit si mal ses affaires qu'apres auoir emprunté de notables sommes d'argent, il fut contraint de vendre aujourd'huy vne ter-

re,

re, & de main vne autre. Quoy que ſes proches parés luy remonſtraſſent d'auoir plus de ſoin de la conſeruation de ſa maiſon, il ne quitta pas pourtant ce train de vie: ſi bien que de iour en iour tout alloit de mal en pis. Cependant Syluestre deuint grand. Lors qu'il ſe vit en liberté, le mauuais exemple de ſon pere, & ſon inclination, que la crainte de ceux qui auoient eu la charge de ſa perſonne auoient iuſques alors retenuë, le porterent bien toſt à vne grande licence; il ne s'amuſoit qu'à hanter d'hommes vains, & dépenſiers qui iouoyent inceſſamment, ou qui voyoient les Dames. En tels exercices il faut auoir des moyens, & encores on eſt aſſeuré de les eſpuiſer bien toſt. Deſia la maiſon de ſon pere eſtoit incommodée, à cauſe de ſon mauuais ménage, & luy la vouloit rendre du tout vuide. Il empruntoit des vns & des autres qui luy preſtoient pour vn temps, mais qui en fin voulurent eſtre payez, de ſorte que ſe treuuant redeuable enuers beaucoup de perſonnes il fut contrainct de ſe retirer en vn Chaſteau qu'il auoit en Brie, quatre ou cinq lieües prés de Paris. Ce fut là qu'il commença d'apprehender la neceſſité, & qu'il taſcha à releuer ſa maiſon par l'eſpargne qu'il s'y my à faire. Et parauanture fuſt il venu à bout de ſon deſſein ſi ſon pere ſe fuſt voulu reduire comme luy, ſans vendre & engager tous les iours, & continuër vn méme train. Syluestre luy repreſentoit bien ſouuent leur incommodité, & le coniuroit de conſiderer, que s'il venoit à rechercher quelque honneſte party on feroit difficulté d'y entendre, pour le deſordre qui eſtoit en leur maiſon: qu'il eſtoit deſia temps qu'il ſe mariaſt, à fin de ſortir d'affaires, dont il eſtoit impoſſible qu'il ſe deſbroüillaſſent que par la vóye de mariage. Le pere

apres

apres plusieurs prieres & remonstrances, promit à son fils de faire tout ce qu'il voudroit pour son aduancement, & de ne se mesler plus des affaires de la maison. Et d'effect dés l'heure mesme il luy fit donation de tous & chacuns ses biens, excepté d'vne terre qu'il se reserua pour en faire à sa volonté, à la charge que son fils luy donneroit son entretient tant qu'il viuroit. Ce contract passé, Syluestre prend le maniement de tout, & commence des lors à mettre quelque ordre en sa maison. Toutesfois il y auoit tant de debtes qu'il vid bien qu'il ne les acquiteroit iamais, si ce n'estoit en se mariant richement. Il y auoit vn Gentil-homme voisin, qui n'estoit pas de si illustre extraction qu'Alderan: mais neantmoins fort riche, & principalement en argent. Entre autres enfans, il auoit vne fille nommée Amaranthe, belle & gentille au possible. Syluestre se mit à la courtiser, & tascher par vn continuel seruice d'acquerir ses bonnes graces. Il estoit assez agreable, & bien accort. Les bonnes lettres qu'il auoit apprises luy seruoient de beaucoup en compagnie, de sorte qu'il sceut tant faire par ses belles paroles, & par sa perseuerance qu'il fleschit aucunement le cœur de ceste Damoiselle à luy vouloir du bien. S'il n'eust tenu qu'à elle leurs nopces eussent esté bien tost accomplies. Mais le pere qui ne regardoit pas tant à la Noblesse qu'aux moyens, n'estoit gueres porté à prester l'oreille à ceste recherche. Syluestre luy estoit bien assez agreable, & il n'ignoroit pas que ce luy estoit assez d'honneur qu'il fust son gendre: toutesfois il se representoit la charge qu'il auoit prise sur son dos, d'entretenir son pere dans sa maison tant qu'il viuroit: que c'estoit vn homme insupportable, & grand despensier

penser qui auoit mangé desia quatre ou cinq belles terres mesmes qu'il venoit tout fraischement d'en vendre vne, qu'il s'estoit reseruée pour en disposer à sa volonté, & qu'il estoit capable de dissiper encores le reste. Toutes ces considerations bien digerées, il se resolut de refuser sa fille à Syluestre. Ce ieune Gentil-homme estoit cependant assidu à voir Amaranthe, & à luy tesmoigner par les seruices qu'il s'efforçoit de luy rendre son affection. Vn iour comme ils estoient tous deux dans vn verger, luy ne pouuant plus souffrir l'ardeur qui le consommoit nuict & iour, luy tient ce langage : Si le Ciel vous auoit rendue autant sensible à la pitié, comme il vous a doüée de merite, il y a long temps que vous auriez octroyé quelque recompense à vne personne qui vous sert auec tant de passion. Mais helas ! mon malheur est tel, que ie souffre pour vous le plus cruel martyre que l'on puisse imaginer, & toutesfois vous deuenez tous les iours plus dure & plus cruelle. Il semble que ie suis né au monde pour estre l'exemple de souffrance, & vous celuy de cruauté. Il est temps (Madamoiselle) que vous donniez quelque allegement à mes maux, ou bien que vostre rigueur acheue de me donner la mort. Elle ne peut beaucoup tarder, si vous estes resoluë de perseuerer à me traiter si cruellement, & à perdre celuy qui ne peut viure, que par l'espoir de posseder vos bonnes graces. Amaranthe ayant ouy le discours de cét amoureux passionné, elle luy respondit en ces termes : Ie ne sçay (Monsieur) quel sujet vous pouuez auoir de vous plaindre si fort de moy, que vous m'accusiez de tant de cruauté ; Ie ne vous ay iamais tesmoigné que ie mesprisasse l'affection que vous me portez.

Tant s'en faut, i'en ay fait plus d'estime que de toute autre. S'il estoit aussi bien en mon pouuoir de vous alleger de vostre mal, comme i'en ay la volonté, asseurez vous que vostre desir seroit bien tost satisfaict. Mais vous sçauez que ie suis retenuë par deux chaines que ie ne puis rompre. Auant endurerois-je mille morts. Par celle de l'honneur, qui m'est plus chere que la vie, & par la volonté de mon pere, à qui ie me dois conformer. Ie vous ayme bien, ie l'aduouë, & parauanture plus que toute autre personne: neantmoins cette amour n'est pas si desordonnée, que ie n'aye tousiours deuant les yeux ces deux respects, dont ie ne passay iamais les bornes. Si vous auez desir de posseder ce que vous desirez, demandez moy à mon pere en mariage. Ie croy qu'il ne vous refusera pas pour gendre. Pour moy ie vous en donne ma foy, de n'espouser iamais autre que vous, pourueu que mon pere y preste son consentement. Syluestre loüant l'honneste resolution de sa maistresse, protesta que iamais il n'auoit eu autre dessein que de paruenir par cette voye, à ce qu'il pretendoit : que plustost voudroit-il mourir d'vne cruelle mort, que d'attenter à chose, qui peust apporter du preiudice à son honneur, & que puis qu'elle luy auoit declaré son intention, il mettroit peine de faire l'ouuerture de leur mariage le plustost qu'il luy seroit possible. Apres auoir pris congé de sa maistresse, & l'auoit coniurée de sa promesse, il s'achemine à Paris, pour y communiquer cette affaire à quelques siens proches parens personnes notables, & qui exerçoient des charges des plus honnorables de la Iustice. Ils trouuerent bonne cette alliance, & à la priere de Syluestre, ils allerent à la maison du pere d'Amaranthe, pour tascher à terminer

cette

cette affaire. Il les reçeut suiuant leur qualité, auec toutes sortes de compliments, & eux l'ayant tiré à part, luy entamerent le propos du mariage de leur parent auec sa fille, & luy mirent deuant les yeux la belle alliance qu'il feroit en cas qu'il voulust entendre à cette recherche. Le pere apres les auoir paisiblement écoutez, leur respondit franchement, que bien que ce luy fust trop d'honneur, qu'vn Gentil-homme issu de noble maison desirast d'estre son gendre, toutesfois il ne pouuoit nullement estre induit à cét accord pour la charge que Syluestre auoit prise de nourrir son pere : que ce seul subiect estoit si capable de l'en dégouster, qu'il luy estoit impossible d'y prester son consentement. Il les remercia pourtant de l'honneur qu'ils luy faisoient, & de la peine qu'ils auoiét prise, dont il se publieroit toute sa vie leur obligé. Les parens de Syluestre ayans appris sa resolution, & voyans qu'il estoit impossible de l'en destourner, reprindrent leur chemin, & rapporterét à leur homme ce qui s'estoit passé. Luy se voyant ainsi refusé, ne peut proferer à l'heure vne seule parole. Il partit de la ville, & ayãt passé le pont de S. Maur des Fossés, il arriua en peu de temps au Chasteau, où il faisoit sa demeure auec son pere. Quand il eut mis pied à terre, il s'enferma tout seul dans vne chambre, où il se mit à maudire le Ciel, les Astres, & ceux qui l'auoient engendré. Faut-il (disoit ce desesperé) que pour vn fardeau, que ie me suis moy-mesme imposé sur mon chef, ie perde tout le contentement que i'esperois receuoir au monde? Seray-ie dõcques si mal-heureux, que pour le mauuais mesnage de celuy de qui ie deurois receuoir du support, ie sois reculé de toute fortune? Maudite soit l'heure que ie vins au monde, puis

qu'ils sont cause du mal que i'y souffre, plus cruel que la mort mesme. Ainsi parloit ce desesperé, despitant tantost son pere, & proferant maintenant des propos contre son Createur, indignes d'vn Chrestien. Cependant qu'il se tormente, & qu'il se desespere, Sathan qui est tousiours en sentinelle pour attrapper quelqu'vn, se fourre parmy les execrables pensées qui naissent dans le cœur de ce miserable. Apres s'estre saisi de son ame, il luy met en teste de perpetrer vn crime horrible & detestable. C'est de se depescher de son pere, estimant par ce moyen paruenir puis apres à son attente, puis que le refus qu'on luy faisoit de luy donner en mariage Amaranthe, n'estoit fondé que sur ce qu'il estoit obligé d'entretenir son pere durant sa vie. O cruel & abominable Parricide! serois-tu bien si dénaturé, que de lauer ton execrable main dans le sang d'vne personne que tu deurois rachepter au prix du tien propre? Où est la pieté? Où est la religiõ? Où est la crainte de Dieu? Mais à qui addresse ie mon discours? A vn Tigre, & a quelque chose encores de plus barbare. Durant qu'il se resout à cette execrable execution, & qu'il en recherche vn moyen plus aisé, il s'aduise de le communiquer à vn siẽ valet, homme d'aussi bonne farine que luy, & qui auoit merité cent fois le gibet pour plusieurs crimes, dont il estoit atteinct. Il luy promet vne bonne somme d'argent, en cas qu'il l'assiste à executer son maudit dessein. Ce valet prompt à obeyr aux commandemens de son Maistre, & attiré de l'espoir d'vne telle recompẽse, se prepare à luy seruir de bourreau. La voye la plus courte est, que tandis que tous les domestiques du Chasteau seront aux champs, à la cueillette des bleds, (car c'estoit la saison des moissons) & qu'il n'y aura que
son

son pere & eux deux au logis,il luy donnera vn coup de pistolet dans la teste. A ces fins ils prennent iour & heure,pour venir à bout de leur entreprise.Le iour venu,Syluestre se leue à la pointe du iour,& dit à son pere qu'il va à Paris pour quelques affaires. Il faict semblant de partir auec son valet, & neantmoins ils se cachent en vn petit bois prochain , attendant que l'heure soit venuë de faire leur coup.Ce iour-là tous ceux du Chasteau estoient au trauail,lors sur les trois à quatre heures du soir,Syluestre arriue au logis,& y treuuant son pere seul,il luy fait accroire qu'il est de retour de Paris,pour le prier luy-méme d'y aller coucher ce soir pour mettre fin aux conclusions de son mariage, en vn lieu qu'il luy designa, où vn nombre de parens d'vn & d'autre costé se deuoient rendre pour cét effect.Le pere croyant aux paroles de ce parricide,se dispose dés l'heure méme de partir auec luy, & commande au valet de demeurer au logis pour le garder Tandis qu'il fait seller vn cheual, & qu'il entre dans l'Escurie , le valet bande couuertement son pistolet,& en s'approchant de luy,il le delasche,pour luy percer la teste par derriere. Ie ne sçay si l'horreur de commettre vne telle meschanceté luy fit varier la main,tant y à que le coup luy donna dans vne espaule dont il brisa l'os. Alderan tomba à terre , ietta vn haut cry,& appella son fils au secours. Cét abominable voyant que l'autre auoit failly de le tuër,& craignant d'estre descouuert,met la main à l'espée, & en donne deux ou trois coups dans le ventre de son Pere. Le pauure vieillard vomit sa vie auec son sang, qui crie vengeance à Dieu,& coniure sa Maiesté, qui void tout , de ne laisser point impunie vne si grande & execrable meschanceté.

Quand l'execrable veid qu'il estoit expiré, luy & son homme sortent du Chasteau,& se vont recacher au lieu d'où ils estoient venus. Ils reuiennent puis apres le soir au logis, & y treuuent les domestiques bien dolents,& bien effrayez de cette mort.Qui eust veu alors Syluestre lamenter la mort de son pere,il ne l'eust iamais soupçonné d'en estre la cause. O mon pauure pere(disoit il)qui est le mal-heureux qui a osé en mon absence vous oster la vie. I'ay esté bien malheureux de m'en aller auiourd'huy hors du logis. Si i'y eusse esté,cét assassin n'eust eu garde d'executer sa cruelle entreprise. Ie ne cesseray iusques à tant que i'aye descouuert ce meurtrier, afin de le faire punir comme il a merité. Tenant ce discours,il s'arrachoit les cheueux,& alloit baiser mort celuy qu'il auoit eu en telle horreur durant sa vie.Mais ô merueille! comme il s'approche du corps,ses narines & ses playes s'ouurent, & iettent contre luy vn ruisseau de sang, dont il est tout soüillé au grand estonnement des assistans.Ce n'est pas la premiere fois que ces miracles ont paru.Plusieurs en ont recherché la cause.Les vns s'appuyans sur l'authorité de Moyse, qui escrit que Dieu inspira aux narines de l'homme vne ame viuante,estiment que les meurtriers ayans priué le corps de vie,& forcé l'ame raisonnable & viuante,à quitter son domicile,ils offensent en ce faisant les deux vies de l'homme, l'Ame immortelle, & la sensitiue. Le corps de ceux qui ont esté tuëz en rendent tesmoignage, lors que de leurs narines, où Dieu auoit infusé les deux vies humaines,du sang vient à ruisseler. Platon qui n'ignoroit pas les escrits de Moyse, dit que la personne de libre condition forcée à mourir de mort violente, se courrouçoit contre son meurtrier:

trier : tout ainsi qu'ayant esté fraischement tüée, elle estoit encore remplie de frayeur, pour l'effort qu'elle auoit fait au passage de la mort, elle taschoit aussi d'espouuanter celuy qui l'auoit priuée de son corps, en luy remettant son crime deuant les yeux. Il y a d'autres Philosophes, qui tiennent qu'en vne mort violente & inopinée, le corps n'est pas pourtant du tout dissous & sans sentiment : mais qu'il y reste encores certaines reliques de l'ame, qui s'y sont recueillies & ramassées. La preuue qu'ils en donnent est par les membres couppez d'vn corps qu'on void encores palpiter, & principalement par la teste, qui apres auoir esté separée, iette vn regard furieux, & a encores les yeux ouuerts, comme si elle se ressentoit de l'iniure qu'on luy a faicte. Enfin on lit aussi dans les liures de plusieurs Autheurs cette raison, que i'estime plus probable que la derniere dont nous venons de parler, à sçauoir, que l'impression vehemente que le meurtrier a mise dans le cœur du meurtry, de sa furie & de sa violence, est enclose parmy l'ame sensitiue & apprehensiue, de sorte qu'elle n'en sort pas incontinent. Et quand on presente le meurtrier deuant le corps, elle se delasche & se debonde tout à coup, & émeut les reliques qui sont dans le corps, & alors le sang qui estoit ramassé dedans rejaillit incontinent.

Quoy que ce soit vn miracle Diuin, ou de la Nature, ce mal-heureux parricide, sans trop s'emouuoir du sang de son pere, qui rejaillissoit contre luy, & qui demandoit vengeance, ne laisse pas de songer à pallier sa meschanceté en cette maniere. Son pere auoit eu certaines paroles contre vn maistre Armurier de Paris. Ce differend procedoit de ce que l'Artisan luy auoit baillé de la marchandise, qu'Alderan ne vouldit pas payer.

Comme cét homme n'en peut retirer payement, il le fit actionner au Chasteler, où il dénia la debte, & à faute que l'Armurier n'auoit point de promesse, ny de tesmoins pour verifier ce qui luy estoit deub, l'autre fut relaxé de la demande. L'Artisan bien fasché de perdre ainsi son bien, dit tout haut, en presence de plusieurs personnes, que puis qu'il n'auoit peu se payer en argent, il se payeroit en chair. Syluestre prenant ceste occasion en main, court dés l'heure mesme vers Paris, aduertit ses parens du desastre arriué en sa maison, & asseure que c'est l'Armurier qui a tüé son pere. Il presente requeste, & a commissiõ de faire informer. Decret de prise de corps est decerné contre cét homme. Il est interrogé s'il ne s'estoit point vanté de ce dont on l'accusoit. Il respond qu'emporté par la iuste douleur de perdre son bien il auoit tenu vn discours : mais que pourtant il n'auoit iamais eu dessein d'executer cét homicide: tant s'en faut qu'il l'eust commis, que dire & faire sont deux choses differentes, & que l'vn n'obligeoit pas necessairement l'autre : Au reste, il s'offre à preuuer comme le iour qu'Alderan fut tué, il assista à la nopce d'vn de ses amis, d'où il n'estoit reuenu à son logis qu'à la minuict auec sa femme. La Iustice luy permet de preuuer sa deffence. Ce qu'il faict par le tesmoignage de cent personnes. On le met hors de Cour, & de procez. Les parens aduertissent Syluestre de rechercher vn autre & que l'Armurier n'estoit nullement celuy qui auoit osté la vie à son pere. Quelques-vns de ses plus proches se transportent à son Chasteau, pour assister à la sepulture du deffonct; mais il ne veulent point qu'on l'enterre, que premierement

mierement Syluestre n'aye faict mettre la main sur son valet. Ils disent qu'autre que luy ne peut auoir fait le coup, & se fondent sur deux raisons apparentes. La premiere est, qu'ils ont fait recherche de tous les costez du Chasteau, pour y remarquer quelques traces, & qu'ils n'en ont trouué aucunes, horsmis celles des domestiques. La secõde est fondée sur l'argent que le Pere auoit receu freschement d'vne terre qu'il auoit venduë, & que sans doute ce valet pour l'emporter auoit esté induit à perpetrer ce meurtre. Raisons fort valables, si ce maudit & execrable fils n'eust point esté le principal coulpable. Aussi ne veut il entendre à leurs raisons, & allegue que ce sont des fausses imaginations qu'ils s'impriment dans la ceruelle. Les parens courroucez de voir que cét homme supportoit vne telle meschanceté, partirent à l'instant, & retournerẽt à Paris. Tandis le parricide donne sepulture au corps en l'Eglise de la Parroisse du lieu: mais son pere n'est pas plustost mis dans la tombe, qu'il se sent picqué d'vn remords de conscience. Les furies l'agitẽt, il ne peut reposer ny nuict ny iour. Son crime luy represente à tout moment l'image de son pere tout sanglant. Il tasche de se diuertir: mais il ne peut. Il y a vne Diuinité (disoit vn Payen) qui gehenne les consciences des meschans d'vne torture insupportable, & qui les agite incessãment. Ce poignant aiguillon les presse iusques au dernier souspir de leur vie. Syluestre recognoissant son crime, & desesperant de la misericorde de Dieu, prie son valet de charger son pistolet, & de luy en donner dans la teste, & puis de prendre cinq cens escus que son pere auoit laissez de reste de la terre venduë, & de s'enfuyr: Aussi bien (disoit il) nous

sommes descouuerts. Tu seras pris & mis sur vne roüe, & pour moy ie seray condamné à vne plus griefue peine. Mais quelque supplication qu'il sçeust faire à son valet, il ne peust iamais l'induire à le mettre à mort. Tout ce qu'il fit c'est de prendre deux cent escus, & vn bon courtaud, & de gaigner au pied. Syluestre s'enferme cependant dans vne chambre & se iettant par terre, commence à proferer contre luy-mesme ce discours : *Ha ! maudit execrable parricide, est il bien possible que la iustice du Ciel puisse supporter ton iniquité ? O terre ! ouure ton sein, & engloutis celuy qui ne merite point de voir la lumiere du Soleil, puis qu'il en a priué celuy qui luy en auoit donné l'vsage ; où trouueray ie maintenant de la compassion ? Sera ce entre lés hommes, moy qui n'ay rien d'humanité que l'apparence ? Et ce grand Dieu iuste punisseur des execrables, aura-il bien de la misericorde pour celuy qui la deniée à son propre pere. Ie ne voy point que ie puisse euiter la peine temporelle ny le iugement eternel ! Meurs miserable, & recherche par vn violent trespas quelque repos à ta conscience.* Acheuant ce discours, il se leue tout furieux, & tout transporté de l'esprit malin, il prend vn pistolet qu'il charge d'vne balle de plomb, & apres il le porte à son front, pour s'en percer la teste. Comme il le vouloit descharger la main luy varia, la peur de la mort s'offrant deuant luy, de sorte que le coup donna seulement à costé, & luy emporta vn loppin de chair. Voyant qu'il auoit failly son coup, il se mit à crier. *Ha ! cruel bourreau, tu as bien eu le courage d'enfoncer ta main parricide dans le sang innocent, & tu n'as pas le cœur d'en expier le forfaict sur toy mesme? Non, non il faut mourir, & n'espargner non plus ton propre corps, que tu n'as faict le corps de celuy qui t'a-*
uoit

uoit donné naissance. Ce disant, il ouure la fenestre de la chambre où il estoit, vne des plus hautes de la maison, & se precipite la teste premiere du haut en bas. Mais Dieu, qui ne vouloit pas que ce parricide mourust sans auoir auparauant declaré son forfaict execrable, permit qu'il cheust dans vn fossé, remply de ronces, où il demeura tout le iour sans en pouuoir sortir. Cependant les domestiques reuenus des champs, & estonnez de ne voir ny maistre ny valet, cherchent de tous costez pour les treuuer. En fin il y eust quelqu'vn qui estant monté en la chambre haute, & ayant ouuert la porte, veit sur la table vn pistolet & du sang espandu par la chambre. Il voit encores la fenestre ouuerte, & regardant en bas, il oyt vne voix qui se plaignoit. Ayant appellé ses compagnons, ils vont vers le lieu, & treuuent que c'estoit leur maistre. Ils le tirent de là, & le portent dans vn lict. Mais il leur tient ce discours. *Pourquoy (mes amis) vsez vous d'vn si doux traictement enuers vn homme si abominable? C'est moy & non autre, qui ay donné la mort à celuy de qui i'auois receu la vie. De grace que quelqu'vn de vous venge sur moy la mort de son maistre. Aussi bien ne puis-ie eschapper de mourir, puis que i'ay violé les loix Diuines & humaines.*

Les seruiteurs estonnez d'vn tel langage firent soudain aduertir ses plus proches parens, qui se treuuerent le lendemain à son Chasteau. Quand il les veid il renforça ses cris & ses plaintes. Il maudissoit sa vie en leur presence, & publioit son horrible forfaict. Sa conscience, qui ne luy donnoit point de tréue, estoit son iuge, son tesmoin & sa partie. Dieu vouloit qu'il decelast luy mesme son crime, comme fit autresfois Bessus, parricide comme Sylvestre. Les parens ne sça-

uoient

uoient que dire oyans sa propre confession. Toutesfois ayant consulté l'affaire, & pensé que si la Iustice en estoit informée, le bien seroit confisqué, tacherent à le remettre. Ils luy representerent l'infinie misericorde de Dieu qui tend tousiours les bras ouuers à ceux qui recourent à elle: bien que son peché soit grand, que la bonté de Dieu est encores plus grande. Au reste, ils luy apprennent qu'il n'est pas si mal qu'il en puisse mourir: qu'il peut faire telle penitence, qu'elle sera capable d'expier son peché, qu'il change donc de langage, parce que si la Iustice en a le vent, on luy fera souffrir la plus cruelle mort qui se puisse imaginer: que le moindre supplice sera d'estre tenaillé tout vif. Toutes ces raisons eurent bien quelque pouuoir de luy refrener vn peu la langue: mais non pas de luy oster l'enuie de mourir. Par interualles les furies le saisissoient, de sorte que si l'on n'eust pris garde à luy, il eust couru les champs, & publié son crime. Le Poëte Euripide introduit Menelaüs dans l'vne de ses Tragedies, qui demande à son Neueu Oreste, d'où luy procedoit la maladie qui le tourmentoit incessamment l'ame & le corps. C'est la conscience (répond Oreste) d'auoir perpetré vn meschant acte. Les Payens croyoient que ceux qui auoiét commis quelque meurtre secret, ou quelque autre detestable peché, estoient accompagnez de furies, & qu'ils erroient vagabōds par le monde, afin que pour le moins s'ils euitoient la vengeance des hommes, ils ne peussent euiter celle de Dieu. On a souuent veu des scelerats, qui à l'heure de leur mort pressez de la fureur de leur mal, estoiét contraincts de confesser ce qu'ils auoient celé toute leur vie. Ils pensoient voir tousiours le bourreau qui les traisnoit au supplice:
tant

tant le pas effroyable de la mort donne des eslançements de conscience aux coulpables, leur mettant en fantaisie la peine qu'ils croyoient auoir meritée. Mais il ne faut pas s'estonner de ces choses, puis que l'esprit de Dieu diffus par toute la machine du monde, est le Iuge droicturier, & le tesmoin irreprochable, qui faict confesser au meurtrier ce qu'il voudroit bien celer. C'est luy qui expose au iour vne accusation, qui n'est point appuyée d'aucuns témoignages oculaires. Luy méme la rend si claire, & si bien verifiée, qu'il ne reste plus que la condãnation de celuy qui l'a perpetrée. Cét execrable Gentil-homme en sert d'exemple notable. Apres auoir faussemẽt accusé vn innocent, il s'accuse luy-mesme, & le bourreau qui le tourmente nuict & iour le force à découurir ce qui estoit caché. Ses parens pour sauuer le bien procederent si prudemment en cette affaire, qu'ils ne l'abandonnerent ny nuict ny iour iusques à la mort, qui fut quelques sept ou huict iours apres. Quoy que le Prestre luy sceut remonstrer durant ce temps là, de la misericorde de Dieu, il estoit tousiours neantmoins en doute & deffiance pour son detestable parricide. On l'enterra dans vn mesme sepulchre auec son pere, & la leurs deux corps attendent le grand Iour, pour comparoistre deuant le Iuge des viuans & des morts: tandis que le pere d'Amaranthe remercie Dieu, de l'auoir inspiré à ne donner point sa fille à cét abominable, & qu'il la pourueut en vn lieu digne de son merite. Le bruict de cette estrange auanture courut bien-tost par tout le pays. Tout le monde en louë le iuste iugement, & supplie le Ciel de destourner les mal-heurs qui menacent la France, où tels crimes, auantcoureurs de son ire, se commettent.

DE L'ABOMINABLE PECHÉ *que commit vn Cheualier de Malte, aßisté d'vn Moine, & de la punition qui s'en ensuiuit.*

HISTOIRE XII.

I'Ay honte de publier les horribles & detestables pechés qui se commettent tous les iours au siecle où nous sommes. La posterité ne les croira qu'à peine. Ie n'ay entrepris d'escrire en ce volume que des choses qui sont arriuées depuis peu de temps, & dont i'ay veu vne grande partie. Ie m'estonne que la Iustice de Dieu n'extermine le monde comme il fit du temps du Deluge vniuersel, puis que le vice y est monté en vn si haut degré, qu'il est impossible que la patience du Ciel le puisse plus longuement suporter. Voicy vn Histoire non moins veritable qu'horrible & execrable. Elle se represente sur le Theatre, au grand des-honneur des Chrestiens, parmy lesquels on treuue des monstres qui donnent subject à ma plume de le descrire en ceste sorte.

Vn ieune Gentil-homme de Pologne (de qui ie tais le propre nom, pour les considerations que i'ay cy deuant dites en autre part, & que ie nommeray Eranthe) de fort bonne maison, & d'illustre famille, allumé du desir d'aller en Italie, Prouince tāt renommée par toute la terre, & particulierement à Rome, tant pour y voir ces vieux monuments, & ces antiquitez, qui font paroistre encores en leurs ruïnes la gloire & la pompe de ce peuple, qui fit de l'Vniuers

vne seule le Monarchie, que pour y apprendre toutes sortes d'exercices vertueux, dressa son train, & en vn equipage honneste fit tant qu'il arriua à Florence La beauté de la ville, & la courtoisie qu'il receut à la Cour du grand Duc, fit qu'il s'y arresta plus qu'il n'auoit faict en toute autre ville, depuis le iour qu'il partit de sa maison. Tantost il y couroit la bague, maintenant il y manioit vn cheual, tantost il alloit à la chasse auec le Prince, & par tout il se monstroit si dispos, & si adroict qu'il estoit le bien receu aux meilleures compagnies de la ville. Sa beauté y seruoit encores de beaucoup. Elle estoit telle qu'il estoit impossible d'en treuuer en vn homme de pareille au monde. Ses yeux estoient verts riants: ses cheueux blonds & crespez: sa face estoit viue & coulorée, teinte de lys & d'œillets meslez ensemble: sa taille belle & bien proportionnée. Au reste il n'auoit pas encores atteint la dixneufiesme année de son aage. Toutes ses qualitez, beauté, ieunesse, valeur & richesse, le rendoient si recommandable par tout qu'en peu de temps il acquit l'amitié d'vne Damoiselle de fort bonne maison, nommée Virginie, doüée d'excellente beauté. Et bien qu'ils n'eussent pas la commodité de se voir, à cause de la rigueur qu'on exerce en ce pays enuers le sexe feminin, neantmoins ils se visitoient souuent par lettres. Et ne passoit gueres soir qu'Eranthe ne luy donnast quelque serenade, ny iour qu'il ne dressast quelque partie pour courre la bague deuant son logis. Comme il passoit ainsi les iours & les nuicts à entretenir ses amours, vn gouuerneur qu'il auoit auec luy voyant qu'il sejournoit trop long-temps à Florence, & s'apperçeuant bien que l'amour l'y retenoit, luy remonstra en fin le tort qu'il faisoit à sa reputation,

de

de n'acheuer pas l'entreprise qu'il auoit resoluë, lors qu'il partit de son pays : qu'à la verité l'amour n'estoit pas defenduë en l'aage où il estoit, mais qu'aussi il ne faut point s'empestrer si fort dans ce Dedale, qu'on ne reserue tousiours quelque fil pour s'en retirer : qu'il luy conseilloit doncques de quitter pour vn temps ces passions de ieunesse, pour suiure la raison ; & pour cét effect qu'il se disposast de partir bien-tost pour aller à Rome, autrement qu'il s'en plaindroit à ceux qui l'auoient mis soubs sa charge. Ce ieune Gentil-homme esueillé comme d'vn profond sommeil, recogneut aussi tost que son gouuerneur auoit subject de se fascher. L'honneur se representa par mesme moyen incontinét deuant ses yeux, de sorte qu'il se resolut de prendre congé pour quelque temps de celle qui auoit rauy sa liberté, (encores que ce luy fut vn extreme desplaisir) & d'acheuer son voyage, faisant neantmoins estat qu'à son retour il poursuiuroit le seruice qu'il auoit voüé à ceste beauté, qu'il ne pouuoit oster de sa memoire. Cette resolution fut presque aussi tost mise en execution que prise. Virginie ayant sçeu son départ par vne lettre qu'il luy escriuit, pésa mourir de regret. Elle maudit mille fois le iour qu'il se separoit d'elle. Ses yeux se changerent en deux torrens desbordez, & sa bouche ouuerte à la douleur, proferoit des plainctes guidées de fureur & de rage. Sans la promesse qu'Eranthe luy faisoit de n'aymer iamais d'autre qu'elle, & sans l'espoir qu'elle auoit de son retour, elle se fust donnée mille fois d'vn cousteau dans le sein. Tandis qu'elle pleure, son seruiteur n'a pas moins de passion. Le tourment qu'il ressentoit fut si grand qu'vn petit accez de fiéure le prit à vne iournée du lieu d'où

il

il estoit party, de sorte qu'il fut cōtraint de seiourner deux iours au village, où il alla coucher. Durant ce seiour, vn Caualier de Malte, que nous appellerons Flaminio, & de qui nous tairons le nom, pour le respect que nous portons à l'illustre famille dont il est issu, arriue au logis où Erāte logeoit. Flaminio l'auoit veu à la Cour du grand Duc, & le maudit & execrable amour l'auoit tellement rendu passionné de la beauté de ce ieune Gentil-homme, qu'il en estoit aux peines de la mort. Il ne songeoit qu'au moyen d'en auoir l'infame joüyssance. Peché maudit & detestable, abhorré de Dieu & de nature Ie remercie le Ciel de ce que pour le moins la Frāce n'est pas si encline à ce vice, que beaucoup d'autres nations. Cette abominable passion l'auoit arresté quelque temps à Florence, pour voir si l'occasion s'offriroit, à tel prix que ce fust, d'accomplir ses desirs: mais voyant qu'il tentoit vne chose impossible, il auoit resolu d'en laisser là poursuitte. Lors qu'ils sçeut que ce ieune Gentil-homme estoit au logis ou il arriua, & qu'il estoit prest de partir le lendemain pour aller à Rome, il treuua vne inuention autant subtile pour l'imagination, que maudite pour l'execution. Il fit semblant de n'auoir iamais veu Eranthe, mais ayant accosté vn de ses domestiques, il s'informa particulieremēt du lieu de son origine: du nom de ses proches parens, & du rang qu'ils tiennent en Pologne. Apres en auoir appris plus qu'il ne demandoit, & qu'il l'eut mis en escrit, pour mieux s'en ressouuenir, il partit le lēdemain apres Eranthe, le suiuāt tousiours pas à pas, pour sçauoir où il logeroit, sans iamais parler à luy, ny se donner à connoistre: Eranthe alla loger aupres de l'Ourse, & ce Cheualier tout contre.

Le Gentil-homme Polonnois ne fut pas plustost arriué à Rome, qu'il commança d'y employer le téps aux Academies, où les actes vertueux se practiquét. Sa beauté & son addresse, ioinctes à son humeur frâche & courtoise, luy acqueroient l'amitié de tout le monde. Flaminio songeoit à tous les moyens qu'il pouuoit pour en faire à sa volonté, soit degré ou de force: mais plutost par la voye de l'vn que de l'autre, car il n'ignoroit pas que iamais Erâthe n'y presteroit son consentement. Le peu d'espoir de paruenir à son dessein, le fit enfin resoudre à partir de Rome pour aller à Naples, lieu de sa demeure, pour s'oster cette execrable fantaisie de la teste, qu'il tenoit si bien secrette, qu'autre que luy n'en auoit la connoissance. Tandis qu'il estoit à Naples en sa maison, & que le temps luy en esteignoit presque le souuenir. Erâthe est à Rome en reputation d'vn des plus adroits Gentils-hommes estrangers. Durant son sejour il escrit souuent à sa maistresse, & reçoit responce de sa part. Par ses lettres il luy tesmoigne comme l'absence à bien eu le pouuoir de separer loing d'elle son corps, mais non pas son ame qui la luy represéte tousiours. Qu'autre beauté n'aura iamais la puissance de le debaucher de son seruice, qu'elle est son Soleil, & que sãs elle toute autre lumiere ne luy est qu'vne obscurité: qu'il ferme sa paupiere à tous les astres qui pensent l'esclairer, cóme faict la fleur du soucy, lors que la belle splendeur du iour se cache dans les flots de Thethys. Virginie luy escrit d'autre coté que la douleur qu'elle ressent pour son absence, luy fait souffrir incessam nent vne mort plus cruelle que la mort méme. Le coniure de luy escrire souuét, afin que ses lettres luy seruét de consolation, mais bien plus encores

res d'en estre luy-mesme le porteur. Qu'il s'asseure, que plustost le Tybre retournera vers sa source, auant qu'elle oublie son amour.

Tandis que l'amour entretient leur ardeur par des lettres reciproques, il prend fantesie à Eranthe d'aller à Naples, pour voir cette Citté que l'on surnomme la Gentille. Il fait doncques disposer ses gens à partir auec luy. O miserable & infortuné! où vas tu? Le plus grand affront qui puisse iamais arriuer à vn Gentil-homme de ta sorte, t'y attend. Pleust à Dieu que tu fusses encores en ton pays, sans dessein de passer iamais les Alpes.

Eranthe y arriua durant qu'on y faisoit les feux de joye, & qu'on y celebroit les nopces du Roy des Espagnes. On n'y parloit que de triõphes, de Carrozels, de combats à la barriere, & de courses de bague. Les Espagnols, & les Italiens taschoient à l'enuy des vns & des autres d'y faire paroistre leur addresse. Comme ce Gentil-homme Polonnois alloit vn iour à la place, où l'on celebroit la feste, Flaminio l'entreuit, & le reconneut incontinent. L'amour maudite & execrable, que le temps luy auoit vn peu esteincte dans le cœur, cõmença de s'y r'allumer auec plus de violẽce qu'auparauant. Quãd il eut sçeu où il estoit logé, il l'attendit vn iour en vne ruë, où Erãthe deuoit passer. Si-tost qu'il l'apperçeut, il descendit de cheual, & courut l'embrasser. Erãthe estonné de cette nouuelle caresse, mit aussi pied à terre, s'excusant du peu de connoissãce qu'il auoit de luy Ha! Monsieur (dit l'autre) si vous ne me connoissez point, ie n'ignore pas qui vous estes. Vostre Pere s'appelloit le Comte de Plest, braue Caualier, s'il en fut iamais au monde. Il rẽdit si signalée sa valeur en cette bataille

fameuse, que les Polonnois gaignerent contre ceux de Tartarie, que la memoire en demeurera eternelle. Vous auez vn oncle qu'on nomme le Baron d'Anty. I'ay receu mille courtoisies de luy, du temps que i'estois en Polongne, où i'ay demeuré pres de quatre ans, pour quelques affaires concernans nostre Religion. Enfin ie suis tellement obligé à vostre sang, que ie ne possede rien au monde, qui ne soit à vostre seruice. Eranthe esbahy encores de cette cõnoissance, & croyant que ce que l'autre luy disoit fust veritable, le remercia de sa bonne volonté, & luy offrit en eschange tout ce qui dependoit de luy. Ce n'est pas tout (dit l'autre) ie ne souffriray iamais que fassiez autre logis que le mien. Vous y serez mieux accommodé & seruy auec plus de deuotion, qu'en celuy où vous estes. I'ay bien receu d'autres plus grandes courtoisies de vos parens. Le Gentil-homme Polonnois continüa de le remercier, & s'excusa sur l'offre qu'il luy faisoit d'aller loger chez luy, craignant de l'importuner. Toutesfois l'autre le pressa si fort, qu'il fut contrainct pour ne paroistre inciuil, & mal appris, de luy accorder ce qu'il desiroit. Le voila doncques chez luy logé au plus beau quartier de son Hostel. Flaminio s'efforce de le traicter le plus magnifiquement qu'il luy est possible. Il tasche aussi de luy donner toutes sortes de plaisirs. Il luy fait voir les meilleures compagnies, & toute les singularités de cette ville. Cependant qu'il endort par ses artifices, & par ses feintes caresses Eranthe, ce mal-heureux & detestable ne pouuant plus souffrir l'amour desnaturée qu'il luy porte, gaigne vn Moyne aussi mal-heureux & detestable que luy.

Cét execrable & abominable Moyne se tenoit dans

dans vn Conuent qui est situé en vn lieu assez escarté. Ils prennent ensemble resolution, qu'vn iour Flaminio y menera Eranthe dans sa chambre, & que là il receura de luy tout ce qu'il desire, soit de gré, soit de force. Ha ! pestes abominables, qui faictes seruir à vostre horrible impudicité, vn lieu destiné pour le ieusne, pour la pudicité, & pour l'oraison, où est maintenant vostre conscience ? Ignorez vous Dieu, & ne croyez-vous pas que son œil est tout voyant, & qu'il penetre les lieux les plus obscurs & cachez, mieux que l'œil humain ne fait vn verre clair & net. O temps ! ô siecle ! ô mœurs ! que les mortels sont deprauez !

Cette resolution prise, ces mal-heureux l'executerent en cette sorte. Flaminio mene vn iour pourmener Eranthe dans son carrosse. Ils sortent hors de la ville, & puis y r'entrét, & le Cheualier de Malte passe expressement aupres du Conuent que nous auons des-ja dict. Lors qu'il en est proche, il feint d'y auoir quelque affaire d'importance, de sorte qu'il commande à son cocher de s'arrester à la porte. Monsieur (dit-il au Polonnois) vous me permettrez, s'il vous plaist d'entrer leans, & d'y dire vn mot à vn bon pere qui y faict sa demeure. Il n'est pas besoin (respond l'autre) de me demander permission d'vne telle chose, ie vous y accompagneray s'il vous plaist. Flaminio faisoit séblant de ne l'en vouloir pas importuner, auec vn refus qui l'y conuioit, plustost qu'il ne l'en destournoit. En fin il sort du carrosse, & entre dans le Conuét accompagné du Polonnois. Il le meine en vn lieu escarté, où le Moyne les attendoit. Ce Moyne possedé de Sathan, les faict entrer dans vne chambre, où la colatiõ estoit preparée. Il leur faict poser la cappe & l'es-

pée,& puis il les fait boire d'autant. Quand il eurét gousté, Flaminio s'approche d'Eranthe, & luy tient ce discours.

Seigneur Eranthe, il n'est pas maintenant besoin que i'vse de longs discours pour vous apprendre ce qui est de mon intention. Vostre beauté, & vostre bonne grace, m'ont si bien allumé d'amour, qu'il faut que i'obtienne de vous ce que ie desire, ou bien que vous mouriez presentement. Faictes election de deux choses ou de contenter mes desirs, ou de mourir. Si vous m'octroyez de bon gré l'vn, vous estés asseuré de vostre vie, & d'auoir vn amy qui vous sera eternellement acquis. Disposez-vous à me rendre satisfaict tout maintenant, ou bien de souffrir cela.

Ce disant, il luy porte à la teste vn pistolet prest à le lascher. Le Moyne de l'autre costé s'estoit saisy de son espée, qu'il tenoit toute nuë à la main, le menaçant de la mort, s'il ne consentoit à leurs desirs. Ce pauure Gentil-homme fut bien estonné, se voyant surpris de la sorte, sans espée n'y sans baston. L'image de la mort se presentoit d'vn costé deuãt ses yeux & de l'autre le peché detestable qu'on vouloit exercer sur luy. Vne fois il estoit resolu de souffrir le trépas, & balançoit tantost d'vn costé, & tantost d'vn autre. Despeschez-vous (dit Flaminio) autremẽt vous estes mort. Ie vous prie (respond ce Gentil-homme) ayés pitié de moy, & ne me traictez pas si indignement. C'est trop attendu (repart le Moyne) il faut qu'il meure. Ce disant, il feinct de le vouloir trauerser d'vn coup d'espée, & Flaminio de luy lacher le pistolet. Ha! messieurs, (dit le Polonnois, que la frayeur de la mort auoit saisi) ie feray tout ce que vous voudrez, pourueu que vous me donniez la vie.

N'ayez

N'ayez peur de mourir, reſpond Flaminio, ie ſacrifierois pluſtoſt la mienne pour vous, apres que vous m'aurez accordé ce que ie ſouhaitte. Voila comme la crainte de mourir fit que le Polonnois laiſſa faire au Cheualier de Malte ce qu'il voulut. Le Moyne en prit auſſi ſa part. O Ciel oùeſt voſtre foudre? Que n'eſcrazez vous ces execrables?

Lors qu'il eurent acheué c'eſt belle beſonge, il eſtoient en reſolution de le faire mourir, pour mieux celer leur meſchãceté, ſi Eranthe qui ſe doutoit touſjour de leur deſſein, n'eut apres ce mal-heureux acte ſauté au col du Cheualier, le baiſant & le careſſant le mieux qu'il luy eſtoit poſſible. I'ay treuué (diſoit-il) Monſieur, ſi doux vos embraſſemens, que ie vous ſupplie de ne vous ſeparer point deſormais l'vn d'auec l'autre. Ie ſçay bien que ce que vous auez exercé ſur moy, ne procede que de la grande amour que vous me portez: mais ſi vous m'aimez, croyez que ie vous ayme encores plus. Telles & ſemblables paroles, douces & flatteuſes, joinctes à tãt de careſſes, eurent ce pouuoir que d'empeſcher la reſolution qu'il auoyent prinſe de l'enuoyer en l'autre monde. Ils beurent encore enſemble, & le Gentil-homme Polonnois feignoit d'eſtre le plus content du monde, à fin qu'il peuſt par cette feintiſe eſchapper de leurs mains. En fin la nuict eſtant venuë, Flaminio & Eranthe prindrent congé du Moyne, ſortirent du Conuent, r'entrerent dans le carroſſe, & retournent au logis, où le Cheualier penſoit coucher auec le Polonnois. Mais luy ſortant du carroſſe, fit ſemblant d'aller au garderobbe, & il s'achemina auſſi toſt vers la poſte. Il demanda vn cheual, & il paya ce qu'il falloit, & ſans autre compagnie que d'vn poſtillon, il

courut dés l'heure mesme vers Rome. Il fit vne telle diligence, qu'il y arriua le lendemain de fort bonne heure. Ce iour le Pape Clement VIII. de qui la memoire est celebrée par la bouche des ennemis mesmes de l'Eglise Romaine, donnoit audiance publique à tout le monde. Le Gentil-homme Polonnois s'en va au Vatican, entre dans la sale où le sainct Pere estoit assis, s'approche & se jette à genoux, & luy demande iustice du plus indigne & execrable affront qu'vn homme puisse receuoir. Le bon Pape, voyant vn si beau Gentil-homme, si dolent, & si esploré, en eut compassion, s'informe de la cause de son dueil. Helas! sainct Pere, (ce dit-il) le suject de ma douleur est si execrable, que i'ay horreur de vous le reciter. Permettez qu'vn autre que moy l'apprenne à vostre Sainctete.

Le Pape esmerueillé de cette nouueauté, commanda incontinent au Secretaire des memoriaux, qui est comme vn Maistre des Requestes en France, de s'informer particulierement de cét affaire. Il le fit & apprit de ce Gentil-homme tout le succez d'vn acte indigne des Chrestiens. Il rapporta puis apres au Pape ce que l'autre luy auoit dit. Le bon Pere ayant entendu vn tel forfaict, en ressentit vne si griefue douleur, qu'il en pleura à chaudes larmes. Cependant il fait depescher vn Preuost, auec des Archers, & des patentes, qui s'addressoient au Vice-Roy, luy commandant sur peine d'excommunication de leur prester main forte. Le Preuost arriue en peu de temps à Naples, & la premiere chose qu'il faict, est de surprendre Flaminio, qui auoit pris resolution de desloger le iour mesme, se doutant bien de ce qui en aduiendroit. Apres il va au Conuent, & y entre & mon-

stre

ſtre les lettres du Pape, & conſtituë priſonnier le Moyne. Le Vice-Roy vouloit au commencement ſe formaliſer pour la capture de Flaminio, parce qu'il appartenoit à de nobles familles : mais le peuple crioit qu'on ne deuoit point laiſſer telles meſchancetez impunies. En fin il fut arreſté auec ſon complice entre les mains du Preuoſt, qui les mena à Rome. On les enferma dans la tour de None, où ils ne demeurerẽt gueres. Leur procez leur fut bien-toſt fait, & eux ayans confeſſez le crime, ils furent condamnez : le Cheualier d'auoir la teſte tranchée au pont S. Ange, & ſon corps d'eſtre bruſlé & le Moyne d'y eſtre pendu, eſtranglé & bruſlé.

Le Vice-Roy s'employa auec pluſieurs autres des plus grands d'Italie pour obtenir la grace de Flaminio, mais le ſainct Pere ne la voulut iamais accorder, quelque inſtance qu'on luy en fiſt, ſçachant bien que s'il le ſauuoit, Dieu qui peut ſeul iuger de ſes actions luy en feroit vn iour rendre conte.

Tandis que ceſte execution ſe faict, le pauure Eranthe eſt ſi honteux de l'affront qui luy eſt arriué, qu'il n'oſe ſortir de ſon logis, non pas meſme de ſa chambre. Toute compagnie luy deſplaiſt. Il ne fait que ſe tourmenter & que s'affliger, & ſe reſolut à quitter Rome, & de s'en aller confiner en quelque pays deſert, pour y paſſer le reſte de ſes iours, ne voulãt plus paroiſtre deſormais par deuant les hommes ; ſans la peur qu'il a de perdre ſon áme, il ſe donneroit cent fois la mort de ſa propre main. Helas ! (diſoit - il) que ie fus bien coüard & puſillanime, quand pour crainte d'vne choſe qu'il faudra que i'épreuue vn iour neceſſairement, i'ay perdu mon honneur ! Aurois-ie bien le courage de me preſenter deſormais à mes pa-

rens ayant faict vne bresche à mon honneur& reputation?Non, il faut que i'expie par vne austere penitence vn si grand defaut, puis que i'ay faict perte de la gloire qu'auec tant d'ennuys & trauaux iauois recherchée, & l'espoir de reuoir iamais ma Maistresse.

Acheuant ce discours, il se desrobe secrettement de ses gens,& se rend si bien inuisible,que personne depuis n'en à point ouy de nouuelles, quelque trauail qu'on ait employé à le treuuer. La nouuauté de ce faict court cependant par toute l'Italie. Virginie en apprent l'Histoire,& la perte d'Eranthe,qu'on ne treuue point.

Ce fut donc allors que la belle maudit son infortune,qu'elle accuse son destin,& qu'elle veut mourir.Sans vne de ses compagnes elle eust aduancé se iours,ou par glaiue,ou par poison. Mais la mort de l'ame luy estant representée deuāt les yeux,& la peine des Enfers,qui est preparée aux desesperés,elle arreste la violence de sa main,& se dispose dés l'heure mesme de quitter le monde,& d'entrer dans vne austere Religion.La penitence qu'elle y fit est assez renommée par toute l'Italie.Elle y passa deux ans,exerçant sur sō corps toutes sortes de rigueurs pour acquerir l'heritage du Ciel, où son ame s'enuola au bout de cette espace de temps.Dieu nous y vueille receuoir vn iour par sa misericorde.



DE

DE LA CONIVRATION DE Bajamon Tiepoli, Gentil homme Venitien. contre sa patrie, & de sa fin mal-heureuse.

HISTOIRE XII.

Execrable faim de regner ! à quoy ne pousses-tu le courage des Mortels?S'il est permis de violer le droict, on le peut faire (dit vn ambitieux,) pourueu que ce soit pour auoir domination sur les autres. O parole indigne d'vn homme de bien , & qui ressent la Tyrannie, quelque espece de douceur qu'on y mesle parmy.Iamais ce Paradoxe n'a esté receu parmy la commune societé des hommes,&ceux qui l'on voulu mettre en effect, ont veu bien rarement leur vie paisible.Ils ont le plus souuét terminé leurs iours par vne fin funeste & tragique. Mille exemples,l'antiquité le tesmoignent , & ce moderne confirme la verité de mon dire.

Au temps que Pierre Gradeuigo gouuernoit la Seigneurie de Venise,comme quarante & huictiesme Duc en ordre , il y auoit vn ieune homme Venitien nommé Bajamont Tiepoli accompli en rares dons de Nature,si l'ambition ne l'eust possedé. Son pere qui n'auoit que ce fils vnique,& qui l'auoit fait instruire en tout ce qui peut rendre recommaudable vn homme de sa sorte, le laissa riche apres son trespas de plus de trente mille escus de reuenu.Ie ne comprens

comprens point auec cette rente les maisons & les possessions, les vaisseaux & les galeres, dont il le fit possesseur, qui luy rendoient encores par trafic, autant ou plus de commodité. Ce gentil-homme voyant qu'il auoit tant de moyens, & que neantmoins il ne luy estoit point permis de les despenser extraordinairement, suiuant les loix de sa patrie, qui pour sa frugalité, a quelque symbole auec l'ancienne Sparte, s'en alloit le plus souuent aux bonnes villes d'Italie, pour y passer le temps, & y paroistre plus qu'à Venise, où il ne pouuoit qu'employer mille escus tous les ans, soit en habits, soit en seruiteurs ou en despense ordinaire de bouche. Quand il estoit de retour en sa maison, contraint de reprēdre le premier train de vie. Il blasmoit en son ame le mesnage de sa cité, & mesprisoit sa Lezine. Considerant neantmoins qu'il falloit y passer sa vie, il entreprit vn dessein autant execrable pour l'entreprise, que mal-aisé pour l'execution. C'est de se rendre Seigneur souuerain de la Republique, & par mesme moyen de faire mourir le Duc, la Seigneurie, & tous ceux qui s'y voudroient opposer. Le temps luy estoit alors fort fauorable: car les rudes secousses que l'Estat auoit souffertes en deux frèches batailles que les Venitiens auoient perduës, l'vne en Dalmatie, & l'autre au destroit de Galliopi, l'auoient fort esbranlé. La saison doncques, les calamités publiques, & la foiblesse de la ville luy seruants de supports, il fit vn voyage à Rome, où il demeura cinq ou six mois. Quand il fust de retour il commença de pratiquer les artizans qu'il cognoissoit hommes de faction, & dont la plus part auoient porté les armes aux guerres passées. Il achetoit de leurs marchandises encores qu'il n'en eust pas de besoin,

&

& par ce moyen faisant cognoissance auec eux, il disoit à chacun qu'il auoit vne querelle contre vn Gentil-homme Romain, à qui il auoit donné vn soufflet. Que ce Gentil-homme, qui n'auoit peu se ressentir sur le champ de l'affront, estoit resolu (suiuant l'aduis qu'on luy en auoit donné) de venir à Venise en habit dissimulé, & accompagné d'vn nombre d'hommes armez pour l'attaquer, & pour l'assassiner. Tenant ce discours, les vns offroient de le secourir, les autres non. A ceux qui faisoient offre de l'assister en ceste feinte querelle, il faisoit deliurer de l'argent pour achetter des armes, tāt pour eux que pour leurs valets, & sous main leur donnoit pension. Cependant il les prioit chacun à part de tenir la chose secrette, de peur que le Duc & la Seigneurie aduertis de cecy, suiuant leurs loix rigoureuses, & leurs soupçons ordinaires, ne creussent qu'on voulust brasser quelque nouueauté contre l'Estat. Cette coniuration fut si bien faicte & si couuerte, que iamais vn voisin ne reuela à son voisin l'entreprise, pensant tousiours estre tout seul, & qu'il n'y auroit que luy & les siens qui assisteroit Tiepoli, lors qu'il en seroit de besoing. Il attira en cette sorte tant d'hommes à sa cordelle, que le nombre en monta iusques à trois ou quatre mille, qu'il coniuroit toûjours par paroles gratieuses, par dons, & par pensions de se ressouuenir de leur promesse, & d'accourir armez au secour lors qu'ils orroient hautement proferer *Tiepoli, Tiepoli,* Tandis il viuoit retiré en sa maisō en si bon mesnager, qu'on n'eust iamais creu qu'il attētast ce où il aspiroit. Son dessein estoit, tuër de premier abord le Duc & la Seigneurie, & puis sous pretexte de liberté, descharger le peuple de daces & d'imposts, & par mesme mo-

yen de se rendre Prince souuerain de l'Estat.

L'on celebre tous les ans à Venise au mois deMay vne feste en l'honneur de S. Vito. Ce iour là, le Duc & toute la Seigneurie, accompagnez du reste & de la noblesse de la ville, & generalement du peuple, sortent de sainct Marc, en grande pompe, & en grande ceremonie, & cheminēt en procession iusques à l'Eglise de saincte Marine pour y rendre graces à Dieu d'vne bataille memorable que les Venitiens gaignerent contre les Turcs. Cōme cette feste s'approche, Tiepoli va de ruë, en ruë, de boutique, en boutique, & de maison en maison. Il y solicite tous ses partisās & les somme de leur promesse, en leur racontant comme il a appris que son ennemy sera bien tost en ville, resolu de luy faire vn affront, & chacun luy promet toute assistance. Et bien que neuf ans se fussent desia escoulez, depuis le commancement de sa coniuration, que le long temps en eut faict mourir plusieurs de ceux qu'il auoit pratiquez, toutesfois il en auoit gaigné d'autres à leur place, de la volonté desquels il pouuoit librement disposer. Non content de ces menées, quelques iours auparauant l'execution, il inuita quinze ou vingts Gentils homme de la ville, de ses plus intimes amis, qu'il traicta magnifiquement. Apres auoir faict bonne chere, il commença à leur ouurir vn discours de l'Estat où la Republique estoit alors. Des grādes foules & impositions que le pauure peuple estoit contrainct de soustenir, pendāt que le Duc & les Seigneurs du Senat s'engraissoient, & comme des sang-sues humoient le sang des Citoyens. Que cette calamité le faisoit souuent souspirer en luy-mesme, & desirer s'il estoit possible, quelque reformation. Quelquesvns de la troup-

pe que la maruoisie,& autres douces liqueurs auoiẽt échauffez sous leur bonnet,plus que de coustume, appreuuants son dire, se mirent à crier tout haut, qu'il seroit bõ d'y employer le remede: & puis tous d'vn commun consentement exhorterent Tiepoli d'y mettre la main. Que c'estoit luy qui comme vn Alcide estoit destiné du Ciel à repurger leur cité de Monstres, & à y introduire les bonnes mœurs. Tiepoli oyant leur langage, feignit au commancement de n'en estre pas bien aise: mais voyant puis apres comme on le pressoit de le faire,il leur dit en fin,que s'ils vouloient l'assister,le moyen estoit tout ouuert pour venir à bout de cette entreprise.Sur cela il leur apprit ses intelligences,comme il auroit quãd il voudroit, quatre ou cinq mille hommes armez à sa deuotion.Les autres loüants son dessein, luy iurerent tout secours,& luy promirent d'exposer leurs vies, & leurs moyens pour ce subject,&de n'auoir iamais de respos,iusques à tant qu'il fust absolu dãs la ville. Tiepoli les ayant remerciez, leur fit aussi promesse de donner à l'vn la maison,& les biens de Foscarini, à l'autre d'Andoli, & à l'autre de Troni, & enfin à chacun sa part des autres meilleures maisons.

Voila vne terrible entreprise,&vne temerité la plus grande qui se puisse imaginer. Iamais celle de Catiline ne luy fut égale,ny maniée auec tant de dexterité:car plusieurs Senateurs assistoient le perfideRomain,& mesme celuy qui fut plus heureux quelque temps apres, à rauir la liberté de sa patrie, & encore c'estoit en vn siecle où la licence estoit debordée à Rome, & où le peuple commandoit à baguette. Au lieu que la police si exactement bien reglée à Venise,deuoit faire perdre tout espoir à ce Coniurateur

de venir à bout de ce qu'il entreprenoit, par vne ruse la plus estrange dont on ayt iamais ouy parler, si long-temps couuée, sans estre descouuerte. Il falloit bien qu'il fust accort, pour tromper si longuement des hommes si oculez, & si prudents entre toutes les nations du monde. Si cét homme se fust appliqué à des choses concernant le bien du public, & non sa ruyne, sans doute il eust réply les Histoires du bruict de son nom. La conjuration estant ainsi resoluë, Tiepoli ne cessoit tous les iours de voir ceux qu'il auoit practiquez, pour leur ramenteuoir leurs promesses, iusques à ce que le iour fut venu. Ceux qui n'ont iamais esté à Venise apprendront que la ville est composée de telle façon, que toutes les petites ruës, basties sur les fondemés dans la mer, respondent à certaines grandes places, de mesme que font les lignes parallelles à leur centre. Si tost que le iour de la feste de sainct Vito fut arriué, Tiepoly deputa ces quinze ou vingt coniurez pour estre de bon matin, l'vn à la place de Santa Fosca, l'autre à celle de Santi Ioanne, & Paulo, & consecutiuement chacun des autres à l'vne des places de la ville, où ces petites ruës aboutissent, leur commandant qu'aussi tost qu'ils iugeroient estre temps qu'ils se missent à crier. *Tiepoli, Tiepoli*, Cependant il se deuoit rendre à vne autre place, où tous les chefs des coniurez viendroient puis apres le treuuer auec le peuple qu'ils auroient ramassé, pour executer l'entreprise. Le dessein estoit (comme nous auons desia dit) de tuër le Duc, & la Seigneurie & puis d'aller de maison en maison acheuer le reste de la Noblesse, sous couleur de liberté publique. Cette entreprise estoit grande, & releuée : mais si la plus part des choses se doiuent iuger par l'euenement,

ment, elle fut aussi mal executée, que resoluë. Il faut croire qu'il y a des intelligences celestes qui conseruent & maintiennẽt les Estats, des Anges gardiens des Prouinces, & des Genies tutelaires des Republiques. Quand le changement des dominations temporelles arriue, il faut que le Ciel y consente, autrement les hommes ont beau brasser & entreprendre, ils y perdẽt leur temps, & leur peine, le vent nemporte leurs desseins, & leurs resolutiõs sont inutiles. Le grand Moteur de l'Vniuers, qui a si long-tẽps maintenu cette Republique, qu'elle n'a iamais souffert aucune mutation depuis onze siecles, fit bien paroistre, que cette conjuration luy estoit desagreable, par les signes euidens qu'il enuoya. Les iours precedens auoient esté serains, sans trouble & sans nüage: mesme la nuict qui deuança cette sanglante iournée, luysante & claire par la lueur des astres, qui briloient plus que coustume. Mais toutesfois si tost que le Soleil appellé par la couriere du iour, eut cõmencé de monstrer ses cheueux dorez, & de jaunir la cime des Apennins, & des Alpes, voylà vn brouïllars qui se leue si espais & si noir, quõ n'y voyoit goute, Il estoit entremeslé de foudres, d'orages, & d'esclairs si espouuantables, que plusieurs croyoient que la fin du monde estoit venuë. Cette tempeste dura deux grosses heures. Elle fut cause que la Seigneurie, n'alla pas en procession de si bonne heure, comme elle auoit accoustumé les mesmes iours. Tandis que les Conjurez n'auoyent pas laissé de se rendre aux places destinées pour esmouuoir la sedition, & voyant que le temps s'esclaircissoit, l'vn d'eux impatient de venir aux mains, & de les tremper aux sang de ses Cõcitoyens, commença à crier *Tiepoli, Tiepoli*, Au bruit

de ce nom les Conjurez habitans aux ruës aboutissantes à cette place accoururent armez. Les autres oyants le grand bruict & l'emotion, crient pareillement, *Tiepoli, Tiepoli,* & se voyent à l'instant enuironnez d'vn grand nombre de satellites. Les principaux les menent en la place, ou estoit l'Autheur assemblé auec vne infinité d'autres. Quand Tiepoli void tous ses gens rassemblez, & en deuoir de bien faire, il faict crier, *Liberté, Liberté,* & puis monté sur vn eschafaut qu'il auoit faict dresser exprés, harangue en cette sorte. *Il est temps (mes amis, & mes bons Citoyens) que vous secoüez le ioug pesant qu'on vous impose. Ce n'est pas le desir de veangeance, où d'acquerir quelque puissance sur vous, qui m'a conuié à vous faire prendre les armes. C'est plustost vne enuie de vous voir affranchis de tant d'impositions, dont vous estes surchargez, & que vous recouuriez vostre liberté. Souffrirez vous tousiours qu'vne iniuste tirannie, sous pretexte dequitable seigneurie, vous foule aux pieds, & vous rende plus esclaues que les bestes brutes, ô Nation belliqueuse, digne semence de ces grands Romains, qui firent jadis de tout le monde vne seule Monarchie, animez vostre iuste courroux contre ceux qui vous traictent si indignement. Tesmoignez par des effects genereux & memorables que vous estes yssus de ces grands hommes, que la rage des Gots, & des Vandales ne pût iamais surmonter. Allons (mes chers freres) punir les tyrans comme ils l'ont merité. La gloire qui vous attend, ne sera iamais assez recommandée par des dignes l'oüanges.*

Ayant acheué ce discours, il saute de la Tribune, mét la main à l'espée, & s'apreste à son execrable execution. Le peuple affriãdé de ce doux nom de frãchise, crie auec luy, *Liberté, Liberté.* Chacun le suit les armes

armes à la main vers le Palais de sainct Marc. Le Duc qui estoit sur ces entrefaictes desia accompagné de bon nombres de personnes de la Seigneurie, ayant esté aduerty de cette sedition, tasche par sa prudence d'y aporter vn prompt remede. Il enuoye d'vn costé des personnes honnorables qui courent par la ville, & appellent au secours dans le Palais les bons Citoyens qui desirent de conseruer leurs repos, & de secourir leur Prince, & leurs Seigneurs. De l'autre il depute Marc Michel, & Guy Canal, personnages de qualité vers Tiepoli, pour luy remonstrer de la part des Superieurs qu'ils ne veuillent rien attenter contre sa patrie, ny contre le repos de ses Citoyens. Mais c'est en vain, ils courent fortune d'estre assommez, & sauuent leur vie à grande peine. Le tumulte croist d'vn & d'autre party: car si Tiepoli attire beaucoup de personne, plusieurs autres viennent au secours du Duc. Le palais de S. Marc est bien assailly, mais il est encore mieux defendu. Tous ont cette croyance de combattre pour la commune liberté. C'est ce qui les fait plus librement exposer leurs vies. Sanglante & pitoyable iournée, où les amis meurent de la main de leurs amis, & les proches parens de celle de leurs plus proches. Les assaillis sortent dehors, & en nombre égal attaquent ceux de Tiepoli. La place de S. Marc c'est toute pauée de morts. On n'entend que cris & hurlemens confus & epouuantables. La victoire balance incertaine, tantost vers vn party, tantost vers l'autre. Miserable cité, les sanglantes saignée que tu auois receuës par la perte de deux si funestes batailles, ne t'auoient-elles pas assez affoiblie, sans que toy mesme tu t'en tirasses encor auec si peu de mesure. Iamais cette si fleurissante Republique ne

fut en si grand danger de faire naufrage : si Dieu protecteur des iustes querelles ne l'eust assistée de son secours, & permis qu'en fin la Seigneurie gaignast la victoire. Elle fut neantmoins Cadmeane, & acheptée à grand prix de sang. Tiepoli fit ce iour-là le deuoir d'vn vaillãt homme, mais sa valeur fut surmontée par le bon droict. Il taschoit de r'allier tousjours ses gens, en leur representant la liberté, & quand il veid que tout estoit perdu, il prit la fuitte comme les autres par la ruë Merciere, appellé vulgairement. *Fresqueria*, là où il tint encore ferme auec vne trouppe des siens, & arresta ses aduersaires. Au bruit qui retentissoit par cette ruë vne pauure femme ouurit vne fenestre pour voir le subject du tumulte, & de frayeur donna vn si grand coup contre vn pot de terre, réply d'œillets, qu'il tomba du haut en bas, & en tombant rencontra la teste de Tiepoli, si rudement qu'il l'assomma. Ainsi mourut le cruel meurtrier de ses freres, par la main d'vne foible femme cõme nous le lisons au liure des Iuge. Vne mesmes aduenture termina les iours de ce grand Pyrrhus Roy des Epirotes, suiuant le recit que nous en fait Plutarque. Les autres coniurez & seditieux voyans Tiepoli estendu par terre, perdent courage, & prennent la fuitte. Ceux qui peuuent estre attrapez sont pendus & estranglez sur le champ. Le corps pareillement de Tiepoli est pendu, & puis trainé, & ietté dans la mer comme indigne de sepulture. La sedition estant appaisée, & les autheurs de la coniuration punis comme ils le meritoyent, le Duc fait assembler le peuple seditieux, & se contente de le reprendre aigrement, commandant à chacun de se remettre en besongne, & de n'attenter iamais plus

contre

contre l'Estat. Cette douceur luy acquit la bienvueillance de tous generalement, & supprima tout ce qui pouuoit estre resté de faction.

Tandis que les choses passent de la sorte, la femme qui auoit fait tomber le pot d'œillets, est appellée par deuant le Duc, & la Seigneurie est interrogée en qu'elle maniere elle auoit si bien sçeu atteindre Tiepoli que de l'assommer. Cette pauure femme répli de simplicité, respondit qu'elle estoit bien marrie d'auoir tüé vn homme, & d'auoir perdu son pot. Que neantmoins elle estoit excusable pour ce meurtre, puis qu'elle l'auoit cõmis sans y penser. La Seigneurie luy dit qu'elle n'en deuoit pas estre marrie puis que c'estoit vn perturbateur du repos public & vn ennemy de la patrie. S'il est ainsi (repart-elle) ie ne plains pas mõ pot, ny mes œillets. La Seigneurie admirant sa simplicité, luy commanda de demander ce qu'elle voudroit pour la recompése qu'elle meritoit d'auoir fait mourir Tiepoli, & qu'on la luy octroyeroit Mes Seigneurs (dit-elle) ie suis vne pauure féme vefue, & chargée de beaucoup d'éfans. Ie ne possede rien que ce que ie gaigne en trauaillant de mes mains, si bié que i'ay beaucoup de peine à les nourrir, toutesfois ie les entretiendrois honnestement suiuãt leur qualité, s'il ne me falloit mettre en reserué tous les ans vingt ducats, que ie paye pour louage de la maison où ie demeure. Si vous auez desir de me faire quequelque bien, ie vous supplie me dõner vne rente de pareille somme, & ie seray obligé, moy & mes enfás de prier Dieu pour le soustié de la Republique, & pour vostre prosperité. Le Duc, & les Seigneurs assemblez entrans en plus grande admiration, pour sa nayfue façon de parler, & de requerir,

la voulurent recompenser dignement, à fin qu'elle seruist d'exemple à la posterité, pour ceux qui desirent de seruir leur patrie. On luy ordonne mille escus de rente annuelle, payables pour elle, & pour marque eternelle de ce qui estoit arriué, elle voulut que tous les ans au mesme iour de saint Vito, on plantast vn estendart, & qu'on le mist à la fenestre. Cét estandart est de taffetas cramoisy. On y voit peint S. Marc patron de la Cité de venise. A genoux est vne femme, & deuant elle vn pot d'œillets. Le Duc auec la Seigneurie, & tout le reste des Citoyens, passent deuant en procession ce mesme iour, & de là l'on va à l'Eglise S. Vito. En outre il est ordonné que les armoiries de Tiepoli, & de tous les coniurez qui estoient auec luy, seront effacées, ostées, & rompuës, la part où elles seront trouuées, soit en plate peinture, soit en pierre, ou en bois, & que ceux qui les garderont, seront punis corporellement comme complices de son execrable attentat. Que la maison de *Tiepoli*, assise sur Realto, sera razée, & qu'en sa place on dressera vne boucherie publique, afin que cela tesmoigne à la posterité, que le lieu, où le dessein auoit esté pris de respendre le sang innocent des Citoyens, meritoit d'estre destiné pour estre abbreuué du sang des bestes. La Seigneurie veut encor que ceux qui portent le nom soient desormais tenus & declarez incapables de pouuoir monter à la dignité Ducale, comme indignes de la qualité, qu'vn de leur race auoit voulu vsurper par la tyrannie. Elle enjoinct aussi qu'ils ayent à changer leurs armes, & qu'au lieu de celles qu'ils portoient auparauant, ils portent vn escu de gueules, brouïllé de sang, à vne queuë de scorpion d'argent. Armes dignes

gnes de l'autheur d'vne si grande & si abominable trahison. L'escu & le sang signifioient la marque perpetuelle, & le dessein desesperé, qu'il auoit pris de respendre tãt de sang. Et la queüe descorpion le venin de Tiepoli, qui auoit parut sur la fin en la queüe de ses actions. Cette queüe estoit d'argent, par ce que par argent il auoit corrompu les volontés du peuple, & fondé son execrable projeɑ d'vsurper la Republique, au prix du sang & de la mort du Duc, & de la Seigneurie, & de ses Citoyens. C'est la fin miserable & Tragique de Tiepoli, commune presque à tous ceux qui se laissent emporter si auant à leur ambition, qu'à la mienne volonté que son exemple seruist d'instruction à tous les perturbateurs du repos commun. Tant de mal-heurs qui en succedent tous les iours n'en sanglanteroient pas les publics eschaffauts. De si grands Capitaines & conducteurs d'armées, qui ont tãt de fois deffié la mort au milieu des plus sanglãts hazards, n'auroiẽt point finy leur vie par la main d'vn infame bourreau. Ie m'estonne que ceux qui voyent ces spectacles, ou qui les entendent reciter, n'en deuiennent plus sages. Il faut bien dire que l'ambition qui est aueugle, remplit aussi d'aueuglement tous ceux qu'elle possede vne fois, ils courent aussi librement à leurs funerailles, qu'a des nopces, & il n'y a espece de meschanceté qu'ils n'attentent, pourueu qu'ils esperent de dominer.

O Ange tutelaire de la France, qui auiez si longtemps conserué nostre grand Roy, & destourné de son chef les poinctes homicides, & qui pour nos pechez auez souffert, qu'il nous fut rauy, vueilles garder la sage & genereuse Marie. Benissez toutes ses

Pour quelques particuliers ie ne veux diffamer plusieurs honnestes familles. Ie me contente de rapporter la verité du subject, les lieux ou les Prouinces où les choses sont arriuées; ensemble le temps à peu prés, encores qu'il n'en soit pas trop de besoin, puis qu'il n'y a point icy d'Histoire en ce volume, qui ne soit aduenuë depuis vingt ans. Il n'y a gueres dauantage de celle que ie vay vous reciter.

Ceux qui sçauent tant soit peu les affaires du mõde, n'ignorent point que nous auons veu assis dans la Chaire de S. Pierre, vn Pape sorty de fort bas lieu. Il estoit fils d'vn pauure Contadin, ou paysant, d'vn village qui est situé prés de Senogaille, en la marche d'Ancone. Deux Cordeliers l'amenerent du lieu de sa demeure à Rome, & là il profita si bien aux bonnes lettres, qu'estant paruenu en âge, son sçauoir le rendit enfin Pere Gardien de leur Conuent. Et comme quelque different touchant la religion fut suruenu en Espagne, il y fut enuoyé par Pie V. en qualité d'Inquisiteur, reformateur, où il s'aquitta si dignement de sa charge, qu'estant de retour à Rome, il y receut le chapeau de Cardinal. Quand il fut paruenu à cette tres-illustre dignité, il commença à faire du bien à ses pauures parens, & mesmement il retira chez luy vn sien frere, que nous appellerons Altomont. Cét homme, bien que nourry toute sa vie au village, se rendit neantmoins en peu de temps si bien versé aux affaires que l'ont fait en Cour de Rome, qu'on eust dict qu'il n'en auoit iamais bougé. Il auoit vn bon sens qui ayant esté cultiué, meritoit d'estre employé.

Le Cardinal son frere qui estoit vn des grands hõmes de nostre siecle, ayant aussi remarqué son iuge-

ment,luy acheta vn office honnorable qu'il exerçoit sans reproche. Il passa en l'exercice de cette charge quelques années, sans qu'il luy prist enuie de se marier. Durant ce temps, il y auoit en la ville vne Dame d'honneste famille, fort accorde & fort galante, nous la nommerons Flaminie. Ses parés luy auoiét faict apprendre en sa plus tendre ieunesse tout plein d'exercices vertueux. Entre autres elle joüoit si parfaictement du luth, qu'il n'y auoit Maistre en Italie qui osast s'esgaler à elle. Ses attraicts & ses appas joincts à sa beauté, bonne grace, & autres loüables parties, eurent tant de puissance sur Altomont qu'il en deuint extrémemét amoureux. Le Cardinal ayant appris cette nouuelle amour, par l'ouuerture que son frere luy fit du mariage qu'il pretendoit contracter auec Flaminie, ne vouloit nullement y prester son consentement, soit qu'il presageast le mal-heur qu'il en succederoit, soit qu'vne autre occasion l'en diuertist. Neantmoins vaincu par les larmes, & par les supplications d'Altomont, il s'y accorda en fin, & fist demander cette fille à ses parens. Eux voyants que cét homme auoit des moyens, & vn frere encores colloqué en vn si haut degré d'honneur, de qui il pouuoit retirer beaucoup de commoditez, la luy accorderent fort librement, sans s'informer si elle l'auoit agreable. Faute notable où tombent le plus souuent les peres & les meres, qui ne regardent qu'à ce qui leur semble bon, & expediant, & ne considerent pas que tous les enfans ne sont pas de si bon naturel que de se conformer à leurs volontez. Flaminie est doncques accordée outre son gré à Altomont. Elle n'ose contredire à ses parens, & toutesfois elle ne peut oublier l'amour qu'elle porte au Seigneur

Saluste,

Saluste. C'estoit vn Gentil-homme Romain des plus accomplis de la ville. Il auoit long-temps faict l'amour à cette fille, & par sa perseuerance, & par son merite, acquis ses bonnes graces. Comme il pensoit jouyr du fruict de ses amours par l'honneste voye du mariage, voila qu'vn autre que l'on croit plus riche que luy, est preferé, & luy fraudé de son attente. Quand il sçeut que le mariage d'Altomont & de Flaminie estoit conclud, il se mit à maudire l'Amour & son infortune. Il accusa les astres non coulpables de son mal-heur, & profera tout ce que la rage profere lors qu'elle s'est renduë maistresse de noste raison! Ha! (disoit-il) cruel Amour, faut-il qu'apres tant de peine & de trauail i'aye battu les buissõs, & qu'vn autre prenne les oyseaux? Et-ce cecy le salaire que reçoiuent ceux qui passent les soirs & les nuicts à te seruir. O indigne recompense! ô mal-heureuse fortune! à quoy me reseruois-tu le iour que ie reçeus naissance? Et vous astres, cõplices de mon cruel destin, pourquoy ne respādiez vous toute vostre mauuaise influēce à mõberceau? Si ie fusse mort au point que ie venois de naistre, ie serois bien-heureux & ne ressētirois pas maintenāt le plus cruel martyre, que le desespoir faict souffrir.

Tandis que Saluste lamēte la perte de ses amours, Flaminie souspire la sienne. Elle appelle cent fois la mort à son secours & accuse d'iniustice ses parens. Quelquesfois elle ētre en vn si cruel desespoir, qu'elle veut ouurir son sein d'vne dague, ou aualer des charbons ardens comme Percie. Cependant Altomont la visite, & elle dissimule sa passion, & luy faict assez bon recueil en apparāce, pour ne donner point subjet à ses pere, & mere, de se fascher contre elle &

de l'accuser iustemét de desobeyssance. Enfin le mariage s'accomplit,& Altomont recueille la premiere fleur de sa virginité. Toutesfois vn autre en la pensée. Elle ne peut l'arracher de son cœur, quelque soin qu'elle y puisse mettre, tant cette premiere amour y estoit enracinée. Saluste apres s'estre aucunement resolu à cette affectió, par la visite qu'il falloit d'autres subjects,& le temps commençoit peu à peu à rendre ce feu languissant, lors qu'il se treuua vn iour aux champs, au mariage d'vne sienne parente, où Flamine auoit esté inuitée auec son mary. Ils n'eurent pas plustost ietté les yeux l'vn sur l'autre qu'amour cómença de r'allume son estincelle presque esteinte. Si Flaminie eust si bien osé s'aprocher de Saluste, comme elle luy lançoit à tous moments des regards doux & pitoyables, elle luy eust bien tost declaré le mal qui la possedoit. Mais la crainte qu'on ne descouurist sa passion, ne luy donnoit point d'autre permission, que l'vsage des œillades, qui tesmoignent assez à Saluste ce que só cœur vouloit dire. Apres disner le nouueau marié fit apporter vn luth, qu'il mit sur la table, & auec la cópagnie pria Flaminie d'en vouloit jouër. Son mary méme l'en requit. Elle apres quelques excuses se voyãt pressée par les prieres d'vne si honneste assẽblée, prit l'instrument,& l'ayant mis d'accord se mit à le toucher si melodieusement, & à y marier si bien la douceur de sa voix, qu'on eust dit que quelque esprit celeste estoit descédu en terre, pour y faire entendre la douce harmonie du Ciel. Apres plusieurs aïrs qu'elle acorda sur le luth, elle se mit à jetter vn regard sur Saluste, capable de faire mourir & reuiure à méme téps,& puis chanta ces vers, qu'elle mesme auoit composez en sa langue Italienne. Vn
mien

mien amy me les donna à Rome. Ils commencẽt ainsi, *Cruel Amour*. Ie les ay traduicts mot à mot en cette sorte, sans y adiouster ny diminuër.

CHANSON.

Cruel amour cesse de me poursuiure ;
Ne vois-tu pas que mon cœur est à toy,
Et que plustost ie cesseray de viure,
Que de manquer de constance & de foy ;
Ie n'en puis, ny ne m'en veux distraire:
Amour a sceu nos cœurs trop bien lier;
Quoy que le Ciel me soit tousiours contraire,
Ie ne sçaurois son merite oublier.

Toute l'assemblée ne cessoit de loüer les parties & louables qualitez dont cette Dame estoit accomplie, lors que Saluste touché au vif de son amour, taschoit de l'accoster, pour luy declarer l'estat ou il estoit reduit, & pour la requerir d'auoir pieté de son mal. Elle n'estoit pas en moindre peine, & si la crainte de son mary ne l'eust retenuë, elle eust bien tost accomply le desir qu'elle auoit de parler à luy. En fin l'heure de partir estant venuë, la compagnie prit cõgé des nouueaux mariez. Altomont r'amena sa fẽme à son logis, & Saluste s'en retourna aussi accompagné de quelques siens amis, auec le regret de n'auoir pas eu la liberté d'entretenir sa Maistresse. La coustume du pays est semblable à celle de France, où les femmes mariées discourent auec les hommes.

Les Italiens sont plus jaloux, & tiennent pour maxime, qu'on doit garder & enfermer les femmes aussi bien que les poules, autrement on est en danger de les perdre. Coustume que ie ne sçaurois appreuuer, puis qu'il est impossible d'empescher vne femme de mal faire, quand elle en a fait la resolution. Les murailles

railes, ny les tours da'irain, ne sõt pas capables de les tenir. Toutes les histoires anciennes & modernes le tesmoignent, & cette cy encores vous l'apprendra, si vous prenez la peine d'en voir la suitte.

Quãd Flaminie fut arriuée au logis auec son mary, elle feignit de se treuuer vn peu mal, de sorte qu'elle se retira dans vne chambre escartée pour s'y reposer. Ce fut à l'heure que la violence de son amour ne pouuant plus se contenir, sa bouche profera ces paroles. *Viuray ie doncques* (disoit elle) *tousiours en cette misere sans que ie donne remede à mon mal? Seray-ie comme la biche blesée qui porte le dard qui luy perce le corps & qui au lieu de rechercher le dictame, pour l'en tirer, fuit par monts, par valées, & par plaines: sans considerer qu'elle ne s'esloigne point de la cause de sa blessure? porteray ie tousiours dans mon cœur la cruelle flesche de l'Amour en fuyant la douce Panacée qui l'en peut arracher? Non, non, il est temps que la guerison s'ensuiue & que ie foule aux pieds tous les vains respects de ceste chimere d'honneur, qui prend naissance du cerueau creux des maris jaloux.* Acheuant ce discours, elle prend du papier & de l'ancre, & puis elle escrit à son Saluste cette lettre.

L'Amour que ie vous porte ne permet pas que ie souffre d'auantage, sans vous en donner vne entiere cognoissance. La fascheuse estrainctẽ dont ie suis liée, n'est pas assez forte pour m'empescher de vous voir, si vous auez le courage de vous treuuer demain à l'heure, & au lieu que ceste fidelle messagere vous assignera. Si vous m'aimez, comme vous m'auez autresfois protesté, vous y treuuerés celle qui meurt mille fois le iour, pour ne vous voir pas, & qui vit de l'espoir qu'elle a de bien tost vous voir, Adieu seul espoir de mes desirs.

Ayant

Ayant clos de cette lettre, elle appelle vne sienne fille de chambre nõmée Lucie, en qui elle auoit vne entiere confiance, & apres l'auoir coniurée de tenir secrettes ses amours, elle la prie de porter cette lettre, & de la donner habilemēt à Saluste. Lucie sceut si bien faire son message, qu'ayant espié l'occasion que Saluste sortoit de chez luy, elle le tira à part, & luy ayāt rēdu la lettre luy exposa ce que sa Maistresse luy auoit commandé de luy dire particulierement & de peur d'estre descouuerte, s'en retourna aussi-tost vers elle. Si cette nouuelle fut agreable à nôtre amoureux, i'en laisse le iugement à ceux qui deselperez de iouyr du fruict de leurs amours, voyent en vn moment la fortune leur tourner son regard amiable. Quād il eut ouuert la lettre, & leu ce qu'elle contenoit, il benit mille fois l'Amour, de la recõpēse qu'il luy donnoit, de tant de trauaux qu'il auoit endurez. & ce reste du iour auec la nuict qui suruiēt, luy semblent vn siecle, tant ils retardent (cõme il luy est aduis) leurs courses. *Que ta venue* (disoit-il) *est longue, ô belle Courriere au iour. Si l'amour a quelquefois possedé ton ame, prens pitié d'vn pauure amour ux, qui attend la recõpense de ses trauaux par ton heureuse arriuée. Helas ie pense que le plaisir que tu reçois à baiser ton Cefale, te retient ainsi dans le lict paresseuse, sans te soucier de la peine des autres.* En fin apres auoir long-temps inuoqué le iour, l'Aurore vient, qui tēd vermeil l'azur du Firmamēt, & qui chasse les tenebres de la nuict. Nostre amoureux de qui le repos auoit esté interrompu, saute du lict, & de peur de manquer au lieu de l'assignation, & à l'heure que Lucie luy auoit donné, il aime mieux y aller de bonne heure, & y attēdre, que d'y estre attendu. C'estoit en vne Eglise au de la d'u

Tybre,

Tybre, où le rendez vous s'estoit donné. Prophanes qui d'vn lieu d'Oraison, font vne spelonque d'adultere ! O maudits & desesperez! n'auez vous point de honte de vostre vilenie, & ne craignez vous pas que celuy qui void tout, ne vous chasse plus rudement de sa presence, qu'il ne fit ceux qui faisoient autresfois de son temple vne cauerne de larcins? O Dieu! où est vostre foudre, que vous n'employez la rigueur sur ceux qui commettent ces sacrilleges. Il n'y en a que trop auiourd'huy: & il faut bien dire que vostre patience est infinie, puis qu'elle void, & qu'elle souffre de telles ordures.

Saluste n'eut gueres demeuré dans ce lieu sacré qu'il y veid entrer Flaminie, qui pour contrefaire la deuote, s'en va agenoüiller deuant vn Autel & son chappellet entre les mains, marmoter des oraisons. Luy s'approche & s'agenoüille pareillement aupres d'elle, & fait semblãt de prier Dieu: mais en effect, ils commencent à discourir de leurs sales amours, & à se plaindre de ce qu'ils viuoiẽt ainsi separez l'vn d'auec l'autre. Ce n'estoient que souspirs & que regrets. En fin Flaminie appred vn moyen de Saluste pour la venir voir. C'est vne petite porte, qui respondoit à vn jardin par où il pouuoit entrer dans sa chambre, sans estre apperçeu de personne. Le logis où Altomont se tenoit, est vn lieu fort escarté, entre saincte Marie Majour, & la Trinité du Mont. On l'appelle la vigne du Cardinal son frere. Il n'y á que bien peu de maisõs à à l'entour, & encores ce sont maisons de plaisance, & qui ne sont pas ordinairement si habitées, que celles du cœur de la ville. Ainsi ayans disposé du moyen de se voir, & de satisfaire à leurs desirs impudiques, ils se separent, de peur de ne dõner point de soupçõ de leurs

leurs amours à quelqu'vn de leur connoissance, qui eust peu suruenir. Saluste ne manque pas le soir mesme tandis qu'Altomont est chez son frere, d'aller treuuer sa Maistresse qui le faisoit attendre par Lucie à l'huys de ce jardin, où cependant Flaminie se pourmenoit. Quand il fut entré, & qu'ils se veirēt, ils coururent l'vn vers l'autre. Ce n'estoient que baisers & qu'embrassements. A peu pres que leur ame à demy folle de plaisir, ne quittast la demeure de leurs corps. Enfin ayans repris leurs esprits, que le trop grand contentemēt leur auoit presques osté, Flaminie mena dans sa chābre son amoureux, là où il commença de soüiller le lit d'autruy, & de violer la couche honorable, & sans macule, dont Dieu a fait vn grand Sacrement en son Eglise. Apres auoir assouuy leur volupté, ils confirmerent par vne promesse qu'ils se firent reciproque, de s'aymer jusques à la mort. Ils cōtinuërent en leurs sales passe-temps plusieurs jours, sans que personne s'en apperceust. Mais il n'est rien de si caché, qui ne se descouure à la fin. Il n'est point de feu qui sorte sās fumée; & principalemēt celui du l'Amour qu'on ne peut receler que fort difficilemēt.

Tandis qu'ils se voyent presque tous les iours, & qu'ils en ont la cōmodité, parce qu'Altomont est ordinairemēt au Vatican où bien chez son frere, de qui il gouuernoit la maison, il arriue qu'vne seruante du logis, natifue du village du mary, estāt entrée dans ce jardin, pour y cueilir certaines herbes, s'y endormit si bien, qu'elle y passa tout le iour soubs vn arbre, sans que personne s'en apperçeust. Cōme la nuict fut venuë, elle ouurit les yeux bien estonnée d'auoir tant dormy, & comme elle vouloit se leuer, elle entendit des persōnes qui parloient ensēble. La curiosité luy

fit tẽdre l'oreille, de sorte qu'elle ouyt quelques discours amoureux, que Saluste & Flaminie tenoient l'vn à l'autre, & entreuit des baisers qu'ils se donnoient, lors qu'il prenoit congé de sa Dame. Cette seruãte ne dit mot, mais elle se leua tout doucemẽt, & entra dans le logis. Apres ne pouuant supporter l'iniure qu'on faisoit à son Maistre, elle luy recita à son retour ce qui se passoit à son desauantage. Altomõt fut bien esbahy de ses nouuelles. Il deuint dés l'heure mesme tout pensif, & ne pût bien dissimuler sa passion, que sa femme qui estoit la plus fine & la plus accorte de son temps, ne s'apperceust aussitost, qu'il auoit Martel en teste. Et se doutãt bien de ce qui en estoit, elle fit aduertir le lendemain au matin Saluste, de ne reuenir plus à son logis, iusques à tant qu'elle luy mandast, parce qu'elle craignoit que son mary n'eust descouuert quelque chose de leurs amours. Cependant Altomont commẽce à prendre plus particulieremẽt garde sur les deportements de sa femme. Il met à l'entour d'elle des personnes qui espient ses actions & celles de Lucie, qui ne peut si bien faire ses messages, qu'on ne la descouure, en fin parlant à Saluste. Quand Altomont en eut appris la nouuelle, il fut asseuré de ce dont il estoit aucunemẽt en doute. Il auoit desia sçeu comme ce Gentil-homme auoit aimé sa féme durant qu'elle estoit fille, de sorte qu'à l'heure mesme qu'il sçeut de la seruãte ce qu'elle auoit apperceu dans le jardin, il eut soubçon de ce qui se passoit entr'eux. Leurs amours ayãs ainsi esté descouuertes, il cõmence à mal traicter sa femme, luy reproche sa faute, la tient enfermée, & chasse Lucie. Le Cardinal sõ frere est aduerty de ce mauuais mesnage, & n'en dit autre chose, sinõ que s'il a com-

mis

mis la folie,il faut qu'il la boiue.La ville de Rome en eſt auſſi abbreuuée. Saluſte n'oſe plus approcher du logis de ſa Maiſtreſſe. Il lamente, il pleure, non tāt pour ſon mal-heur, que pour la captiuité de celle de qui deſpēd toute ſon eſperāce.Si la crainte&le chaſtiment des hommes ne le retenoit, il iroit vn iour rōpre les portes du logis, pour s'en aller auec elle en vne autre contrée.Six mois ſe paſſerent en ces tumultes, durāt leſquels Flaminie ſçeut ſi bien regaigner les bonnes graces de ſon mary par ſes allechemens, qu'elle eut plus de liberté qu'au parauāt Elle lui auoit iuré de ne voir iamais Saluſte,mais c'eſtoiēt des ſermens amoureux,dont la miſerable croyoit les Dieux ne tenir point de conte, &n'en faire que rire. Soubs cette promeſſe ſon mary auoit mis toutes choſes ſous le pied,& les tenoit comme iamais non arriuées. Mais qu'il eſt mal-aisé de deſtourner vne mauuaiſe ame de ſa malice!Flaminie n'eut pas pluſtoſt la clef des champs,qu'elle fit pis qu'auparauant.Et au lieu que ſon Adultere auoit acouſtumé de la venir voir à ſon logis,elle l'alloit treuuer à vn autre, où il l'attendoit aux heures entr'eux aſſignées. Là ils ſe mocquoient de la patience & de la ſottiſe d'Altomont,que ſa fēme ſçauoit ſi bien endormir,qu'il n'y voyoit plus goute.Toutesfois faſchez à la parfin de n'auoir pas toute la liberté qu'ils deſirent d'auoir,ils attenterent vne choſe horrible&deteſtable contre la perſonne du mary.Le projećt fut de s'en deffaire, & de l'enuoyer en l'autre mōde,afin d'auoir puis apres moyen de ſe marier enſēble. Vne foisFlaminie auoit reſolu d'y ēployer le poiſō,maisSaluſte craignātqu'elle ne fut deſcouuerte, prit ſur lui la charge de le depécher.Ie vous ay dicty-deſſus,que le lieu où fai-

ueux, esgratignoit son visage, battoit cruellement son sein, & proferoit des regrets pitoyables. O Ciel! (disoit-elle) que t'ay ie fait, que tu me priues de la compagnie d'vn si cher espoux ? Faut-il que ie perde si tost le meilleur mary qui fut iamais au monde, & encores par vne aduenture si triste, & si funeste ? Cruel, quiconque tu sois, qui as commis vne telle meschanceté, sçaches que si ie la descouure, i'en poursuiuray la veangeãce, par les voyes de la Iustice, & ne cesseray iusques à tant que i'aye par ta vie appaisé ses Manes. Que si cette voye me mãque, asseure toy, que moy-mesme ie trẽperay mes mains dans ton sang, & t'arracheray le cœur, sans auoir aucune pitié: non plus que tu n'en as point eu de celuy qui ne meritoit pas de ressẽtir vne telle cruauté. O mort auance la fin de mes iours, puis que i'ay perdu tout mon repos, & mets dans le tombeau ceux qui n'auoient qu'vn mesme cœur, & qu'vne mesme volonté. Finissant ces regrets, elle s'alloit iettant sur le corps mort de son mary, qu'elle baisoit & embrassoit estroittement & sembloit qu'elle y vouloit laisser la vie. Les domestiques auoient bien de la peine à l'en retirer, & à la consoler. Tandis le logis du Cardinal est abbreuué de ces tristes nouuelles. Il dormoit desia de son premier sõmeil, lors que son valet de chambre l'éueilla, & l'aduertit du meurtre de son frere. Luy comme vn homme dissimulé, s'il en fut iamais au monde, ne s'en émeut autrement en apparence, mais il ne laissa pas pourtant d'en ressentir vne extreme douleur : car il l'aymoit à l'egal de luy mesme. Il croit dans son ame aussi tost, que Saluste & Flaminie ont perpetré cét acte, & le iuge, parce que son frere estoit vn homme paisible, qui s'acqueroit tout

le monde pour amy,& qui n'offençoit iamais personne. Or il auoit cognoissance de leurs amours, & du different qui estoit interuenu pour ce subject autresfois, entre le mary & la femme. Mais ce qui le confirma encores plus au iugement qu'il en faisoit, ce fut quand on luy rapporta les plaintes & les regrets de Flaminie, qu'elle proferoit auec tant de passion, qu'on croyoit qu'elle en deuoit mourir. *Meschante louue* (disoit ce iudicieux Cardinal à part luy) *tes souspirs sont des souspirs de Musique, Ils partent de ta bouche , & non pas de ton cœur. Tes larmes ressemblent a celles du Crocodile, qui pleure pour attrapper quelque passent au riuage du Nil, Dieu me face la grace de me venger de vostre meschanceté, que ie dissimuleray pour encores, attendant que ie vous puisse donner à tous deux le payement que vous meritez.* Ruminant ce discours dās son ame, il monstroit en apparence autre chose qu'il n'auoit dans le cœur, & proferoit tout haut ces paroles: *Dieu soit loue du bien & du mal qu'il me donne : Dieu vueille pardonner à ceux qui ont perpetré cét acte indigne & mal-heureux.* Quand le soir fut arriué toute la ville de Rome fut remplie de la nouuelle de cét assassinat. Tout le monde regrettoit ce mary, qui estoit en estime d'estre vn fort hōme de bien. Plusieurs faisoient diuers iugements de cette mort, & presque tous se rapportoient à Saluste, & à Flaminie, dont l'on sçauoit les anciennes frequentations. Si le Cardinal eust voulu, il les eust faict saisir tous deux & constituer prisonniers, & par des indices qui n'estoient que trop grands, ioincts à son auctorité, il estoit capable par vne question de tirer la verité du faict. Mais il consideroit que s'il en commēçoit vne fois la poursuitte, son honneur l'obligeroit

bligeroit d'en voir vne fin à son aduantage, & par méme moyen il acquerroit force ennemis, parce que ces adulteres, & principalement Saluste, auoiét pour parens les principaux de la ville, & appartenoient à tout plein de Prelats, & de Cardinaux. Cette consideration le retient. Ie croy fermement qu'il aspiroit au Papat, il rugeoit qu'on ne paruenoit pas en ce supreme sommet d'honneur, en faisant des ennemis. Quelques fois vn petit compagnon en peut destourner la fortune. Les exemples en sont ordinaires. Ce Cardinal donçques supporte cette perte constamment : pendant que tout le peuple admire sa douceur & sa patience. Flamine qui faisoit tant l'esplorée, voyant qu'apres que son mary fut mis dans le tombeau, on n'en faisoit non plus de bruit que de chose non iamais aduenuë : commence à prendre courage apres s'estre retirée en la maison de son pere. Tandis Saluste apres cét assassinat, ayant appris que le peuple murmuroit contre luy, & qu'il l'en croyoit estre l'autheur, pour se purger de ce soupçon, va treuuer le Cardinal en son logis, qui le reçoit fort humainement & auec des feintes embrassades. Saluste luy dit, qu'il vient pour luy rendre raison d'vn mauuais bruit qu'on publie par la ville, qu'il estoit l'assassin de son frere. Que c'estoit la plus grande calomnie qui fut iamais inuentée contre vn homme de bien. Qu'il auoit tousiours faict profession de l'honneur du monde, & plus encores de celuy de Dieu : que iamais vne si detestable pensée n'estoit entrée dans son ame, & qu'auant que de perpetrer vn acte tant indigne d'vn Caualier, il voudroit souffrir mille morts. Qu'à ces fins, il supplioit son Illustrissime Seigneurie de n'auoir pas cette croyance, que

ses ennemis t'aschoient d'imprimer par tout, afin de le rendre odieux: mais de le tenir au rang de ses plus humbles seruiteurs pendant que le temps descouuriroit la verité du fait. Le Cardinal dissimulant tousjours tout ce qu'il en pensoit, luy respondit qu'il pouuoit dormir en asseurance de ce costé-là: que iamais il n'auoit creu qu'vn gentil homme d'honneur & de reputation, comme il estoit, eust voulu cómettre vne chose si esloignée de ceux qui portent le tiltre de Nobles. Ie vous estime (disoit-il) Seigneur Saluste, trop homme de bien & d'honneur. Ie fais trop de cas de vostre merite, & de la franchise de vostre ame. Et pour preuue que ie n'adjouste point de foy à ces medisances, vous me ferez plaisir de me visiter souuent comme bon amy. Ie n'ay rien qui ne soit à vostre seruice. Voilà comme ce fin vieillard endormoit Saluste. Il en faisoit autant à Flaminie qui l'aloit voir ordinairement. Ainsi nos amoureux croyants que tout estoit calme, jouyssoient librement de leurs amours, attendants que l'an du dueil estant expiré ils peussent s'espouser ouuertement. Toutesfois comme ceux qui ont commis de telles meschancetez, sont tousiours en peur, ils delibererent d'entasser crime sur crime.

Le valet qui auoit assisté Saluste en son assassinat, estant seul qui les pouuoit descouurir, ils resolurent de l'enuoyer tenir compagnie à Altomont. Ce qu'ils firent par le moyen du bouchon qu'ils luy donnerent. Iuste punition de Dieu, qui punit les meschans par les meschans. C'est le fruict du peché. On est contraint de le gouster tost ou tard. Nos adulteres en sçauront que dire, sur la fin de cette Tragedie.

Les voilà doncques deliurez (comme ils estimét) de

de toute crainte. La fortune leur rit. Il ſemble que tout contribuë à leurs meſchancetez. La feinte bonté du Cardinal les endort. Ils croyent que c'eſt vn homme qui ne penſe qu'aux choſes de l'autre vie,& que celles de ce ſiecle luy ſont toutes indifferentes. Ce iugement qu'ils en font eſt cauſe, qu'apres que l'an & ie iour eſt paſsé depuis la mort d'Altomont, Saluſte eſpouſe impudemment Flaminie. C'eſt à l'heure que toute Rome vid à l'œil que ce qu'on auoit ſoubçõné n'eſtoit que trop veritable. Les amis & les parés du premier mary en crient tout haut. Sa ſœur, mere d'vn grand &renommé Cardinal qui vit à preſent, les mettroit en Iuſtice, ſi ſon frere ne luy commandoit de ſe taire. En effect il ne vouloit pas perdre ſi temerairemét le ſouuerain degré où il aſpiroit. Tout vn téps on ne parloit que de ce mariage: mais en fin quelque autre ſubject eſtant ſuruenu,ceſtuy-cy vint à s'eſteindre,de ſorte qu'on ne s'en ſouuenoit plus. Ioinct que le Cardinal paſſãt en carroſſe deuant le logis des nouueaux mariez s'y arreſtoit bien ſouuent, & les viſitoit: comme pareillement auſſi eux luy rendoyent ſa viſite. En apparence Saluſte eſtoit vn des meilleurs amis de ce Cardinal, au grand contẽtemẽt de ceux qui voyent ces choſes,& qui auoient appris le meurtre de ſon frere, & les iuſtes reſſentiments qu'il en deuoit auoir.

Cõme cecy paſſe de la ſorte, il arriue que le bon Pape, qui tenoit alors les clefs de ſainct Pierre, vint à deceder, Dieu mette en paix ſon ame. Toute la Chreſtienté luy eſt grandement obligée, tant pour la reformation qu'il fit du Calendrier, que pour celle du Clergé. On ne dira iamais de luy qu'il ſoit entré au Pontificat comme vn Renard, qu'il y ait regne

comme vn Lyon, & qu'il y soit mort comme vn Chien. Ses vertueux deportemens ont tousiours témoigné la sincerité de son ame, qui sans doute recueille maintenant au Ciel le fait de ses trauaux. Mais pour reuenir à nostre Histoire, dont ie m'estois destourné par la memoire d'vn si grand Pasteur de l'Eglise, les Cardinaux s'assemblerent au Conclaue pour proceder à l'eflection d'vn nouueau Pape. On eut bien de la peine en cette eflection. Il y auoit tant de brigues, que quand on pensoit auoir acheué, tout estoit à recommancer.

En fin par l'inspiration du S. Esprit, & par l'entremise de ce grand Cardinal Farnese, dont le souuenir vit encores dans Rome, & y viura eternellement, pour tant d'obligations que les Cytoyens luy ont, le Cardinal frere d'Altomont est crée Pape contre l'opinion de tout le monde, & contre l'espoir de plusieurs. Apres les ceremonies acheuées, il est assis en la chaire de sainct Pierre. Ses amis le viennent feliciter. Ce ne sont que recompenses, & que biens faicts, qu'il distribuë enuers ceux qu'il cherit. Iamais il n'y eût Pape si recognoissant. Saluste & Flaminie furent bien estonnez du succez de la souueraine grandeur. Ils pensent alors à leurs consciences, & leur séble desia qu'ils reçoiuēt de la main d'vn bourreau le chastimēt qu'ils ont merité. Ils s'en fussent fuis dés l'heure mesme n'eust esté que la douceur que tout le monde attribuoit à l'ame du Pere, & qu'il leur auoit tousiours tesmoignée en aparence, fit que Saluste delibera de luy aller baiser les pieds, comme les autres, & de le feliciter. Il y fut en compagnie de certains, ses parés, & ses amis. Le Pape le receut assez courtoisemēt, & apres luy auoir rendu l'honneur accoustumé,

coustumé, supplia sa Sainćteté de se ressouuenir du tesmoignage qu'elle luy auoit tousiours rendu, de n'adiouster point de foy aux calomnies qu'on luy auoit imposées, touchāt le meurtre de son frere, dōt il n'estoit nullement coulpable : qu'il estoit prest de luy porter tousiours sa teste, en cas qu'il en fust cōuaincu. Non (respōd le Pape) ie ne croy pas que cela soit & quand cela seroit, ie vous pardonne, à la charge que desormais vous soyez sage, & que ie n'aya nulle reproche de vous en quelque chose que ce soit. Ie vous le cōmande expressemēt. Retirez-vous, & que ie n'en oye plus parler. Saluste ayāt receu cette respōse, apres l'auoir remercié, retourna à son logis, où il communiqua à sa femme ce que le Pape luy auoit dit. Elle fine & rusée comme nous auons dit, interpreta aussi-tost en mal cette response. L'exēple de Semei fils de Bocri se representa soudain deuant ses yeux. C'estoit vn homme qui fit mille indignitez à Dauid, du tēps qu'il fuyoit la persecution d'Absalon. Lors que Salomō fut assis au trosne de son pere, Semei vint implorer sa grace. Le Roy luy pardonna, mais à condition qu'il ne sortiroit iamais hors de Ierusalem sans cōgé. Le succez qui en arriua est escrit en l'histoire des Roys. Ce Pape imitant Salomon en ce faićt icy, Saluste & Flaminie ne voulurent pas attendre qu'on leur suscitast quelque acusation. *Ie voy bien* (disoit-elle) *mon amy, que si nous ne pensons à nos affaires nous sommes perdus. Ce n'estoit que dissimulation tout ce que ce Pape à pratiqué en nostre endroićt, afin de ne treuuer point d'obstacle pour paruenir au Sainćt Siege, maintenant qu'il y est assis, & qu'il ne craint plus personne, comme celuy qui peut iuger tout le monde, & n'estre iugé d'autre que de Dieu, il exercera toute la cruauté qu'il pourra*

pourra s'imaginer à l'encontre de nous. Fuyons ie vous prie son iuste courroux, & allons desormais passer le reste de nos iours en quelque lieu où sa main vengeresse ne s'estende point. Ie ne me soucie pas tãt de ma vie(respõd Saluste)que ie suis en peine de l'incommodité que vous allez receuoir. Pleust à Dieu que ie vous en peusse retirer par ma mort. Ie vous tesmoignerois bien-tost que ie n'ay rien de plus cher que vostre repos. Helas!(dit elle)vous me faictes mourir d'vne mort plus cruelle que la mort mesme, de parler à moy de ces choses. Ma vie ne depend que de la vostre. Si elle estoit esteinte, la mienne finiroit aussi-tost. Ie vous prie laissons ce discours, & pensons où nous nous pourrons retirer promptement, pour euiter l'orage qui se leue pour nous perdre. Il me semble(repart Saluste) que Venise est la ville la plus propre pour nous y confiner. I'y ay des parens & des amys, qui nous y assisteront en vn besoin : ioinct que c'est vne ville de franchise où les Estrangers sont bien recueillis. Cette resolution semble fort bõne à Flaminie, de sorte que le iour mesme ils commencerent à plier le bagage, & à prẽdre les choses plus precieuses qu'ils auoiẽt, & à vẽdre les meubles qu'ils peurent, & puis le lendemain ils sortirent de Rome deguisez, auec Lucie que Flaminie auoit retirée chez elle, & firent tant qu'ils arriuerent à Ancone, où ils s'embarquerẽt, & de là à Venise. Le Pape ayant appris leur fuite, fut bien fasché de ne les auoir pas punis comme ils meritoiẽt. C'estoit vn homme qu'on estimoit auãt qu'il fust assis en la chaire de S. Pierre, plus doux qu'vn Agneau, mais l'effet fit bien paroistre puis apres le contraire. Il estoit seuere en ses iugemens, grand ennemy de la Noblesse, à qui il roi-

gnoit

gnoit tous les iours les aisles,& la contenoit si bien en son deuoir, qu'elle n'osoit respirer. Il sçauoit cõmãder,& se faire obeyr en temps & lieu,& punissoit griefuement les rebelles & les coulpables. On disoit communement de luy, qu'il n'eust point pardonné à Iesvs Christ. Ce fut luy qui authorisa la ligue, qui soubs le zele de Religion donna tant de trauerses à nostre grand Roy S'il fit bien ou mal, i'en laisse le iugement à la posterité. En fin ce fut vn grand Pape, qui a fort embelly la ville de Rome , & presque mise au lustre où nous la voyons maintenãt,&quãd il n'auroit faict que la digne action d'exterminer les bannis d'Italie, sa memoire doibt estre celebrée à iamais. On ne luy peut reprocher que sa trop grande rigueur qu'il exerçoit, principalement sur ceux qui l'auoient offensé: mais en recompense, il recognoissoit, ainsi que nous auons desia dict, ceux qui luy faisoient seruice.

Les hommes qu'il esleua en de si hauts & de si dignes degrez d'honneur, outre leur attente, tesmoignent ce que ie dis : Saluste & Flaminie firent bien pour eux de fuyr sa presence; mais ils eussẽt encores mieux faict, s'ils eussent peu, de fuyr celle de Dieu, de qui la iustice regne par tout l'Vniuers. Mais il n'y a lieu de franchise qui soit exẽpt d'vne main si equitable. Comme ils croyent estre en vn port exempt de toute tempeste, il faut qu'ils rendent compte de leur vie passée. La compagnie qu'ils ont ordinairement chez eux, n'empesche pas que leurs iours ne soient fauchez en herbe. L'homme de sang, & principalement le perfide ne void iamais toutes les années que la Nature luy pourroit donner. Car Saluste est bien tramé de la vie en la fleur de ses iours, apres

l'auoit

l'auoir miserablement fait languir quelques mois, sans que la charge que les Venitiens luy donnerent de General de leur armée, luy puisse seruir de garent, ainsi que vous verrez tout maintenant. Et Flaminie meurt de pareille mort qu'elle fit mourir l'innocent Altomont. Mort encores trop douce & trop honnorable pour elle. Il falloit qu'vn bourreau y mist publiquement la main, pour seruir d'exemple à ceux qui violent ainsi le droit Diuin, & humain. Il n'y en a que trop au monde. Ce siecle ne produict que trop de ces monstres abominables, indignes de porter nõ seulement le nom de Chrestiens: mais encores de cõuerser parmy les Canibales, & parmy les Tygres, & les Ours, puis qu'on n'y pratique point ces execrables meschancetez. O cruel siecle ! le Ciel ne luict qu'à grand tort sur nous, puis que tu es tout plein de Tiestes, des Tantales, & d'Atrées.

Ces homicides passerent quelques mois à Venise auec assez d'honneur & de contentement, portans neantmoins tousiours dans leur ame le ver de la conscience, qui les rongeoit sans cesse. Saluste qui estoit à la verité vn braue & vaillant Caualier, & digne d'honneur s'il ne l'eust soüillé d'vne tache, qu'il ne pouuoit lauer, fut esleu des Venitiens qui recognoissoient la valeur, & l'experience qu'il auoit aux exploicts de la guerre, pour General de leurs armées. Comme il croit estre à l'abry & hors de tout orage, soubs la protection du Lyon Marin, il faict ordinairement sa demeure à Padoüe en vn beau Palais situé aux bords de cette delicieuse riuiere, que les Anciẽs nommoient Anasse, ou Medoasse, si ie ne me trompe. C'est là que Flaminie pour estre bien discrette, & pour joüer parfaictement du luth, comme nous

auons

auons desia dit, est visité d'vne infinité de Caualiers. Sa maison est comme vne Academie où la ieune Noblesse apprend tousiours quelque chose. Et sur tout les François, attirez du bruict qu'elle auoit d'estre la plus galante Dame d'Italie, y passent les heures destinées aux honnestes loisirs. Et elle ne manquoit point de charmes, & d'artifices à fin de gaigner l'amitié d'vn chacun, pour s'en seruir, si la necessité l'y contraignoit. Durant que la Lombardie ne parle que de ses rarez qualités, vn ieune Seigneur que nous nommerons Timante, neueu de Saluste deuient amoureux de Flaminie. Cette amour illicite, qu'il tasche au commancement de bannir, prend vne telle possession de son ame, qu'elle en chasse le iugemẽt & la raison. En fin ne pouuant la supporter dauantage sans mourir, il la descouure à sa Tante. Encores que la beauté, la ieunesse, la bonne grace & la Noblesse de ce Gentil-homme joinctes à tant de belles paroles, accompagnées de souspirs & de larmes fussent capables d'esmouuoir vn roc; elles ne sont pas neantmoins suffisantes d'induire Flaminie à le contenter. Soit qu'elle se representast l'enormite du crime, soit qu'elle creust que Timante le fit à dessein pour la ruiner enuers son Oncle; toutes ces recherches ne moissonnerent que du vent. Comme il est aux peines d'vn cruel desespoir, voilà que la fortune sẽble de la fauoriser, & luy ouurir vne voye pour paruenir à l'accomplissement de sa passion. Vne fievre lente qui s'estoit insensiblement coulée dans l'Estomach de Saluste, commence à le miner si bien peu à peu, qu'en fin apres beaucoup de langueurs, il est contrainct de comparoistre deuant le throsne de celuy qui iuge en dernier ressort.

Apres

Apres que Flaminie eut versé vn torrent de pleurs sur le corps de son mary, qu'elle eut outragé son sein, & son visage, & en arrachant ses beaux cheueux, appellé par plusieurs fois la mort, recours des miserables, le temps qui est le medecin de tous maux, adoucit peu à peu sa douleur, la maison ne laissoit pas d'estre comme auparauant ouuerte aux bonnes compagnies, pendant que Timante, qui pour lors auoit succedé aux charges de son Oncle, tasche de se rendre son successeur en la possession de cette femme.

Il y auoit pour lors à Padouë vn ieune Gentilhomme de la Marque d'Ancone, doüé d'vne excellente beauté, & accomply en toutes les plus rares perfections, qui peuuent rendre recommandable vn mortel. Ce Gentilhomme nommé Adonio estoit veu de bon œil de Flaminie, auec vn desplaisir si grand de Timante, qui prenoit garde aux contenances, comme font ordinairemét les Amoureux, qu'en fin la peste de la jalousie s'emparant de son ame, son amour se change en vne rage desesperée.

Les desdains, les refus, & en fin tous les martyres de l'Amour, sont consolez de l'espoir qui flatte tousiours, & qui promet de l'allegemét. Mais la jalousie est vne infection de si estrange & insupportable guerison, que mesme la jouissance n'est pas assez capable de la bannir.

Sera il dit (disoit Timante tout transporté de cette fureur) *que ie recherche vne ingratte qui me fuit, & qui se cache de moy ? Dois-ie priser vne meschante, qui me desprise : priray ie tousiours vne cruelle, qui ne respond iamais, & qui neantmoins ne cesse de prier vn autre qui possede moins de merite ? Souffriray-ie que mon*

mon ame vive esclaue d'vne qui m'a en hayne? Non, non, ie luy veux monstrer, que si iusques icy i'ay commis vn si grand crime que de l'aymer, puis qu'elle en estoit tant indigne, ie veux expier cette erreur par la punition que i'exerceray sur vn cœur qui s'ouure pour tout le monde, hormis pour moy. Acheuant ce discours, il prent la resolution d'vn desesperé. Auec vingt ou trente de ses amis, il entre vn iour dedans la maison de Flaminie. Le temps estoit desia venu, qu'il falloit qu'elle le rendist compte de la mort de son mary. Mais Lucie, qui auoit manié ses folles amours, fut la premiere executée. Timante, qui croyoit qu'elle maniast encores les secondes passions de sa Maistresse, luy donna dans l'estomach deux ou trois coups d'vne petite dague quarrée qu'il tenoit à la main. La malheureuse estant atteincte mortellement, iette vn grand cry. Flaminie auoit vn frere qui voulut faire quelque resistance, quād il aperçeut cette violence: mais il fust bien-tost porté à terre, & priué de vie. Elle sortit cependant de son cabinet, ayant ouy la rumeur, & alors Timante en l'embrassant du bras gauche, commença à la caresser à coups de dague qu'il enfonçoit dans son sein, & en poussant ce petit poignard, il tenoit ce discours: *C'est maintenant Madame, qu'auec ceste poincte ie vous touche ce cœur que la pitié ne peut oncques toucher. C'est ores que ie le treuue sensible.* La miserable iette vn grand cry, & auec son sang vomit son ame mal-heureuse.

Lors que cette execution est faicte, Timante sort froidement de ce logis auec tous ses compagnons & se retire au sien. Ses charges, son courage, & la grādeur de sa maison, le rendent si bien asseuré qu'il mesprise & reiette le conseil que quelques-vns de

ses amis luy donnent, de sortir de la ville. Il croit qu'il n'y a nul qui l'osast regarder de trauers, tant s'en faut qu'on eust la hardiesse d'informer à l'encontre de luy.

Mais cependant Padoüe est toute remplie d'vne grãde rumeur. Le peuple tout scandalisé de cét acte extraordinaire, crie tout haut qu'on ne doict point laisser impuni vn tel excés. Qu'il y va de l'honneur, du bien & aussi de l'authorité du public:&que si l'on souffre cette meschanceté,ce sera tracer vne voye à toutes sortes d'excés & de desordres.

La Seigneurie de Venise aduertie de cette cruauté,assemble le Conseil,& decerne vn adjournement personnel à Timante.Quand on le luy intime, il ne faict que rire, & se mocquer des Ministres de la Iustice,& les menasse de les assommer:à faute de pouruoir comparoistre vn Decret de prise de corps, il est laxé.Commandement est faict à la Iustice ordinaire de Padoüe,& aussi à tous autres Officiers de prester main forte,de se saisir,& d'amener ce Gentil-homme deuers la Seigneurie.Comme doncques les Magistrats & les Preuosts le veulent prendre, il se retire dans son logis, auec trente ou quarante mauuais garçons.On tasche de les forcer:mais ceux qui sont plus prompts que les autres à commencer l'assaut, y refroidissent bien-tost leur chaleur.Timante & aussi tous ses compagnons rendent des preuues admirables de leur valeur, & auant que le jeu cesse, ils en tüent plus de cent. On n'entend que cris & que lamentations par la ville.Quand on voit qu'il ne peut estre forcé,on informe tout incontinent la Seigneurie de tout ce qui se passe : de sorte qu'elle iustement courroucée, & treuuant qu'il y alloit trop de son

son authorité (si elle ne chastioit vne si grande insolence) commande qu'on mene le Canon, & qu'on foudroye le logis de Timante, s'il ne se veut rendre. L'artillerie commence doncques à ioüer auec tant de violence, que Timante en fin se rend apres auoir perdu la plus grande partie de ceux qui l'assistoient, & faict mourir vne infinité de personnes. On pendit tous ceux qui resisterent, & pour luy à cause de la noblesse de sa race, on le fit mourir en prison.

C'est la fin tragique & funeste de Flaminie, que le Ciel auoit doüée de beaucoup de perfectiõs. Elle en abusa follement par son impudicité, & encores plus par le meurtre qu'elle fit cõmettre en la personne de son mary. Dieu qui iuge, & qui retribuë à chacun selon ses œuures, vueille que la cruauté exercé sur son corps soit l'expiation du vice de son ame.

DES HORRIBLES EXCEZ
commis par vne ieune Religieuse, à l'instigation du Diable.

HISTOIRE XV.

PVis que i'exerce ma plume à descrire les choses funestes & tragiques arriuées en nos iours, ie ne veux point en oublier vne qui merite d'estre publié à la posterité: pour seruir d'exéple à plusieurs personnes, encores qu'elle soit aduenuë en vne estrange Prouince, & bien esloignée de nos contrées, toutesfois puis qu'elle est nouuelle i'ay entrepris de

la donner au public, afin que par le mal-heur d'autruy l'on apprenne à fuïr ce qui peut faire tōber aux dangers euidents qui en procedent. L'Histoire que ie raconte est doncques arriué en cette sorte.

Au pays des Troglodytes est vne Isle qu'on appelle Meroé, que le renōmé fleuue du Nil rend celebre. C'est vne terre la plus douce,& la plus fertile, qu'autre qui soit en tout le reste de l'Vniuers. Ceux qui y font leur demeure sont tous Chrestiens, & fort deuots. Mais particulierement il y a vne noble maison que l'on nomme d'Abila, fort prisée pour la profession qu'elle à tousiours faicte de la Religion Catholique, sans iamais auoit esté entaschée des heresies des Abyssins. Or il n'y a pas long-temps que le chef de cette maison, braue,& religieux Caualier, s'il y en a en toutes les Prouinces du Midy, espousa vne belle, & sage Dame, yssuë de l'Illustre famille de Merala. Ce Seigneur se nommoit Nicandre, & cette Dame Gallice. De leur legitime mariage ils eurent six fils& dix filles. L'aisnée que l'on appelloit Melisse, fust doüée d'vne si grande beauté, qu'elle rauissoit les yeux de tous ceux qui la regardoient. La Nature l'auoit renduë accomplie de tant de dons exterieurs, qu'à peine ayant atteint l'aage de douze ans, elle estoit recherchée en mariage d'vne infinité de Gētilhommes, yssus des meilleures maisons de la cōtrée. La mere presta l'oreille, particulierement à la poursuitte d'vn braue Caualier, dont le nom estoit assez cogneu en ce pays, & auquel elle auoit de l'inclination. Elle fit tant, qu'elle dispofa son Espoux à luy dōner leur fille en mariage. Les Nopces en furēt celebrées auec toute la pōpe qui s'obserue parmy des personnes de cette qualité: & le nouueau marié se retira

tira dans peu de iours en vne maiſon de plaiſance, qu'il auoit aupres de Syenne. Mais la fortune, qui trauerſe ordinairement les plus grandes felicitez du Monde, ne permit pas à Meliſſe de iouyr longuement des embraſſemens de ſon mary. Il fut tué à la chaſſe par vne auanture eſtrange, qu'il n'eſt pas beſoin de raconter. Quand Nicandre eut appris la mort lamentable de ſon gendre, il retira ſa fille, laquelle n'auoit pour lors que treize à quatorze ans. Cette ieune vefve, croiſſant en âge, croiſſoit touſiours en beauté, de ſorte qu'en peu de iours on parla de la remarier. Toutesfois le Pere, qui ſe voyoit chargé de beaucoup d'enfans, eſtoit deſia reſolu, afin de conſeruer ſa maiſon illuſtre, de la mettre en Religion, enſemble quatre autres de ſes ſœurs, & trois de ſes fils. Il ſe repreſentoit que ſi ſon bien eſtoit partagé également entre ſes enfans, ſuiuant les loix des Abyſſins, l'aiſné, qui doit conſeruer le nom, & les armes, ſeroit bien peu de choſe. C'eſt pourquoy pouſſé de ces humaines conſiderations, il contraignit la ieune vefue d'entrer dans vne Abbaye de Dames, nommée de Roche-perſe, fondée par la Princeſſe Dorothé, de la maiſon Royale de Sitim, & femme du vaillant Prince du Saba. Cette Abbaye, ſoit qu'on regardaſt la grandeur des baſtimens, & la ſtructure de l'Egliſe, ſoit que l'on conſiderat les fondations, & les reuenus, reſſentoit fort la magnificence du Fondateur. La ieune vefue Meliſſe n'auoit pas encores quatorze ans, lors qu'elle y fut conduicte, neãtmoins elle qui auoit deſia gouſté du monde, & auoit plus d'inclination à la terre qu'au Ciel, elle aymoit à ſe parer, & à ſe rendre propre. Ses yeux iettoyent des regards vagues par tout, & à ſa conte-

nance l'on iugeoit incontinent qu'vne vie esloignée de la compagnie des hommes ne luy plaisoit gueres. Toutesfois il faut qu'elle se delibere de quitter toutes conuersations, hormis celles que l'on practique dans l'austerité. O peres & meres ! apprenez à ne forcer point leur volonté de vos enfans, & principalement en vne chose, où y va du salut de de l'ame. Quand il est question de les enfermer dans vn Monastere, il faut qu'ils y soient appellé de Dieu, & que leur perseuerance, leur capacité, & leur âge suffisant, fassét paroistre cette vocation. Melisse n'estoit ny assez aagée, ny assez capable de viure soubs les reigles d'vn Couuent. Sa volonté y estoit encores moins portée. Et de là procedent tant de mal-heurs, de là tant de larmes. Quand on la fit Religieuse, elle ne faisoit que pleurer & que souspirer. Elle accusoit la cruauté de son pere, & de sa mere, qui la forçoient à vne vie si contraire à son desir. Apres y auoir passé deux ou trois ans, sans vouloir apprédre, ny à lire, ny à escrire, voila quelle se vient à represéter la douceur passée du monde. Lamour impudique commence de s'introduire dás son ame. Son imaginatió est portée à la concupiscence. Si elle auoit le moyen de contenter ses desirs, elle les accompliroit sans respect de la maison dont elle est issuë, ny sans consideration de son honneur.

Le Diable qui est tousiours en aguet, & qui comme vn Lyon rugissant, nous enuironne de tous costez pour nous deuorer, la voyant encline aux desirs charnels, luy accroit cette ardeur de telle sorte, qu'au lieu de prier Dieu, elle n'a d'autre pensée qu'a l'amour. Et comme cette passion continuë, & qu'elle exerce plusieurs pollutions sur son corps, tantost en dormant

dormant, tantost en veillãt. Sathan luy apparoist vn iour, comme elle estoit retirée toute seule dans sa chambre, pour mieux entretenir ses plaisirs impudiques. Ce malin esprit par la permission de Dieu, s'estoit déguisé en Ange de lumiere. Il auoit vn accoustrement blanc comme de la neige. *Bien vous soit, Belle Melisse* (dit cét aduersaire) *il y a long-temps que la compassion de vostre mal m'a touché de pitié, le corage, & que vostre beauté ma rauy la cœur. Ie suis venu vers vous à cette intention, pour contenter vostre desir? & pour vous seruir desormais, si vous voulez m'auoir pour vostre seruiteur.* Melisse toute estonnée au commencement de cette apparition, eut vne grande frayeur: toutesfois s'estãt vn peu r'asseurée, elle demanda à cét esprit, qui auoit apparence d'homme qui il estoit.

Sathan qui ne peut se desguiser, quand on l'interroge de son nom, respondit en ces termes: *Ie suis le Roy de l'Air, & de toute la Terre. Tout ce qu'on vous raconte de moy, n'est pas croyable: Ie suis plus doux que vous ne pensez pas. Demandez moy tout ce que vous voudrez, & ie vous l'octroyeray.* Cette mal-heureuse prestant l'oreille à cette Syrene trompeuresse, se laisse piper aux amorces de son chant, de sorte qu'apres quelques contestations, que ie ne veux point escrire, elle passe des accords auec le Diable, & entr'autres, elle voulut estre la plus sçauante, & la mieux disante de toutes les Religieuses, & chanter mieux qu'aucune autre. Voila comme le malin esprit en la forme que nous auons dicte, habita charnellemẽt auec elle & ne cessoit tous les iours depuis de la voir, tantost en la mesme figure, & maintenant en celle d'vn cochon, & en autres formes detestables. Ses Comp *

gnes furent estonées de remarquer en elle vn si merueilleux changemét. Celle qui ne sçauoit ny lire ny escrire, huict iours auparauant, estoit deuenuë en vn instant bien lisante, bien escriuante, & bien parlante de toutes sortes d'Histoires. On admire son esprit, & on le tient à miracle. Cependant on la voit tousiours parée & attiffée, plus que la Religion ne le permet. Ses discours sont remplis de vanité de propos mondains, & traicts lascif. Au lieu de ses Heures, elle a tousiours entre les mains quelque Amadis de Gaule, ou quelque autre liure traictant de l'Amour desordonné.

Quelques bonnes Religieuses l'en reprennent, & luy remóstrent que cela est indigne de sa profession. Mais elle ne fait que s'en rire & que s'en mocquer. Lors qu'elle est auec celles qui sont ses plus familieres, on n'entend de sa bouche que propos dissolus. Elle se vante d'auoir acquis depuis peu de iours vn amoureux, qui la vient voir toutes les nuicts, & qui luy apprend l'art de bien parler. On en fait le rapport à l'Abbesse, qui ne pouuant comprendre ce qu'elle vouloit dire, faict neantmoins prendre garde à ses actions, & la faict coucher accompagnée. Comme elle se voit tenuë de court, elle faict ses plaintes à son amoureux, qui l'induit à se venger, & à mettre le feu dans le Conuent: L'ennemy luy donne luy mesme le feu, & l'incite à commencer par le plus beau corps de logis de l'Abbaye. Le feu s'espand, & sans qu'on le puisse esteindre, il s'eslance de chambre en chambre, & sauageant ce bel edifice, qui auoit tant cousté, il court iusqu'au Temple où toutes les Religieuses s'estoient retirées comme à vn sainct Azyle. Mais ô cas deplorable! si tost que c'est incédiare sortoit d'vn

coing,

coing, la flamme y estoit portée auec tant de violence, qu'en moins de rien ce beau & superbe Vaisseau, auec ses Cloistres, ses Chapitres, les Refectoirs & ses Dortoirs ; reduit en cendre.

Les pauures Religieuses furent contraintes pour se sauuer d'abandonner tout à la mercy des flammes. Elles sont depuis esparses de costé & d'autre, & vont questant de toutes parts, pour la restauration de leur edifice, qui ne sera iamais tel qu'il estoit, si quelque main Royale n'y répand ses liberalitez.

Apres que cette enragée eut assouuy ce desir de vengeance, ses parens l'enfermerent dans vn autre Monastere, plein de pieté, & de religion. Son insolence accoustumée, ses paroles desbordées, & la lecture qu'elle faisoit ordinairement des liures lascifs, forcerent quelques deuotes Religieuses de ce Conuent à la reprendre de ses deportemens. Elles luy remonstroient à toute heure sa vanité, & luy mettoyent deuant les yeux la crainte de Dieu, & l'obeyssance. Mais c'estoit perdre sa peine. Au lieu de leur sçauoir bon gré de ces bons & saincts conseils, elle fit mourir par le moyen du Demon qui couchoit auec elle, trois de ces bonnes Religieuses d'vne mort soudaine. Toutes les autres estonnées de cette mort, & craignans vn mesme danger, presenterent requeste au Prince souuerain de Meroé, & le firent prier instamment, de les deliurer de cette peste. Le Roy ayant appris les deportemens de cette fille, commanda qu'on la renuoyast à Abyla chez ses pere & mere, qui ne pouuoiét croire ce qu'on publioit de leur fille, & qui en ressentoient dans leur ame vn grand creue-cœur. Ils la tindrent quelque temps chez eux & l'y eussent retenue dauantage, n'estoit

que ces personnages craignans Dieu , faisans conscience de retenir au monde vne personne professe, se resolurent de faire bastir & fonder en l'vne de de leurs terres vne petite Abbaye , pour y enfermer Melisse. Sa Majesté mesme promit de contribuër à l'augmentation du lot de cette Abbaye,mille liures parisis, qui font quelques sixcents liures tournoises, ou enuiron. Tandis qu'on bastit ce Monastere , le Seigneur,& la Dame d'Abila , prennent garde de plus prés à leur fille. Ils font coucher en vne chambre proche de la leur ,& luy donnent quelques Damoiselles d'aage,& de bonnes mœurs,pour l'accompagner. La meschante les chassoit de sa chambre auec iniures, & disoit, qu'il luy estoit impossible de reposer , si elle n'estoit seule.Ceux qui auoiét l'oreille tenduë vers ses actions, l'oyoiét les nuicts parler, sans sçauoir à qui. Vne voix mal articulée luy respondoit, & luy donnoit l'intelligence de ce qu'elle luy demandoit. Cecy est rapporté à son pere,& à sa mere , qui ne pouuans encore adioulter foy à ces discours , entrent vn iour à l'impourueuë dans sa chambre, afin de la surprendre. Mais ô cas hideux,espouuantable ! ils apperçeurent à l'instant vn petit pourceau , qui se veautroit sur le ventre de leur execrable fille. Mon intention n'est pas icy d'escrire,si cette vision estoit veritable ou illusoire. I'ay des-ja traicté cette matiere dãs ce volume en autre part. Le Seigneur d'Abila mit la main dessus pour le chasser lors que ce mõstre gissoit vers l'vn & l'autre flanc de Melisse , en fin il disparut au grand estonnement de assistans,& au grãd creue-cœur du pere ? mais particulierement de la mere,qui perdant toute patience,& pleurant à chaudes larmes,se mit à proferer

proferer ces pitoyables paroles: *Ha! maudit & exe crable geniture, faut-il qu'vne maison si illustre, & si renommée de tout temps pour sa pieté, soit maintenant des-honnorée par tes horribles meschancetez; O bon Dieu! est-ce cecy l'instruction que ie t'ay donnée en ta tendre ieunesse, que tu ayes accointance auec l'ennemy de nostre salut; Quand tu fis profession & que tu t'enfermas dans vn Cloistre, ne renoncas-tu point au Monde, au Diable, & à la Chair, & n'espousas-tu pas celuy, qui respandit son sang precieux en l'arbre de la Croix, pour nous rachepter de la mort eternelle; Et maintenant rompant tes vœux, & faussant la foy que tu dois à ton Espoux, tu prens accointance auec le Prince des tenebres; Sera-il dit que mon ventre ayt porté vne sorciere? Ha! plustost la mort termine mes iours, auant que i'oye parler de tel scandale: Recommande-toy à ton Dieu, miserable que tu es, supplie sa bonté qu'elle te deliure de ce malin, & vse souuent des Sacremens qu'il a instituez en son Eglise, vrayes armes pour chasser cét ennemy du genre humain. Ainsi le Fils de Dieu t'assistera, & te receura en sa grace.* Telles & semblables plaintes & remonstrances sortoient de la bouche de cette vertueuse, & nō iamais assez loüée Dame d'Abila, lors que son abominable fille, entierement possedée de Sathan, ne faisoit que rire, & que se mocquer de ses paroles. Et quoy (respondoit-elle) est-ce vn si grand cas que de voir vn Demon amoureux d'vne Damoiselle? Est-ce vne chose si rare, qu'elle ne soit iamais arriuée au monde; Faut-il conclure que pour parler à vn Esprit ie me sois donné à luy? Socrates qui a esté le plus grand homme des siecles passez, & qui par le tesmoignage de l'oracle, fust estimé tres sage, n'auoit-il pas vn Demon qui le conseilloit

seilloit ! Estoit-il pourtant Sorcier, ou Magicien ? Ie ne sçay pourquoy vous faictes vn si grand bruit, pour vne chose si commune. Et que diriez-vous si i'estois de ces femmes, dont le nombre est infiny, qui font hommage en la partie plus sale d'vn bouc puāt & infect ? Non, non, Sathan n'a point de pouuoir sur moy. L'Esprit qui me visite toutes les nuicts est vn bon Demon, qui me conseille ce que ie dois faire. Si vous l'irritez vous ressentirez bien-tost son ire, & sa vengeance. Le pere & la mere, apres luy auoit fait d'autres remonstrances, voyans à leur grād regret, qu'ils perdoient leur peine, la menacerent de l'enfermer dans vn cachot, si elle ne viuoit d'autre sorte, & de la faire mourir miserablement. Cepēdant ils la tindrent encores plus de court que de coustume, dont elle grommeloit de despit, & disoit tout haut aux Damoiselles qui estoient à l'entour d'elle, qu'en brief l'on verroit de terribles merueilles. Il arriua sur ces entrefaictes que le Seigneur d'Abila fit vn voyage à Syenne pour quelques affaires qui concernoient son gouuernement de la ville de Macua. Il pensoit ne faire qu'aller & reuenir aussitost, à fin de mettre ordre au mal qu'il voyoit naistre en sa maison. Quand il fut party, la bonne & vertueuse Dame de mere, estoit tousiours proche de sa fille. Elle luy representoit sans cesse la crainte & l'amour de DIEV, l'incitoit à se confesser de ses pechez, & à crier mercy de ses fautes: tandis que cette execrable suportoit auec impatience ces saintes admonitions: mais plus encores la garde qu'on faisoit d'elle la nuict, qui l'empeschoit de pouuoir libremēt iouyr de son amoureux. En fin ne pouuāt plus souffrir les saincts discours de cette Dame douée de pie-

té&de religion:ſans auoir égard au reſpect que l'on doit à ceux qui nous ont mis au monde,la deteſtable fille à l'inſtigation de Sathan, qui auoit deſia acquis ſur elle vne entiere poſſeſſion,attenta le plus horrible meſchanceté qu'on puiſſe imaginer , & contre qui le grand Legiſlateur Solon ne voulut point eſtablir de peine , parce qu'il ne pouuoit ſe perſuader qu'vn tel crime ſe commiſt parmy les hommes. C'eſtoit enuiron ſur les onze heures de la nuict,lors que les tenebres amenent par tout le ſilence , que cette fureur infernale ſe leua du lict où elle couchoit , & ſortant de ſa chambre entra dans celle de ſa mere , qui dormoit d'vn paiſible ſommeil dans ſa chaſte couche.Le pluſt ieune de ſes fils, de l'aage de cinq à ſix ans,eſtoit à ſes coſtez.La paricide auec vn grãd & large couſteau,s'approche du lict,en donne ſi promptement dans la gorge de celle qui luy auoit donné naiſſance,qu'a peine la pauure Dame peut jetter vn cry. Vne Damoiſelle d'aage couchoit tout aupres, qui ayant ſauté du lict, accourut promptement , & treuuant ſa Maiſtreſſe qui verſoit vne ſource de ſang,ouurit la feneſtre de la chambre,&ſe mit à crier au ſecours.

Les Domeſtiques du Chaſteau vindrent promptement pour voir que c'eſtoit, & entr'autres le puiſné de la maiſon, qui ayant apperceu ce triſte & ſanglãt ſpectacle,cheut à terre tout éuanouy. Ayãt repris ſes ſentimens, il courut à vne chambre prochaine, & y prit vne eſpée pour vẽger ſur cette maudite,la mort d'vne ſi bonne mere. L'effect s'en fuſt enſuiuy, s'il n'euſt eſté retenu par les aſſiſtans,qui luy remonſtrerent qu'il falloit proceder en vne affaire de telle conſequẽce,par les voyes ordinaires de la Iuſtice,&qui luy

luy osterent l'espée des mains. Neantmoins la douleur qu'il ressentoit de la perte qu'il venoit de receuoir par les mains de cette parricide, luy faisoit vomir tant d'iniures contre elle, & le poussoit si viuement à vengeance, qu'on ne le peut si bien tenir qu'il ne l'empoignast vne fois & ne la defigurast toute à belles ongles. Si on ne la luy eust ostée, il l'eust estrāglée. Cette maudite fust en fermée soubs vne seure garde, attendant la venuë du miserable Pere, qui vint trois iours apres.

Mais qui peut dignemēt exprimer sa cruelle douleur? Treuuer vne si chere compagne, auec qui il auoit vescu si long-temps en paix, & en concorde, priuée de vie, par celle à qui elle l'auoit donnée, O Dieu! (disoit ce dolent Gentil-homme) *il faut bien que ie vous aye griefuement offensé, puis que vous permettez que tant de mal heur arriue en ma maison. Ie vous supplie (Seigneur) d'appaiser vostre courroux, ou bien d'exercer vostre ire sur mon coulpable chef. Ha! ma pauure femme, comment est ce que i'eus si peu de prudence que de vous laisser ainsi seule, sans premierement m'aduiser des cruels desseins de ceste furie. Si ieusse esté icy, parauenture ceste execrable eust tourné sa main sur moy & ma mort eut garanty vostre vie, pour qui i'eusse exposé mille fois la mienne cruelle vipere, qu'elle punition peut-on imaginer, qui soit capable de te punir selon ton merite.*

Ainsi se lamentoit ce bon Gentil-homme, sans toutesfois en vne si grandre perte, sortir hor de bornes de la patience. Il ressembloit le iuste Iob, qui parmy ses cruelles & extremes afflictions, ne maudit iamais son Createur, ny ne murmura point contre le Ciel. Aussi les vrays seruiteurs de DIEV reçoiuent
les

les aduersitez qui leur sont enuoyées de la mesme main dont il recueillent les prosperitez. Cependant il fait mettre entre quatre murailles son execrable fille, & informer du crime horrible & execrable par elle perpetré. Le procez fait, il est enuoyé au Roy de Meroé & à son Conseil, pour en ordonner selon l'equité. Sa Majesté ayant meuremét deliberé sur cette affaire, & treuuant que le fer, le feu & tout autre supplice, n'estoit que trop leger pour la punition d'vn tel crime, condamne cette parricide à tel genre de mort que le Pere voudroit exercer, luy donnant pouuoir d'augmenter, ou diminuër la peine, selon qu'il luy plairoit.

Si tost qu'elle fut condamnée, le Demon l'en aduertit, de sorte quelle ne vouloit ny manger, ny boire, que premierement ceux qui luy apportoient ce qui luy estoit necessaire, n'en fissent l'essay. Et persistant tousiours en son abominable opiniastreté, elle disoit tout haut : *Ie ne veux point mourir, que ie n'aye acheué la Tragedie. Il faut auparauant que mon Pere & mon frere aisné meurent de mes mains.* Plusieurs bons Religieux venoient pour l'admonester & pour la reduire, mais ils n'y gaignoient rien. Elle vomissoit contre eux toutes sortes d'iniures. Ils auoient beau opposer à sa rage de saincts remonstrances tirées des sacrées Escritures. Elle n'en vouloit ouyr parler, Quand on luy disoit, qu'elle estoit possedée du malin Esprit, respondoit qu'ils mentoient, & qu'elle n'en estoit qu'accedée. C'est le mot dont elle vsoit pour exprimer les violens accez qui la transportoient d'heure à autre, comme vne Pithonesse. O quel regret auoit ce bon Seigneur du Pere, ressentant auec la perte de sa chere Espouse, celle qu'il voyoit

yoit de l'ame de cette miserable qui s'en alloit estre la proye de Sathan. Cette iuste douleur digne d'vn bon Pere, & d'vn bon Chrestien le forçoit à dilayer le chastimét qu'elle meritoit pour la ranger au train de salut. Il n'espargnoit de rechercher tous les iours les plus saincts Religeux, qu'il appelloit de tous costez pour cét effect. Celuy qui eut tant de graces de Dieu que de faire confesser à cette execrable l'horreur de son crime, fut vn de ces bons Archimandrites qui se tiennent en la Thebayde : mais toutesfois auec beaucoup de peine. Ce fut alors que le diable voyant qu'on luy vouloit rauir ce qu'il pensoit luy estre acquis, desploya toutes ses ruses, & toutes ses finesses. Il luy disoit à l'oreille, qu'aussi-tost qu'elle adoüeroit sa faute, on la feroit cruellement mourir, & qu'il ne falloit pas qu'elle eust peur qu'il ne l'aydat côtre la peine qu'on luy vouloit faire souffrir, pourueu qu'elle fust ferme, luy promettant au reste de la transporter en vn pays estranger, où elle receuroit toute sorte de contentements. En fin par la permission de celuy qui tient la bride à cét Aduersaire, elle presta l'oreille aux saincts discours du Religeux. Lors qu'il le vit chanceler, ce fut à l'heure qu'il commença le discours de la creation des hommes. Le peché introduict par le Prince des Tenebres : l'Enfert preparé pour ce subject aux mortels : l'antidote de nostre Redemption, par l'entremise du Verbe Fils de Dieu, seconde personne de la Trinité, qui a pris nostre chair humaine : & souffert vne cruelle mort, pour expier la coulpe de nos premiers parens : & les bras tendus & ouuerts, qu'il presente à ceux qui se repentent de l'auoir offensé. Ces remonstrances proferées d'vn zele ardent, & guidées de l'esprit
de

de Dieu, eurent tant de pouuoir, qu'elle tirerent premierement des larmes des yeux de cette miserable.

Apres ayant nauré son cœur, sa bouche profera ces paroles. *Ha miserable que ie suis, pourquoy est ce que la terre ne s'ouure pour m'engloutir. Ie ne suis pas digne que la lumiere du Soleil m'esclaire, mais qu'vne eternelle nuict me couure de ses ombres obscures, puis que i'ay rompu l'vnion que ie fis auec mon Dieu, lors que ie receus le sainct Sacrement du Baptesme, & l'accord passé auec le Fils de Dieu, pour m'allier auec l'Esprit de perdition. Non contente de ce crime, i'ay bruslé vn des beaux edifices de se pays, & faict mourir trois Religieuses, & commis vne autre infinité d'horribles meschancetés, i'ay couppé la gorge à ma propre mere. O Cruel! vous auez veu toutes ces meschancetez, & ne les auez pas punies. Pardon Seigneur* (poursuit-elle en s'agenoüillant & esleuant les yeux en haut) *ne traictez pas mon ame d'vn aussi rigoureux supplice, que mon corps l'a merité. O Fils de Dieu! ne me refusez pas vne goutte de ce sang precieux, qui est capable de lauer tous les plus abominables pechez du monde. Arriere de moy, Sathan, ie renonce à ton alliance, & implore desormais la misericorde de celuy qui ne la refuse iamais à ceux qui se repentent de leurs transgressions.*

Tenant ce discours, elle baisoit la terre, en signe d'humilité, & de contrition. Le Religieux iugeant que Dieu l'auoit touchée, luy demanda si elle ne vouloit point reçeuoir le Sacrement de Confession auriculaire. Elle luy respondit que c'estoit non seulement son desir, mais encores de publier ses pechez deuant Dieu & les hommes. S'estant confessée, elle dit tout haut deuant tous, comme depuis l'aage de

quinze ans le Diable auoit abusé de son corps charnellement, sous diuerses & horribles formes, & particulierement sous la figure d'vn petit pourceau. Que parce que les Religieuses du Couent où l'õ l'auoit mise, la reprenoient de sa vanité, il l'auoit induicte à brusler le Monastere. Que ce mauuais Esprit l'incitoit à la vengeance, luy prometant qu'elle sortiroit de Religion pour viure au monde suyuant ses plaisirs. Qu'en suitte elle auoit faict mourir les Religieuses, dont nous auons parlé cy-dessus, & depuis faschée des remonstrances que sa mere luy faisoit tous les iours, elle luy auoit coupé la gorge. Qu'elle estoit deliberée d'en faire autant à son pere, & à son frere aisné. Desquelles horribles & espouuantables meschancetez, elle requeroit humblement pardon & misericorde à Dieu, & à tous ceux qu'elle auoit offensez, & supplioit qu'on ne luy deniast point le Sacrement de penitence. L'horreur des crimes qu'elle publioit deuant vn grand nombre d'assistans, faisoit dresser les cheueux. Apres qu'elle eut confessé ses pechez de la sorte que nous le venons de raconter, on l'enferma entre les quatre murailles, où elle estoit auparauant, & quelques iours apres on la treuua expirée, les bras en croix. On ne sçeut point asseurément le genre de sa mort. Les vns croyent que ce fut de la grande douleur, & du ressentiment qu'elle auoit de ses abominables pechez. Les autres pensent que ce fut par faute d'aliments ordinaires, dont elle n'auoit pas à suffisance, ou bien qu'on la priua de vie par poison, ou par odeurs d'artifice. Quelques vns croyẽt qu'on la sufoqua par vn licol. Il n'y a que ceux qui l'auoient sous leur garde qui en peuuent rendre raison asseurée. C'est la fin tragique

tragique de cette mal-heureuse Damoiselle, qui doit seruir d'exemple à ceux, & à celles qui espousent vn Cloistre, auant que d'espreuuer s'ils sont assez forts pour resister au Prince de ce monde, & pour surmonter les tentations de la chair.

DE LA MORT PITOYABLE DV valeureux Lysis.

HISTOIRE XVI.

O Cruels destin! qui ordonnez de nos iours comme il vous plait, pourquoy permettez-vous que la nature produise de si dignes fruicts, puis qu'ils sont de si peu de durée? Est-ce point que vous auez ordonné du monde en cette sorte, que les plus belles choses passent tousiours legerement, & qu'vn matin voit naistre & mourir les plus belles fleurs? Cette Histoire rend tesmoignage de la Iustice de ma plainte, Ie ne puis l'escrire sans larmes, voyant toute la valeur, & tout le merite de la terre perdre si-tost leur lumiere, au poinct de leur Orient.

Lysis que le Ciel auoit produit au monde pour le plus beau chef-d'œuure des mortel, estoit issu d'vne des plus nobles & des plus renommées Maisons de Frăce. A peine auoit-il atteint l'âge de dix-sept ans qu'il fit paroistre tăt de courage & de valeur en deux sanglantes iournées, qu'au iugement des plus vaillants & sages Capitaines qui commădoiẽt en l'armée où il combattoit, il acquit le prix par dessus les

plus valeureux Caualiers. Depuis il se treuua en tant d'assauts, en tant de rencontres, & en tant de soustenemens de places, que son renõ s'espandit par toute l'Europe. Iamais la France (depuis le valeureux Roland) ne porta vn tel Palladin. Si les Dieux luy eussent accordé plus de iours, il eust effacé la gloire du Cheualier Bayard. Au reste, ce n'estoit que grace, que beauté, & que courtoisie. Apres que nos fureurs lassées, mais non pas assouuies d'exercer les armes ciuiles, eurent donné quelque repit à la plus florissante Monarchie de l'Europe, il vint à la Cour du Prince, qui venoit de quitter vne Couronne estrangere, pour receuoir celle qui luy appartenoit par les droits de la loy Salique. Il n'y eut gueres demeuré qu'il y acquit le surnom de Caualier sans pair. Il y estoit également chery, & reueré : les plus mauuais garçons qui font estat de prendre tous les iours des querelles, pour faire parler de leur vie, n'auoient pas sujet de se vanter en l'attaquant. Il les chastioit si bien qu'il n'auoiét iamais plus enuie d'espreuuer la force de son bras. Et ceux qui le cherchoient d'amitié, treuuoiét tant de franchise, & tant de douceur en cette belle ame, qu'ils en estoient aussi-tost entierement contens & satisfaits. Les rares dons dont il estoit accomply luy acquirent tant de part aux bonnes graces du premier Prince du sang Royal, qu'il estoit tousiours aupres de luy. Il le voyoit de si bon œil, & faisoit tant d'estime de son merite, que nul autre n'estoit rien à sa comparaison.

Mais l'enuie qui s'attache tousiours à la vertu, comme font les cantarides aux plus belles fleurs, ne pouuãt supporter la splẽdeur de sa gloire, cherchoit cependant de le ruyner. Tous les iours elle faisoit de

mauuais

mauuais rapports à sa Majesté de Lysis, de sorte qu'elle le voyoit d'aussi mauuais œil, que l'autre Prince son proche parét, faisoit conte de sa prouësse. Lysis se comportoit neãtmoins auec tãt d'hõneur & la fortune luy estoit si fauorable en tous ses desseins, que ses ennemis, quelque faueur qu'ils eussent du Roy ne pouuoient gaigner sur luy, ny couuertement, ny ouuertement. Plusieurs fois on tascha de l'assassiner: mais il eschappe tousiours des embuches des ses aduersaires, & en mit à mort vn si grand nõbre, que desormais on le tint comme vn homme qui ne pouuoit mourir. Durant que les choses passent de la sorte, ce braue Caualier ne laisse pas d'estre plus souuent à la Cour, & d'y viure auec tant de reputation, qu'elle obscurcit celle de tous les plus braues. Bien souuent aussi il va visiter les villes de son gouuernement. L'Amour n'auoit encores rien peu gaigner sur sa liberté. Toutes les beautez du monde luy estoient indifferentes. Il passoit ses iours sans estre tourmenté dans les flots de ce petit Dieu, où les pilotes les plus experts descouurent tous les iours quelques nouueaux escueils, lors que les beaux yeux d'vne Dame luy firent perdre le titre d'inuincible, en vne assemblée qui se fit dans la maison d'vn Iuge, en l'vne des villes dont il estoit le Gouuerneur.

Celuy qui n'auoit iamais trouué de hazard assez difficile pour arrester son genereux courage, & qui auoit deffié mille fois la mort toute teinte de sang & d'horreur au milieu de tant de perils, recogneu en vn instant l'effort d'vne beauté, qui par ses charmes eut la gloire de le surmonter. Il s'efforçoit au commencement d'y faire resistance: mais s'il eust eu ce

pouuoir, il eust faict plus que tous les Heros tant vantez par l'Antiquité. Cette Beauté pour le respect que ie dois à ceux à qui elle appartenoit, sera nommée Syluie. Si Lysis est si viuement atteinct de son amour, elle n'est pas moins amoureuse de son merite, non pas toutesfois pour s'abandonner à luy, puis qu'elle a tousiours fait trop de profession de l'honneur, quelque chose que la calomnie en ait semé par tout: mais seulement vne amitié loüable, si elle eust esté indifferente, veut auoir la gloire d'auoir dompté celuy qu'on croyoit indomptable: si bien qu'elle tasche de l'arrester du tout à elle, & joignant ses artifices à sa beauté, l'empescher de n'en aymer point d'autre. L'amour est vne belle chose, pourueu qu'elle ne passe point les bornes de la raisõ; il est impossible aux braues & gẽtils courages de viure & de n'aymer point, à la charge que les Lois du Ciel, & de l'Eglise, ne soient point violées. Cette amitié que ie veux descrire, estoit illicite & ne se pouuoit pratiquer sans scandale des hommes, encores que DIEV n'y fust point offensé. Il n'est point permis à vne femme mariée de quelque condition qu'elle soit de diuiser son cœur, qu'en presence de IESVS-CHRIST & de sõ Eglise, elle a dõné à son Espoux, ny de donner tant de priuautez à vn autre. Cette Dame dõt ie vous parle, estoit mariée auec vn grãd Seigneur, ieune, vaillãt, sage, discret & courtois, s'il y en a au monde, de sorte qu'auoir de l'amitié ou de l'amour pour autre, c'est vne chose digne de blasme. Qu'elle ne m'alegue point le merite de Lysis, capable d'allumer d'amour impudique les plus pudiques. Ce sont de foibles raisons, qui ne doiuent iamais estre receuës des Chrestiens. Lysis à la verité eut tort de jetter les yeux,

yeux,& de se laisser prendre par vne personne qui estoit liée à vne autre. Il ne faut iamais faire à autruy ce que nous ne voudrions qui nous fust fait. Mais toutes ces considerations n'ont plus de lieu au siecle où nous sommes (& principalement parmy ceux qui ont esté nouris à la Cour,) où le vice est assis au trosne de la vertu. Apres que Lysis se fut follement embarqué en cét amour, où les apparences luy promettoient ce qu'il n'obtiendra iamais, il fit entendre à Syluie le tourment qu'il souffroit pour sa beauté, & elle luy donnoit de petites priuautez, sans neantmoins luy accorder ce qu'il desiroit auec tant de passion. Elle le caressoit de la sorte, & en partie pour le bien qu'elle luy vouloit, & en partie pour l'ébrazer d'auantage à son amour, & pour le rendre plus ferme à sa recherche. Aussi il n'y a point de doute, que rië ne cõserue mieux la flamme de l'amour que ces priuauté sãs jouyssãce: puis que le chasseur poursuit le liéure au froid, au chaud, par montagnes, & par plaines, & qu'il n'en fait plus de conte, lors qu'il en a fait sa prise: qu'il se faut donner de garde de ces ieunes mignons qui en vn aage si tendre, ont vn visage si delicat, & d'ont l'ardeur est vn feu de paille, qui se consomme aussi-tost qu'elle prend naissance. C'est pourquoy ces petits refus, & toutesfois accõpagnez d'vn ie ne sçay quoy qui inuitoit à la poursuite, l'engagerent tellement, que depuis il n'eut point de repos. Il passoit les iours & les nuits à souspirer son ardeur. O Dieux! (disoit-il) d'où me peut proceder ce nouueau trouble: ô Lysis! où est ton courage; Faut-il que tu te laisses domper par les foibles puissances d'vn enfant, toy qui n'as peu estre surmonté d'aucun autre pouuoir? O doux regards!

vous m'estes cherement vendus. Mais s'il se tourmente d'vn costé, Syluie n'a pas moins de passion, quoy qu'elle la dissimule.

Toutesfois elle est autre que celle de son Amoureux: car encores qu'elle ne refusast iamais de verser son propre sang pour luy: si est-ce pourtant qu'elle mourroit plustost de mille morts, que d'offenser en effect son honneur, qu'il noircissoit en apparence. Lysis cependant la voyoit tous les iours, & leurs regards se confondent, & se meslent dans leurs ames. En fin ce Caualier ne pouuant plus supporter tant de passion, se delibere de luy escrire. La teneur de la lettre estoit telle.

SI vous auiez aussi bien cognoissance de ma douleur, comme vostre beauté est recognuë en mon ame, pour la premiere de toutes les autres beautez du monde, ie suis asseuré (belle Syluie) que vostre cœur de rocher seroit touché de quelque pitié en mon endroit: mais mon mal-heur est si grand que vous vous figurez que mes recherches sont feintes, & que mon amour est sujet au changement. Bannissez, ie vous supplie cette folle croiyance de vostre belle ame, & prenez desormais compassion de celuy à qui la Parque auancera bien-tost la trame de ses iours, si vous ne luy octroyez ce que sa foy & sa perseuerance merite. I'attends auec impatience l'arrest de ma vie ou celuy de ma mort, par la responce que vostre courtoisie ne peut iustemẽt denier, puis que par elle vous serez deliurée de mon importunité, ou par la gloire que i'en receuray, ou par la fin de ma vie.

Cette lettre ayant esté fermée, il la consigna entre les mains de ce Iuge, que Lysis auoit gaigné pour luy seruir de truchement. Cét homme de Iustice, ingrat s'il en fut oncque, comme qui tenoit tout

son

son bien & tout son honneur de la maison du genereux Lysandre, mary de Syluie, s'estant rendu le corratier de ces amours, rendit la letre à cette Dame. Apres l'auoir leuë, elle ne sçauoit si elle y deuoit respondre, ou bien n'y respondre pas. D'vn costé elle se representoit que si elle respondoit à sa lettre, ce seroit rendre trop content Lysis, qu'elle vouloit tenir en attente. D'autre part, là bien-vueillance qu'elle luy porte ne permet pas qu'elle ne soulage son mal, pour le moins par vn espoir menteur. Ainsi balançant entre deux extremitez, elle se resolut à faire vne responce autant irresoluë que son ame. Quelqu'vn pensera peut-estre que ces deux lettres sont de mon inuention : mais il faut qu'il croye autrement. Toutes les lettres qu'on escrit à la Cour se voyent, tant la vanité des Courtisans est grande. Ie les ay recouurées d'vn de mes amis, qui en a fait vn fidelle ramas de plusieurs autres, & qui à esté curieux de sçauoir le nom des personnes qui les ont escrites. Cette response estoit doncques telle.

SI les hommes de ce siecle estoient aussi fidelles en effect qu'ils le sont en apparence, i'aurois occasion de viure heureuse, & contente, asseurée d'auoir faict acquisition d'vn si digne Caualier. Mais les exemples de leur inconstance sont si communs, que ie suis plustost tournée à forcer ma volonté & mon inclination, qu'à contenter vostre desir. Quand vous m'aurez rendu des preuues de vostre fidelité, ie me resoudray à ce que ie dois faire. Peut estre qu'alors ceste perseuerance me fera recognoistre vostre merite.

Si Lysis eust suject de se plaindre, apres en auoir faict entierement la lecture, ie le laisse imaginer à ceux qui ne viuent que de l'espoir de l'accomplisse.

ment de leurs desirs insensez. Helas ! Madame) disoit il tout seul retiré dans sa chambre,) qu'elles marques d'infidelité auez-vous recogneuës pour differer si longuement la recõpense que mon amour extreme a meritée ; Voulez vous que i'escriue de mon propre sang la promesse que i'ay faicte de n'aymer autre que vous ; Il n'y a veine en tout mon corps que ie n'épuise pour ce suject. Helas ! si vous tardez plus lon-temps à me secourir, vous perdez le plus fidel des mortels. Pleust à Dieu ! que vous peussiez aussi bien voir le fond de mon cœur, comme ie ressens la blesseure que vos beaux yeux y ont faicte : vous me iugeriez aussi tost digne de vostre bonne grace. Tãdis que Lysis se tourmente, & accuse son cruel destin, & sa mauuaise fortune, sa Maistresse a bien de la peine à surmonter d'autre part les assauts que tant de rares dons du Ciel liurent contre son honneur, assistez de l'inclination qu'elle a d'aymer Lysis. Toutesfois elle demeure tousiours ferme comme vn rocher au milieu des vagues pour ce regard : bien qu'en apparence il n'y ait nul qui ne croye qu'il y a entre eux d'autres plus estroits liés. Car elle donne le vray moyen à Lysis de la voir sans se soucier qu'on en parle, pourueu que sa conscience la deffende. Et particulierement ce fut en vn jardin qui est à l'vn des faux-bourgs de la ville. Ce lieu fut le tesmoing des plainctes que Lysis fit à sa Maistresse, capables d'arrester de pitié la course du Soleil : mais il n'en retire pourtant que de simples baisers, & de semblables faueurs qui ne font qu'aigrir le mal de l'Amour, au lieu de le soulager : Tandis qu'ils continuent à se voir dans ce Paradis, plusieurs qui croyent les actions des hommes autres qu'elles

qu'elles ne sont, y prénent garde, & en font vn mauuais iugement. Lysis qui comme nous auons desia dit, auoit beaucoup d'enuieux de sa gloire, ne peut pas si secrettement poursuiure l'accomplissemét de cette amour, que ceux qui veillent sur ses actions ne descouurent quelque fumée de son ardeur. Ils en parlent sourdement, & beaucoup de ceux qui ont plus de credit à la Cour, & plus de faueur de leur Prince en donnent secrettement des aduis à Lysandre. Ce Seigneur est neátmoins si asseuré de la fidelité de son espouse, qu'il a recognuë en d'autres occasiós, qu'il croit que ce sõt des impostures. Et puis il s'asseure que Lysis l'aymoit trop, pour luy tramer vn tel des-honneur. Toutesfois pour oster tout subject aux hommes de parler de luy, il prend vn iour sa féme, & se retire en vne sienne maison, qu'il a non gueres esloignée de la ville. Qui pourra dignement exprimer la douleur de ces deux Amãts, lors qu'vne absence les priua du plaisir de se voir? Lysis se plaint & souspire, & dict en luy-mesme qu'il falloit bien que son cœur fut vne roche dure, lors que sa Maistresse le quitte, puis qu'il ne mourut point à ce départ. Il ne reposa ny iour ny nuit. Le souuenir de ses belles passées l'importune incessamment, & ne luy donne point de tréue. Lors que le Soleil se leue, il souhaitte la nuict, & desire la clarté du iour durát les tenebres. Syluie qui sent vn pareil déplaisir, accuse cependát la cruauté de son mary, & maudit la rigueur de la loy, qui assujettit les femmes aux loix des hommes. Lors que son amitié luy represéte la beauté, la courtoisie, & la valeur de son Lysis, elle dict que l'amour luy auoit fait gouster tant de fruits delicieux, non pour la pitié qu'il eut de sa souffrance,

ce : mais pour la traicter plus cruellement, par la memoire d'vne si grãde perte. En fin leur estant interdict de se voir ils se visitent par lettres qu'ils donnét à de fidelles Messagers, attendans que la fortune leur donne le moyen de reprendre les arremens de leurs plaisirs. Ils ne tarderent gueres d'accóplir leurs violens desirs. Vn voyage que Lysandre fit, leur en ouurit le chemin. Ce Seigneur auoit des affaires hors de la Prouince, où il faisoit pour lors sa demeure, pour les terminer il s'y achemine au grand contentement de Syluie, qui neantmoins contrefaisoit la dolente à son depart, & le sommoit de reuenir le plustost qu'il luy seroit possible, tandis que dans son ame elle prioit à DIEV que son voyage fut aussi long que celuy d'Vlysse. Si tost qu'il fut party, Syluie ne manque pas d'en aduertir Lysis, & de luy faire sçauoir, qu'il la vienne voir le plustost qu'il pourra. Lysis qui mouroit d'amour & d'absence, baise cent fois le messager qui luy apporte de si bõnes nouuelles. Lors qu'il arriue au Chasteau, où sa Belle fait sa demeure, ceux qui ont la charge de le receuoir, & en qui Syluie a deposé le plus secret de ses affaires, l'introduisent à sa chambre, ils se baisent & s'embrassent estroictement à cette nouuelle veuë. Leurs ames affollées de plaisir, se meslent par leur bouche, & à peu prés qu'elles ne quittent la demeure de leurs corps. Toutesfois Lysis ne peut recueillir le fruict qu'il desire : car l'honneur ne laisse pas d'estre tousiours le rempart qui deffend toutes ses attaques. Merueille la plus grand qui se lira iamais, qu'vne Dame parmy tant de bien-vueillance n'ait iamais succombé à tant de violens assauts. Toutesfois esté le dernier poinct, il possede toutes les plus douces

douces fleurs du jardin des Amours. Mais que ces roses produiront d'espines ! Apres que Lysis a demeuré deux ou trois iours en cette douce vie, il préd congé de Syluie pour retourner à la Cour, auec promesse de la reuoir bien souuent. Mais son cruel destin qui veut bien-tost trancher le fil de ses iours, luy suscite vne grande querelle. Sa valeur, sa beauté, & son courage, luy auoient acquis (comme nous auons des-ja dict) les bonnes graces du premier Prince du sang, qui n'estoit pas de trop bonne intelligence auec le Roy. Ceux qui gouuernoyent sa Majesté, & qui redoutoient l'epée de Lysis, entretenoyent tous les iours nostre Monarque de l'ambition de ce Caualier, & luy donnoient à entendre qu'il estoit cause du mauuais mesnage, qui estoit a desia cy-deuant entre luy & le Prince. Que sa Majesté y deuoit pouruoir de bonne heure, autrement que son insolence monteroit à telle extremité, qu'elle pourroit attenter à des choses de plus grande importance. Le Roy encores qu'il eust assez de suject de se défier, voyant tant de partis contraires à sa Cour, ne vouloit pas neantmoins traicter indignement Lysis. Bien qu'on luy donnast de mauuaises impressions, toutesfois sa douceur accoustumée ne pouuoit se resoudre à la perte d'vn si braue Caualier. Ces mignons n'eurent pas toutes ces considerations : mais dés l'heure mesme, ils coniurerent à luy oster la vie, de sorte qu'vn soir comme Lysis se retiroit, sept ou huict mauuais garçons l'attaquerent : toutesfois il se deffendit si bien, qu'auec l'assistance qu'il receut d'vn valeureux Mareschal de camp, quatre demeurerent sur la place, & les autres gaignerent au pied. Lors que ses aduersaires virent qu'il n'y auoit moyen de le faire mourir

de

de viue force,ils eurét recours à d'autres artifice. Ils sçauoient desià ses amours, de sorte qu'ils firent tát de faux rapports, & dónerét tant de sinistres impressions à sa Majesté, qu'à leur importunité elle proceda contre Lysis de la sorte que nous l'allons escrire.

Tandis qu'on ne parle à la Cour que de querelles, & de dissensions, & que le Monstre à tant de testes, qui parut bien-tost apres, se forme. Lysandre arriue de sõ voyage, Syluie le reçoit à l'accoustumée auec mille caresses. Apres auoir seiourné quelques iour à sa maison, il va à la Cour : comme il saluë sa Majesté, elle qui estoit desia induite à rendre vn mauuais office à Lysis, vid Lysandre de mauuais œil, & le tirant à part, luy tint ce langage.

Infame que tu es, est-il possible qu'estant issu de si noble extraction, tu souffres la honte de ta maison à luge en qu'elle estime ie peux auoir ton courage, qui n'ose tesmoigner le iuste ressentiment qu'on doit auoir d'vn tel affront. Pendant que tu es absent, Lysis soüille ta couche, & tu le sçais, & tu l'endures. Va & ne te represente iamais deuant ma face que tu n'ayes vengé vne telle iniure. Mes yeux ne sçauroient voir vn homme qui est la fable & la risée de ma Cour.

Lysandre fust bien estonné de ces paroles. Il ressemble à celuy qui est comme perclus lors que le foudre qui tombe à ses pieds tuë quelque persóne qui estoit proche de luy, ou qu'il brise vn grand arbre contre lequel il s'appuyoit : il demeure de mesme tout confus, & ne peut respondre vn seul mot. La hõte qu'il viét de receuoir de son Prince, le touche si viuement, que lors qu'il a repris ses sentimés égarez, il part tout morne, & tout pensif, & va vers sa maison pour y executer vne cruelle resolution. Il

y caresse plus que d'ordinaire sa femme, afin qu'elle n'entre point en quelque deffiance. Cependant il recouure vn poison le plus violent qui se puisse trouuer, & l'ayant detrempé dans vn verre auec de l'eau, il va treuuer sa femme qui se reposoit encore dans sa chambre. Il commanda aux domestiques qui y estoient d'en sortir. Lors qu'il s'y voit seul, il ferme la porte, & ouurant les vitres, il esueille sa femme, apres il met vne escritoire& du papier sur la table& tenant de la main gauche le poison, & de la main droitte vn poignard tout nud, il luy tient ce discours. *Encores* (dit-il) *que ton impudicité me deust forcer à n'auoir aucune compassion de toy, neantmoins ie te veux monstrer que ie suis plus soigneux de ta conuersion, que tu n'es de mon honneur, ny du tien. Fais eslection de l'vne de ses trois choses, d'aualer ce poison, ou de mourir par ce fer, ou bien d'escrire tout presentement à Lysis, que ie suis absent & que tu le coniures par l'amour qu'il te porte de te venir voir.*

Iamais la belle Cypris ne fut plus honteuse lors que son mary l'exposa toute nuë auec Mars son amoureux, aux yeux des immortels. Mais les extremité où elle se void reduite de mourir, ou de trahir celuy qu'elle ayme à la verité, & qui neantmoins ne se peut vāter d'auoir receu d'elle que des priuautez plus estroites en apparence qu'en effect, la rendoiet bien plus confuse. D'vn costé l'image de la mort, qui est communement plus horrible au sexe feminin qu'aux hommes, s'offre deuant ses yeux & d'autre costé elle void bien que si elle escrit la lettre, Lysis ne peut eschapper de mourir. Helas! Monsieur (dit en fin cette dolente) d'où vous peutvenir vn si cruel dessein, de donner la mort à l'innocence? Auez-vous iamais

iamais recognu en moy tant d'impudicité, que vous me reduisiez à vn tel precipice? Voulez vous que i'escriue à Lysis vne chose qui n'est pas,&qui ne sera iamais,&que i'aduouë vn crime que ie n'ay point commis? Que ie meure plustost de vostre main, ou que i'auale ce cruel breuuage: Ie voy bien (respond Lysandre) vous taschez à me tromper encores par vos belles paroles: mais par le DIEV viuant, vous boirez tout presentement ce poison, ou mourrez de ma main, si mieux vous n'aymez escrire ce que ie desire. Acheuant ces mots, il luy porte la dague prés de son sein, & faict semblant de la vouloir plonger dedans. Helas! Monsieur (poursuit-elle) ie vous crie mercy. Attédez, & ie feray ce que vous voudrez. Depeschez vous (dit le mary) autrement vous mourrez. Syluie qui estoit des-ja morte de la frayeur qu'elle auoit de mourir, prend la plume, & le papier, & puis escrit ces paroles que son mary luy dicte.

SI vous m'aimez (mon cher Lysis) comme vous m'en auez tousiours donné des preuues, vous ne manquerez point de venir demain consoler vne amante affligée, qui meurt de desir de vous voir. L'absence de Lysandre vous y doit semondre. Il ne reuiendra point de quelques iours. Ie vous attends auec autant d'impatience, que vous possedez de merites: Bon iour ma chere vie, ne differez point nostre commun contentement.

Ie m'estonne que cette passionnée ne mourut de regret en escriuant cette lettre, & comme elle eut le pouuoir de l'acheuer. Les larmes qui tomboient dessus, & les souspirs qu'elle tiroit à peine de son estomach, rendoient assez de tesmoignage de la douleur qu'elle en ressentoit. Quand elle fut escrite, Lysandre la prend, & puis la baille à vn ieune garçon, qu'il

qu'il auoit instruit à ioüer son personnage. Le la-quay part, & treuue Lysis qui ioyeux de receuoir des nouuelles de sa Maistresse, que l'arriuée de Lisandre luy defendoit de voir, & croyant en fin de receuoir d'elle apres tant de faueurs ordinaires, ce que tous les Amoureux recherchent auec tant de passion, se dispose à l'instant de partir accompagné de ce messager. Il se met en chemin, & faict tant qu'il arriue prés du Chasteau de Lysandre. Ha! mal-heureux, tu cours trop volontairement à la fin de tes iours. Retourne au lieu d'où tu es party. Ta valeur qui iusques icy n'a treuué rien d'inuincible sera contraincte de succomber aux pieges que l'on te tend. Ainsi parloit vn bon Ange (ce dit-on) à l'oreille de Lysis lors qu'il estoit prest d'entrer dans ce Chasteau. Luy qui n'auoit iamais veu la peur, que sur le front de ses ennemis, commença d'entrer en quelque aprenhensiõ, de sorte qu'vne fois ils s'arresta tout court à la porte. Allons Monsieur (disoit celuy pui le menoit) Madame receura vn extreme contentement, lors qu'elle sçaura vostre venuë. Mõ amy (respond Lysis) ie ne sçay que i'ay; quelque chose me dit que ie differe de la voir à vn autre iour. Ie me doute de quelque trahison. Comment Monsieur (repart l'autre) il semble que vous ayez peur, allons seulement en asseurance. Qu'il soit dit que i'aye eu peur (dit Lysis) plustost souffrirois-ie mille morts, auant qu'on eust cette opinion de moy. Ce disant, il pousse son cheual, & entre dans la cour du Chasteau. Sitost qu'il y fut entré, ceux qui auoient de coustume de l'y receuoir, luy viennent à l'encontre. L'on luy prend son cheual: l'autre son manteau, l'autre son espée. Ie ne sçay pas comme il la quitta

S'il l'eust euë, il eust bien vengé la mort d'autre façon qu'il ne fit. C'estoit en la saison de Iuillet, lors que les chaleurs sont plus violentes. Il monte vers la chambre de sa Maistresse, comme il auoit de coustume: Si tost qu'elle le vit elle ietta vn haut cry, & tomba sur son lict pasmée. Luy estonné de cette aduanture, veut s'approcher pour luy demander le suject de son mal, mais à l'instant il se void enuironné d'vne douzaine d'hommes armez, qui de pistolets, qui d'espées nuës,&qui de hallebardes. Leandre est parmy eux,qui luy crie: C'est maintenant que tu receuras le salaire de la honte que tu as faicte à ma maison : Ce disant, il lasche vn pistolet & luy perce vn bras. Les autres le chargent auec leurs hallebardes & auec leurs espées. Qui a veu quelquesfois vn puissant sanglier enuirõné de dogues,&de veneurs, ou biẽ quelque toureau indõpté à qui l'on met les chiens à la queuë dãs quelque parc si par fortune les barrieres viennent à se rompre,ce puissant animal se lançe sur la foule du peuple, & en prend vn,& puis vn autre auec ses cornes , & escarte tout le monde. Qu'il s'imagine de voir le valeureux Lysis,qui auec vn escabeau qu'il tient en main, donne si rudement sur la teste de l'vn de ses aduersaires,qu'il en fait sortir la ceruelle. Il en assomme encores deux autres : mais que peut-il faire contre tant de gens , & ainsi desarmé qu'il est ? Son corps percé comme vn crible,verse vn grand ruisseau de sang.En fin il se iette sur Lysandre, & bien que par derriere on luy baille cent coups de poignards, il le prend, & le souléue, prest à le ietter du haut en bas d'vne fenestre, si tous les autres ensemble en se iettant sur luy,ne l'en eussent empesché. Il les escarte encores à coups de

poings

poings, & neantmoins il se sent tousiours percer de part en part. Voyant qu'il ne pouuoit eschapper la mort ils s'approche de sa fenestre,& puis tout sanglant qu'il est, il saute legerement en bas. Mais ô mal-heut ! il portoit vn accoustrement decouppé, qui est arresté par le fer d'vn treillis. Ses aduersaires le voyant ainsi empestré comme vn autre Absalon, luy donnent tant de coups de halebardes, qu'à la fin ils priuent le monde du plus grand courage,& de la plus grande valeur du siecle. O valeureux Lysis ! que ie plains l'iniustice de ton sort. Tu deuois mourir à la teste de quelque armée, pour la Foy, pour ton Roy & pour ta patrie. Le bruict de cette mort pitoyable fut bien-tost espandu par toute la France. Les vns blasmoiẽt la cruauté de Lysandre, les autres loüoient son iuste ressentimẽt. Sa mort à esté neantmoins depuis cher venduë. Elle en a attiré plusieurs autres,& en attire tous les iours. Son corps est rẽdu à ses parens, qui l'inhument au sepulchre de ces Ancestres. Ils veulẽt poursuiure par les voyes de la Iustice Lysandre: mais sa Majesté luy donne sa remission qu'il fait interiner. Tandis que ses parens, & ses amis le pleurent, ceux qui le redoutoient à la Cour, en font des feux de ioye. L'on dit qu'à l'heure qu'on l'assassinoit, vne grande Dame qui l'aymoit fut esueillée par la vision qu'elle eut de sa mort. Lon en fit des vers sur ce suiect, qui sont assez communs, & assez passables pour le temps d'alors. Ie les insere icy, parce qu'il est à propos, pour apprendre à beaucoup qui les approprient à feu Monsieur de Guise, qu'ils se trompent grandement.

***

L'ESPRIT DE LYSIS
parlant à Flore.
STANCES

SVR le poinct que la nuict pliant son noir manteau,
Pour faire place au iour r'appelle ses lumieres.
Et qu'vn profond sommeil arrozé de son eau,
Charme de nos ennuis les humides paupieres,
I'entens prés de mon lict vne dolente voix,
Elle estoit à la voix de mon Lysis pareille:
Ie sens des bras plus froids que marbre mille fois,
Dont l'vn en me poussat, l'autre en sursaut m'esueillé
Vn ieune homme couuert de playes, & de sang,
Se prosterne à mes pieds, ma poictrine me glace,
Mon cœur saisi deffroy, pantele dans mon flanc,
Et à ce triste obiect ie tombe sur ma face.
Madame (dit il lors) asseurez vostre peur,
Ie suis vostre Lysis, qui deuant que descendre
Dans le val tenebreux de l'infernale horreur,
Ce funebre deuoir ie vous suis venu rendre.
Ie reconnois sa voix en ouurant mes deux yeux,
Ie reconnois maints traits de sa beauté premiere:
Lysis (dis-je en pleurant) qu'elle fureur des Dieux
Ta fait si tost quitter nostre belle lumiere?
Les Dieux ne sont Autheurs du massacre inhumain,
Vn cruel ennemy par vne fausse lettre,
Dans sa propre maison l'a commis de sa main,
Auec plusieurs bourreaux cõpagnons de leur Maistre
Quoy tant de riche dons dont le Ciel t'honoroit,
Ta force, ta valeur, ta grace, ta faconde:
Et tant d'exploits guerriers que la France admiroit,
Ne te deuoient-il pas rendre amy tout le monde?
Flore vous vous trompez, l'esclat de ma vertu

Est

Est l'inique venin qui m'a priué de vie.
C'est le foudre cruel dont ie suis abbatu,
Le rocher de ma nef, la butte de l'ennie.
Ceux qu'on voit à la Cour le premier rang tenir,
Rodomonts de piaffe, & garces de courage,
Ne pouuans de mon los le renom soustenir,
Ont acheué ma mort pour assouuir leur rage,
O detestables mœurs! ô siecle rigoureux!
Forge de trahison, escole d'iniustice,
Des siecles le dernier, & le plus mal-heureux,
Tu esteins la vertu pour allumer le vice.
Lysis mon bien, mon tout, mille & mille trespas,
Me feront chaque iour voir d'Acheron la riue,
Si par tant de mal-heurs ton ombre suit là bas,
La gloire de tes faits restera tousiours viue.
I'eusse bien desiré mourir au lict d'honneur,
Mettant vn champ en route, ou forçant vne place,
Mais be qui plus helas! augmente ma douleur,
C'est que mourant ie perds les raiz de vostre face.
Le genre de ta mort tesmoigne ta valeur,
Et de tes ennemis la couardise infame:
Tant qu'en moy restera de vie & de chaleur,
Tousiours mon cher Lysis, tu viuras en mon ame.
Tousiours ie garderay dessous l'obscur tombeau
Ta grace, ta vertu dedans mon ame emprainte:
Et le Lethe oublieux abbreuuant de son eau,
Ne fera que i'oblie vne amitié si saincte.
L'excessiue douleur ne me permettra pas
De suruiure apres toy: les maux qu'amour me liure,
Sont beaucoup plus cruels que le cruel trespas.
Tu m'emportes le cœur sans qui l'on ne peut viure.
Quiconque veut guerir est ja sain à demy.
Madame au moins tenez nostre douleur couuerte,

Que si vous ne pouuez oublier vostre amy,
Songez au bien passé, & non pas à la perte.
Puis que la vertu seule en aymant ie poursuis,
Peu me chaut que chacun fondre en larmes me voye,
Me souuenir de l'vn, de l'autre ie ne puis,
Le dueil entre en nos cœurs plus auant que la joye.
Adieu Madame, Adieu, le Messager des Dieux
Pour passer le noir fleuue incessamment m'appelle;
Adieu beaux yeux, plus clairs que les flammes des Cieux,
D'vn eternel adieu, adieu Flore la Belle.
Lors ie saute du lict pour sa fuite arrester.
Mais pensant l'embrasser, rien que vent ie n'embrasse
Adieu mon cher Lysis, l'eternel Iupiter
Guerdonnant tes vertus, te reçoiue en sa grace.

C'est la fin tragique du braue Lysis, de qui la valeur estoit incomparable, iamais le Ciel ne mit dans vn corps tãt de beauté, de grace & d'adresse, ny vn courage si franc & si genereux. Si ce cruel mal-heur ne l'eust si tost rauy d'entre les mortels, la France se pourroit maintenant vanter d'auoir vn Mars aussi biẽ q; la Thrace. Les Lauriers, & les Palmes puissent naistre sur sa tombe.

* * *

⚜ ⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜⚜ ⚜⚜⚜⚜⚜⚜

DE LA CRVAVTE' D'VNE Femme, exercée sur son Mary: de sa fin mal-heureuse, & de celle de son Amoureux.

HISTOIRE XVII.

Est-il douceur au monde qui soit comparable au contentement que reçoit vn amoureux, lors qu'il possede le bien pour qui il a versé tant de larmes; Mais y a-il martyre égal à la crainte ou soubçon, & au mal tel que donne cette fureur, que l'on nomme Ialousie? Les dédains, les rigueurs & les refus, & en fin toutes les peines de l'Amour sont agreables, puis qu'on se console de l'espoir de la ioüissance. Au contraire si cette peste d'Enfer gaigne vne fois nostre ame, l'allegresse en est pour iamais bannie, quelque plaisir qui arriue. Et de là sortent puis apres les deffiances, & les cruelles resolutions dont les effets sanglants remplissent les Theatres, de meurtre & d'infamie, L'Histoire que ie me prepare de vous racõter tesmoigne que mõ dire est veritable. Elle est si bien arriuée en nostre siecle, que mille & mille personnes la sçauent peut-estre mieux que moy. Orquoy qu'elle soit si cogneuë, ie ne laisseray pas de l'escrire en cette sorte.

Les Orages qui auoient battu continuellemẽt la Frãce l'espace de tant de lustres, cedoient à la bonace que le Ciel luy enuoyoit. Henry le Grand, de qui les mal-heurs ont esleué la gloire au plus haut

throsne de la vertu, venoit de receuoir de son peuple de Paris autāt de tesmoignages de fidelité, qu'il auoit receu de marques de rebellion, quand vn zele inconsideré que les boutes-feux allumoiēt en l'ame de toutes sortes de persōnes, emportoit mesme vne infinité de gens de bien à la felonnie. Apres (dis-ie) tant de confusion que les guerres ciuiles auoient causées, il y auoit en la premiere des Citez de l'Europe, vn homme que ie veux nommer Corneille. Il espousa vne des plus belles femmes que la Nature ayt iamais produicte. Vn Peintre industrieux qui voudroit represēter pour plaisir quelque rare beauté, ne sçauroit en tirer vne plus excellente. Ses cheueux estoiens blondr, crespez, & plus luisans que fin or. Sa face estoit d'vne couleur meslée de lys & de roses, & son frōt estoit vne large table d'yuoire bien poly. Soups deux arcs d'hebene on voyoit deux yeux noirs; mais plustost deux clairs Soleils, doux à les voir, & auares de leurs regards. Il sembloit que l'Amour voloit tout à l'entour, & que la vuidant toute sa trousse, il en deroboit visiblement tous les cœurs. En fin elle estoit si belle, que l'enuie mesme n'eust sçeu qu'y reprendre. Son nom estoit Calamite. Corneille s'estimoit le plus heureux & le plus content homme du mōde, en la possession d'vne si rare chose. Il n'auoit pas trop de moyens lors qu'il l'espousa: mais il fut si heureux dés la premiere année de son mariage, qu'ayant remply plusieurs magazins de pieces de vin, il y gaigna en vne grande cherté qui suruint, vne notable somme d'argent, & puis il sçeu si bien augmenter son lucre, que dans deux ans il se treuua riche de cēt mille escus. Se voyant ainsi à son ayse, il quitta le train de la marchādise,

dise,& se mit à viure en Bourgeois de ses rentes, & de ses commoditez que la fortune luy auoit données. Calamite qui auoit de la vanité, comme ont ordinairemét toutes les belles femmes,fut celle qui le fit resoudre à passer ses iours,sãs auoir autre soucy que de faire bonne chere, puis qu'ils en auoient le moyen.Cependãt elle commença à leuer le front & à s'habiller plus põpeusement que de coustume. Ce n'estoient que perles & que brillans qui paroient sa gorge& ses cheueux.Ses robes estoiét d'vne Princesse, & tant d'orgueil aux habits, ioinct à tant de beauté, attiroient les yeux de plusieurs persõnes,de qui elle captiuoit insensiblement les ames. Il y eut plusieurs grands de la Cour, qui estans abbreuuez du bruict de ses perfections, se sentoiét arracher le cœur par cette Calamite,de mesme que le fer est attiré par la Pierre d'Aymant. Mais parmy tant d'Amoureux qni souspiroient pour elle, il n'y en eut pas vn qui se peust vanter d'auoir receu quelque faueur extraordinaire.

Tandis que cette Bourgeoise a la reputation d'estre la plus belle de toutes les plus rares beautez de la ville, & qu'elle n'a d'autre contentement que de plaire aux yeux de sõ mary,sãs se soucier des plaintes, ny des larmes de ceux qui perdent inutilment le temps à gaigner les bõnes graces,vn ieune homme de Gascogne vint à Paris, à fin de poursuiure quelqnes affaires au Conseil. Sa fortune,ou plustost son mal-heur le fait loger aupres du logis de Calamite,&le rend aussi tost espris de ses perfections.Il se nommoit Cilandre, homme aagé de vingt-deux à vingt trois ans. Soudain qu'il appesçeu ce beau visage qui n'auoit point de pareil en toute cette

grande&peuplée Cité,l'Archer qui a des aisles cõmença à le brusler,& à croistre de iour en iour son feu. Il quitte bien-tost toutes affaires,& n'a d'autre soing que de penser à la guerisõ de sõ mal. La veuë de celle qui la blessé, luy est neantmoins si chere, qu'il ne cesse de la cõtempler par tous les lieux où il a le plaisir de la regarder. Mais en la considerant il s'aueugle en la lumiere de ses beaux yeux,&sa blessure s'ouure,& s'enuenime d'autant plus qu'il iette sur elle ses regards qui demandent mercy. Calamite n'y prenoit pas garde au commencement; ou si elle s'en apperçeuoit,elle n'en faisoit non plus de conte que de tant d'autres,qui luy estoient tous indifferés Or vn iour comme elle oyoit la grandeMesse en sa paroisse,Cilãdre s'alla agenoüiller deuant elle, &au lieu de prier DIEV, il se mit à ietter ses regards lãguissans & mourans,capables d'amollir les rochers, sur cette Beauté qui estoit composée d'vne matiere plus fragile&plus molle. Elle qui veid vn ieune hõme qui auoit des cheueux frisez & dorez, des yeux noirs& brillants, & des ioües qui ne faisoient que commencer à pousser vn premier cotton, & qui estoient pareilles à la couleur de la roze qui sort du bouton,& qui croist auec le Solei leuant, & au reste fort bien vestu,prit plaisir, contre sa coustume, à le considerer reciproquement, & au mesme instant le rempart de son ame gardé si longuement pour son bon mary, sentit vne cruelle bresche. Elle n'en fit pourtant gueres de semblant, & toutesfois elle ne sçeut si bien se cõtenir,que Cilandre ne l'eust en ses yeux de la bien-vueillance. Si tost qu'elle fut à son logis,au lieu de ses occupations ordinaires,les pensées,& les desirs viennét troubler l'aise de sa vie. Si

elle veille, l'amour luy repreſente la beauté, & la bonne grace de ce ieune homme? & ſi elle dort, les ſonges images vaines des choſes que l'on a veuës,& que l'on ſouhaite,ne luy figuroient pas moins le ſujeƈt de ſa paſſion. Elle s'efforça au commancement d'y reſiſter, mais tout cét effort eſtoit trop languiſſant. En telles attaques il faut implorer l'aſſiſtance d'en haut, qui ne refuſe iamais grace à ceux qui la requeirét comme on droit. La pluſpart des rigueurs & des reſiſtances des Dames de ce ſiecle, ſont ſuiuies de leur conſentement, quelque excuſe qu'elles puiſſent alleguer, en reiettant la coulpe ſur l'Amour ou ſur le deſtin. Quoy que ce ſoit, Calamite commence d'ouurir ſon cœur aux tentations, & ne ſe ſouuient plus de la promeſſe ſolemnelle qu'elle a faite en vn Sacrement à qui l'Apoſtre donne le ſurnom de grand. Or comme elle reſue ſur ſa paſſion, elle ouure vn iour vne feneſtre de ſa chambre,& apperçoit Cilandre en vne maiſon prochaine à vne autre feneſtre. Si toſt que ce ieune homme la deſcouure,&qu'il void qu'elle prend plaiſir de le regarder, il luy fait vne grande reuerence, & elle luy rend vn pareil honneur,&en luy iettant de regards capables de faire à meſme téps mourir,&reuiure,elle referme ſa feneſtre. Ce fut alors que l'Amour qui ne commençoit que de naiſtre dans l'ame de Cilandre,s'épandit par toutes ſes moüelles; ce fut alors que mille penſers amis & ennemis le flatterent, & l'agiterent. Les vns en luy repreſentant cét objeƈt ſi deteſtable,enyuroient ſon ame du contentement qu'il venoit de receuoir de ces diuins regards. Et les autres le faiſant ſonger à vne perte qui l'auoit priué de ſon heur, auſſi ſoudain qu'vn eſclair, il eſtoit con-

traint

de souspirer, & de tenir ce langage. *Ou fuyez vous* (*disoit-il*) *doux suiet de mes vœux ; Pourquoy me cachez-vous cette agreable lumiere, dont la priuation me rend tout couuert de tenebres & tout remplis de soucy ; Ne voyez-vous pas que ie suis moy mesme vn vray soucy, qui ne fais que mourir & que languir, si vous qui estes mon seul Soleil, ne daignez l'entretenir de vos rayons ; Ie me ferme à toute autre clarté, & ma paupiere ne sçauroit supporter la vuë d'vn autre Astre.* Si ie voulois reciter toutes les paroles & toutes les plaintes que faisoit Cilandre, il me faudroit resoudre à faire vn discours aussi long que ces liures d'Amour qui parent la boutique des Libraires du Palais, & dont Galimatias perpetuel fait donner le plus souuent des pensions à ses Autheurs, par la recomandation des persõnes qui prisẽt ce que l'on n'entend pas, pendent que les beaux esprits qui peuuent arracher des mains des Parques, & de l'eternel oubly ce nõ de ceux que la Nature a éleuez au dessus des autres, sont miserablemẽt reculés. Mais pour reprendre le fil de nôtre histoire, ie dis qu'apres que nos amoureux furent plusieurs iours entretenus auec des regards mutuels, & que Cilandre eut recognu que Calamite le voyoit de bon œil, il s'enhardit de luy escrire cette lettre, que i'insere icy mot à mot, suiuant que ie l'ay recouurée.

IE ne doute point que vous ne blasmiez ma temerité, & que vous ne me iugiez digne de chastimẽt, si-tost que vous receurez cette lettre. Toutesfois si vous regardez aux perfections dont vous estes accomplie : i'espere (Madame) que vous excuserez mon crime, & aduoüerez qu'il est impossible de vous voir sans vous aimer. Le doux espoir qui me console en mon martyre, & qui me promet

promet que vostre beau iugement loüera plutost mon election qu'il condamnera ma passion, me fait auoir recours à vostre grace, sans laquelle il m'est autant possible de viure qu'il est aisé de conseruer sa liberté deuant la plus belle chose du monde. Ma mort, & ma vie ne dependant que de vous.

Cilandre eust moyen de faire tenir cette lettre à sa Maistresse, par le moyen de son Hostesse à qui il auoit desia descouuert sa passion, & laquelle comme voisine, cognoissoit non seulement Calamite, mais parloit souuent à elle familierement. Cette belle Bourgeoise, se rendoit au commancement difficile aux assauts de cét Amoureux; afin de l'allumer d'auantage de son amour; & cependant elle mesme brusloit toute dans son ame. Enfin apres beaucoup de messages & de paroles que les bornes de mon Histoire ne sçauroient contenir, les deux Amants se voyent & cueillent les fruicts de leurs desirs. Ces fruicts leur sont en commencement si delicieux, que pour eux ils ne se souciét desormais de la gloire du Ciel, qu'ils iugent estre moindre que leur folies. Mais comme telles douceurs ne sont iamais sãs amertume, tandis qu'ils se perdét en leurs folies. Corneille prend garde aux priuautez que sa femme donne à ce ieune homme. Il le treuue souuent chez luy, & neantmoins la liberté de la France le voisinage, & la fidelité que sa féme luy auoit toûjours auparauant gardée, ne le portent pas du tout à la ialousie. Si est ce qu'apres auoir long-temps supporté toutes ces façons de faire, il croit qu'il y va de son honneur, que cét homme parle à toute heure auec sa femme, qu'il la meine sous le bras à la pourmenade, & qu'elle le reçoiue auec tant de fami-

liarité

liarité. C'est pourquoy il luy en fait vne petite reprimende, la presche de bonne renommée, & la coniure de viure d'autre sorte. Elle qui voit son mary prẽdre de l'ombrage, contre son naturel, se met en colere, & en pleurant luy tient ce discours: *D'où vous vient* (dit-elle) *ce soudain caprice? M'auez-vous doncques en reputation d'vne femme desbauchée? N'estes vous pas vous mesmes celuy qui m'auez tousiours permis de voir toutes sortes d'honnestes compagnies? Auez vous remarqué iamais en moy aucun traict qui vous doiue iustement pousser à faire vn mauuais iugement de moy? Ne sçauez vous pas que si i'eusse voulu fouler aux pieds mon honneur, i'auois moyen de passer mon temps auec telles personnes que pour leur grandeur vous ne m'auriez osé regarder, tant s'en faut que vous eussiez vsé a'vn tel langage? Ostez, ie vous supplie de vostre teste ces nouuelles impressions, & croyez que toutes les priuautez que les hommes ont auec moy, sont autant de rempars pour vous en conseruer tousiours ce que la Loy de Dieu ne permet pas que ie viole.* Ainsi parloit Calamite à son mary, qui ne sçeut pour lors que respõdre à ces belles raisõs. Il se resolut à passer desormais le reste de ses iours, sans se mettre plus en peine de la maniere de viure de sa femme. Aussi ces Adulteres voguerent quelques mois depuis sur vne mer sans orage. Si leur impudence n'eust esté extreme, iamais ce mary n'eust troublé le calme de leurs folles amours. Mais ils passerent tellement les limites de la modestie, que dés lors ils faisoient à porte ouuerte. Tout le monde s'en scandalizoit, & chacun s'estonnoit de la patience d'vn si bon-homme. Tandis que ces des-honnestes frequẽtations continuẽnt, il arriue vn iour que Corneille en reuenant

de

de la ville, & entrant dans son logis surprend Cilandre, qui suçoit auec ses leures le miel de la bouche de sa femme assise en vne chaire à la basse-cour de son logis. Ce fut lors que la ialousie commança de s'allumer plus que iamais ; & qu'il entra en vn excés de colere. Il s'approcha de sa femme, & en presence de Cilandre luy bailla vn grād soufflet. Apres il s'adressa à l'adultere, & luy dit qu'il vuidast promptement de sa maison, & luy deffendit s'il estoit sage, de n'y mettre plus de sa vie le pied. Ceux qui se plongent ordinairement dans des pareilles delices & qui tout à coup en sont priuez, iugeront de l'ennuy que cette defence leur apporta. Elle fut encore plus fascheuse à Calamite, laquelle se voyant bannie de ses folles amours, se representant à toute heure le coup qu'elle auoit receu, estoit toute transportée de rage. Ce n'estoient que souspirs, que larmes, & qu'iniures qu'elle vomissoit contre son mary. Doncques (disoit-elle) cruel que tu es, as-tu bien le courage de me traicter auec tant d'indignité ; Tu me veux donques forcer à viure en Capucine, toy qui m'as ouuert autres-fois le chemin de la liberté? N'est-ce pas le vray moyen de deuenir en effet ce que tu es de nom, si i'estois moins soigneuse de la crainte de DIEV, que tu n'es de ton honneur ; Plusieurs semblables discours proferoit cette belle & fausse femme, capables de renuerser toute la coulpe sur son mary, s'il n'eust des-ja reconneu que ses actions estoient plus frauduleuses que celles d'vn vieil Renard. Aussi il luy coupa court, & luy dit, que si iamais elle parloit ny en bien ny en mal à cét homme, il luy apprendroit le pouuoir qu'il auoit sur elle.

Cependant que ces amoureux n'ont pas la licen-

ce de se voir auec tant de priuauté qu'auparauant ils se visitent par lettres, & se donnent des assignations,où ils se rendët sans estre apperçeus,quelques épies que le mary mette en cãpagne. C'est vn abus que de s'ingerer de garder des femmes qui ont enuie de mal faire. Quand leurs maris auroient autant d'yeux que de cheueux, ils ne sçauroient pourtant éuiter leur trahison. Calamite trompe si bien tous les aguets de Corneille,qu'elle void Cilandre, & se mocque de tous ses soins, & de toutes ses veilles: neanmoins elle ne laisse pourtant de se plaindre de cette contrainte à son amy, qui prenant l'occasion aux cheueux, & ayant desia pensé au moyen d'executer vne sanglante & detestable resolution qu'il auoit prise, commence de representer à Calamite l'amour extreme qu'il luy porte. Accuse le Ciel, de ce qu'vn autre a la possessiõ entiere d'vne chose que son destin luy auoit acquise,s'il eust esté si heureux, que d'en auoir eu plustost la connoissãce.Il luy met encores deuant les yeux la profession qu'il fait, & comme il est prest d'auoir vn office en la Chambre des Comptes. Au contraire il luy depeint la rigueur de son mary,sa basse condition,& le peu d'experience qu'il auoit aux affaires du monde; qui le rendët tousiours indigne d'vne charge honorable, qu'elque moyens qu'il possede. Et enfin il luy dit qu'elle n'aura iamais d'honneur auec vn tel homme, puis qu'il ne peut estre plus qu'il est, ny contentement, puis que la ialousie a perdu sa raison.Calamite chatoüillée de toutes ces belles paroles, respond à son Amoureux,qu'elle est bien faschée de sa mauuaise fortune. Qu'elle n'en accuse pas moins à toute heure les Astres, comme complices de son mal-heur:& que

que s'il y auoit moyé de délier vne si fascheuse chaine, tout son souhait ne seroit iamais autre, que de viure & de mourir auec luy. Cilandre luy repart, que cela estoit si aisé, pourueu qu'elle s'y voulut resoudre, qu'il ne trouuoit rien de plus facile. Sur cela apres auoir premierement souspiré pour la captiuité où elle estoit detenuë, afin de l'induire mieux au consentement d'vne execrable meschanceté, il luy ouurit la voye pour faire mourir son mary: & luy allegua que le plaisir & la felicité de leur vie, ne dependroit que de la fin de son Espoux. Calamite auoit au commencement de l'horreur à se resoudre à cette sanglante procedure: mais l'excés de son amour, la ialousie de son mary, & l'imagination d'vne plus que vaine, & plus que folle vanité, eurent tant de force, que cette mauuaise féme se laisse emporter, & seduire à ces allechemens. Vne fois ils vouloient que le poison en fit l'office, mais puis apres Cilâdre prit vn autre dessein, dont il vint à bout, comme ie vous reciteray maintenant.

Apres que cét execrable ieune homme non content de soüiller la couche d'autruy, eut pris congé de sa Maistresse, pour venir à bout d'vn forfaict que Dieu ne laisse iamais impuny, suiuãt que les exemples ordinaires le tesmoignent: il eut moyen de parler à deux soldats qui alloient en Flandre, où pour lors le valeureux Comte Maurice bornoit & arrestoit la fortune de ceux qui donnerent tant de trauerses à nostre grand Roy. Et comme on ne manque iamais d'Arsacides & de desesperez, il ne fut gueres malaisé à Cilandre de les gaigner par argent, & de les induire à mettre à mort Corneille. Il auoit accoustumé de s'aller souuent promener sur vn petit cheual en vne

sienne maison, esloignée de quelques deux petites lieuës de la ville. Et tousiours quãd il y alloit, il partoit de bon matin, & puis reuenoit sur le soir. Ces deux meurtriers acompagnez du cruel Cilandre, qui auoit eu aduis de Calamite, que son mary iroit le lendemain aux champs, se cacherent en vn estroit passage, & ne manquerent pas de donner la mort au mal-heureux Corneille. Apres qu'ils eurent respandu le sang de l'innocence qui crie desia vengeãce, & de qui le Ciel sçaura bien faire rendre cõpte, à ceux qui en ont empourpré la terre, ils prindrent le corps, & le traisnerent hors du chemin dans vn fossé, & puis firent payer incontinent à Cilandre cinquante escus, qu'il leur auoit promis. Ayant touché cette somme, ils luy demanderent, où est-ce qu'il faisoit dessein d'aller. Cilandre leur dit qu'il vouloit retourner à Paris: Et nous (repart l'vn des autres) allons gaigner le Pays bas, tãdis que vous taschez de monter sur vn échaffaut. Ce disant luy & son compagnon s'escartent legerement, pendent que Cilandre prend vn autre chemin, & reuient à la ville.

Ce meurtre ne demeura gueres sans estre descouuert. Quelques-vns ayant apperceu du sang en ce passage, & regardé d'vn costé & d'autre, & treuué encores des traces rouges, firent vne si soigneuse recherche, qu'en fin ils treuuẽt vn corps tout souïllé de sang & de poussiere, & priué de vie. Le bruict vole promptement par toutes les demeures prochaines. Entre plusieurs personnes qui s'assemblent à l'entour de ce corps, vn homme le recognoist Soudain il court à Paris, & en porte la nouuelle à sa femme, qui se iette incontinent à terre, attache ses blonds cheueux, outrage son beau visage, & plõbe

de coups son sein d'yuoire : O DIEV ! (disoit-elle) mon cher Corneille, qu'elle influence mal-heureuse me vient priuer d'vn si bon mary & si cher mary ? Quel peché ay ie commis qui merite vne telle rigueur ? Helas ! que dois-ie faire desormais ou plustost que puis ie faire, ayant perdu celuy sãs lequel il m'est impossible de viure ? Si au moins i'auois ce contentement d'apprendre ton meurtier, la vengeance que ie ferois exercer sur son corps allegeroit peut-estre le coup que ie viens de receuoir pour vn tel desastre, & ie m'en irois plus contente te trouuer en l'autre monde, soit que tu fasses desia ta demeure dans le Ciel, ou aux campagnes Elizées. Ha ! Parque inique & cruelle, qui me rauis tout mon bien, pourquoy n'as-tu permis que le cruel Assassin de mon repos, n'ayt acheué entierement l'homicide ? Ne sçauois-tu pas que nos iours estoiẽt indiuisibles, & qu'il falloit couper egallement la trame de l'vn & de l'autre ? Mais si tu l'as fait pour me dõner plus de tourmẽt, par le moyẽ de la mal-heureuse vie que tu me laisses : tu te trompes bien fort, puis qu'vn iour, qu'vne heure, ny vn moment, ne sont pas capables de me retenir en cette misere.

Acheuant ses plaintes, l'on eust dict qu'elle estoit poussée de tant de fureur & de rage, qu'elle se vouloit donner d'vn cousteau au trauers du corps. Tous ses domestiques la retiennent, & les voisins qui arriuent au secours, ont bien de la peine à la coucher dans le lict, où elle contrefait si bien la dolente, qu'à la voir cette action, on l'eust prise pour l'image de l'ennuy mesme. Mais cependant toutes ces larmes de Crocodile ne sont pas suffisantes de tromper le Lieutenant Criminel, qui se transporte en son lo-

gis. Ce Magistrat, sage, prudẽt, & bien aduisé, s'il y en eut iamais au monde, ayant desia sourdement appris quelque chose de ses amours de Calamite & de Cilandre, & puis considerant tant de façons de faire & tant de larmes, & oyant tant de plaintes, & tant de regrets inutiles, ne doute nullement qu'elle & son Amoureux n'ayent commis ce meurtre. Cependant pour le découurir aisément, il s'approche du lict de Calamite, & s'estant assis en vne chaire il luy tint se langage. Madame, la compassion que i'ay de vostre mal-heur, m'a faict venir icy. Ie ne viens pas afin de vous consoler sur la mort de vostre mary: mais plustost pour vous assister de mon conseil, sur vne accusation que le Procureur du Roy va former contre vous. L'on vous accuse d'auoir vous-mesmes esté l'Autheur du meurtre, en y sollicitent ceux qui l'on executé. Pensez de bonne heure à vos affaires, & si vous estes vn des complices, regardés promptemẽt à ce que vous voulez que ie fasse pour vous Ie porterois vn regret eternel dans mon ame, si vne telle Bauté receuoit vn affront.

Qui eust consideré alors Calamite, eust biẽ remarqué des mouuemens contraire en son ame, par les signes differens qui paroissoient en son visage. Elle pallissoit maintenant, & puis rougissoit à l'instant mesme. La parole qu'elle vouloit proferer pour respondre se confondoit dans sa bouche, & ne pouuoit nullement estre exprimée. Toutesfois elle commença à crier, & à se plaindre plus haut qu'elle n'auoit point encor fait, & à contrefaire la plus affligée personne qui fust iamais. On eust peu la comparer à la forcenée Hecube, qui fut changée en ragé, lors qu'elle apperçeut sur les bords de la merr, le corps de son fils

fils Polydore. Ces plainctes, ny ſes cris n'abuſent pas pourtant ce ſage Magiſtrat. Quand il voit les mouuements de cette femme, il pourſuit ſon diſcours en ces termes : I'employe tout ce que ie puis pour vous ſauuer & vous ne taſchez qu'à vous perdre. Ie m'efforce de vous tirer en vn port de ſalut, & vous mettez le voile au vent contraire qui vous menace de naufrage. Ie plains voſtre condition, indigne d'vne ſi rare, & ſi parfaicte creature. Le Ciel vous deuoit eſtre plus fauorable en l'election que vous auez faite d've perſonne qui ſera le ſujet de voſtre perte, ſi vous n'y prenez garde. Enfin pour vous le dire en vn mot i'ay pris Cilandre, ſur vn aduis qu'on m'a donné. A peine a-il comparu deuant moy, qu'il s'eſt jetté à genoux, m'a conté l'hiſtoire de vos amours, & m'a appris que vous auez fait tuër voſtre mary, par des hommes que vous auez practiquez pour en faire l'execution. Vous ſçauez ce qui eſt du deuoir de ma charge Ie ſeray contrainct de me ſaiſir de voſtre perſonne, & de vous mener dans vn lieu d'ou l'on ne ſort pas en telles preuentions, quand on veut. Songés doncques, vous dis ie encore à vos affaires, pendant qu'on y peut apporter du remede. Lors que le mal ſe ſera rendu incurable, il ne ſera pas temps de recourir au Medecin.

Comme les neiges & les torrens glacez ſe fondent ſoudainement aux vents tiedes du Midy, ainſi le cœur de Calamite obſtiné en ſa diſſimulation, commença de s'ouurir & de ſe fondre ſi toſt que le Lieutenant Criminel eut proferé ces dernieres paroles. Et-il poſſible (dit alors l'imprudente) que ce mal-heureux ayt tenu vn tel diſcours; Ha le meſchant! ceſt luy-meſme, qui non content de m'auoir

le suite par ses doüces paroles, a tasché encores de m'induire de consentir à la mort de mon mary. I'ay fait tout ce que i'ay pû pour le distraire de ce dessein & il n'a iamais voulu croire aux persuasiõs que i'employois pour l'en destourner. I'ay tousiours en moy mesme (repart le Magistrat) fait ce iugement de vous : ie n'ay iamais creu qu'vne Beauté si rare fust accompagnée de tant de cruauté. Neantmoins habilliez-vous Madame. Il faut que vous soustenez à Cilandre ce que vous venez de dire, afin que vous soyez deschargée de ce crime, que l'on vous pourroit autrement imputer. Voilà comme Calamite se prit elle mesme par ses propres paroles. Vn Greffier escriuit cependant toute cette procedure, & les discours qu'elle auoit laschez luy seruirẽt desia de condãnation. Tandis le Lieutenant Criminel, qui auoit desia posé en sentinelle des Sergens au deuant du logis de Cilandre, où il estoit pour lors, dépesche vn des siens, auec commandement de le prendre, & de le mettre dans le Castelet. Et au lieu de mener Calamite en son logis, ainsi qu'il luy auoit promis, il la fit pareillement enfermer dans vne prison obscure, où nous la laisserons penser à ses pechez, & à pleurer son crime detestable, & reciterons ce qu'on fit de son Adultere.

Le bruict de la mort de Corneille s'estant épandu par la ville, ensemble de la capture des deux coulpables, tout le monde crioit qu'on en deuoit faire vne punition exemplaire. Ce mary estoit si homme de bien, qu'il estoit aymé de chacun, & l'ingratitude de cette femme se representant aux yeux du peuple, il eust sans doute bien-tost practiqué sur elle la Loy de Moyse, s'il l'eust euë en son pouuoir, sans attendre

attendre qu'vn Bourreau y miſt la main. Cilandre eſt cependant ouy, & puis confronté à Calamite, qui s'eſtant deſia auiſée qu'elle auoit trop legerement parlé, vouloit ſe dedire de ce qu'elle auoit aduoüé. Mais Cilandre d'autre part, ſans attendre par la voye de la queſtion ordinaire, ou extraordinaire d'eſtre forcé à confeſſer le delict, publia deuãt tous ſon crime deteſtable : & proteſta que luy ſul auoit premedité, & excuté, & que Calamite n'en eſtoit aucunement coulpable : ſi bien que c'eſtoit ſur luy que la Iuſtice deuoit exercer ſa rigueur, & qu'elle deuoit eſtre eſlargie. Comme cette femme l'ouyt parler de la ſorte, & autrement que le Lieutenant Criminel ne luy auoit figuré ; alors cognoiſſant qu'elle auoit eſté ſurpriſe, elle ſe mit à l'interrompre, & à tenir ce langage : *Ce mal-heureux* (diſoit-elle) *pour me ſauuer, veut perdre la vie. Que l'on n'adiouſte point de foy à ſes paroles, elles ſont toutes fauſſes & menſongeres. C'eſt moy meſme, qui ay induit deux ſoldats à coupper la gorge à mon mary, parce qu'il me traictoit indignement. Si i'ay mal fait, c'eſt de moy ſeule que la punitiõ ſe doit faire non de ce ieune homme, qui pouſsé de quelque bien vueillance qu'il me porte, ne ſe ſoucie de perdre l'honneur, la vie, & ſon ame propre, en auoüant vn crime que i'ay commis.* Elle vouloit pourſuiure : mais elle eſtoit pareillement interrompuë de ſon Amoureux, qui ſupplioit les Iuges de ne vouloir point auoir égard à vne femme priuée de bon ſens : Que l'alteration de ſon ame pouuoit clairement paroiſtre à ſon viſage : Et puis (diſoit-il) l'apprehenſion de ſe voir icy deuant des Iuges, rencontrãt vn cerueau leger n'eſt que trop capable pour luy broüiller la ceruelle.

Iamais Oreſte & Pilade, ne ſouhaitterent auec

tant de passion de mourir, pourueu que chacun peust sauuer la vie à son amy, que ces deux personnes complices. Mais la Cour de ce grand, de ce iuste, & de cét auisé Parlement, qui auoit voulu prendre la cognoissance d'vn faict si extraordinaire, n'eut pas tant de peine à iuger de cette cause, qu'eust le Roy Thoas à cognoistre qui des deux estoit Oreste. Cét Auguste Senat ayant rendu plus claires que le iour toutes ces fuytes, & ces deguisemens, il condamna Cilandre à estre rompu tout vif sur vne rouë, & Calamite à estre penduë & estranglée. Iuste iustement, puis qu'il estoit raisonnable que celuy qui auoit brisé toutes les Loix Diuines & humaines, & qui non content d'abuser de la femme de son prochain, & d'aller braue à ses dépés, luy auoit encores faict perdre la vie, par la plus detestable trahison que l'on puisse imaginer, fust brisé, & rompu luy-mesme à la veuë de tant de peuple qu'il auoit scandalizé. La raison vouloit aussi que cette belle cause qui produisoit tant d'effects vilains & abominables, fust flestrie par vn infame spectacle, auant mesmes que l'air luy seruist de mouuement & qu'vne corde la rendist le joüet des vents & de la pluye.

Il y eut plusieurs Grands de la Cour, qui oserent importuner sa Majesté, pour le salut de la vie de cette femme, non moins belle qu'execrable : mais nostre grand Monarque, à qui les homicides commis en trahison estoient mortellement odieux, ne voulut iamais prester l'oreille à cette grace. Ce fut à la place Maubert, où l'execution en fut faicte. Iamais on ne veid vne telle foule de toutes sortes de personnes. La beauté de Calamite, & la curiosité de voir quelle fin cette Belle tesmoigneroit, y attiroit tout le monde

Toute

Toute la place eſtoit pleine de gens. Mille échaffaux en eſtoient réplis, & les feneſtres & les couuertures des maiſons n'eſtoient pas capables de contenir tant de perſonnes. Les deux Criminels furent menez dans vne meſme charette, l'vn d'vn coſté, & l'autre de l'autre. Calamite fut la premiere qui fut trainée au ſupplice. Les regrets que faiſoit retentir cette folle euſſent eſté capables d'eſmouuoir les Ours, les Lyons, & les Tigres, & d'arreſter de pitié la cource du Soleil, s'ils euſſent eſté employez pour vne iuſte cauſe. Ie les inſerois icy, s'ils meritoyent d'y eſtre: Mais puis que toutes ſes plaintes n'eſtoient fondée que ſur la folie de ſes amours, que i'accuſe, & que ie ne defféds pas, ie les paſſe ſoubs ſilence. Lors qu'elle eut finy miſerablemét ſes iours par vne infame licol, ſon Amoureux monta ſur le Theatre, où il fit paroiſtre beaucoup de contrition & de repentance. Apres auoir eſté briſé bras & iambes, on le laiſſa viure tout ce qui reſtoit de iour, & ſur la minuict on l'eſtrangla. Or comme il y a des eſprits d'eſtrange humeur, & des hommes qui ſe plaiſent à flatter le vice, & faire honte à la vertu, il y eut quelqu'vn qui fit à la verité de beaux vers: mais neãtmoins indignes de voir la lumiere du iour, puis qu'ils ſont compoſez à la loüange de ces 2. cruels Adulteres, & à la gloire de leurs amours abominables. Vn autre y fit reſponce, & parce qu'ils ſont aſſez bons, & remplis de pieté, i'ay iugé qu'il eſtoit fort à propos de les donner à la poſterité

**
*

LA CALAMITE' DE Calamite.

STANCES.

CE n'est pas vne Muse, ains vne maquerelle,
Qui deplore le sort des funestes Amans.
Dont les crimes punis par vne main bourrelle,
Ont bien plus merité que receu de tourmens.
Il ne suffisoit pas à ces ames perfides,
De violer d'Hymen le serment & le lict,
Si pour gaigner encor le tiltre d'homicides,
Elles n'eussent comblé d'vn meurtre ce delict.
Mal-heureux nostre siecle, où les diables sont Anges
Falloit-il que le vice en vertu se tournast,
Les falloit-il nommer par excés de loüanges,
Martyrs de l'Adultere, & de l'assassinat ?
Doit-on nommer d'Amour les furieuses rages,
Qui sur tels fondemens bastissent leur bon-heur,
Quand l'aueugle desir qui pousse leurs courages,
Leur faict aymer la honte & trahir leur honneur?
Croyons plustost qu'Amour dont la saincte puissance,
Concilia iadis les Elemens diuers,
S'offence extremement quand il a cognoissance,
Q'on prophane son nom, que l'on donne aux peruers,
Que vains sont les regrets de cette beauté vaine.
Qui mesme se flestrit auant que le cordeau
Eust fermé le passage au vent de son haleine,
Et que l'air luy seruist seulement de tombeau.
Car estant viue encor il estoit raisonnable,
Que pour mieux expier les maux qu'elle auoit faits,
Elle vied effacer la cause abominable,
Qui belle produisoit tant de sales effets.
Et celuy qui honnit la couche coniugale

D'vn

D'vn qui iusqu'à la mort il a fait aguetter,
Deuoit estre brisé puis que fier Cambisle
Il brisa tant de loix qu'il deuoit respecter.
Le Soleil ennuyé de prester sa lumiere,
A des corps si pollus, s'eclipsant tristement,
Ne voulut redonner sa clarté coustumiere,
Que pour nous faire voir leur iuste chastiment.
Toy, qui pour les prises en astres les transformes,
Engouffre-les plustost dans le fleuue oublieux,
Car voulant releuer leurs crimes plus enormes,
Tu les vas retraînant au supplice odieux;
Et souhaitte en ton cœur qu'en son trosne supreme,
Le Iuge Souuerain des viuans, & des morts,
En changeant sa Iustice en sa Clemence extreme:
Traitte plus doucement leur ame que leurs corps.

I'acheuois cette Histoire, lors que le bruit de la guerre remplissoit des frayeur les plus gens de bien qui apprehendoient les horreurs de nos calamitez passées. La Sage Marie, de qui les actions ont toûjours le Soleil pour tesmoin, & à qui la France est non moins obligée de sa conuersation, que sa Majesté est redeuable au Ciel qui l'a renduë la plus belle & la plus vertueuse Princesse du monde, taschoit par toutes sortes d'accords d'esteindre les estincelles d'vn si dangereux embrasement.

Toutes ces rumeurs, toutes ces allumettes de seditiõ & tous ces escrits pernicieux & dignes de chastimẽt que l'on publioit, debaucherent ma plume, & amuserent mon esprit assez curieux de luy-mesme à lire les raisons des vns & des autres. Ie croyois au commencemẽt que le discours estoit conforme au tiltre: mais ayant veu que la plus part de ces libelles ne tendent qu'à la sedition, ie supplie celuy qui maintient

tient les puissances souueraines qu'il destourne de nostre chef les mal-heurs qui nous menacent : & que si ie dois continuër cét ouurage, les funestes auantures du passé m'en fournissent la matiere, & non celles qui pourroient bien tost succeder, si nous sortons des bornes que le deuoir & la raison nous ont prescrites.



LA FAVSSE TRAHISON commise contre vn Marchand nommé Beliard, son innocence recognuë, sa deliurance du supplice, & la punition de l'accusateur, & des faux tesmoings.

HISTOIRE XVII.

IL est impossible qu'entre les plus barbarez peuples de la terre, on puisse treuuer, qu'il se soit iamais inuenté vne plus detestable meschanceté, ny pernicieuse trahison, que celle dont ie vais maintenant descrire les particularitez, bien qu'il fut plus seant d'en taire le recit, que de le faire voir aux mortels.

La ville de Marseille, qu'vn chacun sçait estre vne des plus riches & marchãdes du fleurissant Royaume de France, c'est la premiere & plus renommée du pays de Prouence, pour le grand trafic qu'elle fait d'ordinaire aux terres estrangeres, qui fait qu'on y treuue grande quantité de Marchands, desquels les richesses sont comme sans nombre, tant en argent,

comme

comme en marchandises qu'ils debitent par toutes les parties de la terre.

En icelle il y eut n'y a pas long-temps vn riche Marchand, nommé Iean Beliard, qui ne cedoit à nul autre, tant en richesses d'argét monnoyé, qu'en obligations & biens terriens.

Or entre ceux qui se treuuerét estre de ses debiteurs il y eut vn ieune hôme nommé Gregoire Melue, habitát de saincte Tulle, lequel se trouuát en necessité d'argent, s'addressa audit Ien Beliard, qui luy fit prest de la somme de cinq cens escus, sous la caution d'vn sien Oncle nommé Esprit Vétier, habitát de Manosque & Notaire Royal en ladicte ville, hôme de moyés & de cômoditez, s'il y en auoit en tout le pays.

Deux ans estoient desia passez depuis le prest de cinq cens escus, sans que Beliard eust faict aucune poursuitte, ny demande de son argent (qu'il n'auoit presté que pour le terme d'vn an,) lors que desirant de faire vn voyage au Leuant, il se transporta vers son principal debiteur Gregoire Melue, lequel comme amy il sollicita de luy payer ce dont il luy estoit redeuable. Melue luy respondit, que pour le present il ne le pouuoit contenter: mais que s'il pouuoit prédre la peine d'aller auec luy iusques à Manosque vers son Oncle Ventier, il tascheroit de le rendre satisfait. Beliard luy accorde librement d'y aller, sans penser au mal-heur qui luy deuoit bien-tost arriuer, Mais quoy, il est impossible de fuyr le mal-heur de nostre destinée, ny d'épescher ce que le Ciel a resolu. Estans arriuez à Manosque au logis de Ventier, ils furent receus auec toutes sortes de courtoisie. Et estant desia le Soleil plongé dans l'Occident, & la nuict commençant à estendre son noir manteau sur

la

la face de la terre. Beliard fut prié par Ventier de ne prendre point d'autre logis pour cette nuict que le sien, ce qu'il luy accorda apres beaucoup d'importunité, & cependant qu'on faisoit les apprests du soupper. Ventier les mena promener dans vn beau jardin qu'il auoit au derriere de sa maison, auquel estant arriuez, Melue recita à son Oncle le suiect de son voyage, & que Beliard n'estoit venu auec luy pour autre subject, que pour receuoir la somme dont il luy estoit caution.

Ventier auquel on ne pouuoit faire plus grand desplaisir que luy demãder d'argét, respondit qu'il n'auoit moyen de contenter ledict Beliard pour lors : mais que s'il le vouloit croire, il treuueroit vn bon expedient pour se faire bailler encore du terme, & que s'il ne le vouloit faire, il auoit moyen de l'en faire repentir. Le miserable dés lors commença à inuenter la plus horrible & inouye meschanceté dont les Histoires ayent iamais faict mention. Apres qu'il eurent faict leur complot, ils s'en retournerent treuuer leur homme qui les attendoit en se pourmenant le long du iardin, & apres s'estre excusez de l'auoir tant faict attẽdre, ils reprindrent le chemin du logis, où ayans treuué le souppé prest, se mirent à table: & entre plusieurs discours qu'ils tindrent, ils se delecterent plus à raconter des voyages que ledit Beliard auoit faict aux terres estranges. Apres le souppé, Ventier dit à Beliard qu'il sçauoit bien le suject de son voyage, lequel il auoit apprits de son Neueu, estant bien marry que pour l'heure, il n'auoit la cõmodité de le rendre content, qu'il le supplioit d'attendre encor vn peu de tẽps, & que cepẽdãt il trouueroit le moyen de le rẽdre satisfaict, le suppliãt que pour

pour vne petite somme, il ne fist desplaisir à son Neueu, ny à luy, s'il ne s'en vouloit repentir. Beliard entendant ce discours bien esloigné de son attente, voyant qu'on le menaçoit en demandant son bian, luy respondit comme en colere, que ce n'estoit pas ainsi qu'il le falloit remercier apres leur auoir fait du plaisir, & qu'il n'estoit pas resolu de s'en retourner sans auoir argent, & que pour leurs menaces il ne s'en formalisoit pas beaucoup.

Ce fut alors que Ventier prit entiere resolution de faire voir à qui il auoit affaire, & dissimulant ce qu'il en pensoit, luy donna le bon soir, luy disant que lendemain il feroit moyen de le rendre content. Cependant que Beliard se retire dans sa chambre, sans songer au desieuner qu'on luy apprestoit, la nuict Ventier en presence de son Neueu & de ses deux fils qu'il faisoit tesmoings de sa meschanceté, commence de penser le moyen, comment ils pourroient mettre leur homme entre les mains de la Iustice pour luy faire cognoistre à quelles gens il auoit affaire, ils prennent ensemble plusieurs resolutions sans qu'ils en puissent treuuer aucune plus propre à leur damnable entreprise, que celle qui machinerent sur l'heure, qui fut que le lendemain sur les huict heures du matin, Vétier luy feroit accroire qui auoit treuué vn homme qui luy auoit promis de luy prester les cinq cens escus dont son Neueu luy estoit redeuable, & par ce moyé il le meineroit en vne maison de la ville, où il accosteroit trois où quatre tesmoingts qui soustiédroient audit Beliard, qu'il auoit proferé des paroles execrables & crimes d'impieté contre DIEV, la Vierge, & les saincts, & cótre l'authorité du Roy, qu'au mesme instant l'ayant mis en-

tre les mains de la Iustice, il se porteroit pour partie, comme zelé & affectionné au seruice de DIEV, & ialoux de son honneur & de celuy de son Roy, & scandalizé de l'horreur d'vn tel blasme, estant asseuré que la Iustice ne manqueroit d'en faire vne punition exéplaire, & que le moins qu'ils pouuoient auoir de recompence seroit la moitié du bien de l'accusé, qu'ils departiroient entre eux par égale portion.

Impie & plus que detestable trahison! O monstres d'Enfer! ô furies infernales! comment osez vous faire vn tel complot deuant la face de DIEV, qui ne laisse aucune meschanceté impunie, & qui veille tousiours pour la conseruation de l'innocent? Est-il possible que la terre puisse suporter de si detestables cloaques de meschancetez, sans les engloutir au plus profond de ses entrailles.

En quelle Histoire a t'on iamais leu vne plus peruerse & diabolique tromperie que celle dont s'aduise encores Iudas d'obstination; Quel peuple, fust-il le plus barbare de la terre, ayant entendu le récit d'vne Histoire si lamentable n'en aura horreur, & ne blâmera la misere de nostre siecle. Pleust à DIEV, qu'vne telle aduanture fust arriuée en quelque pays ou Royaume estranger, ou les hômes ignorent la cognoissance de DIEV, ou en quelque climat esloigné de nous, à fin que i'eusse plus de suject d'en d'escrire les particularitez sans y espargner le labeur ny la peine: mais puis que c'est le France qui a engendré & produict de tels monstres, que c'est en icelle qu'vne si pitoyable Histoire est arriuée, ie me contenteray d'en escrire au bref la verité, pour seruir d'exemple à la posterité du iugement de DIEV, & de la grandeur de sa misericorde enuers ceux qui esperent en sa bonté.

Apres

Apres que ce barbare, plus cruel & sanguinaire que les Canibales, ou Antropophages eut proposé le subject de sa trahison, & que les coadiuteurs de sa meschanceté en eurent dit leurs aduis, ils n'eurent pas grand peine d'en treuuer, puis que Ventier en auoit de tous faits & dressez à tels badinages, aussi n'estoit-ce pas la premiere trahison que ce miserable instrument de Sathan auoit mis en practique, ainsi que luy mesme declara, estât prest de receuoir le digne chastiment de ses meschancetez.

Ceux desquels il fit eslection pour luy seruir de faux tesmôigs, furent Pierre Lardayret Notaire Royal, Pierre Bremôd Practicien, Iean Odul aussi Practicien, & Iean Roland vigneron, lesquels il enuoya querir par vn de ces deux fils, & cependant il les attendoit en vne chambre basse du logis, où personne ne les attendoit en vne chambre basse du logis, où personne ne les pouuoit entendre, ny apperceuoir. Et afin qu'ils ne fussent apperçeus de personne il les fit entrer par derriere de sa maison, où nul ne passoit. Estans arriuez dans la chambre où il les attendoit. Apres leur auoir donné le bon soir, il leur dit: Que s'ils vouloient croire son conseil, il auoit treuué vne bonne occasion pour se faire tous riches: mais que c'estoit vne affaire en laquelle il se falloit gouuerner sagement, afin de n'estre descouuerts: & que s'il luy vouloient promettre de faire ce qu'il leur diroit, il leur descouuriroit son entreprise. Eux qui ne demandoient autre chose que quelque subject pour mettre en practique leur ordinaire malice, luy respondirent d'vn commun consentement que ce n'estoit pas la premiere fois qu'il leur auoit descouuert ses secrets, & s'estoit seruy d'eux pour l'execu-

tion de ses desseins,& que maintenant il ne donnast de leur raconter tout son affaire, luy promettant au reste d'employer tout leur pouuoir pour le rendre content. Luy se voyant asseuré de leur bonne volonté, leur descouurit premierement comme Beliard estoit venu en sa maison pour receuoir vne certaine somme d'argent, dont il luy auoit respondu pour son nepueu là present, & que l'ayant supplié d'attendre encores vn peu, il n'en auoit rien voulu faire disant qu'il y auoit assez long-temps, & que mesme le terme entr'eux contenu estoit échu depuis vn an. Apres il leur recita de poinct en poinct toute la trahison qu'il auoit conclud contre luy, ses richesses, & le grãd profit qu'ils pourroiét faire, s'ils venoiét au dessus de leur entreprise,&pour leur bailler meilleur courage leur fit promesse de leur donner à chacun la somme de dix escus qu'il vouloit aduancer de ses propres deniers. Iamais les Syrenes que les Poëtes feignent faire leur demeurance au destroit de la mer Elespontique, ne charmerent si bien les oreilles des mariniers, que la seule promesse de gaigner de l'argent charma celles de ces miserables, qui ayans entendu ce qu'il leur falloit faire pour l'execution de leur entreprise, & receu chacun dans vn papier l'instruction comme il se falloit gouuerner tant en leur deposition qu'en tout le reste de l'affaire, afin de se conduire si couuertement, que personne se doutast de leur trahison.

Apres leur auoir recommandé le silence,&de n'en dire mot à personne, il fit sortit par le mesme lieu qu'ils estoient entrez iusques au lendemain sur les sept heures du matin qu'il leur bailla pour assignation de le venir trouuer dans son logis,& de se gouuerner

uerner ſelon le billet qu'vn chacun auoit receu en particulier,le lendemain ils ne manquerent de venir à ſon logis, où ils le trouuerent parlãt auec Beliard; le traiſtre les ayant apperçeu, faiſant ſemblant de ne ſçauoir rien de leur venuë, s'enquit d'eux quel bon vent lès conduiſoit là ſi matin: Lardayret luy reſpondit que c'eſtoit Pierre Bremond, & Iean Hodoul qui auoient ce matin fait eſchange de terre enſemble, & qu'il y auoit vn eſcu de bon,& n'eſtoient venus la pour autre ſuiet que pour le coniurer d'en aller manger ſa part:qu'ils faiſoient appreſter le deſieuner en la maiſon de Ianne Perronet. Le traiſte Iudas voyant vn ſi bon commencement en ſa conſpiration leur dit,qu'il ne le refuſoit pas,qu'il ſe miſſent deuant, & qu'il y ſeroit auſſi-toſt comme eux auec Monſieur Beliard que voila,dit-il alors à eux qui l'auoient conuié)qui nous fera l'honneurd'eſtre de la partie.Si-toſt qu'ils furent ſortis, Ventler pria leditBeliard de luy faire l'hõneur de l'accompagner & quapres auoir deſiuné,il ne faudroit à le contenter, pour ne luy faire retarder ſon voyage. Par ces belles paroles, ce mal-heureux diſſimulé conduiſoit ce pauureAgneau à la boucherie,ſans qu'il ſe doutat nullemẽt d'vne telle trahiſon.Eſtás arriuez au logis où les autres les attẽdoient,ils trouuerent que tout eſtoit preſt ,& qu'on n'attendoit plus que leur venuë.Lardayret leur vint au deuant leur diſant qu'ils eſtoient les bien venus,& leurs ayant fait poſer les manteaux , & lauer les mains , ils s'aſſirent à table. Et à fin qu'il n'y euſt perſonne dans le logis qui leur empeſchaſt de paracheuer le complot qu'ils auoient commencé. Bremond enuoya la maiſtreſſe de la maiſon pour querir vne bouteille de vin.

à son logis, disant que c'estoit le meilleur qui fut en toute la ville. Et lors qu'ils virent que persone ne pouuoit descouurir leur impie meschanceté, s'estant faict vn signe qui leur deuoit seruir de mot pour se saisir de Beliard, & luy imposer des faux crimes. Apres le mot, ils se iettent d'vn coup sur le pauure innocent. L'vn l'appellãt blasphemateur execrable. L'autre Antechrist, ainsi chacun luy disãt sa ratelée, ils le lierent, comme si c'eust esté quelque voleur, sans qu'aucunes de ses excuses luy peussent seruir de iustification. Le pauure affligé se voyant reduit en telle extremité, & ne trouuant aucune douceur entre ces barbares, tournant sa parole vers Ventier, qui faisant l'estonné, ne s'estoit encor leué de sa place, auquel il dit : Et quoy Monsieur, permettez vous que ces gens icy me traittent si rudemẽt en vostre compagnie, mesme voyant que c'est vne trahison faite exprés, & de laquelle ie ne suis nullement coulpable, le maudit desloyal luy respondit, tirant vn triste souspir de l'estomach : Et qui eust iamais pensé (dit-il) Monsieur Beliard, que de la bouche d'vn si homme de bien, comme vous auez tousiours esté estimé, fussent sorties des paroles si impies & execrables que celles que vous venez tout presentemẽt de proferer. I'en tremble, & ne peuts croire ce que ie viens d'entendre. Si c'estoit autre crime que celuy dont vous estes coulpable, ie tascherois de vous secourir selon mon possible : mais si ie m'employois pour vous en vne affaire si digne de punitiõ, ie craindrois que Dieu ne m'en punist tout le premier, pour auoir soustenu l'horreur d'vne telle meschanceté. Le pauure Beliard entendãt les paroles si fausses & calomnieuses, veid bien que c'estoit l'accomplissement de la menace que

Ventier luy auoit fait le iour auparauant dans sa maison, & que les cinq cens escus estoient cause de sa perte, ne trouuāt aucune pitié parmy ces traistres barbares, se mit du tout entre les mains de Dieu, le le suppliāt ne vouloir soustenir le droit de son innocence, puis que les hommes la vouloient conuertir en crime. Ie ne sçay si l'antiquité nous pourra produire vn acte si execrable, & digne de punition que celuy que ces partisans de Satan forgerent contre l'innocence d'vn homme, dont la vie auoit esté vrayement Chrestienne & sans reproche. Apres qu'ils l'eurent assez iniurié & mocqué, ils le conduirent en la prison de ladite ville, & au mesme instant vont faire leurs plaintes aux Iuges ordinaires du lieu, & ayans dressé leurs acusations criminelles cōtre l'accusé, les pieces du procez furēt mises entre les mains du Greffier criminel du Senechal, Ventier s'estant porté partie contre Beliard. Pendant que ces choses se passent à Manosque, le vent porte les nouuelles à Marseille d'vne si triste aduenture. Tout le monde plaint le desastre & infortune de ce pauure homme. Quelques vns qui estoient plus iudicieux que le commun n'estoit pas, se douterent bien que c'estoit vne fourbe pour perdre ce pauure infortuné. Ses parens se transporterent auec diligence à Aix, obtiennent vne commission pour faire conduire le prisonnier aux prisons de la Conciergerie du Palais, & deffences expressement faites à la Iustice de Manosque, de ne poursuiure en aucune façon le procez : & luy fait commandement de transporter les pieces d'icelluy entre les mains du Greffier Criminel de la Cour, vn Commissaire est deputé du Parlement, pour entendre la deposition des tesmoins

& de l'accusée, lequel est conduit aux prisons d'Aix sous bonne & seure garde & mis aux profonds cachots d'icelle. La Cour deputa vn autre Cõmissaire à Marseille, pour s'enquerir de la vie de l'accusé. Y estant arriué, il n'entend autres choses que plaintes lamantables que font les habitans de la ville sur la mal-heureuse infortune de leur pauure cõcitoyẽ, il est contraint de s'en retourner à Aix, sans auoir pû découurir la moindre maluersation en la vie du prisonnier: au contraire vn chacun le tient pour vn homme de bonne vie, & qui n'auoit iamais porté aucun dommage à personne. Cependant qu'on s'équiert de sa vie à Marseille, il est ouy & confronté auec la deposition des tesmoins, contre lesquels il ne se peut deffendre qu'auec les larmes & souspirs qui consecutiuement les vns apres les autres sortoient en abondance de sa bouche, & de ses yeux.

La Cour considerant l'horrible impieté & heresie contenuë és paroles dont il estoit accusé, voyant que c'estoit vn crime dont les hommes, ny mesmes les Roys ne pouuoiẽt octroyer aucune grace ny pardon, s'assemblent en robbe rouge le propre iour de nostre Dame de Septembre, mil six cents dix-neuf. Chose non iamais vsitée dans aucune Cour souueraine deFrance: mais l'horreur d'vn tel crime les incitoit d'en faire Iustice remarquable. La Cour estãt assemblée, on confronte la deposition des tesmoins auec l'accusé, qui ne peut soustenir son innocence contre l'accusation de son aduersaire qui deposoit contre luy. La Cour le iugeant coulpable des crimes à luy imposez; le declara par vn Arrest solemnel digne veritablement de chastiment & expiation d'vne telle meschanceté, pour reparation de laquelle il est

condamné

condamné à estre liuré entre les mains de l'executeur,& conduit par toutes les ruës & carre-fours de la ville d'Aix,& puis à l'Eglise Metropolitaine de S. Sauueur, pour y faire amande honorable, la hart au col,tenant vn flambleau ardant au poing de deux liures & là à genoux crier mercy à DIEV,au Roy, & à Iustice : & de la conduit à la place des Peres Prescheurs de la ville, ou la langue luy seroit coupée & iettée au feu : & seroit ledit Beliard ars&bruslé tout vif auec son procez, & ses cendres iettées au vent, tous les biens confisquez auRoy,desquels seroit tiré la somme de cinq cés liures applicable pour chacun des tesmoints, & deux mille liures pour Esprit Ventier,tát pour les frais faits à la poursuite du procez,que pour recompéce de ses peines.Quelle patiéce n'eust esté surmontée par vn tel iugement ?Quel cœur,fust il le plus constant,dont lesHistoires ayás iamais fais mention ressentant vn furieux & changeant effet de la fortune,n'eust esté contraint de s'affliger,&cófesser l'imbecillité de la vie humaine, & le peu de suiet que nous auons de nous asseurer sur de si foibses fondemens qui sont les aises du monde; puis que comme dit le Prouerbe, pour vn plaisir mille douleurs.

L'Arrest de la mort estant conclud, prest à estre prononcé,les amis& parens presentent vne requeste à la Cour,pour auoir permission de soustenir sa cause,s'offrás de faire voir son innocence, s'il plaisoit à la Cour d'octroyer leur requeste, & apres plusieurs deliberations & conclusions, la Cour leur octroya huit iours de terme, pendant lesquels il fut ordonné que les tesmoings comparoistroient en personne au premier iour pour estre confrontez auec le prisó-

nier. Ses parens prenans ſa cauſe en main, pourſuiuirent diligemment l'aſſignation faicte contre les teſmoings, qui comparurent tous au iour aſſigné, excepté Iean Roland qui ſe treuua grandement incommodé de maladie, & Gregoire Meluc qui craignant ce qui auind, fit dire par ſes domeſtiques, qu'il eſtoit allé en quelque voyage, iuſques à vingt lieuës de Manoſque. Cette équitable Cour, ayāt eſtably deux Commiſſaires, pour entendre & auoir cognoiſſance des depoſitions & confrontations des teſmoings auec l'accuſé. Ils les interrogent & oyent leurs confeſſions, leſquelles ils treuuēt ſemblables à leur premiere depoſition.

Ils ſont confrontez deuant Beliard, qui pour toute deffence n'a autre recours qu'à celuy qui cognoit les ſecrets des hommes, auquel il remet l'entiere innocence de ſa cauſe. Cependant que Beliard eſt priſonnier & que ſes ennemis tachent de le prendre, pour le rendre la fable du monde, DIEV qui veille touſiours pour la conſeruation des innocens, luy découuroit vne voye extraordinaire pour deſcouurir ſon innocence.

I'ay dict cy-deſſus comme Iean Roland eſtoit detenu malade, DIEV le permettant ainſi, à fin de deſcouurir toute la tromperie, Le malade ſe voyant reduict à l'article de la mort, cōmença d'auoir apprehanſion de ſes pechez, & de craindre le Iugemēt de DIEV, deuant lequel il luy falloit bien toſt rendre compte de toute ſa vie, & pour deſcharger ſa conſciēce, il fit venir vn Pere de l'Ordre des Carmes qui ont vn Couaent dans Manoſque. Le Pere eſtant arriué, entre autres choſes qu'il luy dict en ſa confeſſion, il declara les méchancetez qu'il auoit fauſſe-

ment

ment tesmoignées cõtre Beliard, & le pria qu'apres sa mort, il fist le rapport à la Cour de toute sa confession, & que cela seruiroit beaucoup pour prouuer l'innocence de l'accusé: Le Religieux luy respondit qu'il ne pouuoit descouurir sa confession sur peine de grande punition : mais que s'il vouloit declarer tout deuant des tesmoings, cela seroit vne grande œuure de misericorde, & que par ce moyen il se rendroit coulpable deuant Dieu du subject d'vne telle trahisõ. Le Notaire luy dict qu'il ne pouuoit declarer la confession deuant des tesmoings, de peur que reuenãt en conualescence ils ne tesmoignassent contre luy & ne le fissent perdre. Tout ce que ie feray (dit-il,) c'est de declarer le tout deuant vn Notaire, sans tesmoings, afin qu'apres ma mort, si tant est, que ie vienne à mourir, il puisse apres produire deuant la Cour ma confession, & par icelle tascher de sauuer vne personne innocente. Le Pere Carme entendant quelle estoit son intention, & le but où tendoit son dessein, va luy mesme aussi-tost querir vn Notaire, deuant lequel, en presence du Moine, il declara toute l'accusation qu'il auoit faicte contre l'innocent Beliard, sans rien oublier. Il leur fit vne ample confession du tout. Ce Notaire le fit signer au bas de la confession, y fait signer le Moyne, & puis l'ayant bien fermée, feignant que c'estoit vn testament, met son signe au dessus du cachet, faisant signer dessous deux ou trois tesmoings, afin que leur faict fust mieux asseuré. Le Pere Carme s'en estant rendu entierement depositaire par la propre & pure volonté, & en fin par le consentement du malade promet de n'en faire iamais aucune ouuerture ny recit qu'apres la mort, qui fut bien-tost apres, au grãd

contentement de ce bon Religieux, à qui il tardoit desia de paracheuer vn œuure si bien commencée il demande congé à son Superieur, qui luy octroy, apres auoir sçeu le subject de son voyage. Estant arriué au Conuent dudict Aix, il demande vn frere pour luy tenir compagnie & luy ayder à faire les affaires. Comme il sort du Conuent il va droit au Palais en intention de produire sa deposition deuant la Cour.

Mais ainsi qu'il entroit dedans la salle, il apperçeut l'innocent Beliard, qui venoit d'estre confronté deuant les tesmoings pour la secõde fois. Ne le recognoissãt point, il s'enquit du Procureur qui se treuua present, quel homme c'estoit qu'on conduisoit dans la prison. C'est dict le Procureur, vn nõmé Beliard qu'on doit executer demain. S'il y meurt, dict le Religieux, on le faict mourir innocent. Et comment le sçauez vous, dict le Procureur qui s'estonnoit d'entendre ces paroles. Ie vous le feray voir dict le Pere Carme, si vous me voulez introduire dans le lieu, où Messieurs de la Cour sont assemblez. L'autre luy dit, qu'il le seruist seulement, & qu'il le feroit parler à Messieurs, & de ce pas le conduit en l'auditoire où Messieurs estoient assemblez. Vn Huissier luy demanda, que c'estoit qu'il demendoit là, [dit-il] à descouurir deuant Messieurs, la plus grande & la plus inoüye trahison que iamais la malice aye inuétée parmi les mortels, & là dessus il bailla à l'huissier la declaration de Iean Roland, laquelle il presenta à vn des Conseillers qui l'ouurit, l'ayant communiqué à la Cour, la lecture de la deposition estant faicte, la Cour interrogea le Moyne, qui descouurit toute la trahison que Iean Roland luy auoit faicte,

&

& de plus la grande priere qu'il luy auoit faite d'en aduertir la Cour apres sa mort. La Cour oyant le recit d'vne telle meschanceté fait arrester prisonnier Ventier auec ses complices dans la Conciergerie du Palais. Bremond & Hodoul sont appliquez à la question pour tirer la verité de leur bouche. Hodoul sans vouloir aucunement souffrir la torture confesse le tout, & estant confronté à Bremon Lardayret & Ventier, leur soustient que son dire estoit veritable, & que leur deposition estoit fausse & controuuée pour ruiner ce pauure Beliard, qui estant ouy sur la deposition de Iean Hodoul, dict la mesme chose que luy, sur la fausseté de son accusatiõ. On enuoya querir le Notaire à Manosque, qui auoit escrit la deposition de Iean Roland, qui confessa le tout estre ainsi que le pere auoit raporté. La Cour considerant l'horrible meschanceté des faux tesmoins à l'encõtre dudit Beliard, bailla 4. Arrests differents sur le méme suiet. Le premier fut en faueur de Beliard, qui fut declaré innocent des crimes à luy imposez, & mis hors de Cour & de procez sans despens. Le second fut contre Ventier, lequel fut condamné à la méme punition, qu'auoit esté auparauant l'innocent Beliard, son bien confisqué au Roy, reserué la somme de dix mil liures applicables audict Beliard. Lors qu'il fut prest d'auoir la langue couppée, il pria la Cour de luy permettre de faire vn bref discours des meschancetez qu'il auoit commises durant sa vie, & par le moyen desquelles il auoit acquis si grand nombre de richesses, que son bien valoit plus de cinquante mil escus.

Le troisiesme Arrest fut baillé contre les faux tesmoings. Les deux qui n'auoient voulu recognoistre leur

leur faute, furent roüe tout vif, & Iean Hodoul qui s'estoit recogneu, & confessé le tout, fut pendu & estranglé.

Le quatrisme Arrest fut prononcé contre Gregoire Melue absent, lequel fut condamné d'estre roüé en effigie dans la ville de saincte Tulle, & cõtre les deux fils de Ventier. L'aisné fut pour tousiours banny du pays de Prouence. Et le puisné fut absous & declaré entierement incoulpable, à cause de sa ieunesse. Admirables effects de la diuine Iustice, laquelle descouure les plus occultes & plus cachées trahisons qui se commettent parmy les mortels, comme les actions de cette Tragedie nous le demonstrent par la iuste & équitable punition de ces traistres concitoyens de Sathan.

Voilà la fin tragique de cette Histoire, que ma plume vacillante vous a descrite, digne veritablemẽt d'estre mise au nõbre des prodigues de ce temps, puis que ses moindres parties sont prodigieuses & émerueillables, pour l'horreur d'vne telle & si detestable meschanceté.

DIEV veuille par sa sainte grace, priuer la France de tels monstres de malice & d'impieté, & en faire perdre la souuenance dans le fleuue d'oubly, faisant que iamais semblables Canibales ne naissent en la France. En fin par le recit de cette Histoire tragique, ie prie Dieu que les meschans en puissent faire leur profit & se recognoistre, afin de venir à amandemẽt, voyãt de si émerueillables effets de la puissance Diuine, à laquelle nous ne sçaurions trop rendre de graces & de loüanges.

DES GRANDES VOLERIES ET subtilitez de Guillery, & de sa fin lamentable.

HISTOIRE XIX.

GVillery estoit natif de la basse Bretagne, yssu de noble race. Son premier exercice d'enfance fut à l'estude des lettres, où il profita si bien qu'il se fit admirer d'vn chacun pour la gentillesse de sõ esprit. Son Pere l'ayãt enuoyé à Rhenes pour paracheuer le cours de ses estudes, ayant attein le dix huictiesme an de son aage, il se rendit si redouté parmy les Escholiers qui sont en grand nombre dans cette ville, qu'il n'y auoit nul qui ne craignoit & redoutast grandemẽt de luy faire desplaisir. Quand il se faisoit quelque meurtre ou batterie la nuict par la Ville tout le monde l'en accusoit, disant qu'autre que luy ne l'auoit cõmis, puis qu'il n'y auoit aucune compagnie pernicieuse en laquelle il n'eust tousjours le premier rang.

Son Pere estant aduerty de ses deportemens par quelques vns de ses amis qui tenoient l'œil sur ses actions, luy escriuit vne lettre, par laquelle il l'exortoit de chãger de vie, ou autremẽt qu'il luy bailleroit suject de le desauoüer & de ne le tenir plus pour son fils. Cette lettre luy fut portée par vn de ses parens, qui auoit charge de son Pere de luy faire des reprimandes de bouche, & de luy escrire souuent de ses nouuelles.

Dés

Dés qu'il eut receu cette lettre, & qu'il eut cogneu que son pere estoit informé de sa vie, au lieu de se corriger&viure plus sagemẽt à l'aduenir pour bailler quelque consolation à celuy qui l'auoit mis au monde,il se corrompoit tous les iours de plus en plus,se mocquant de ceux qui luy faisoient quelque remonstrance, & qui luy conseilloient de prendre de la part de son pere,vn autre train de vie, leur disant qu'il estoit assez sage pour se gouuerner, sans qu'il se mélassent de ses actions; son courage luy faisant proferer ces paroles & plusieurs autres qu'il disoit en se mocquant de son pere,& de ceux qui ne procuroient que son bien.

En ce temps nostre grand Henry, d'heure memoire,s'estant resolu d'auoir raison du tort que luy faisoit le Duc de Sauoye luy detenant son pays, auoit fait leuer vne belle armée en plusieurs endroits de son Royaume,qu'il vouloit mener en Sauoye.Le ieune Guillery en ayant eu le vent quitte ses estudes, & s'enroole pour simple soldat en vne compagnie,qui bien tost apres le rendit à l'armée, où il signala son courage en plusieurs rencontres qui se firent sur l'ennemy, desquelles il sortoit tousiours chargé de palmes & de lauriers qu'il acqueroit au prix de son sang.

Son courage luy ayant acquis le commandement d'vne compagnie,il s'en acquitta auec tant de generosité,qu'vn chacun l'admiroit, le iugeoit deuoir estre vn iour quelque chose de grand.

L'accord & traicté de paix estant faict entre le Roy,& le Duc de Sauoye,l'armée fut cõgediée auec cõmandement à vn chacun de se retirer en sa maison.Guillery voyant que la paix luy empeschoit l'exercice

xercice

xercice des armes,& de s'entretenir parmy les grãds, pour le peu de reuenu qu'il auoit, ayant vn iour assemblé vne quarantaine des plus resolus,& mauuais garçons qui fussent à sa compagnie, leur remonstre comme la paix leur empeschoit de faire leur profit, & que par ainsi ils seroient tous contrains de faire eslection de quelque autre experience pour gaigner leur miserable vie.

Ces soldats qui ne demandoient autre chose,que d'estre employez en quelque entreprise,luy demanderent quel dessein il auoit,qui luy fist tenir ce langage, & que s'il y auoit quelque chose à gaigner, il s'asseurast qu'ils ne luy manqueroient iamais:Guillery leur respondit, que son dessein estoit de ne poser point les armes , & que plutost il se rendroit en quelque Forest pour destrousser les Passans , & par ce moyen acquerir de quoy s'entretenir le reste de sa vie. Ses compagnons à qui on ne pouuoit faire plus grand plaisir que de leur parler de quelque gain,s'offrirent de le suiure par tout où il voudroit, sans le laisser iamais iusques à la mort , & luy ayant tous iurez foy & fidelité , ils commencerent à destrousser , & voler tous ceux qui par infortune se rencontrerent deuant eux en leur chemin.

Sa retraicte fust en Xaintonge & pays circõuoisins, où il n'eust long-temps exercé son mestier de pillage , que les nouuelles en furent espanduës par toute la France.Plusieurs qui l'auoient cogneu aux guerres dernieres,s'estõnoient d'vn tel changemẽ, voyans que de braue Capitaine il s'estoit rendu miserable voleur.Son pere estant aduerty qu'il menoit vne vie si mal-heureuse en mourut de tristesse dans peu de iours,ne laissant qu'vn autre fils agé de dix-

neuf

neuf ans, qui apres la mort de son pere, se vint retirer auec son frere, où il apprint la vie de guetteur de chemins.

Si ie voulois entreprendre de descrire toutes les meschancetez qu'il fit pendãt neuf ou dix ans qu'il exerça vne si detestable vie, il me faudroit en faire vn gros volume, au lieu que ie me suis proposé de n'en dresser qu'vn petit discours. Ie me côtenteray donc de reciter briefuemẽt les plus remarquables suptilitez qu'il a executé, pendant qu'il a exercé la vie de voleur.

Vn iour qu'il se promenoit dans le grand chemin qui va de Nior à la Rochelle, il rencontra vn paysant qui s'en alloit pour plaider à vn Seneschal qui est estably dans ladite ville. Guillery l'ayant accosté, luy demanda où il alloit. L'autre luy respondit qu'il alloit à la Rochelle. Et bien (dit-il) nous irons donc de compagnie: car ie m'y en vay aussi, cheminant il s'enquist du paysant, quels affaires le menoiẽt à la Rochelle. L'autre luy respõdit que c'estoit pour playder, vous auez donc de l'argẽt, repart Guillery. L'autre luy respõd, qu'il n'en auoit põit. Guilbry luy dict qu'ils estoient donc bien ensemble, puis que l'vn ny l'autre n'en auoit. Mais sçauez vous que nous ferons? dit le larron qui se doutoit bien qu'il n'estoit pas sans argẽt, & que voulez vous que nous fassions? dit le paysant. C'est qu'il faut prier DIEV (dit il) afin qu'il nous en enuoye, & aussi-tost il se met à genoux, disant au paysant qu'il fist comme luy. Ce que le pauure Diable fit auec beaucoup de regret, se doutant bien qu'il ne sortiroit pas d'entre les mains de ce Loup d'auarice, sãs y laisser vne partie de sa peau. Pour le faire court, ils se mettent trois

ou quatre fois à genoux,sans que Dieu eust enuoyé aucun argent au pauure paysant, qui ne prioit Dieu pour autre suiet, sinon qu'il luy ostat ce diable de sa presence.Guillery au cõtraire toutes les fois qu'il se foüilloit, treuuoit que Dieu luy enuoyoit tousiours quelque chose.La premiere fois cinq sols;la seconde dix sols,& la troisiesme vn escu, qu'il partissoit en deux, & en bailloit la moitie au paysan, & luy dict qu'il regardast en sa pochette, pour voir s'il n'en auoit point dauãtage,ce que le pauure hõme ne voulut faire,disant qu'il estoit cõtent de ce qu'il s'estoit trouué.Il faut donc que ie regarde sur vous,dit Guillery, pour voir si Dieu ne vous en a point enuoyé aussi bien qu'à moy, & là dessus il le fouille par tout iusques à ce qu'il luy eust trouué sa bourse, où il y auoit cent cinquante escus d'or., qu'il mit en deux parts, baillant l'vne au paysant, & retenant l'autre pour soy,luy disant:prenez la moitie de ce que Dieu vous à enuoyé.Ie cognois qu'il vous aime bien,puis qu'il vous enuoye tant d'argent à la fois, & ainsi il prit congé du pauure desolé qui fut bien aise d'estre sorty à si bon marché d'entre ses mains.

Vne autre fois qu'il se pourmenoit dãs le bois de la Chasteniere,où il faisoit ordinairement sa retraite auec ses camarades,il rencontre vn Messager de Mõsieur de la Rocheboisseau,Preuost de Niort,qu'il enuoyoit à la Rochelle devers le grand Preuost de la ville pour le supplier de l'aller treuuer en vn sien Chasteau à six lieuës de la Rochelle,pour aller bailler la chasse à Guillery, qui estoit asseurement dans le bois mesme de la Chasteniere, tout ainsi qu'ils auoit esté certifié par des gens qui l'auoient veu. Guillery ayant prie ledit Messager, & luy ayant fait

confesser le suiect de son voyage, prend luy-mesme ses lettres, se déguise en habit de Messager, & s'en vaà la Rochelle porter le pacquet au Preuost, qui l'ayant receu, & leu la lettre qui estoit dedans, monte tout aussi-tost à cheual auec dix ou douze de ses Archers, & se met en chemin auec le Messager, qui les deuoit conduire au lieu de l'assignation. Or faut-il entendre qu'auparauent que Guillery se mit en chemin pour aller à la Rochelle, il auoit baillé charge à ses hommes de s'embuscher & cacher dans le bois tous armez, & que aussi tost qu'ils le verroyent venir auec le Preuost, qu'ils sortissent de leur embusche, & l'enfermassẽt si bien, qu'ils n'eust moyen de se sauuer, ny pas vn de ses gens, sans toutesfois les offécer aucunement. Comme il auoit pourpensé il luy arriua: car ayãt conduit le Preuost auec ses Archers au plus espais du bois, en vn sentier où ils ne se pouuoient deffendre. Ses gens sortirent si à l'improuiste qu'ils n'eurẽt le moyen de mettre la main à l'épée, ny à la carabine pour se deffendre. Aussi tost qu'ils les eurẽt saisis, Guillery les fit dépoüiller de leurs casaques, & fit vestir autant de ses hommes, attachans ces pauures preneurs qui s'estoient laissez prendre, à des arbres sans leur faire aucun mal, & estants montez sur les cheuaux de leurs prisonniers, Guillery se resolut d'attraper aussi le Preuost de Niort: mais auãt qu'executer son dessein il se trãsporte en vn Chasteau à demy lieuë de là, qu'il sçauoit estre plein de richesse, que par plusieurs fois il auoit tasché de dérober, sãs en estre iamais venu à bout, à cause que ceux de dedans faisoient trop bonne garde sur luy. Y estant arriué auec ses gẽs, on luy ouurit incontinãt les portes,

tes, croyant que ce fut le Pouost, à cause des casaques que ses gens auoient vestuës. Entrez qu'ils furent, n'y trouuans que les seruiteurs, ils prindrent ce qui leur agreoit le plus sans que personne osast leur faire quelque empeschement, & apres s'estre chargez de meubles & d'argent, ils abandonnerent le Chasteau, & porterent leur prise où ils estoient accoustumez de cacher leurs voleries, & de là allerent où Rocheboisseau les attendoit. Y estant arriuez, ils ne voulurent mettre pied à terre, de peur d'estre recogneus, mais dirent au Preuost, qu'il se hastast de monter à cheual, à fin d'aller surprédre Guillery, qui pour lors estoit dans vne maison à l'yssuë du bois de la Chasteniere auec deux ou trois de ses hommes. Ils montent à cheual, & vont de compagnie au lieu où le Preuost de la Rochelle estoit attaché, & gardé par neuf ou dix voleurs. Ils n'y furét pas plustost arriuez, que Guillery & ses gens leur metrent la main sur le collet, ne leur donnans loisir de se deffendre. Estans pris, ils furét liez à la mesme sorte que les autres. Pensez de quel estonnemét furent saisis ces miserables prisonniers, qui pensoient attraper celuy qui les attrapa. Iamais homme ne fut plus saisi d'estonnement qu'ils estoient, ne sçachans comme eschapper des mains de ce voleur.

Guillery apres les auoir bien mocquez, les fit détacher, leur faisant rendre tout ce qui leur appartenoit, sãs leur retenir aucune chose, & ainsi les réuoyalent disant qu'ils se gardassent vne autre fois de ses mains: que s'il y retournoient ils n'en sortiroient pas à si bon compte, comme ils auoient faict

Vne autre fois habillé en Hermite, il rencontre le Preuost de Foutenay, qui s'en alloit à la Rochelle

Apres qu'il leut salüé, il le pria de luy faire vn plaisir. Et quel plaisir voulez-vous que ie vous fasse, dit le Preuost? C'est, dit l'Hermite, d'aller prendre Guillery, qui est à vn quart de lieuë d'icy, en vne maison où il disne auec trois ou quatre de ses hommes. Et comment le sçauez-vous; luy dit le Preuost. Comment ie le sçay, dit l'Hermite: Parce qu'il m'a pris deux pistoles, ainsi que ie m'estois arresté pour disner dans le logis mesme où ie crois qu'il est à present.

Le Preuost qui croyoit desia tenir Guillery entre ses mains, le prie de le conduire où il estoit. Ce que l'Hermite fit, l'abusant si bien auec ses paroles, qu'il l'enferma au lieu où ses gens l'attendoient, qui mirent aussi tost les mains sur le Preuost & sur ses gés & leur ayans dépoüillez leurs casaques, les renuoyerent de la forrê, sans leur faire aucun dommage ny déplaisir.

Or comme la fortune luy auoit tousiours mõstré bon visage, elle luy voulut faire voir vn tour de son accoustumée influence. Or vous auez entendu les affronts qu'il auoit faict aux Preuosts de la Rochelle, & de Niort, & iceux cherchans l'occasion de se venger de luy, & sçachans le lieu où il estoit auec dix ou douze de ses gens, le vindrent surprédre, enuironnat la maison de telle sorte auec l'ayde des gens qu'ils auoient menez auec eux, qu'il estoit impossible que ny Guillery ny ses gens se peussent sauuer sans vn euident peril de leur vie. Mais Guillery qui ignoroit quelle chose c'estoit que de la peur, ayant exhorté ses gens à la deffẽce, sortit le premier monté sur vn cheual, le pistolet en main, faussãt genereusement la presse des ennemis, se sauua sans aucun

cun danger de sa personne. Deux ou trois des hommes qui estoient d'vn courage plus genereux que les autres sont pris auec son frere, duquel le cheual fut tüé entre ses iambes, & menez à Xainctes, où ils furent rompus sur vne rouë, son frere fut rompu tout vif, sa teste, ses membres mis en plusieurs lieux de passage, pour seruir d'exemple aux autres.

Guillery aduerty de la mort de son frere, ses plaintes commencement à sortir du plus profond de son estomach, & eussét esté capable démouuoir vn Tigré à pitié, il se fust donné la mort de ses mains, sās le confort de ses gens. Il detestoit le Ciel, & maudissoit son malheur. Dés-lors sa conscience commença de luy ronger le cœur, luy representant qu'il luy faudroit vn iour faire vne semblable mort que son frere, s'il ne venoit à amandement de vie. Il se mit dés lors sur ses gardes, ne se mettant plus en hazard d'estre pris comme auparauant. La mort se se representoit à tout moment deuant ses yeux, & la crainte d'estre pris ne l'abandonnoit iamais. Il ne songeoit qu'au moyen de se retirer en quelque lieu incogneu, pour y passer le reste de ses iours auec la crainte de DIEV. Si ie me voulois estendre à décrire les ruses & subtilitez qu'il fit, durant qu'il menoit la vie de voleur, il faudroit vn volume entier, & non pas vn abbregé, auquel ie me suis obligé dés le commencement.

Plusieurs ont éprouuez sa courtoisie. Ceux qu'il rencontroit qui n'auoient point d'argent, il les en aydoit: & aux autres qui en auoient, il leur en prenoit la moitié.

Il estoit ennemy mortel des meurtriers. Si quel-

qu'vn de ses hommes auoit faict quelque meurtre, il le chastioit aigrement. Ses ruses estoient si subtiles, que iamais les cauteles des plus dressez Preuosts ne furent capables de treuuer aucune inuention pour le surprendre:au contraire il les surprenoit le plus souuent,& s'estant mocqué d'eux les laissoit aller. Plusieurs tiennent qu'il auoit vn esprit familier, qui le conduisoit en ses entreprises, I'en laisse le iugement à leur discretion,& me tais sur ce subiect.

Ie me contenteray de ce que i'ay escrit de sa vie, afin de n'estre trop prolixe. Seulement ie décriray sa fin lamétable,qu'il deuoit plustost terminer en quelque bataille ou seruice de sō Roy,à la teste de quelque genereux exercice,& non sur vne roüe pour seruir d'exemple à ses semblables. De tous ceux que Guillery auoit premierement, commençant de mener la vie de voleur,il ne luy en restoit plus que 15. ze ou seize, lesquels ayant vn iour assemblée en vn lieu ordinaire & destiné pour consulter sur leurs affaires,leur dit. Vous n'ignorez pas,mes amis, la vie que nous auons menez depuis neuf ou dix ans que nous sommes dans ces bois,& que par le moyen d'icelle nous meritons vn chatiment exemplaire, qui ne nous peut fuyr, si nous continuons d'aduantage nos deportemens, puis que DIEV ne laisse aucune meschanceté impunie, bien qu'il attende souuét le pecheur pour voir s'il se cōuertira. Ce n'est pas d'auiourd'huy que nous auons veu des exemples remarquables de ses iugemens : Mon frere nous doit seruir d'exemple pour cōsiderer nos actions. Ie deplore grandement le desastre de sa ieunesse. Considerez le peril où nous sommes. Le Roy est aduerty de nos mauuais deportemés. Sa iuste fureur ne nous laissera

ra iamais eschaper, sans punition condigne à nos meriter. Croyez-moy, nous auons assez de moyens pour passer le reste de nos iours en quelque pays où nous ne soyons point cogneus, & ce faisant, euiterons le chastimẽt qui nous menace. Ses compagnõs saisis d'autãt ou plus de peur que luy, firent response qu'ils estoiẽt prests de faire tout ce qu'il voudroit. Entẽdant leur bonne volonté, il les remercia & leur bailla à chacun vne bonne somme de deniers, & les renuoya les vns d'vn costé, les autres d'vn autre, n'en retenãt que deux auec soy ausquels il se fioit le plus. Quant à luy, il prit son chemin vers Bourdeaux, deguisé en Gentil-homme. Il passa outre, iusques à ce qu'il arriua à S. Iustin & s'y estant arresté quelques iours, il iugea qu'il ne pouuoit treuuer lieu plus cõmode pour sa retraite que cette ville, qui estoit assez escartée du monde, & en vn lieu des plus deserts de France. Il n'y eut seiourné longuement que toute la Noblesse du pays ne luy fit cognoissance, luy tesmoignant beaucoup d'affection pour les bonnes qualitez qui estoient en luy, & des rares perfections dont il estoit doüé. D'autre part qu'il se disoit estre yssu de noble maison. Ce qu'on croyoit de tant plus qu'il estoit liberal & courtois. Tandis que la fortune luy fut fauorable, il ne mãqua iamais de companie, Mais dés que la fortune cõmença de luy tourner les espaulles il n'y eut personne qui s'employast pour luy ny qui fist vn pas pour son seruice.

Pendant qu'il se fait cognoistre par ses liberalitez & courtoisies, la fortune luy presenta vn beau party pour son aduãcemẽt. Vne ieune vefue deuint amoureuse de luy, luy descouurit sa passion & le pria de la visiter souuent, puisque sa presence luy estoit plus

agreable que chose du mõde.Lors qu'il veid que cet te vefue l'aymoit entierement,& iugeant que s'il la pouuoit espouser,c'estoit l'asseuré moyẽ pour viure à son aise : mais le miserable infortuné contoit sans son hoste (comme dit le Prouerbe) car au lieu de son profit,ce fut son entiere ruine. Il commença à se faire paroistre plus que iamais pour complaire à sa Maistresse,& pour mieux paruenir à son dessein , il pria quelques Gentil-hommes ses amis de parler au Pere de la vefue touchant la resolution de son mariage? ils s'employerent si bien pour son affaire que le mariage fut conclud auec la vefue,les nopces se fõt auec beaucoup de pompe & de magnificence. On n'y espargne aucuns despens ny frais pour honorer son mariage.Le voilà esleué à l'vn des plus hauts degrez de la fortune. Il se baignoit dans son aise,croyant que iamais personne ne se douteroit de luy: mais le miserabre ne consideroit pas que DIEV sçauoit tous ses desseins, & penetroit au plus profond de ses secrets.

Il auoit joüy trois ou quatre ans du doux fruict de son mariage , mais sa retraicte n'auoit pas esté si bien couuerte,que plusieurs ne fussent informez de lieu de sa demeure. Entre autres vn Marchand de Bourdeaux , à qui il auoit autresfois volé deux ou trois mille francs.Ce Marchand asseuré du lieu de sa retraicte, presente requeste au Preuost,le supplie de prester main forte pour prendre vn voleur qui s'estoit retiré à sainct Iustin , & qui l'auoit autresfois volé pres de la Rochelle.Le Preuost mesme s'y achemine auec quinze ou seize de ses Archers biẽ armez. Il arriue à la porte du Chasteau,où Guillery faisoit sa demeure.Cestoit au mois de May sur les quatre heu-

res

res du matin que le iour ne commençoit qu'à poindre. Il heurte à la porte,&demande à parler au maiſtre du logis, qui entendāt qu'on le demādoit ſaute du lict en chemiſe, & prenant vn piſtolet à la main, deſcend au portail de la maiſon, l'ouure &demanda qui s'eſtoit qui le demandoit. Le Preuoſt auoit fait cacher ſes hōmes au derriere d'vne vieille muraille qui eſtoit ioinant la porte du Chaſteau, n'eſtant demeuré qu'auec vn ſien hōme, qui comme il vit que Guillery auoit ouuert la porte, s'approcha le priant de ſortir: diſāt qu'il auoit vn mot à luy dire. Le pauure malheureux qui ne ſe doutoit de la fourbe qu'ō luy auoit dreſsé, ſort hors de la porte & s'approche du Preuoſt, diſſimulant d'auoir vne choſe de conſequence à luy dire, le pria de s'approcher de luy, & cependāt il faict ſigne à ſes gens de s'aduancer & de coupper chemin à leur homme, à fin qu'il ne peuſt r'entrer au logis. Comme il ſe vid enfermé de tous coſtez, il commence à ioüer des talons, droit à vn bois diſtant de quelques deux mille pas du Chaſteau. Le Preuoſt qui eſtoit à cheual ſe met à le ſuiure à grand galop, pendant que ſes gens qui s'eſtoiēt mis à pied, remontoient à cheual. Guillery pourſuiuy de ſi prés retourne & charge ſon piſtolet ſi à propos qu'il donne dans la teſte du cheual de celuy qui le pourſuiuoit, qui cheut incontinent entre les iambes de ſon maiſtre, & par ce moyen il eut le loiſir de ſe ſauuer au bois prochain. Le Preuoſt ſe voyant ſans cheual pourſuit à pied, pendant que ſes gens arriuerent, qui le voyans à pied, le remontèrent ſur vn de leurs cheuaux afin de reprēdre le chemin de Bourdeaux, puis qu'ils auoiēt manquez leur priſe. Cependant qu'ils s'en vont, Guillery ſe ſauue

au plus espais du bois. Comme il se veid asseuré, il commença à se lamenter, Il se voyoit en chemise denüe de moyés. Il n'osoit retourner à sõ logis, de peur que le Preuost ne s'é fust saisy. Il ne sçauoit où aller. Toutes places luy sont suspectes. Il craint qu'on ne le suiue par tout. Apres qu'il eut assez tournoyé par les hayes & buissons, il se treuue en fin à l'yssuë du bois, en vn lieu assez esloigné des maisons & lieux habitables, Se voyant là, il ne sçauoit à quelle chose se resoudre. En fin il se ressouuient d'vne cache qu'il auoit laissé dans le bois de la Chasteniere, lors qu'il en partit pour se retirer à sainct Iustin. Il prend resolution d'y aller voir, si elle y estoit encores, pour s'en accõmoder, & se retirer en quelque lieu hors du Royaume. Estãt arriué à Bourdeaux, il s'embarqua dans vn basteau pour passer à Blaye. Estant dans iceluy il fut recogneu par vn marchãd de Xaintes, qui l'auoit autres fois veu en plusieurs lieux, Du commencement il ne pouuoit croire que ce fust Guillery, il s'approcha tout exprés de luy pour le mieux recognoistre, Estant asseuré que c'estoit son homme, il ne dit mot. Ayant pris terre à Royan, il remarqua le lieu où ledict Guillery s'alla retirer, & l'ayant veu entrer à l'Hospital il s'en alla aduertir le Preuost de la ville, qui s'y transporta incontinent pour se saisir de luy. Estant arriué, il s'enquit où estoit ce pauure qui estoit entré depuis peu la dedans, le maistre de l'Hospital luy ayant monstré, le Preuost luy demanda d'où il venoit, Ie viens (dit'il) de Bourdeaux, & où allez-vous? demanda le Preuost, ie m'en vay à la Rochelle pour chercher quelque maistre. Le Preuost luy demanda quel estat il faisoit. Guillery se voyãt enquis si auant de ses affaires, dit qu'il estoit iardinier;

nier. Et biẽ, dit le Preuost, i'ay vn iardin à cultiuer. Ie vous prẽds dõc pour le gouuerner, puis que vous estes de l'estat, & ainsi il le conduisit de l Hospital droict à la prison, & comme il passoit par vne petite ruë estroicte, voilà qu'vn hõme se iette sur le iardinier disant: ha voleur ! c'est maintenant que tu me rendras les quatre vingts escus que tu me prins vne fois sur le chemin de la Rochelle. Le miserable se voyant descouuert ne sçauoit quelle contenance tenir. Le Preuost s'enquiert de cét homme, que c'estoit qu'il auoit contre cét estranger. C'est vn voleur (dit-il) qui m'a derobé autres fois quatre vingts escus. Et si vous ne le connoissez pas, ie vous asseure que c'est Guillery, Ouy, dit Guillery, ie ne le peux nier, car ie vois bien que Dieu me veut chastier de mes fautes. Le Preuost oyant ces paroles, & ne demandant autre preuue, le conduit aux prisons de la ville, & de là deux iours apres à la Rochelle, où son procez estant fait, il fut rompu tout vif, pour chastiment des voleries & pilliages qu'il auoit exercez durant sa detestable vie.

Voila la fin lamentable de ce mal-heureux, qui croit euiter les iustes iugemens de Dieu par sa fuite: mais il fallut à la fin payer le tribut de sa méchanceté.

D'VN

D'VN HOMME QVI APRES AVOIR demeuré vingt ans aux Galeres est reconnu par son fils ; de ce qui en aduint, & autres choses dignes de remarque.

HISTOIRE XX.

IE nommeray en cette Histoire de leur propre nom les personnes dont ie vous veux parler, contre les protestations que i'ay cy-deuant faites. Leur condition vile & abiecte m'en dispensera : au lieu que le sang illustre de ceux de qui ie traicte quelques fois particulierement, m'oblige à la discretion. Les accidents arriuez en cette aduenture si remarquables, qu'ils meritent d'estre sceus de tout le monde. Ie l'ay apprise par des tesmoins irreprochables, & suiuant leurs memoires ie l'ay escrite en ces termes.

Il n'y a pas long-temps qu'à Paris habitoit vn homme nommé Iean Vaumorin, tailleur d'habits fort renommé pour son mestier. Les plus galants de la Cour se seruoient de luy, lors qu'il estoit question de se bié habiller:& les autres tailleurs se formoient à son modele, pour contenter les bonnes maisons dont il auoient l'entrée.

Apres que cét homme eut passé à la Coür quelques années en garçon, il luy prit fantasie de se marier auec Ieanne Perrot, fille d'vn autre tailleur de

la

la mesme ville de Paris. Ils eurent de ce mariage vn beau fils qu'ils appelerent Michel. Le pere ayant tousiours la vogue d'estre vn des premiers Maistres, continuoit à trauailler, & commençoit à bien faire ses affaires. Mais comme les meilleurs Maistres, & principalement de cét art ne sont pas tousiours les plus gens de bien, il arriua que cét homme fut accusé d'auoir adheré aux larcins d'vn qui fut pendu pour auoir volé de la vaisselle d'argent à la maison d'vn grand Seigneur. Et d'effect ayant esté conuaincu par le vol, dõt il fut treuué saisi, il eust fait le saut aussi bien que l'autre, si beaucoup de personnes de qualité ne se fussent employées pour luy. A leurs prieres les Iuges modererent la peine, & le condamnerẽt aux Galeres perpetuelles. Henry II. marioit en ce temps Marguerite de France (cette rare perle de prix, à qui les muses demeurent eternellement obligées) auec le Duc de Sauoye. Le Roy entre autres dons conferez en faueur de ce mariage, fit present au Duc d'vne Galere, qu'on equippa à Marseille. Ce fut là que Ieã Vaumorin auec d'autres forçats fut mené & attaché. D'escrire les plaintes & les regrets de sa femme, qu'il laissoit auec leur fils qui n'auoit que deux ans, il n'ét pas à propros. Le recit que i'entreprens de faire en seroit trop long. La Galere ayant esté conduicte iusques à Nice, elle demeura quelque temps au pouuoir de son Altesse, iusques à ce qu'vn Capitaine de la Marine du Roy d'Espagne l'acheta, & la fit voguer à Naples. Plusieurs ans se passent, sans que Ieanne Perrot ait nouuelles de son mary. Cependant son fils deuient grand, & comme il s'informe quelque fois de son Pere, elle pour couurir leur infamie, luy fait entendre qu'il est mort. A mesure

ſure que ce garçon croiſt en aage,il taſche auſſi d'apredre quelque meſtier, pour s'en ſeruir à paſſer le cours de cette vie.Son inclination le porte à châter, de ſorte qu'en peu de tẽps ayant formé ſa voix qu'il auoit fort bonne,par le moyen de la Muſique,il s'introduit en vne bõne maiſon.Ayt atteint l'âage de vingt-deux ans, le deſir de voir lesNatiõs eſtrãgeres, luy fit prendre l'enuie d'aller à Rome. Vne cõmodité s'offre,au voyage qu'vn prelat y faiſoit. Il ſe met à ſa ſuitte,& auant que partir il prend cõgé de ſa mere: laquelle, pour le long temps qu'elle n'auoit ouy nouuelles de ſon mary,& croyant que veritablement il fuſt mort, s'eſtoit remariée à vn Eſcriuin.Cette femme pleurãt à chaudes larmes l'embraſſa mille fois,& le coniura d'vn brief retour. Michel Vaumorin eſtant arriué à Rome,y treuua bientoſt vne honneſte condition chez vn Cardinal, qui pour l'excellence de ſa voix le retint à ſon ſeruice. Mais comme les François ſont impatiens,& curieux de voir; il demanda congé à ſon Maiſtre quelque temps apres,& l'ayant à grande peine obtenu,il s'en alla à Naples.Comme il eut employé quelques iours à contempler la gentilleſſe de la ville, il s'achemina au Port, pour y voir les Galeres, & pour s'informer par curioſité, s'il n'y auoit point de Forçats qui fuſſent François.

Le premier qu'il rencontra eſtoit vn homme tout blanc de vieilleſſe;qui portoit des marques de forçat: mais qui neantmoins auoit plus de liberté que les autres. Si toſt que Michel Vaumorin l'apperçeut, il s'approcha de luy,& le ſalüa en ces termes: *Dieu vous gard mon Pere.* L'autre luy reſpondit: *Dieu vous gard Monſieur*, A ce que ie vois (dit le ieune homme)

vous

vous estes François ? Ie le suis vrayement (repart le vieillard) mais y a si long-temps que ie suis exilé de mon pays qu'il ne me'n souuient presque plus. Et combien de temps (poursuit l'autre) y a-il que vous estes icy ? Il a plus de vingt ans (respond il.)

Ce bon homme, proferant ces paroles, regardoit fixément Michel Vaumorin, & tiroit des souspirs du profond de son cœur : de sorte que l'autre fut contrainct de s'enquerir de luy pourquoy il souspiroit de la sorte. Ce n'est pas sans raison (dit le vieillard) si ie souspire. L'estat de ma vie presente, & le souuenir du pâsé m'en dõnent assez de sujet. mais particulieremẽt la memoire d'vn fils que ie laissay à Paris, d'où ie suis nay, en l'aage de deux ans, dont vous m'auez fait ramenteuoir. Il me semble de le voir, quand ie vous vois, encores qu'il fust si ieune lors que mon desastre me separa de mes plus proches. Et comment se nommoit ce fils dõt vous parlez, respond le ieune homme. Il s'apeloit Michel Vaumorin, dict le vieillard. Et sur ce subject il cõmança à faire vn brief discours de sa vie & de sa cõdition: nomma sa femme, designa le lieu où il habitoit, & representa tãt d'autres circonstances que Michel Vaumorin croyoit au commencement que c'estoit vn Diable, qui luy apparust pour le tenter. Il estoit si estonné qu'il ne sçauoit que dire; neãtmoins pour s'eclaircir plus à loisir de cét affaire, il prit congé de ce bon hõme & luy dit que le lendemain il viendroit le treuuer auec vn boccal de vin pour desieuner auec luy. Ils se separẽt doncques, & le fils ne fit toute la nuit que ruminer aux discours que l'autre luy auoit tenus. Il ne sçauoit qu'en dire. D'vn costé il se ressouuenoit que sa mere l'auoit souuent asseuré de la mort de son Pere:

d'autre

d'autre costé il voyoit tant de verites apparentes, qu'il estoit forcé à croire, que son Pere n'estoit pas mort, & que sa mere luy auoit celé cette infortune. Il ne manqua pas le lendemain de se treuuer sur le port. Ce vieillard l'attendoit desia, & incontinant qu'il l'aperçeut il se mit à pleurer, & luy tenir ce langage : *Il m'est impossible* (dit-il) *de contenir mes larmes. Tant plus ie vous considere, tant plus vous me ramenteuez les traicts de mon fils Michel Vaumorin.* A ces mots, le ieune homme ne se peut plus contenir. La nature s'ouurit, le sang s'esmeut, & les affections qu'vn fils porte à ceux qui l'ont engendré, operans leurs fonctions, firent qu'il courut les bras ouuerts vers son Pere. Il l'embrasse estroictement, & le baisant il luy arrose sa barbe blancha de ses larmes, & puis il luy tient ce discours : Ie suis Michel Vaumorin vostre fils. Ie loüe DIEV de ce qu'il m'a fait la grace de trouuer ce que ie ne cherchois pas, & que ie deuois rechercher plus que toutes les choses du monde. Ie suis pourtant excusable, puis que la croyance que i'auois de vostre mort, m'exemptoit de prendre cette peine. Le vieillard saisi d'estonnement non moins que son fils, ietta vn grand cry de resioüyssance, & versant vn ruisseau de larmes de ioye, profera ces paroles : C'est moy (ô mon cher fils) qui ay sujet de loüer DIEV, de la faueur que ie reçois de reuoir ce que ie n'esperois pas. Ie ne me soucie pas maintenant de mourir, puis que i'ay ce contentement. Apres plusieurs caresses reciproques, ils entrerent dans la Galere, & desieunerent ensemble : Cependant le Pere dit à son fils que ce n'estoit pas le tout : mais qu'il falloit trouuer écores vn moyẽ pour le retirer de captiuité. Le fils qui desiroit la liberté de son

son Pere plus que luy-mesme s'offre d'y contribuer sa peine, ses moyens & sa vie. Il s'achemine à l'instant vers le Capitaine de la Galere,& se iettãt à ses pieds, il luy tient ce langage. Ie vous supplie Monsieur,de prẽdre pitié d'vn miserable viellard,& d'vn pauure ieune homme. Vne disgrace plustost qu'vn crime,à reduict en vne cruelle seruitude l'vn & priué de l'autre l'épace de vingt années d'auoir ce bien de voir celuy qui l'a mis au monde. Quand l'vn auroit bien merité ce chastiment toutes fois le long-temps qu'il y a qu'il sert à la rame vous oblige à la misericorde , & vous semond à prendre pitié de la ieunesse de l'autre,qui vous faict vne requeste si iuste,& d remplie de pieté. Ie vous coniure doncques d'octroyer la liberté mon Pere. C'est ce bon homme que vous voyez icy à vos pieds auec moy. Il priera desormais Dieu pour vdstre prosperité , & ie vous feray obligé toute ma vie.

Il eust continué ses prieres, si le Capitaine rude , & barbare, comme sont ordinairement telles persõnes qui hantent la marine , ne l'eust interrompu & auec des paroles mal gracieuses ne luy eust refusé tout à plat sa demande , & commandé qu'il se retirast. Michel Vaumorin,encores qu'il se veid rabroüer de la sorte,ne perdit pas pourtant courage. Il ny auoit préque iour qu'il ne l'importunat de la liberté de son Pere,si bien que l'autre commença à la fin de se courroucer de telle façon,qu'il luy dict , que s'il luy venoit plus rompre la teste de cette affaire, il l'attacheroit à la cadene : Aussi bien (disoit-il) estes vous plus propre (coquin) de seruir , que non pas celuy, pour qui vous m'importunez tant : & parauenture le meritez - vous mieux que luy ,

Toutesfois si vous me baillés cent escus ie le deliureray:autrement non. Ne m'en parlez doncques d'auantage, si vous ne voulés estre mis à sa place. Ce ieune homme voyãt qu'il employoit inutilement sa peine à penser fleschir ce barbare, est bien ennuyé. Il ne sçait quelle voye prendre pour venir à bout de son dessein. S'il auoit l'argent que l'autre luy demãde, il le luy auroit bien tost deliuré, mais ses moyens sont trop cours pour recouurer vne telle somme.

Luy & son Pere lamentent leur infortune. Enfin Michel Vaumorin s'informe de son pere, du temps qu'il fut condamné à ce seruage, comment il estoit plustost à Naples qu'à Marseille, & d'autres circonstances sur ce subject Son Pere luy apprend que Henry deuxiesme donna vne Galere au Duc de Sauyoe, en faueur de son mariage, & que puis apres le Duc la vendit à ce Capitaine. Michel ayant ruminé sur ce qu'il venoit d'apprendre de sont Pere, croit à la fin que le plus expedient est qu'il aille en Piémont se ietter aux pieds de son Altesse, & luy requerir vne lettre de faueur addressante à ce Capitaine. Il en communique le dessein à son Pere, & prend congé de luy auec larmes, d'vne & d'autre part. Quand le fils est arriué à Turin, il attend le Duc à la porte de l'Eglise, & comme il sort auec la Duchesse d'ouyr le seruice Diuin, il se prosterne à genoux, & leur racontant sa iuste douleur, les supplie de l'assister de leur faueur, pour la deliurance de sõ miserable Pere. Ces supplications accompagnées de pleurs & de sanglots toucherét le cœur de ces Princes de sorte, quayans cõpassion de la pieté de ce ieune hõme, le Duc parla à luy en ces termes : Mon amy, ie n'ay point de püissance absoluë de tirer tõ Pere de captiuite. Ie n'ay

n'ay plus de pouuoir sur ce que i'ay vendu. La liberté de tõ Pere dépéd d'vn autre. Tout ce que ie puis faire, c'est de t'octroyer la lettre de faueur que tu me demãdes. Ie te la feray expedier ce iour méme, & te donneray encores quelque chose, pour te subuenir à sa deliurance. Michel Vaumorin remercia la courtoisie de ce genereux Prince, qui luy fit à l'instant depescher vne lettre qu'il escriuit à ce Capitaine, telle que l'autre la demandoit, & auec cela il luy donna cinquante escus. La Duchesse luy en donna autãt. Auec cette somme il reprend le chemain de Naples, & passant par Rome, il visite certains amis qu'il y auoit, ausquels il racompte encores son infortune. Chacun émeu de pitié, contribuoit de quelque piece d'argent, si bien qu'il fit encores vingt escus. Quand il fut à Naples, il alla treuuer le Capitaine, & luy presenta la lettre de son Altesse. Cet homme, qui iusques alors auoit esté insensible à la compassion, en fut aucunement touché. Considerant sa perseuerance & sa pieté, il ne le receu point si inhumainement que de coustume, Il luy demada seulement s'il n'auoit point d'argẽt, I'ay (respond l'autre) quelques trente escus (Baille-les moy) dit le Capitaine, & va-t'en auec ton Pere là où tu voudras. Luy bien aise de ces paroles, tire de sa bourse trente escus, & les luy baille. Auant que l'homme sorte des Galleres où il à esté cõdamné, il faut qu'il paye certains droicts reduicts à certaine somme d'argent. Il n'y eust eut pas vn de ceux à qui ces droicts appartiennent, qui ne les luy quittast, tant la pieté est recommandable, mesmes parmy les personnes qui menent vne vie sauuage, & denaturée. Ayãt deliuré son Pere, ils s'en vont tous deux dans la ville de Naples,

en resolution de reuoir biẽ-tost leur patrie,&de s'y acheminer dés le lendemain mesmes.Ils logerent ce soir dans vn cabaret, & y firent si bonne chere que ce vieillard ayant pris du vin plus que de coustume, commença à faire le plus grand vacarme du mõde. Il iniurie l'oste & l'ostesse. Il vouloit tout battre. Son propre fils eut bien de la peine à s'empescher luy mesme à n'estre point frotté. Si l'hoste se fut addressé tout à l'instant à la Iustice, cét yurongne qui venoit tout freschement de recouurer sa liberté, estoit en grand danger d'en faire encores perte. Aussi son fils, supplioit l'hoste d'excuser le bon Bacchus. A la fin on le fit coucher pour digerer son vin.

Quand il fut iour, Michel Vaumorin prit congé de l'hoste, & partit auec son Pere pour reuenir en France. Mais ô chose estrange de la mauuaise nature de l'homme. Il est bien impossible de la changer: si ce n'est par vne grace particuliere du Ciel, que les Payens ignorans le vray DIEV, attribuoient à l'estude de la Philosophie. L'exemple de ce grand personnage Socrates en fait foy.

Vn Physiomiste contemplent vn iour ce Philosophe auec grande admiration, & disoit tout haut, que c'estoit le plus mechãt,& le plus execrable hõme que l'on sçeut trouuer. Tout le peuple ayãt ouy ses paroles, se mocquoit de luy comme d'vn mẽteur & d'y ignorant: lors que Socrates leur dict: Il a raison & tenir le discours qu'il tient de moy. Ses paroles son veritables. Mon inclination me portoit à la meschanceté: mais i'ay corrigé les deffauts de ma Nature, par le moyen de ma Philophie.

Le pere de Michel Vaumorin, n'auoit pas corrigé les

les Siens aux Galeres. Le tourment qu'il y auoit receu, ne l'auoit pas rendu plus homme de bien qu'il estoit auparauant. Il estoit tellement enclin de son naturel au larcin, qu'il n'eut pas cheminé deux iournées auec son fils, qu'il se leuoit la nuict pour fouiller en ses pochettes cependant qu'il dormoit, & pour luy desrober son argent.

Ce pauure ieune homme qui s'en apperceut auoit bien de la peine à le cacher en quelque lieu où il ne le trouuast pas si librement. Il laissoit neantmoins quelque monnoye à ses chausses à fin d'en faire plus d'experience, & neantmoins il ne luy en disoit iamais mot, parce qu'il craignoit de le fascher.

Ce miserable à chaque fois iuroit & blasphemoit le nom de DIEV, & iniuroit son fils, & le maudissoit de ce qu'il l'auoit tiré des Galeres, pour luy faire prendre tant de peine par les chemins. Ce pauure ieune homme suportoit le tout patiément, & prioit d'auoir bon courage, puis qu'en peu de temps, ils arriuoient en France. Apres beaucoup de mal ils y arriuerent estans prests d'entrer dans Paris, Michel dit à son Pere, qu'il falloit qu'il l'attendit en quelque lieu, iusques à tant qu'il eust parlé à sa Mere.

L'autre qui ne s'estoit encores informé de sa femme luy demanda si elle estoit viuante. Michel luy respondit qu'il l'auoit laissée en assez bonne disposition, lors qu'il partit de Paris, mais qu'elle s'estoit remarié auec vn Escriuain, croyant qu'il fust mort, & qu'ils demeuroient à la ruë des Carmes.

Le Pere oyant cette nouuelle, commença à se mettre en colere, & à proferer mille iniures contre sa féme, iurant qu'il l'assommeroit de coups, pour s'estre ainsi remariée, sans sçauoir asseurement s'il estoit

mort. Auec ce courroux il entre à la ville auec sõ fils par la porte de S. Victor, & vont droict à l'Eglise des Carmes où Michel Vaumorin prie son Pere de l'attendre iusques à ce qu'il reuienne, aprés qu'il aura appris les nouuelles de sa venuë à sa mere. Il quitte doncques son pere, & entre au logis où elle se tenoit. Quand elle le vid, elle courut l'embrasser estroictement & verse en abondance des pleurs de ioye. Mõ fils (disoit-elle) est-il possible que tu ayes peu demeurer deux ans sans auoir iamais fait sçauoir l'estat de tes affaires à ta pauure mere, qui a fait tous les iours à DIEV mille vœux pour ton retour; Puis que ie te tiens maintenãt, ie ne te laissery pas echapper si aisément vne autrefois. Aussi ne dois-tu pas desormais t'esloigner de moy de la sorte: mais considerer que n'ayant d'autre enfant que toy, tu dois estre mon baston de vieillesse, & tout mon confort. Michel interrompant les plaintes maternelles, parla à elle en ces termes: Ma mere, ie loüe DIEV de ce que ie vous reuois en bõne disposition. C'estoit vn de mes plus grands souhais durant mon abscence. Mais il y a bien d'autres nouuelles, dont parauenture vous serez bien estonnée. Vous m'auez souuent fait entendre que mon pere estoit mort. Ie vous apprens qu'il est plein de vie, & qu'il n'est gueres loing d'icy. Ie me trouue bien empesché pour vous conseiller de ce que vous deuez faire, estant remariée comme vous estes. Cette femme fut bien esbahie d'ouyr parler son fils de la sorte, mais elle le fut encores plus, quand elle vit entrer son mary tout blãc de vieillesse, qui ayãt suiuy son fils de loing, & impatient de bien frotter sa femme, estoit entré dans le logis, & monté à sa chambre. Si tost qu'il vit sa fem-

me,

me,il commença à tenir ce diſcours : Vous eſtes doncques remariée,chienne putain de voirie. Par le DIEV qui m'a crée,ie ne ſouffriray iamais vn tel affront, mais ie vous battray tant que vous mourrez. Ce diſant il ſe ruë ſur elle à coups de poings. Sans le ſecours de ſon fils qui le retenoit, il l'euſt ſans doute mal accommodée. Cette femme cependant crioit au ſecours, & ſon ſecond mary qui eſtoit en vne chambre plus haute auec ſes eſcoliers à qui il faiſoit la leçon,deſcendit promptement au cry. Voyãt ſa femme eſcheuelée,il ſe iette ſur Iean Vaumotin,& l'autre ſur luy,& à coups de pieds & de poings ils s'eſtrillent à bon eſcient. Michel qui ne pouuoit pas tout ſeul les ſeparer,crie à l'ayde:Les voiſins accourent, & ont bien de la peine à ſe mettre entre deux.L'vn dict à l'autre qu'il payera le tort qu'il luy à faict de battre ſa femme. L'autre reſpond que c'eſt ſa femme & non pas la ſienne, & qu'il eſt vn meſchant de la luy auoir deſbauchée durant ſon abſence.Le Commiſſaire arriue qui les fait tous deux priſonniers.Apres les auoir ouys,ils ſõt eſlargis,& gros procez eſt par eux intenté, Il y a appel en la Cour de parlement.Les Aduocats plaident la cauſe, & remonſtrent chacun leur faict, & alleguent de belles raiſons d'vn coſté & d'autre, que nous n'inſerons point icy, pour eſtre trop prolixes. Enfin ce iuſte & équitable Senat ordonné par vn Arreſt deffinitif que Ieanne Perrot demeurera à Iean Vaumorin, & les meubles qui eſtoient communs entre elle & ſon ſecond mary appartiendroient à cét Eſcriuain. Il faut donc qu'il ſe pouruoye d'vne autre femme, & peuteſtre eſt il bien aiſe de s'eſtre defaict d'vne ſi peſante charge : la pourſuite qu'il faiſoit n'eſtant que pour

auoit les meubles. Ceux qui ont gousté du mariage, asseurẽt presque tous, que les mariés n'ont que 2. bõs iours. Celuy des nopces, & le iour des funerailles de la femme. Ie m'en rapporte à la verité, ie n'en parle que par ouy dire. Le peu d'enuie que i'ay de me soûmettre sous la tyrannie d'vne telle Loy, me fait plutost croire ce qu'on en dit, que ne le croire pas. Tant y a que Iean Vaumorin estant possesseur de sa femme, se retire auec elle, & auec son fils dans vn mesme logis. Il recommẽce de nouueau à racoustrer pour les vns & pour les autres des vieux habits. Le long-temps qu'il auoit demeuré sans exercer son mestier, le luy auoit fait presque oublier, & puis la façon de la Cour qui change tous les iours depuis que les nations estrangeres s'y sont introduites, luy estoit fort estrange. Son aage mesme luy auoit diminué de la veuë, & rẽdu ses mains engourdies au trauail, mais non pas aux larcins, ainsi que nous verrons maintenant. Ie disois cy-dessus qu'il est bien mal-aisé de corriger les defauts de la Nature. Celuy qui de sa jeunesse est addonné au vin, se ressent tout le temps de sa vie de la contagion de ce vice. Nous lisons que l'Empereur Tibere, fut seuré par sa Nourrice, auec du pain trempé dãs du vin, & qu'elle continua à le nourrir de la sorte vn long-temps. Aussi fut-il vn si grand yvrongne, que quelques-vns pour se mocquer de luy, le nommoient Bibere, au lieu de Tibere. Caligula, Neron, Domitian, & autres pareils Monstres cruels, & infames, auoient esté nourris au sang dés leur ieunesse. On leur faisoit tuër des bestes & puis lauer leurs mains de leur sang, ils en firent vne telle habitude, qu'estans montez puis apres au souuerain degré de pouuoir, ils faisoient aussi peu

d'estat

d'eſtat de reſpandre de ſang humain, que celuy de animaux. Leurs plus proches parens, comme leurs freres, leurs ſœurs, leurs fẽmes, & leurs propres meres n'en eſtoient pas exemptes. Autant en pouuons-nous dire de ceux, qui dés leur ieuneſſe ſe ſont addonnez aux larcins. Combien d'hommes, autrement recõmandables, ſoit pour leur valeur, ſoit pour leur ſçauoir, ont eſté attaints & conuaincus de ce defaut pour n'en auoir pas pris la correction en leur bas aage? Noſtre ſiecle eſt tout remply de ces exẽples, ſans qu'il ſoit beſoin de mandier l'antiquité. Vn grand que ie cognois, diſoit vn iour, que ſes yeux n'apperceuoient iamais quelque ioyaux, ou quelque autre choſe precieuſe, que les mains ne deſiraſſent auſſitoſt de s'en ſaiſir. Dieu ſçait auſſi comme durant les guerres ils exercent de pillages, & combien ils s'approprient des deſpouilles, par droict de bien ſceance. Mais pour reprendre noſtre diſcours Iean Vaumorin n'eut pas acheué l'année depuis ſon retour des galeres auec ſa femme, qu'il ne fut ſoupçõné d'eſtre touſiours larron. Quand il tailloit quelque habit, il failloit auoir touſiours l'œil ſur ſes mains, autremẽt la piece leur en demeuroit. Miſerable homme, que les rigueurs d'vne mort ciuile n'auoient peu rendre homme de bien! Apres tant de perſeuerance au mal, le Ciel ſe faſche, & permet que nous ſoyons punis ſuiuant que nous le meritons. Dieu eſt prompt au pardon, & l'ont à la peine: mais enfin il paye auec vſure le mépris que nous faiſons de ſa miſericorde. Iean Vaumorin le teſmoigne, ayãt eſté toute ſa vie larron; & n'ayant peu, ou pluſtoſt voulu ſe faire ſage à ſes deſpens, il receut à la fin le chaſtiment qu'il auoit deſeruy. Vn homme de ſa co-

gnoissance vint à se marier. Luy & sa femme sont inuité à la nopce. La coûtume ordinaire du peuple de Paris, & d'en celebrer la feste en des salles que des Bourgeois loüent, & qui sont particulierement destinées pour ce sujet. L'on y danse au son des instruments, l'on y rit, on y fait bonne chere, & chacun des inuitez contribuë au bassin, à l'entrée & à la fin du repas, la piece d'or ou d'argent à sa discretion, & suiuant ses commoditez. Cét homme se trouuant doncques en vn pareille assemblée, y trouble toute la ioye. Quand on veut leuer la nappe, & recueillir la vaisselle, vn gobelet d'agent se trouue perdu. Vn bruict cõfus se fait parmy ce ramas de peuple & chacun accuse le larron. En fin le maistre du logis, qui ne veut point perdre son bien, requiert qu'on viẽne à foüiller tout le monde. Plusieurs qui sçauent le mauuais naturel de Iean Vaumorin, auoient secrettemẽt aduerty le maistre du logis de le foüiller tout le premier. Il le fait, & le vol est trouué sur luy. Les assistans se iettent sur luy, & sont prests de l'assommer, sans vn Commissaire qui estoit de la nopce, qui d'office luy mét la main sur le coller, & l'emmene aux prisons du Chastelet. Son procez estant instriuct, & appel estant interjetté sur quelque incident, la Cour retient la cognoissance de la cause, & apres auoir meurement exageré le fait, & consideré la perseuerance au mal de ce miserable, elle le condamne iustement à estre pendu & estranglé à la place Maubert. C'est arrest fust executé, tout le peuple couroit, non tant pour le supplice, dont l'espece est si commune dans cette grande ville, que pour la curiosité de voir celuy, de qui la mauuaise nature estoit autant detestée, que la pieté de son fils recomman-
dées,

dée. Ainsi finit miserablement la vie cét homme par vn licol, apres l'auoir si souuent eschappé, & apres mesmes auoir demeuré plus de vingt-ās aux galeres pour ses malefices. Cette Histoire doit seruir d'exéple à ceux qui ne reçoiuent point d'amandement en leur vie. Elle leur doit representer le iuste chastimét de Dieu, qui attrappe ou tost, ou tard les meschās. Bien rarement euitent-ils (comme parlét les Theologiés) la peine du peché. Elle nous tesmoigne aussi l'amour & la pieté que nous deuons à nos parens, encore que pour leurs vices ils soient indignes de compassion. La nature nous y oblige, & la Loy nous le commande: Michel Vaumorin est recommandable pour cette vertu, encor que la peine qu'il prit pour retirer son Pere de seruages, ne luy seruit que pour le cōduire au gibet: Mais il ne pensoit pas que cela luy deust arriuer. La Iustice diuine n'estoit pas assez satisfaicte. Il falloit vn autre suplice pour expier son obstination. Le Ciel vueille amander les meschans, maintenir les gens de bien.

DV BARON DE GVEMADEVC, *Gouuerneur pour le Roy en la ville & Chasteau de Fougeres en Bretagne.*

HISTOIRE XXI.

La charge de Gouuerneur de quelque ville, place ou Chasteau, dans vne Prouince, est vne chose tellemét sacrée, que comme le Prince tesmoigne

gne la grãde cõfiance qu'il a en la foy & loyauté de celuy auquel il a confié, & la donne comme en depost: aussi le plus grãd crime & le plus digne de mort est celuy de la perfidie & l'infidelité qui se trouue au Gouuerneur, qui veut se rendre maistre des places du Prince: de maniere qu'il n'y a sorte de chastiment qui en puisse reparer la faute, d'autant que telles entreprises n'ont pour but que de la reuolte, & mettent la vie de telles personnes à couuert, apres auoir commis quantité de crimes.

Monsieur Thomas, Baron de Guemaduc, Gouuerneur pour le Roy de la ville & Chasteau de Fougeres, en Bretagne, fut accusé d'auoir tué à Renes, durant la tenue des Estats du pays, le Baron de Nevet: & estãt chargé de plusieurs autres crimes il se vit contraint de venir à Paris: & remettre le Chasteau de Fougeres entre les mains d'vn Exẽpt des Gardes que le Roy y enuoya, pour exercer la charge de Gouuerneur pẽdãt qu'il seroit à Paris, & chercheroit les moyẽs de se iustifier des crimes à luy imposez à la Cour de Parlement: Mais se deffiant de sa cause, soit qu'il doutast du succez de sa iustification, ou pour quelqu'autre dessein, au mois de Iuin l'an 1617. il partit de Paris, se rendit en diligence en Bretagne, & alla surprendre le Chasteau de Fougeres, duquel il se rendit Maistre, & en chassa l'exempt des Gardes qui le tenoit pour le Roy, en intention de s'y enfermer, & de n'y souffrir l'authorité de sa Majesté, (action hardie & tres-mauuaise) qui ne fut pas sans punition: car si tost que sa Maiesté eut receu nouuelle de ceste surprise, le Duc de Vendosme Gouuerneur de Bretagne, & le Marceschal de Vitry eurent commandemẽt de faire tant par leur diligence, qu'il peussẽt estre à

Fougeres

Fougeres auãt que le sieur de Guemadeuc y fust recognu: Ils executerent le commandemẽt du Roy auec tant d'affection, qu'ils trouuerent le sieur Guemadeuc, songeant plus à ce qu'il auoit fait, qu'à ce qu'il deuoit faire: il leur fit mille excuses sur ceste surprise du Chasteau de Fougeres, & leur dit tãt de raisõs, pour colorer sa faute, que lesdits Seigneurs Duc & Mareschal, luy firẽt promesses de s'employer pour luy aupres du Roy, afin qu'il rentrast en grace.

Ils ne laisserent pas de se saisir de sa personne, & fut amené par la Normãdie à Paris, & mis à la Conciergerie, où par cõmandement du Roy, le Parlemẽt trauailla à son procez, en la Chambre des Vacations, laquelle ayant veu le procez criminel commencé à faire de l'Ordõnance du Parlement de Bretagne, par l'vn des Presidents & deux Conseillers de ce Parlement, & depuis rẽuoyé par le Roy, par ses lettres patentes, à la Cour de Parlement de Paris, & paracheué d'instruire par deux Conseillers d'icelle, à la requeste du Procureur General demãdeur en crime de leze-Majesté, contre Thomas de Guemaduc, & Mõdain Narsault, dit Montargis, prisonniers en la Conciergerie du Palais, informations, interrogatoire, cõfrontations des tesmoins autre proces criminel fait au Parlemẽt de Bretagne à la requeste d'Holiuier de Seruande, Seneschal de Chastillon, & consors, demandeurs en excez, crimes & delicts contre ledict de Guemadeuc, & complices, informations, interrogatoires, recollement & confrontations des tesmoins. Autre procez criminel fait au mesme Parlement de Bretagne, à la requeste de Dame Françoise Detreal, vefve de feu sieur Baron de Neuet, cõtre ledit Guemaduc & autres complices, informations, in-

terrogatoires

terrogatoires des tesmoings faictes tãt audit Parlement de Bretagne par deux Conseillers dudit Parlement, que qar deux Conseillers du Parlement de Paris: Conclusions ciuiles, tant de ladite Dame de Neuet, que dudit Seruande, & leurs productions, deffences par attenuation & productiõs de l'accusé, trois Requestes presentées par ledit Guemadeuc, les 22. & 25. Septembre mises au sac? Conclusions du Procureur General du Roy, ouy & interrogez en ladite Chambre, ledit de Guemaduc & Marsault, dit Montargis, prisonniers, sur le cas à eux imposez & contenus au procez, & tout consideré; Ladicte Chãbre declara ledit Guemaduc criminel de leze-Majesté, pour reparation duquel, & autres cas mentionnez au procez, fut condamné à auoir la teste trenchée, & icelle portée en la ville de Fougeres, plantée au bout d'vne lãce, & fichée sur le principal portail du Chasteau de Fougeres, son corps porté à Montfaulcon, tous & chacuns ses biens acquis & confisquez au Roy, sur iceux prealablement pris la somme de trente deux mille liures parisis le tiers à la vefve, & les deux tiers au enfãs, pour reparation ciuile, quatre mille liures parisis à Seruande & ses consors, seize mille liures parisis d'amande applicable, dõt dix mille aux necessitez de la Cour, & six mille liures parisis applicables aux reparatiõs de l'Hospital de la Trinité, & trois mil liures employez à la fondation d'vn seruice, pour faire prier Dieu pour l'ame du deffunt Neuet, en l'Eglise en laquelle son corps est enterré, & condamné en tous les despens, tant enuers la Dame vefue de Neüet, que ledit de Seruandre: Cet Arrest fut prononcé au sieur de Guemadeuc le 27. Septembre, & le mesme iour il eut la teste tranchée en Greve.

Pour

Pour toutes les supplications de ses amis & de sa femme, qui s'alla jetter aux pieds du Roy dés qu'elle sceut son Arrest, demandant misericorde, elle n'eust autre respõce de sa Majesté, sinon: *C'est la Iustice qui faict regner les Roys, ie la dois à mes suiects, & en cet endroict ie dois preferer la Iustice à la misericorde: pour ses biens qui me sont confisquez ie vous les donne.* Le sieur Guemaduc estant decapité, son corps fut enterré en l'Eglise des Cordeliers de Paris.

*Il ne fut pas seulement conuaincu du crime de lezé Majesté, mais encores des assassins commis és personnes du sieur Baron de Neuet, & du Seneschal de Chastillon en Vendelais, sous pretexte de luy demander Iustice, & d'auoir faict par deux fois deterrer le corps mort de deffuncte Damoiselle Dubé, Dame de la Vilorée mere dudit Seneschal de Chastillon, & iceluy ietter dans vn estang, pour la priuer de la sepulture deuë aux Chrestiens.

RELATION VERITABLE DE tout ce qui s'est passé en la prise de Monsieur le Duc de Montmorency, iusques à sa mort.

Ensemble les responses qu'il fit sur les interrogations qui luy furent faictes, &c.

HISTOIRE XXII.

LE vingt-septiesme Octobre, 1632. Monsieur de Montmorency arriua à Thoulouse sur le midy, & fut mené dans la Maison de Ville, & liuré par Monsieur

Monsieur le Marquis de Brezé à Monsieur de Louuay, Lieutenant des Gardes du Corps. Les ruës & les places publiques, qui sont depuis la porte iusques à l'Hostel de Ville, estoient bordées de Soldats des Gardes & des Suisses, par tout ailleurs dans la Ville, il y auoit des corps de Gardes, ce qu'on auoit commencé de faire le 22. que sa Maiesté commanda aux Capitous de bailler les clefs de la porte de la Ville, à ses Capitaines des Gardes. Outre ceste Infanterie, le Carrosse de M. de Montmorency estoit au milieu des Mousqueraires à cheual, & de six cens Maistres armez de toutes pieces.

Trois heures apres que M. de Montmorency fut arriué, les deux Cõmissaires le furent interroger sur les charges & informations, on luy confronta sept tesmoints à sçauoir, trois Capitaines du Regiment des Gardes, vn Lieutenant, deux Sergents, & le Greffier des estats du Languedoc, nommé Guillemet. La Commission que le Parlement auoit de luy faire son procez luy fut leuë, & il dit, que quoy qu'il ne d'eût estre iugé qu'au Parlement de Paris, pour le rang qu'il tenoit en France, son affaire neantmoins estoit de telle nature, que si le Roy ne luy faisoit grace, il n'y auoit point de Iuge qui se peust empescher de le condamner : qu'il estoit tres-content, d'auoir pour ses Iuges Messieurs du Parlement de Thoulouse, qu'il auoit tousiours fort honoré, & qu'il les estimoit gens de bien.

Les Commissaires s'assirent au bout de la table, & firent asseoir M. de Montmorency à leur main gauche, & les tesmoings venoient parler à luy, la table entre deux. Il aduoüa tout ce que les Officiers du Regiment des Gardes deposerent sur la journée de Chastelnau-d'Arry.

Castelnau-d'Airy. Vn deux qu'on dit estre M. de Guitant, estant interrogé s'il auoit cogneu Mr. de Mōtmorency, dans le combat, il respondit en pleurant, que le voyant tout couuert de feu & de fumée, il eust de la peine à le cognoistre: mais qu'en fin luy ayant veu rompre six de leurs rangs, & tué des soldats dans le septiesme, il iugea bien que ce ne pouuoit estre autre que luy: ce qu'il sçeut certainement lors que son cheual estant mort sous luy, il demeura au milieu de ses Compagnons. Les Commissaires luy ayant demandé s'il auoit signé la deliberation des Estats du Languedoc du 22. Iuillet, dans laquelle ils appelloient Mr. le Duc d'Orleans à leur protection, & promettoient de fournir de l'argent pour l'entretenement de son party, & de ne iamais se départir de ses interests: il nia qu'il l'eust signée, & le Greffier Guillemet luy ayant esté confronté, & sa signature presentée, il se mit en grand colere contre le Greffier, l'appella faussaire, & luy dit qu'il auoit supposé son seing.

Le 28. toute la Cour fut occuppée à faire des prieres à Dieu, & au Roy, pour la grace de Mr. de Mōtmorency: Messieurs le Cardinal de la Valette, le Nonce du Pape, les Ducs de Chevreuse, & d'Espernon, Mr. le Premier, & de S. Preüil en supplierét sa Majesté, & tous les Officiers du Regiment des Gardes auoiét resolu d'en faire de mesme. Les Penitēts blancs firent vne procession, en laquelle se mesla grād nombre de personnes de la Cour, laquelle alla visiter les corps des SS. Simon & Iude, dont on faisoit ce iour là la Feste, qui sont dans l'Abbaye sainct Sernin, où l'on chanta la Messe, & où le nombre des Communians fut fort grand, dont la pluspart disoient qu'ils auoient faict leurs deuotiōs à l'inten-

tion de Mr. de Montmorency: Ce mesme iour Madame la Princesse qui auoit reculé d'Vxen & de S. Iory, alla à nostre Dame de Briere, qui est vne Chappelle de grande deuotion à deux lieuës de Thoulouse, conduite par les Iacobins reformez. Mr. le Cardinal de la Valette cómunia à la Messe que dit Mr. l'Euesque de Pamiers dans l'Abaye S. Sernin: le matin du mesme iour 28. Mr. de Montmorency demãda le Pere Arnoulx duquel il ouyt la Messe, à qui il dict l'auoir appellé pour se disposer à mourir, & que son intention estoit de commencer par vne Confession generale, à quoy il s'appliqua dés l'heure, & y employa le reste de la iournée, & le lendemain 29.

Le 29. Auquel iour Mr. d'Espernon partit de Thoulouse apres auoir demandé vne seconde fois la grace, Mr. le Garde des Seaux fut au Parlement accompagné de six Maistres des Requestes; vn President, & deux Conseillers luy furent faire des complimens à la porte de la grande Salle de l'audiẽce, en laquelle les Chambres s'assẽblerent, cependãt qu'il faisoit sa Confession generale, & receuoir le S. Sacrement dãs la Chapelle de l'Hostel de Ville, sur le soir dudit iour enuiron les neuf heures vn Gentil homme enuoyé par Monsieur fut demander la grace de M. de Montmorency, il se ietta trois fois à genoux aux pieds de sa Majesté, & il eust pour toute response, que M. de Montmorency estoit entre les mains du Parlement.

La nuict du 29. tous les gens de guerre qui estoiẽt és enuirons de Thoulouse entrerẽt dans la ville, & se mirent en bataille par toutes les Places & carrefours. Le nombre estoit iusques à douze cens hommes de pied, les Gardes du Corps du Roy, se saisirent de toutes les portes du Palais, auquel iour

iour, il y auoit bien deux mille hommes en larmes.

Le 30. dés les deux heures du matin, on entendit battre le tambour dans toutes les rues, & on dispofa l'armée depuis la porte de la maison de Ville iusques au Palais. Entre sept & 8. heures, Mr. le Comte de Charlun fut à la maison de Ville prendre M. de Montmorency, qu'il mena au Palais dans son Carrosse, on a remarqué que les cheuaux estoiêt si meschans qu'ils ne le pouuoient trainer, les mantelets estoient abbatus, & les portieres estoient bordées de gardes Escossoisses de sa Majesté: estant arriué au Palais, Monsieur le Garde des Seaux estant assis & l'ayant mis sur la Selette, l'entendit dans la sale des manteaux. La Salette estoit placée au milieu du Parquet, & l'auoit on extraordainerement leuée en sorte qu'elle estoit quasi à la hauteur des Iuges. Mr. le Garde des Seaux, fit les interrogations ordinaires de formalité, qu'il estoit, comment il s'appelloit, quel age il auoit, s'il estoit marié, s'il auoit des enfans, & en suite luy demanda s'il auoit signé la deliberation des Estats, il respondit qu'apres y auoir bien songé, il s'estoit souuenu de l'auoir signée. On luy demanda s'il auoit appellé Mr. le Duc d'Orleans dans son Gouuernement: il dit que non, adioutant que mondict Seigneur estant entré dans le Royaume, les Estats l'auoient prié de prendre la protection de leurs priuileges.

Il fut interrogé si Monsieur luy auoit fait prendre les larmes, il dit qu'il ne vouloit point chercher d'excuses sur Monsieur.

Fut interrogé du nom de ceux qui l'auoient suiuy au combat, respondit qu'il estoit demeuré d'accord auec les tesmoins de ce qui s'estoit passé en iceluy.

Plus interrogé s'il auoit intelligence auec les Estrangers pour la frontiere, il le nia absolument, & soustint qu'il n'auoit eu intention de nuire à l'estat.

Il respondit à tout ce qu'on luy demanda auec tant de moderation & ciuilité, d'vn ton de voix si charmant, que les Iuges ont aduoüé qu'ils en ont eu grand mal au cœur. Ils baisserent tous les yeux lors qu'il entra dans la Salle, & la pluspart tenoient leurs mouchoirs au visage, comme s'ils eussent voulu cacher les larmes qu'ils ne pouuoient faire paroistre auec bien-sceance. Il estoit sur la Sellette nud teste, sans estre lié ny des pieds ny des mains, quoy que l'vsage du Parlement de Thoulouse soit contraire à cela, veu que personne ne paroist sur la Sellette que les fers au pieds.

A la fin de l'interrogatoire Mr. le Garde des Seaux luy demanda s'il ne cognoissoit point auoir extremement failly, & s'il ne meritoit pas pour la reparation de sa faute qu'on le condamna à la mort, il respondit qu'il la meritoit au delà de tout ce qu'il en pouuoit dire. En outre il excusa le Greffier des Estats qu'il auoit chargé le iour precedant, il dit l'auoir obligé à signer la deliberation, outre son sentiment. Il fut ramené à la maison de Ville par Mr. le Comte de Charlus, de la mesme façon qu'on l'auoit conduit au Palais.

Cependant qu'il estoit au Palais Mr. le Cardinal de la Valete qui n'a oublié aucune action d'vn parfait amy, estoit dans S. Sernin, oyant Messe & cõmuniant à son intention : d'où il sortit pour l'aller visiter par la permission du Roy. Ils furent vne bonne heure ensemble, & la separation fut auec souspir & larmes estranges. Mr. de Montmorency, qui durant sa prison auoit vn Cirurgien & vn valet de

chambre,

chambre, il le pria de luy enuoyer cét pistoles pour l'vn &pour l'autre,ce qu'il fit,& s'en alla dés l'heure à son Abbaye de grand Selue. Durant ce temps-là, le Parlement estoit aux opinions auec Mr. de Long, l'vn des Commissaires.

Et à la premiere opinion forma l'aduis de mort, sur laquelle il apporta tout ce que le droict Romain &François a ordõné sur les crimes de leze Majesté. On remarqua qu'en finissant ils auoient tous les larmes aux yeux : toute la compagnie du bonnet opina, sans dire n'y pour, ny contre, vne seule parole, Mr. le Garde des Seaux cõclud de mesme, fit dresser & signer l'Arrest auant que sortir du Palais, ce qu'il fit enuiron les onze heures, & lors que les Juges allerent à grande haste en leurs maisons pour donner liberté aux souspirs & aux larmes qu'il auoient retenu dans le Palais par ceremonie. On fit aduertir le Roy de l'Arrest,&qui portoit que l'executiõ deuoit estre faite dãs la place du Palais, & ses biens confisquez à sa Majesté,laquelle tesmoigna par ses larmes qu'en cette action ses autres vertus auoiẽt de la peine de ceder à sa justice.

Le Roy cõmanda au Compte de Charlun de luy aller demander l'Ordre du S. Esprit, & le Baston de Mareschal de France. Il donna deux lettres, vne du grand seau, & l'autre du cachet : la premiere changeoit le lieu de l'execution ; & ordonnoit qu'elle se feroit à huys clos dãs la maisõ de Ville: l'autre donnoit permission à Mr. de Montmorency de disposer de ses biens, ce qu'il fit par son testament lequel il donna à Mr. de S. Preüil pour presẽter à sa Majesté, le priant de luy demander pardon de sa part.

Il le chargea aussi de presenter à Mr. le Cardinal vn tableau de sainct Francois, pour marque qu'il

mouroit son seruiteur, & qu'il l'auoit tousiours fort honnoré.

Sur le midy du 30. les deux Commissaires & le Greffier Criminel furent dans la Chapelle de l'Hostel de Ville, où ils firent venir M. de Montmorency lequel se mit à genoux aupres de l'Autel, & ayãt les yeux sur vn Crucifix grãd comme le naturel qui est peint dedans. Il ouyt prononcer son Arrest : à la fin duquel il se leua, & dit à toute la compagnie (Messieurs) priés Dieu qu'il me fasse la grace de souffrir Chrestiennement l'Execution de ce qu'on me vient de dire. Les Cõmissaires le laisserent entre les mains du Pere Arnous; & l'on dit, nous allons faire ce que vous nous auez commandé, & prions Dieu qu'il vous console.

Estant resté dans la Chapelle auec le Pere Arnoulx, & trois autres Iesuites haussant tout à coup les yeux vers le Crucifix, puis les baissant sur ses habits qui estoiẽt fort beaux ce iour là, ozeray ie bien (dit-il) estant criminel, comme ie suis aller à la mort, estant vestu auec tant de vanité, cependant que mon Sauueur innocent meurt tout nud à la Croix (mon Pere) dit-il au Pere Arnoulx. Il faut que ie me mette en chemise pour faire amande honorable deuant Dieu, pour les grandes fautes que i'ay commis contre luy.

Comme il estoit sur ce propos le Comte de Charlun luy vint demander son Ordre & son Baston. Il employa le temps qu'il est depuis midy iusques à deux heures à faire des actes de contrition, baisant sans cesse vn Crucifix qu'il auoit dans les mains. Il demanda à quelle heure il falloit aller, on luy respõdit que l'ordinaire estoit sur les cinq heures, à quoy il repartit, s'il ne pouuoit pas mourir plustost, & en-

uiron

uiron l'heure que Iesus-Christ mourut en Croix,& cela luy ayant esté donné à son choix,il dit, mourōs donc, que l'on me coupe les cheueux, qu'on me des-habille, cependāt il quitta son pourpoint, & sō Chirurgien luy couppa les cheueux: Il se mit en caneçon & apres les deux heures il demanda encores vne fois si tout estoit prest: luy ayant esté respondu que oüy; allons donc: mais plutost que l'on me dōne vne plume & du papier, & il escriuit à Madame de Montmorency la lettre qui est suiuante.

LETTRE A MADAME DE MONTMORENCY.

MON COEVR

Ie vous dis le dernier. Adieu, auec la mesme affection qui a tousiours esté entre nous. Ie vous conjure par le repos de mon ame, & par celuy que i'espere bien-tost voir dans le Ciel, de moderer vos sentiments. I'ay receu tant de grace de mon doux Sauueur, que vous auez tout suiet de consolation. Adieu encor vne fois, mon cœur.

De Thoulouse, ce 30. Octobre 1632.

MONTMORENCY.

Il escrit encores deux lettres, l'vne à Madame la Princesse, l'autre à Mr le Cardinal de la Valette, Il pria le Pere Arnoulx de les faire rendre, & de dōner à Madamoiselle de Bourbon sa niepce vne bague qu'il portoit, & vn Reliquaire à Madame la Princesse sa sœur.

La Reine-Mere auoit escrit quelques iours aupa-

rauant au Roy, en ces termes; Si vous ne donnez la vie à mon Neueu le Duc de Montmorency,vous me desobligerez à iamais,

Le Mardy ensuiuant 26. dudit,Madame la Princesse de Condé arriua à la porte de la ville deThoulouse, esperant y entrer,& voir sa Majesté, pour la supplier faire grace à son frere.: mais le Roy manda tout aussi-tost qu'elle se retirast, & qu'il ne la vouloit voir pour ceste fois:de sorte qu'elle fit sa retraicte à la mesme heure au bourg de S. George, à deux lieües de Thoulouse.

Les Venitiens escriuirent vne lettre fort ample, auec quantité de prieres,suppliant le Roy, de leur donner le Duc de Montmorency, pour les seruir en leurs armées, se sentãt fort honnorez que leur Pays luy seruist d'exil. Lesquels furent de mesme refusez. Monsieur le Prince de Condé auoit aussi escrit vne lettre à Monsieur le Cardinal,& entr'autres luy mãdoit ses mots: Souuenez-vous que ie suis Prince du sang, que i'ay des enfans, & que Monsieur de Montmorency est mon beau-frere.

Monsieur d'Espernon estant arriué à Thoulouse, alla trouuer sa Mjesté,&se jetta à ses genous:la suppliant de vouloir pardõner audit sieur de Montmorency,&se voyant refusé,il prit cõgé,&s'en alla dé, le mesme iour, ensemble plusieurs autres Seigneurs Gentils-hommes, afin de ne voir ce triste spectacle.

Monsieur le Cardinal, ayãt eu aduis que laReyne vouloit joindre ses prieres à celle de tous ses Seigneurs,pour obtenir ceste grace,la fut trouuer,&luy dit:Madame, l'on m'a dit que voulez demander au Roy la grace pour le Duc de Montmorency:si vous le faictes,il vous l'octroyera:mais vous luy causerez la mort.Car vous sçauez bië qu'il est tousiours malade

lade à l'extremité, quand on le prie de faire quelque chose contre sa volonté, tellement que la Reyne n'en parla point.

Sortant de sa chambre, où il estoit monté vn peu apres que l'on eut leu son Arrest, son valet de châbre luy jetta sa robbe sur ses espaules ; & il dit n'ẽ faut point, nous irons tous blancs en Paradis ? puis trauersant vne allée qui conduit dans la Cour de l Hôtel de ville, il rencontra les Gardes qui le saluërent sur son passage, & ayant passé l'allée, il trouua tout à l'ẽtrée de la Cour le eschaffaut de quatre pied de hauteur, sur lequel il monta accompagné du P. Arnoux, & de son Chirurgien, auquel il donna vne paire de brasselets, qui furent estimez mille escus, aprés auoir demãdé à Monsieur de Cadillac s'il n'y auoit point de grace, lequel luy respondit auec vne voix triste que nenny, & que tous ses amis s'y estoiẽt portez auec toute sorte de supplicatiõ: Il salua toute la Cõpagnie qui n'estoit en tout que du Greffier du Parlement, du grand Preuost & de ses Gardes, des Capitoux, Officiers & Capitaines da la ville qui auoient eu commandement de s'y trouuer, & les pria tous de temoigner au Roy, qu'il mouroit son tres-humble subject, & auec vn regret extreme de l'auoir offencé, dont il luy demãdoit pardon, comme aussi à toute ceste compagnie.

Il appella son Chirurgien, qui en luy coupant les cheueux auoit pris vn cordon de poil dont sa moustache estoit attachée, & s'en vouloit seruir pour le lier. Mr. de Montmorécy se tourna vers l'Executeur, & luy dit, c'est vostre mestier, faictes le, l'Executeur le lia, & Mr. de Montmorency luy demanda, suis je bien ? l'Executeur luy respondit qu'on ne luy auoit pas coupé les cheueux assez prés. Coupe les donc à

ton gré,dit-il,&sonChirurgien y voulant mettre la main,il se retira de luy,disant qu'vn grand pecheur comme il estoit ne sçauroit mourir auec trop dignominie, & que Iesus-Christ auoit esté non seulemẽt batu,mais seruy par des bourreaux:L'executeur luy coupa donc les cheueux, & rõpit la chemise autour de son col pour ne pas le dépouiller à demy corps,comme on a accoustumé de faire aux autres.

En fin il se mit à genoux deuant le pouteau, sur lequel il se mesura pour prẽdre posture, en laquelle ses blessures, dont il n'estoit pas guery ne le iettassent point en impatience.Il receu la derniere absolution du Pere Arnoulx,il salua laCompagnie,baisa leCrucifix,recita son (*In manus*,) se fit bander les yeux de son mouchoir, aduertit l'executeur de ne point frapper qu'il ne luy eu dit,il mit son col sur le pouteau,& ses blesseures l'empeschant de demeurer ainsi,il se mit de costé,puis il dit àl'Executeur,frappe soudain.Apres il dit(mon Sauueur,receuez mon ame.(L'Executeur fit son office, & d'vn coup luy abbatist la teste,dés qu'il fut sur le pouteau,la Cõpagnie détourna les yeux,pour ne point voir le cou tous pleuroient, & les Gardes iettoient les plus grands souspirs,ayans leur visage tous en larmes.

Le grand Preuost commanda qu'on ouurist les portes,le peuple étre en foule pourvoir le corps separé de la teste, se presse d'aprocher de l'escheffaut pour cueillir le sang espanché,les vns le mettent dãs leurs mouchoirs,plusieurs en boiuent,tous pleurẽt: & ceste piece de chemise que l'Executeur auoit coupée d'alentour du col,fut diuisé en cent autres pieces;& tous s'efforçoient d'y auoit part.

Au sortir,ceux qui ont veu ce spectacle louerent sa vertu Chrestienne,les autres sa generosité,&sont tous

tous d'accord, qu'on ne veid iamais tant de pieté & tant de courage.

Le Dimanche 31. dudict, arriua vn Courtier de la part de la Reyne d'Angleterre, auec lettres au Roy pour obtenir la grace dudit sieur de Montmorency: mais trop tard, & apres l'execution, l'on tient que si alors ce Seigneur eust esté en vie, il eust eu grace, pour la bonne affection que le Roy porte à sa Sœur.

Ainsi mourut Henry Duc de Montmorency, Pair, Mareschal, & autres fois Admiral de France, petit Fils de quatre Connestables, & de six Mareschaux, premier Baron de France, beau-frere du premier Prince du Sang, Oncle de deux de nos Princes. Apres auoit gaigné deux batailles, l'vne nauallc cõtre les Heretiques, l'autre par terre cõtre l'empire, l'Italie, & l'Espagne. En l'vne il dompta les Mers, en l'autre il força les Alpes: celle là disposa la prise de la Rochelle, cellecy la deliurance de Casal. Depuis la Monarchie, il n'est point de Seigneur en Frãce à qui la nature & la fortune ayent fait des plus rares presẽs. Il naquit il y a trante-huict ans, le plus riche, le plus beau, & le plus noble Seigneur du Royaume.

Sa conuersation estoit rauissãte, son visage aymable, sa parole charmante, vniuersellemẽt aymé, toûjours dans la prosperité, & esleué en vne reputatiõ nõpareille parmy les Estrangers. Bref, qui ostera de sa vie le 22. Iuillet, le 1. de Septembre, & le 30. d'Octobre 1632. trouuera qu'elle est toute pleine de sagesse, & de bon-heur & de gloire. Dés que l'executiõ fut faite, deux Ecclesiastiques Officiers de Mr le Cardinal de la Valette furent prendre le corps, & le porterent dãs la Chapelle de la maison Abbatiale de S. Sernin, où la teste fut recõsuë, le corps embaumé mis dans vn cercueil de plomb, les portes ouuertes

au

SVR LA MORT DV DVC de Montmorency.

SONNET.

MARS est mort, il n'est plus que poudre,
Et ce grand Phœnis des Guerriers,
Sous vne forest de loriers
N'a sçeu guarentir du fourde.
Sa trame vient d'estre coupée,
Au regret du tout l'Vniuers.
Il ne vit plus que dans nos vers,
Ou de ce qu'a fait son espée.
Toy, qui les lis, & ne sçais pas,
De quelle facon le trespas
Attaqua cette ame Guerriere,
Ces deux vers t'en feront sçauant;
,,La parque l'a prins par derrie ,
,,N'osant l'attaquer par deuant.

Sizain 31. des Centuries de Nostradamus.

Celuy qui a les hazards surmonté,
Qui fer, feu, & eau n'a iamais redouté,
Et du pays bien proche du basacle,
D'vn coup de fer, tout le monde estonné,
Par Crocodrille estrangement donné,
Peuple rauy, de voir vn tel spectacle.

PARTI

PARTICVLARITEZ REMARQVEES en la mort de Messieurs de Cinq Mars, & de Thou, à Lyon, le Vendredy 12. Septembre 1642.

HISTOIRE XXIII.

LA semaine passée nous fusmes icy spectateurs du dernier Acte d'vne estrange Tragedie. Nous vismes mourir en place publique deux personnes qui deuoient viure plus long-temps, si leur crime ne les eust precipité dans vn malheur qu'ils n'ont pust euiter. Nous auons veu le fauory du plus Grand, & du plus Iuste des Roys, laisser sa teste sur vn échafeau en l'âge de vingt-deux ans, mais auec vne constance qui treuuera à sa peine sa pareile dans toutes nos Histoires. Nous auons veu vn Conseiller d'Estat mourir comme vn Saint, apres vn crime que les hommes ne peuuent pardonner auec Iustice. Il n'y a personne au monde qui sçachant leurs conspirations contre l'Estat, ne les iuge dignes de mort: & il y aura peu de geus, qui ayant connoissance de leur condition, & de leurs belles qualitez naturelles, ne plaignent leur mal-heur. Voicy vne Relation tres-fidelle & sans fard de leur dernieres paroles & actions, que i'ay tirées toutes de ceux qui les ont veuës & ouyes, ayant moy-mesme esté tesmoin oculaire, & de fort pres des principales. On peut sans faire tort à la Iustice detester leur crime, & loüer leur penitence.

Le Vendredy 12. Septembre 1642. Monsieur le

Chan

Chancelier entra dãs le Palais du Presidal de Lyon sur les sept heures du matin, accompagné de Messieurs les Commissaires deputez par le Roy pour les procez de Messieurs de Cinq-Mars,& de Thou, au nombre de quatorze. Sçauoir, Monsieur le Chancelier, Monsieur le premier President du Parlement de Grenoble, auec vn autre President du mesme Parlement: Quatre Conseillers d'Estat: Vn Maistre des Requestes; Et six Conseillers dudit Parlement de Dauphiné.

Monsieur le Procureur general du Roy audit Parlement faisoit icy la charge de Procureur du Roy.

Comme ils furent dans la Chambre du Conseil, le Cheualier du Guet fut enuoyé auec sa Cõpagnie au Chasteau de Pierre Cize, pour faire venir Monsieur de Cinq-Mars, lequel fut amené au Palais sur les 8. heures dans vn carosse de loüange. Entrant dans le Palais il damanda: *Ou sommes nous.* On luy dit, qu'il estoit au Palais, dequoy il se contenta, & monta l'escalier auec beaucoup de resolution.

Il fut appellé dans la chambre de Conseil deuant les Iuges, où il demeura enuiron vne heure & vn quart; en estant sorty, il témoigna quelque agitation desprit, regardant d'vn costé & d'autre, & saluant tous ceux qu'il rencontroit à son passage. Il fit trois ou quatre tours; se pourmenant depuis la grande sale de l'Audience, iusqu'à la chambre qui et vis àvis de cette sale regardãt sur la riuiere. Le Lieutenant des Gardes du Corps qui auoit la charge de sa persõne, l'ayant prié de ne point sortir de la grande sale, il dit. *Et bien il y faut donc demeurer.* Il s'y pourmena quelque temps à grands pas, souspirant quelques fois, & leuant les yeux en haut.

Enuiront 9. heures, Monsieur le Chancelier en-

uoya le Cheualier du Guet querir Mõsieur de Thou au mesme Chasteau de Pierre-Cize,& dans le mesme carrosse de loüage. Pendant quoy Monsieur le Grand estant vne seconde fois appellé pour entrer deuant ses Iuges, il dit en y allant : *Mon Dieu, ne sera ce iamais fait* ? Quand il en sortit, il témoigna vne plus grande fermeté d'esprit qu'auparauant. Quelque temps apres Mõsieur de Thou estant arriué, demanda vn doigt de vin, & puis entra dans la Chambre, y estant apellé. On dit qu'estant interrogé s'il n'auoit point sçeu la conspiration de Monsieur de Fiat, il respondit en ces terme.

Messieurs, ie vous puis nier absolument que ie l'aye sceuë, & il n'est pas en vostre pouuoir de me conuaincre de faux, puisque Monsieur de Cinq-Mars seul le peut témoigner; car ie n'en ay ny parlé, ny escrit à homme du monde : Or Monsieur de Cinq-Mars estant accusé & complice ne peut pas estre vn bon tesmoin, ny suffisant pour me conuaincre, puisqu'il en faut deux irreprochables pour condamner vn homme. Et ainsi vous voyez que ma vie & ma mort, ma condamnation, ou absolution, selon les Loix & la Iustice, dependent de moy : Pourtant Messieurs, ie l'aduouë, & ie confesse que i'ay sçeu cette conspiration, & en suite ie me tens coulpable, & ce pour deux raisons.

La premiere est, parce que durant les trois mois de ma prison i'ay estudié la mort, & ay consideré de pres la vie; & i'ay conneu tres-clairement, que de quelque vie dõt ie puisse iamais joüyr en ce monde, elle sera tousiours malheureuse: le visage de la mort m'a semblé plus beau, & ie l'ay treuuée plus aduantageuse, i'ay embrassée comme vne grande preuue de ma predestination; i'ay creu que Dieu me faisãt

tant

tant de graces, i'aurois peut-estre quelque iour regret d'auoir laissé échapper cette belle occasion, de laquelle ie me veux seruir pour mon salut.

La seconde raison qui me porte à me vouloir cōdamner moy-mesme, c'est que si l'on considere mon crime d'vn certain biais, il ne paroistroy ny si noir ny si énorme, ny si estrāge, comme il semble d'abort: Il est vray, i'ay sceu cette conspiration: mais i'ay fait tout ce que i'ay pû pour la dissuader: Il m'a creu son amy & fidel, & peut-estre vnique: il m'a tout confié, ie ne l'ay point voulu trahir: Et pour cela, ie merite la mort, ie me condamne moy-mesme.

On r'appella dans la chambre Monsieur le Grand pour estre confronté à Monsieur de Thou, où ils demeurerent plus d'vne heure, Monsieur le Grand en sortit le premier, & quelque temps apres Monsieur de Thou.

Vne heure apres ou enuiron, Monsieur de Laubardemont Conseiller d'Estat (qui estoit le Raporteur) & Monsieur Robert de S. Germain Conseiller au Parlement de Grenoble, sortirent de la chambre pour disposer les Prisonniers à la lecture de leur Arrest, & les resoudre à la mort, ce qu'ils firent, les exhortās de r'apeler toutes les forces de leur esprit & de leur courage, pour tesmoigner de la resolution dans vne occasion qui estonne les plus constans. A cette nouuelle ils affermirent leur esprit, & témoignerent vne resolution extraordinaire, aduoüans eux mesmes que veritablemēt ils estoient coupables, & meritoient la mort, laquelle ils estoient bien resolus. Icy Monsieur de Thou dit à Monsieur de Cinq-Mars en sousriant: Et bien Monsieur, humainement ie pourrois me plaindre de vous: vous m'auez acusé, vous me faites mourir: mais Dieu sçait combien

ie vous en ayme:mourons Monsieur, mourons courageusement, & gaignons le Paradis. Ils s'embrasserent l'vn l'autre d'vne grande tendresse, s'entredisans, que puis qu'ils auoient esté si bons amis durāt leur vie, ce leur seroit vne grande consolation de mourir ensemble.

Apres ils remercierent ces Messieurs les Cōmissaires, lesquels Monsieur de Thou embrassa, & les asseurerēt qu'ils n'auoient aucun regret de mourir, & qu'ils esperoient que cette mort seroit le commencement de leur bon-heur. En suitte on appella Palerne, Greffier Criminel du Presidial de Lyō pour leur pronōcer leur Arrest, lequel s'approchāt, Monsieur de Thou s'écria. *Quam speciosi pedes euangelizantium pacem, euangelizantium bona!* s'estans mis tous deux à genous, teste nuë, l'Arrest leur fut prononcé en ces mots.

ENTRE le Procureur general du Roy Demandeur en cas de Crime de leze Maiesté, d'vne part:

Et Messire HENRY DESFIAT DE CINQ-MARS, Grand Escuyer de France, & FRANÇOIS AVGVSTE DE THOV, Conseiller du Roy en son Conseil d'Estat, Prisonniers au Chasteau de Pierre-Cize de Lyon, Deffendeurs Accusés d'autre.

VEV le Procez extraordinairement fait à la Requeste dudict Procureur general du Roy, à l'encontre desdits Desfiat & de Thou, Informations, Interrogations, Confessions, Denegations, & Confrontations, Coppies reconnuës du Traité auec l'Espagne, & de la Contrelettre faite ensuite dudit Traité, en date du 13. Mars dernier, Arrest du 6. de ce mois de Septembre, & pieces contenuës en iceluy & tout ce que le Procureur general du Roy à produit

&

& remis:Ledit Desfiat oüy & interrogé en laChambre du Conseil du Presidial de Lyon, sur les cas à luy imposez,sa Declaration,Reconnoissance, Confession, & Confrontation dudit Defiat audit de Thou,contenant aussi l'adueu, reconnoissance, & confession d'iceluy de Thou:Ledit de Thou pareillement oüy&interrogé en ladite Chambre,Conclusions dudit Procureur general du Roy; & tout consideré :

LES COMMISSAIRES Deputez par sa Majesté, ausquels Monsieur le Chancelier à presidé, faisant droict sur les Conclusions dudit Procureur general : *ONT DECLARE'* ledit Desfiat, & de Thou attains & conuaincu du crime de leze-Majesté? sçauoir ledit Desfiat pour les conspirations & entreprises,proditions, ligues, & traitez, par luy auec les estrangers contre l'Estat : ledit de Thou pour auoir eu connoissance & participation desdites conspirations, entreprises, proditions, ligues,& traitez:Pour reparation desquels crimes,les ont priuez de tous Estats,honneurs & dignitez, & les ont condamnez & condamnent d'auoir la teste tranchée sur vn échafaut, qui pour cét effect sera dressé en la place des Terreaux de cette ville : Ont declaré&declarent tous & chacuns leurs biens immeubles,generalement quelconques, en quel lieu qu'ils soient situez,acquis & confisquez au Roy,& ceux par eu tenus immediatement de la Couronne reünis au Domaine d'icelle : Sur iceluy preallablement prise &leuée la somme de soixante mil liures, applicable à œuures pies. Et neantmoins ordonnent que ledit Desfiat, auant l'execution sera appliqué à la question ordinaire,& extraordinaire,pour auoir plus ample reuelation de ses complices.

prononcé le 12. iour du mois de Septembre. 1642.

Apres la prononciation de l'Arrest, Monsieur de Thou dit d'vn grand sentiment, Dieu soit loüé, & dit en suitte plusieurs belles paroles d'vne ferueur incroyable qui luy dura iusques à la mort.

Monsieur de Cinq Mars apres la lecture s'estant leué dit : La mort ne m'estonne point, mais il faut aduoüer que l'infamie de cette question choque puissamment mon esprit. Oüy Messieurs, ie trouue ceste question tout à fait extraordinaire à vn hôme de ma condition & de mon âge, ie croy que les Loix m'en dispensent, au moins ie lay oüy dire. La mort ne me fait point peur, mais Messieurs, i'auouë ma foiblesse, i'ay de la peine à digerer ceste question.

Ils demanderét chacun leur Confesseur ; sçauoir Monsieur de Cinq Mars le P. Malaualette, Iesuite, & Monsieur de Thou le P. Mambrun, aussi Iesuite. Celuy qui iusqu'alors auoit eu la charge de les garder, les remit par l'ordre de Monsieur le Chancellier entre les mains du Sieur Thomé Preuost general des Mareschaux de Lyonnois, puis prit congé d'eux, & en suite tous leurs Gardes, tous les larmes aux yeux. Monsieur de Cinq-Mars les remercia, & leur dit mes amis ne pleure point, les larmes sont inutiles, priez Dieu pour moy, & assurez vous que la mort ne me fit iamais peur. Monsieur de Thou les baisa & embrassa tous. Ils sortirent du Palais les yeux baignez de larmes, se couurans le viage de leurs manteaux. Apres quoy les condamnez allerent embrasser Monsieur de Thomé & luy firent compliment.

Le P. Malaualette venu, Monsieur de Cinq-Mars l'alla embrasser, & luy dit : Mon pere, on me veut donner la question, i'ay bien de la peine à m'y resoudre, le Pere le consola & fortia son esprit autant qu'il

qu'il pût dans ce facheux rencontre. Il se resolut en fin, & comme Monsieur de Lambardemont & le Greffier le vindrent prendre pour le mener dans la chambre de la gesne, il se r'asseura, & passa prés de Monsieur de Thou, il luy dit froidement: Monsieur, nous sommes tous deux condemnez à mourir; mais ie suis bien plus mal-heureux que vous, car outre la mort ie dois souffrir la question ordinaire & extraordinaire.

On le mena en la chambre de la gesne, & passant par vne chambre des Prisonniers, il dit: *Mon Dieu, ou me menez vous.* Et puis *Ah! qu'il sent mauuais icy.* Il fut enuiron vne demy heure dans la chambre de la gesne, puis on le ramena sans auoir esté tiré d'autant que par le *Retentum* de l'Arrest, il auoit esté dit, qu'il seroit seulemét presété à la question.

Au retour son Rapporteur luy dit adieu dans la sale de l'Audience auec les larmes aux yeux, apres auoir parlé quelque temps ensemble.

Apres quoy Monsieur de Thou l'alla embrasser l'exhortant de vouloir mourir constamment, & de ne point apprehender la mort: Il luy repartit qu'il ne l'auoit iamais apprehédée, & quelque mine qu'il eust faite depuis sa prise, il auoit tousiours cru qu'il n'en eschapperoit pas. Ils demeurerent ensemble enuiron vn petit quart d'heure, pendant lequel temps il s'embrasserent deux ou trois fois, & se demanderent pardon l'vn à l'autre, auec des demonstrations d'amitié tres-parfaicte, leur conference finit par ces mots de Monsieur de Cinq-Mars, *Il est temps de mettre ordre à nostre salut.*

Quittant Monsieur de Thou, il demanda vne chambre à part pour se confesser, qu'il eut peine d'obtenir. Il fit vne confessió generale de toute sa

vie, auec grandere pentance de ses pechez, & beaucoup de sentimens d'auoir offencé Dieu. Il pria son Confesseur de témoigner au Roy, & à Monseigneur le Cardinal, les regrets, qu'il auoit de sa faute, & comme il leur en demandoit tres-humblement pardon.

Sa confession dura enuiron vne heure, à la fin de laquelle il dit au Pere, qu'il n'auoit rié pris il y auoit 24. heures. Ce qui obligea le Pere de faire apporter des œufs frais & du vin, mais il ne prit qu'vn mourceau de pain, & vn peu de vin trempé d'eau, duquel il ne fit que se leuer la bouche. Il temoigna à ce Pere que rien ne l'auoit tant estonné que de se voir abandonné de tous ses amis; ce qu'il n'auoit iamais crû, & luy dit que depuis qu'il auoit eu l'hõneur des bonnes graces du Roy, il auoit tousiours tasché à faire des amis, & qu'il s'estoit persuadé d'y auoir reüssi: mais qu'il connoissoit enfin qu'il ne s'y falloit pas fier, & que toutes les amitiez de Cour n'estoient que dissimulations. Le Pere luy respondit: que telle auoit tousiours esté l'humeur du monde, qu'il ne s'en falloit point estonner. Et en suitte il luy cita ce vieux distique d'Ouide.

Donec eris felix, multos numerabis amicos:
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Il se le fit repeter deux ou trois fois, tant il le trouua à son gré, & l'ayant appris par cœur, le repeta quelque fois.

Il demanda du papier & d'encre pour écrire, comme il fit, à Madame la Marefchale sa mere, qu'il prioit entr'autres choses de vouloir payer quelques siennes debtes, dont il luy éuoya les memoires, qu'il remit au Pere, pour faire voir à Mr. le Chancelier. Le principal suject de ses Lettres fut la priere qu'il

qu'il fit de faire dire quantité de messes pour le salut de son ame; il les finit ainsi. Au reste Madame, autant de pas que ie vay faire, ce sont autant de pas qui me portent à la mort.

Cependant M. de Thou estoit en la sale de l'Audience auec son Confesseur dans des transports diuins difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit sō Cōfesseur il courut l'embrasser auec ces parolles. Mon Pere, ie suis hors de peine, nous sommes condamnez à mort, & vous venez pour me mener dans le Ciel: Ah qu'il y a peu de distance de la vie à la mort Que c'est vn chemin bien court. Allons mon Pere, allons à la mort, allons au Ciel, allons à la vray gloire. Helas quel bien puis-ie auoir fait en ma vie qui m'ait pû obtenir la faueur que ie reçois auiourd'huy de souffrir vne mort ignominieuse, pour arriuer plustost à la vie eternellement glorieuse: Ie me seruiray icy de la relation naïue de ce bon Pere qui nous a fait part de ce qu'il en a remarqué. Voicy comme il parle.

Mr. de Thou me voyant pres de soy en la sale de l'Audience, il m'embrassa, & me dit qu'il estoit cōdāné à mort, qu'il falloit bien employer le peu de tēps qui luy restoit de vie, & me pria de ne le point quitter, & de l'assister iusqu'à la fin. Il me dit encor: Mon Pere, depuis qu'on m'a prononcé ma sentēce ie suis plus content & plus tranquille qu'auparauāt: l'attente de ce qu'on ordōneroit, & de l'yssuë de cét affaire, me tenoit en perplexité & inquietude, maintenant ie ne veux plus penser aux choses de ce mōde: mais au Paradis, & me disposer à la mort. Ie n'ay aucune amertume ny mal-veuillance contre persōne: Mes Iuges m'ont iugé en gens de bien, équitablement, & selon les Loix: Dieu s'est voulu seruir

d'eux pour me mettre en son Paradis, & m'a voulu prendre en ce temps auquel par sa bonté & misericorde ie croy estre bien disposé à la mort. Ie ne peux rien de moy-mesme, ceste constance & ce peu de courage que i'ay, prouient de sa grace.

Apres il se mit à faire des actes d'amour de Dieu, contrition, & repantance de ses pechez & plusieurs Oraisons iaculatoires.

Il faut icy remarquer que durant les trois mois de sa prison, il s'estoit disposé à la mort par la frequentation des Sacremens: par l'Oraison, meditatiõ & consideration des mysteres Diuins, par la cõmunication auec ses Peres spirituels, & lecteurs des liures de deuotion, particulierement du liure de Bellarmin sur les Pseaumes, & du liuret. *De arte bene moriendi* du mesme Autheur.

Il choisissoit pendant ce temps certains versets des Pseaumes, pour faire ses Oraisõs iaculatoires & éleuations d'esprit, qu'il disoit & reperoit souuent fort deuotement, & me disoit qu'il entendoit & penetroit beaucoup mieux, & auec plus de ressentiment en cette sienne affliction ces sentences de la sainte Escriture qu'auparauant.

Il rendoit graces à Dieu, & admiroit sa diuine bõté & prouidence, qui luy donnoit tant de commoditez, & vn temps si propre pour se disposer à la mort; qui n'auoit pas permis qu'il mourust lors qu'il estoit en peché mortel & en mauuais estat, & deux ou trois fois se recommanda à mes prieres (ce fut le Mercredy 10. de ce mois) & me pria de demãder à Dieu, non pas qu'il fust deliuré de ce danger present de la mort auquel il se voyoit: mais que la volonté de Dieu fust faite & accomplie en luy.

Il recitoit souuent auec beaucoup de ressentimẽt

le Psalme 115. *Credidi propter quod locutus sum ego autem humiliatus sum nimis :* Et particulierement ce verset. *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis, & nomen Domini inuocabo.* Rendant graces à Dieu fort affectueusement de ce que par sa misericorde il auoit rompu les liens qui le tenoient attaché à la terre & à cette vie.

Il disoit aussi & reiteroit souuent quelqu'autres passages de la saincte Escriture, auec des grāds sentimens de deuotion & ferueur d'esprit, particulierement ceux icy tirez du Chapitre 4. de la seconde Epistre de Sainct Paul aux Corinthiens.

Id enim quod in præsenti est momentaneum & leue tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis; non contemplantibus nobis quæ videntur , sed quæ non videntur : Quæ enim videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur, æterna sunt.

Comme aussi ces beaux mots du Chapitre 8. de l'Epistre aux Romains: *Quis ergo nos separabit à charitate Christi? tribulatio, an angustia? an fames ? an nuditas ! an periculum ? an persecutio ? an gladius ? sicut scriptum est, quia propter te mortificamur tota die; æstimati sumus sicut oues occisionis : sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos* : Il repetoit aussi souuent ce verset du Psalme 50. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum & humiliatum Deus non despicies.*

Ces mesmes versets de l'Escriture luy seruoient d'entretien dans la sale de l'Audience, apres la prononciation de son Arrest : il les proferoit auec de grands sentimens d'amour de Dieu , & auec vn grand mépris de toutes les vanitez du monde.

Il saluoit tous ceux qu'il voyoit en cette sale où

nous estions, se recommandoit à leurs prieres, leur témoignoit qu'il mouroit content, & que ses Iuges l'auoient iugé equitablement, & selon les formes & ordres des Loix.

Voyant venir Monsieur de Laubardemont qui auoit esté le Raporteur du procez, il alla au deuant de luy, l'ambrassa, & le remercia de son Iugement, luy disant: *Vous m'auez iugé en homme de bien*, Et ce auec tant de tendresse & de cordialité, qu'il tira les larmes non seulement des yeux des assistans & de ses Gardes, mais encor de son Rapporteur, qui pleuroit à chaudes larmes en l'embrassant.

Vn homme enuoyé de la part de Madame de Põtac sa Sœur, luy vint dire ses derniers adieux: Monsieur de Thou croyant que ce fust l'executeur de la Iustice, courut à luy, & l'embrassa, luy disant: c'est toy qui me dois aujourd'huy enuoyer dans le Ciel: Mais ayant esté aduerty que c'estoit vn homme enuoyé de la part de Madame sa Sœur: Il luy dit, mon amy ie te demande pardon, il y a si long-temps que ie ne t'auois veu que ie te méconnoissois: Dis à ma Sœur que ie la prie de continuer en ses deuotions, comme elle a fait iusqu'à present, que ie connois maintenant mieux que iamais, que ce monde n'est que mensonge & vanité, & que ie meurs tres-content & en bon Chrestien, qu'elle prie Dieu pour moy, & qu'elle ne me plaigne point, puisque i'espere treuuer mon salut en ma mort. Adieu. Cét homme se retira sans pouuoir dire vne seule parole.

Il sentoit vne force & vn courage si extraordinaire à biẽ souffrir cette mort, qu'il craignoit qu'il n'y eust de le vanité: & se tournant vers moy, me dit: Mon Pere, n'y a-il point de vanité en cela? Mon Dieu ie proteste deuant vostre diuine Majesté, que moy mesme

moy meſme ie ne puis rien, & que toute ma force vient tellement de voſtre bonté & miſericorde, que ſi vous me delaiſſiéz ie tomberois à chaque pas.

Il ſe confeſſa à moy au bout de la Sale, apres ſa Confeſſion il continua ſes éleuations d'eſprit en Dieu, & diſcours ſpirituels auec vn grand ſoin de bien employer le temps qui luy reſtoit.

Iuſques icy ſont les paroles du P. Mambrun confeſſeur de Mr. de Thou. Son Compagnon remarqua que comme il ſe pourmenoit dans la Sale de l'Audience, il dit Hé bien, on dira que ie ſuis vn poltron & vn eſtourdy, que ie n'ay point eu de conduite, que ie n'ay pas ſceu meſnager mes affaires: Et c'eſt ce que ie deſire: Ie veux bien qu'on ait cette opinion là de moy, qu'on me blaſme, ie le ſouhaitte pour l'amour de Dieu.

Apres ſa Confeſſion, il fût viſité par le P. Iean Terraſſe, Gardien du Couuent de l'Obſeruance de S. François de Taraſcon, qui l'auoit aſſiſté & conſolé durant ſa priſon de Taraſcon. Il fut bien aiſe de le voir, ſe pourmena auec luy & ſon Confeſſeur quelque temps dans vn entretiẽ ſpirituel. Ce Pere eſtoit venu à l'occaſion d'vn vœu que Monſieur de Thou auoit fait à Taraſcon pour ſa deliurance, qui eſtoit de fonder vne Chapelle de trois cens liures de rẽte annuelle dans l'Egliſe des Peres Cordeliers de cette ville de Taraſcon. Il donna ordre pour cette fondation, voulant s'acquitter de ſon vœu, puiſque Dieu (diſoit il) le deliuroit non ſulement d'vne priſon de pierre, mais encore de la priſõ de ſon corps. Demanda de l'encre & du papier, & eſcriuit iudicieuſement cette belle inſcription, qu'il voulut eſtre miſe en cette Chapelle.

CHRISTO

CHRISTO LIBERATORI

Votum in carcere pro libertate conceptum.

FRANC. AVGVST. THVANVS.

è Carcere vitæ iam liberandus
merito soluit

XII Septemb. MDC. XLII.

Confitebor tibi Domine quoniam exaudisti me, & factus es mihi in salutem.

Cette inscription fera admirer la presence & la netteté de son esprit, & fera admirer à ceux qui la considereront que l'apprehension de la mort n'a pas eu le pouuoir de luy causer aucun trouble. Il pria Mr. Tomé de faire cōpliment de sa part à Mr. le Cardinal de Lyon, & luy témoigna que s'il eust pleu à Dieu de le sortir de ce peril, il auoit dessein de quitter le monde, & se donner entierement au seruice de Dieu.

Il escriuit deux Lettres, qui furent portées ouvertes à Monſ. le Chancelier, & puis remises entre les mains de son Confesseur pour les faire tenir. Ces Lettres estant fermées il dit : *Voila la derniere pensée que ie veux auoir pour le Monde, parlons du Paradis.* Et dessors il reprit sans interruption, auec la mesme ferueur d'esprit ses discours spirituels, & se confessa vne seconde fois. Il demandoit par fois, si l'heure de de partir pour aller au suplice aprochoit, quand on les deuoit liez & prioist que l'on l'aduertit quand l'executeur de la Iustice seroit là, afin de l'embrasser. mais il ne le vid point que sur l'échafaut.

Sur

Sur les trois heures apres midy, quatre Compagnies de Bourgeois de Lyon (qu'ils appellent Penonnages) faisans enuiron douze cens hommes, furent rengées au milieu de la place des Terreaux en sorte qu'elles enfermoient vn espace quarré d'enuiron quatre vingts pas de chaque costé, dans lequel on ne laissoit entrer personne, que ceux qui estoient necessaires.

Au milieu de cét espace fut dressé vn échaffaut de sept pieds de hauteur, & enuiron neuf pieds en quatré: au milieu duquel vn peu plus sur le deuant s'éleuoit vn poteau de la hauteur de trois pieds, ou enuiron; deuant lequel on coucha vn bloc de la hauteur d'vn demy pied, si que la principale face, ou le deuant de l'echafaut regardoit vers la boucherie des Terreaux du costé de Saone: contre lequel échafaut on dressa vne petite eschelle de huict eschelõs. du costé des Dames de S. Pierre. Toutes les maisons de ceste place, toutes fenestres, murailles, toicts, échafauts dressez, & generallement toutes les éminences qui ont veuë sur cette place quoy que fort éloignées, estoient chargées de personnes de toutes conditions, âges, & sexes.

Enuirõ les cinq heures du soir, les Officiers prierent le Compagnõ du P. Malaualette de le vouloir aduertir qu'il estoit temps de partir. Mõsieur Cinq-Mars voyant ce Frere qui parloit à l'oreille de son Confesseur, iugea bien ce qu'il vouloit. On nous presse, dit-il, s'en faut aller. Pourtant vn des Officiers l'entretint encor quelque temps dans cette chambre, d'ou sortant, le valet de chambre qui l'auoit seruy depuis Montpellier, se presenta à luy, luy demandant quelque recompence de ses seruices: Ie n'ay plus rien, luy dit-il i'ay tout donné. De là il

v'ar-

vint vers Mr. de Thou en la sale de l'Audience, disant, *Allons Monsieur, Allons il est temps.* Mr. de Thou alors s'écria: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Là dessus ils s'embrasserent, puis sortirent.

M. de Cinq-Mars marchoit le premier tenant le P. Malaualette par la main iusques sur le Perron, où il salua auec tant de bonne grace, & de douceur tous le peuple, qu'il tira les larmes des yeux d'vn chacun: luy seul demeura ferme sans s'émouuoir, & garda cette fermeté d'esprit tout le lon du chemin, iusques là que voyant son Confesseur surpris d'vn sentiment de tendresse à la veüe des larmes de quelques personnes: Qu'est-ce à dire cecy mon Pere; luy dit-il, vous estes plus sensible à mes interests que moy.

Monf. Tomé Preuost de Lyon, auec les Archers de Robecourte & le Cheualier du Guet auec la Compagnie, eurent ordre de les mener au supplice.

Sur les degrez du Palais Mr. de Thou voyant vn carrosse qui les attendoit, dit à Mr. de Cinq Mars: *Quoy Monsieur, on nous meine en carrose, va on comme cela en Paradis?* Ie m'attendois bien d'estre lié & trainé sur vn tombereau, ces Messieurs nous traitent auec grande ciuilité de ne nous point lier, & de nous mener en carrosse. Comme il y entroit il dit à deux Soldats du Guet: Voyez mes amis, on nous meine au Ciel en Carrosse.

Mr. de Cinq-Mars estoit vestu d'vn bel habit de drap d'Hollande fort brun, couuert de dentelles d'or, larges de deux doigts, vn chapeau noir retroussé à la Catelane, des bas de soye verds, & par dessus vn bas blanc auec de la dentelle, & vn manteau d'écarlatte.

Mr.

Mr. de Thou estoit vestu d'vn habit de dueil de drap d'Espagne ou d'Holande, auec vn manteau court.

Ils se mirent tous deux au fond du Carrosse sur le derriere, M. de Thou estant à droite de Mr. de Cinq-Mars, y ayant deux Iesuites à chaque portiere. Sçauoir, leurs deux Cōfesseurs auec leurs Freres. Il n'y auoit personne sur le deuant du carrosse.

L'executeur suiuoit à pied, qui estoit vn portefaix (qu'ils appellent à Lyon Gagnedeniers) homme âgé, fort mal fait, vestu comme vn manouvrier qui sert les massons, qui iamais n'auoit fait aucune execution sinon de donner la gesne, duquel il fallut se seruir, parce qu'il n'y auoit point d'autre executeur; celuy de Lyon se trouuant auoir la jambe rompuë.

Dans le carrosse ils reciterent auec leurs Confesseurs les Litanies de N. Dame, le *Miserere*, & autres Prieres & Oraisons iaculatoires, firent plusieurs actes de contrition, & d'amour de Dieu, tindrent plusieurs discours de l'Eternité, de la constance des Martyrs, & des tourmens qu'ils auoient soufferts. Ils saluoient fort ciuilemēt de temps en tenps le peuple qui remplissoit les ruës par ou il passoient. Mr. de Thou demanda encor vne fois pardon à Mr. de Cinq-Mars auec humilité, luy disant Mr, ie vous demande tres-humblement pardon, si i'ay esté si malheureux que de vous auoir offencé en quoy que ce soit. Helas Mr. c'est moy, répondit Mr. de Cinq-Mars, qui vous ay offencé, & ie vous en demande pardon, & là dessus ils s'embrasserent tendrement.

Quelque temps apres Mr. de Thou dit à Mr. de Cinq-Mars, Mr. il semble que vous deuez auoir plus de regret de mourir que moy, vous estiez plus ieune,

jeune, vous estiez plus grand dans le monde, vous auiez de plus grandes esperances, vous estiez le fauory d'vn grand Roy : mais ie vous asseure pourtant Mr. que vous ne deuez point regretter tout cela, qui n'est que du vent, car asseurément nous nous allions perdre, nous nous fussions damnez, & Dieu nous veut sauuer. Ie tiens nostre mort pour vne marque infaillible de nostre predestination, pour laquelle nous auons beaucoup plus d'obligation à Dieu, que s'il nous auoit donné tous les biens du monde, nous ne le sçaurions iamais assez remercier, Ces paroles émeurent M. de Cinq-Mars presque iusqu'aux l'armes.

Apres il continua : Monsieur mon cher amy qu'auons nous fait de si agreable à Dieu durant nostre vie, qui l'ait obligé de nous faire cete grace de mourir ensemble, de mourir comme son fils, d'effacer tous nos pechez par vn peu d'infamie, de conquerir le Ciel par vn peu de bonté: Ah ! n'est-il pas vray que nous n'auons rien faict pour luy? Fondons nos cœurs, épuisons nos forces en Actions de graces: Receuons la mort auec toutes les affections de nos ames, Mr. de Cinq-Mars respondoit à tout cecy par diuers actes de vertu, de foy, de contrition, d'amour de Dieu, de resignation, & autres.

Ils demandoient de temps en temps s'il estoient encores bié loing de l'échafaut; Sur quoy le P. Malaualette prit occasion de demander à M. de Cinq-Mars, s'il craignoit point la mort; point du tout, mon Pere, respondit-il: Et c'est ce qui me donne de l'apprension de voir que ie n'en ay point. Helas ie ne crins rien que mes pechez. Cette crainte l'auoit fort ment touché depuis sa confession generale.

Et comme le Pere l'eust asseuré sur la bonté de

Dieu,

Dieu, & sur la passion du Sauueur, luy disant de plus, qu'acceptant de bon cœur cette mort ignominieuse, il pouuoit estre certain d'entrer bien auãt dans la gloire. O que Dieu est bon dit-il plusieurs fois, de me vouloir receuoir en sa grace apres l'auoir tant & tant offencé. Mais mon Pere, dit-il, comme puis, je meriter par cette mort, qui n'est point à mõ choix? car il estoit aux choix des martyrs de ne pas mourir. Le Pere luy ayant respondu qu'il la pouuoit rendre meritoire en aceptant volontairement, & offrãt à Dieu par amour ce supplice infame, celuy des Martys estant honorable, il offrit à Dieu son supplice tant de fois par le chemin que son Confesseur n'en remarqua pas le nombre.

Comme ils approchoient de la place des Terreaux, le Pere Mambrun aduertit Mr. de Thou de se souuenir sur l'échafaut de gaigner l'Indulgẽce pleniere, par le moyen d'vne medaille qu'il luy auoit donnée disant trois fois IESVS. Lors Mr. de Cinq-Mars entendant cecy dit á Mr. de Thou: Monsieur, Puisque ie dois mourir le premier, donnez moy vostre Medaille pour la joindre aux miennes, afin que ie m'en serue le premier, & puis on les vous conseruera. Et en suite ils contestoient eux deux à qui mourroit le premier: Mr. de Cinq-Mars disant que c'estoit à luy, comme estant le plus coupable, & le premier iugé, adioustãt que ce seroit le faire mourir deux fois s'il mouroit le dernier. Mr. de Thou demandant ce droit comme plus âgé: le P. Malaualette, prit la parole, & dit à Mr. de Thou: Il est vray, Monsieur, que vous estes le plus vieux, & vous deuez estre aussi le plus genereux: Ce que M. de Cinq-Mars ayant confirmé: Bien Mr. reparti Mr. de Thou, vous voulez mourir le chemin à la gloire. Ah! dit

Mr. de Cinq Mars, ie vous ay ouuert le principe: mais precipitons-nous dans la mort pour surgir à la vie eternelle. Le P. Malaualette termina leur different en faueur de Mr. de Cinq-Mars, iugeant qu'il estoit plus à propos qu'il mourust le premier.

Estant proches de l'eschafaut, on remarqua que Mr. de Thou s'estant baissé & ayant veu l'eschafaut estendit ses bras, & puis frappa des mains l'vne contre l'autre, d'vne action viue & d'vn visage joyeux, comme s'il fut resioüy à cette veuë, & dit à Mr. de Cinq-Mars: Monsieur, c'est icy Mr. que nous deuons aller en Paradis, & se tournant à son Confesseur: Mon Pere, est-il bien possible qu'vne creature si chetive comme moy doiue aujourd'huy prendre possession d'vne eternité bien-heureuse?

Le carrosse s'arresta au pied de l'eschafaut, & le Preuost estant venu dire à Monsieur de Cinq-Mars que c'estoit à luy de monter le premier, il dit Adieu à Monsieur de Thou, & se congedierent d'vne grande affection, disans qu'ils se reuerroient bientost en l'autre monde, où ils seront eternellement vnis auec Dieu. Ainsi Monsieur de Cinq-Mars descendit du Carrosse, & parut la teste leuée & d'vn visage gay. Vn Archer du Preuost s'estant presenté pour luy prendre son manteau, disant qu'il leur appartenoit, son Confesseur l'en empescha, & demanda au Sr. Preuost si les Archers y avoient droit; luy ayant dit que non? le Pere dit à Monsieur de Cinq-Mars: qu'il disposast de son manteau comme il luy plairoit: lors il le donna au Iesuite qui accõpagnoit son Confesseur, disant qu'il le donnoit pour faire prier Dieu pour luy.

Icy apres les trois son de trompette ordinaire, Palerne Greffier Criminel de Lyon, estant à cheual asses

assez prés de l'échafaut, lût leur Arrest, que ny l'vn ny l'autre n'escouterent point. Pendant quoy on abbatit le mâtelet de la portiere du carrosse qui regardoit l'eschafaut; afin d'en oster la veuë à Monsieur de Thou, qui demeure dans le carrosse auec son Confesseur & son compagnon.

Monsieur de Cinq Mars ayant saluë ceux qui estoient prés de l'eschafaut se couurit, & monta gayement l'eschelle. Au second échelon vn Archer du Preuost s'auança à cheual, & luy osta par derriere son chapeau de dessus la teste: lors il s'arresta tout court, & se tournant dit: *laisse moy vn chapeau*. Le Preuost qui estoit prés, se fascha contre son Archer qui luy remit en mesme temps sõ chapeau sur la teste, qu'il accõmoda cõme mieux luy sembloit, puis acheua de monter courageusement.

Il fit vn tour sur l'échafaut comme s'il eust fait vne demarche de bonne grace sur vn theatre, puis il s'arresta, & salua tous ceux qui estoient à sa veüe d'ũ visage riant, apres s'estant couuert, il se mit en vne fort belle posture, ayant auancé vn pied, & mis la main au costé, il considera haut & bas toute cette grande assemblée d'vn visage asseuré, & qui ne témoignoit aucune peur, & fit encor deux ou trois belles demarches.

Son Confesseur estant monté il le salua, puis ietta son chapeau deuant luy sur l'échafaut, & baisant la main la presenta à son Confesseur, puis il embrassa estroitement ce Pere, qui pendant cét embrassemẽt l'exhorta d'vne voix basse de produire quelques acte d'amour de Dieu (à ce qu'il m'a dit) ce qu'il fit d'vne grande ardeur parlant bas, tenant son bras gauche presque sur l'épaule droite de sõ Confesseur, estẽdu droit en bas le long de son manteau. Il demeura as-

ſez long temps en cette posture, tenāt le plus ſouuent les yeux leuez au Ciel, vn viſage touſiours riant, pendant que ſon Confeſſeur luy parloit fort bas à l'oreille, ie luy entendis pluſieurs fois repeter ces poroles: *Ouy mon Pere, & de tout mon cœur, vn milion de fois*, & autres ſemblables. Puis de la main droite il prit vn Crucifix que le compagnon du Confeſſeur luy offrit. le baiſa auec ardeur au pieds, & le luy rendit en meſme temps.

De là il ſe mit à genoux aux pieds de ſon Confeſſeur, qui luy donna la derniere abſolution, laquelle ayant receuë auec humilité, il ſe leua & s'alla mettre à genoux ſur le bloc & demanda. Eſt-ce icy mon Pere où il me faudra mettre; & comme il ſceut que c'eſtoit là il y eſſaya ſon col, l'appliquant ſur le popoteau: Puis s'eſtant releué il demanda s'il falloit oſter ſon pourpoint, & cōme on luy eu dit qu'ouy, il ſe mit en deuoir de ſe deshabiller, & dit: *Mon Pere ie vous prie aydez moy*. Lors le Pere & ſon compagnon luy aiderent à le deboutonner, & luy oſter ſon pourpoint. Il garda touſiours ſes gans aux mains que l'executeur luy oſta apres ſa mort.

Si toſt qu'il eut mis bas ſon pourpoint, il s'approcha du poteau auec allegreſſe, & tout debout eſſaya ſi ſon col iroit bien ſur le poteau, par deux fois: puis s'en eſtant vn peu éloigné, il prit le Crucifix, le baiſa aux pieds & le rendit, & eſtendant ſes bras, il s'alla ietter de bonne grace à genoux ſur le bloc, embraſſa le poteau, mit ſon col deſſus, leua les yeux au Ciel, & demanda au Confeſſeur: *Mon Pere ſeray-ie bien ainſi?* S'eſtant releué l'executeur s'approcha auec des ciſeaux, que Mōſieur de Cinq-Mars luy oſta des mains, ne voulāt pas qu'il le touchaſt, & les ayant baiſé, les preſenta au Pere, diſant:

sant : *Mon Pere, ie vous prie, rendez-moy ce dernier seruice, coupez moy mes cheueux.* Le Pere les donna à son compagnon pour les luy couper, ce qu'il fit. Cependant il regardoit doucement ceux qui estoiét prochez de l'eschafaut, & dit au frere, *coupez les moy bien prés, ie vous prie.* Puis éleuant les yeux vers le Ciel, dit ; *Ah mon Dieu, qu'est-ce de ce monde !* Apres qu'ils furent coupez, il porta les deux mains à sa teste, comme pour accommoder ceux qui restoient à costé. Le Bourreau s'estãt auancé presque à costé de luy, il luy fit signe de la main qu'il se retirast. Il fit le mesme deux ou trois fois. Il prit écore le Crucifix, & le baisa, puis l'ayant rendu, il s'agenoüilla derechef sur le ploc deuant le poteau qu'il embrassa ? & voyant en bas deuant soy vn homme qui estoit à Monsieur le Grand Maistre, il le salua & luy dit : *Ie vous prie d'asseurer Monsieur de la Melleraye, que ie suis sõ tres-humble seruiteur.* Puis s'arresta vn peu, & continua : *Dites luy que ie le prie de faire prier Dieu pour moy.* Ce sont ses propres mots.

De là l'executeur vint par derriere auec ces ciseaux pour découdre sõ collet qui estoit attaché à sa chemise, ce qu'ayant fait, il le luy osta, le faisant passer par dessus sa teste. Puis luy-mesme ayant ouuert sa poictrine pour abbaiser sa chemise, & découurir mieux son col, ayant les mains jointes dessus le poteau, qui luy seruoit comme d'vn accoudoir, dit auec grand sentiment ces paroles,

Mon Dieu, ie vous consacre ma vie, & vous offre mon supplice en satisfactiõ de tous mes pechez. Si i'auois à viure plus long-temps, ie serois tout autre que ie n'ay pas esté : mais mon Dieu, puis qu'il vous plaist, que ie vous offre ma mort & mon sang pour l'expiation de mes fautes, & de tout mon cœur.

A ces mots on luy presenta le Crucifix qu'il prit de la main droite ? tenant le poteau embrasse de la gauche, le baisa, le rendit, & demanda ses Medailles au Compagnon de sō Confesseur, lesquelles il baisa & dit trois fois *Iesus*, apres il les luy remit. Et se tournant hardiment vers l'executeur qui estoit là debout, & n'auoit pas encore tiré son couperet d'vn meschant sac qu'il auoit apporté sur l'eschafaut, luy dit : *Que fais tu la ? Qu'attens-tu ?* Son Confesseur s'estant desia retiré sur l'eschelle, il le r'appella & luy dit : *Mon Pere, venez moy aider à prier Dieu.* Il se r'approcha, & s'agenoüilla aupres de luy, lequel recita lors d'vne grāde affection le *Salue Regina* d'vne voix intelligible, sans hesiter, pesant toutes ces belles paroles & particulierement estant arriué à ces mots : *Et Iesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exiliū ostende* : & le reste, il se baissoit & leuoit les yeux au Ciel auec vne deuotion, & vne façon toute rauisante. Apres, son Confesseur priant de sa part ceux qui estoient presens de dire pour luy vn *Pater noster & vn Aue Maria*, luy fit dire ces paroles : *Maria, mater gratia, Mater misericordia, Tu nos ab hoste protege, Et hora mortis suscipe.* En suite, *In manus tuas Domine, &c.* pendant quoy l'executeur tira de son sac son couperet (qui estoit fait comme celuy des bouchers, mais plus gros & quarré.) En fin ayant leué d'vne grande resolution les yeux au Ciel il dit : Allons, il faut mourir : Mon Dieu, ayez pitié de moy : puis d'vne constance incroyable ; sans estre bandé, posa fort proprement son col sur le poteau, tenant le visage droit tourné vers le deuant de l'eschafaut ; & embrassant fortemēt de ses deux bras le poteau, il ferma les yeux & la bouche, & attendit le coup, que l'executeur luy vint donner assez

lente

lentement & pesamment, s'estant mis à sa gauche, & tenant son couperet des deux mains. En receuant le coup il poussa vne voix forte comme *Ah*, qui fut étouffée dans son sang: il leua les genoux de dessus le bloc, comme pour se leuer, & retomba en la méme assiette qui estoit. La Teste n'estant pas entierement separé du corps par ce coup, l'executeur passa à sa droite par derriere, & prenant la teste par les cheueux de la main droite, de la gauche il scia auec son couperet vne partie de la Trachée artere, & la peau du col, qui n'estoit pas coupée, apres quoy il ietta la teste sur l'echafaut qui de là bondit à terre, ou l'on remarqua soigneusement qu'elle fit encor vn demy tour, & palpita assez long-temps. Elle auoit le visage tourné vers les Religieuses de saint Pierre, & le dessus de la teste vers l'eschafaut, les yeux ouuuerts.

Son corps demeura droict contre le poteau qu'il tenoit tousiours embrassé; tant que l'executeur le tira de là pour le despoüiller, ce qu'il fit, & il le couurit d'vn drap, & mit son manteau par dessus. La teste ayant esté renduë sur l'eschafaut, elle fut mise aupres du corps sous le mesme drap.

C'est vne merueille incroyable qu'il ne tesmoigna iamais aucune peur ny trouble, ny aucune émotion, ains parut tousiours gay, asseuré, inebranlable, & tesmoigna vne si grande fermeté d'esprit que tous ceux qui le virent, en sont encores dans l'estonnement.

Monsieur de Cinq-Mars estant mort on leua la portiere du carrosse, d'où Monsieur de Thou sortit d'vn visage riant, lequel ayant salué fort ciuilement ceux qui estoient là aupres, monta assez vite & genereusement sur l'échafaut, tenant son manteau plié

sur le bras droit, où d'abord iettant son manteau, d'vne face allaigre, courut les bras estédus vers l'executeur qu'il embrassa & baisa, en disant: *Ah ! mon frere, mon cher amy, que ie t'ayme, il faut que ie t'embrasse, puisque tu me dois auiourd'huy causer vn bonheur eternel: Tu me dois mettre dans le Paradis.* Puis se tournant sur le deuant de l'échafaut, il se découvrit, salua le monde & ietta son chappeau derriere soy, qui tomba sur les pieds de Mr. de Cinq-Mars. De là se retournant vers son Confesseur, dit d'vne grande ardeur, Mon Pere, : *Spectaculum facti sumus mundo, & Angelis, & hominibus* : Et en suitte : *Vias tuas domine demonstra mihi, & semitas tuas edoce me.* Mõ Dieu enseignez moy vos voyes, monstrez-moy le chemin que ie dois tenir pour aller au Ciel.

Le Pere luy ayant dit quelques paroles de deuotion qu'il écoutoit fort attentiuement, il luy dit, qu'il auoit encores quelque chose à dire touchãt sa conscience, se mit à genoux, luy declara ce que c'estoit, & receu la derniere absolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant receuë, il osta son pourpoint, puis se mit à genoux, & commença le Psalme 115. qu'il recita par cœur, & paraphrasa en François presque tout le long, d'vne voix assez haute, & d'vne action vigoureuse, auec vne ferueur indicible qui paroissoit sur son visage, meslée d'vne saincte ioye, incroyable à ceux qui ne l'auroient pas veu. Voicy la Paraphase qu'il en fit, que ie voudrois pouuoir accompagner de l'action auec laquelle il l'animoit, i'ay tasché de retenir ces propres mots autant qu'il m'a esté possible.

Credidi, propter quod locutus sum.

Mon Dieu *Credidi*, ie l'ay creu, & ie le crois fermement, que vous estes mon Createur, & mon bon Pere

Pere, que vous auez souffert pour moy, que vous m'avez rachepté, qu'aux prix de vostre sang vous m'auez ouuert le Paradis. *Credidi.* Ie vous demande mon Dieu, *vn grain, vn petit grain* de cette foy viue qui enflãmoit le cœur des premiers Chrestiens. *Credidi propter quod locutus sum*: Faites mon Dieu, *que ie ne vous parle pas seulemẽt des levres, mais que mon cœur s'accorde à toutes mes paroles, & que ma volonté ne demente point ma bouche. Credidi, Ie ne vous adore pas mon Dieu de la langue, ie ne suis point assez éloquant mais ie vous adore d'esprit, ouy d'esprit* Mon Dieu, ie vous adore en esprit & en verité. Ah *Credidi*, Ie me suis fié en vous mon Dieu, & me suis abandonné à vostre misericorde, apres tant de graces que vous m'auez faicte, *propter quod locutus sum.* Et dans cette confiance, i'ay parlé, i'ay tout dit: Ie me suis accusé.

Ego autem humiliatus sum nimis. Il est vray Seigneur me voila extrémement humilité, mais non pas encores tant comme ie le merite.

Ego dixi in excessu meo: omnis homo mendax: Ah! qu'il n'est que trop veritable: que tout ce Monde n'est que mensonge, que folie, que vanité: Ah: qu'il est vray: *Omnis homo mendax.*

Quid retribuam Domino, Mon Pere, *quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* Il repetoit cecy d'vne grande vehemence: *Calicem salutaris accipiam.* Mon Pere il le faut boire courageusement ce calice de la mort: Oüy, ie reçois d'vn grand cœur, & ie suis prest de le boire tout entier.

Et nomen Domini inuocabo. Vous m'aiderez mon Pere, à inuoquer l'assistance diuine, afin qu'il plaise à Dieu de fortifier ma foiblesse, & me donner du courage autant qu'il en faut pour aualer ce

calice que le bon Dieu a preparé pour mon salut.

Il passa les deux versets qui suiuent dans ce Psalme, & s'écria d'vne voix forte & animée, *Dirupisti Domine vincula mea*, Ah mon Dieu que vous auez faict vn grand coup : Vous auez brizé ces liens qui me tenoient si fort attaché au monde : Il falloit vne puissance diuine pour m'en degager : *Dirupisti Domine vincula mea*, Voicy les propres mots qu'il dit icy :

Que ceux qui m'ont amené icy m'ont faict vn grand plaisir, que ie leur ay d'obligation : Ah qu'ils m'ont faict vn grãd bien, puisque ils m'ont tiré de ce monde pour me loger dans le Ciel.

Icy son Confesseur luy dit, qu'il failloit oublier qu'il ne falloit point auoir de ressentimẽt cõtr'eux: A ces paroles il se retourna vers le Pere, tout à genoux, comme il estoit, & d'vne belle action : Quoy, mon Pere, dit-il, des ressentimens ? Ah Dieu le sçait: Dieu m'est témoin que ie les ayme de tout mõ cœur, Oüy Dieu le sçait, que ie les ayme de tout mon cœur, & qu'il n'y a dans mon ame aucune auersion pour qui que ce soit au monde. *Diripuisti vincula mea* ; *tibi sacrificabo hostiam laudis*. La voila l'Hostie, Seigneur, le monstrant soy mesme, voilà ceste Hostie qui vous doit estre immoderée maintenant. *Tibi sacrificabo hostiam laudis, & nomen Domini inuocabo*.

Vota mea Domino reddam (estendant les deux bras & la veuë de tous costez d'vn agreable mouuement le visage riant & enflammé (*in conspectu omnis populi eius* (haussant vn peu sa voix) *in conspectu omnis populi eius*. Oüy Seigneur, ie veux vous rendre mes vœux, mon ame, ma vie, *in conspectu omnis populi eius* deuant tout ce peuple, deuant toute cette assem-

blée

blée: *in atriis domus Domini, in medio tui Ierusalem. In atriis domus Domini*: Nous voicy a l'entrée de la maison du Seigneur ? Oüy c'est d'icy, c'est de Lyon, de Lyon qu'il faut monter la haut (leuant les bras vers le Ciel) Lyon, que ie t'ay bien plus d'obligation qu'au lieu de ma propre naissance, qui m'a seulemét donné vne vie miserable, & tu me donne auiourd'huy vne vie eternelle : *In medio tui Ierusalem.*

Il est vray que i'ay trop de passion pour cette mort : N'y a-il point de mal mon Pere (dit-il plus bas en soustiant, se tournant à costé vers le Pere) i'ay trop d'aise : n'y a-il point de vanité ? pour moy ie n'en veux point.

Tout cela fut accompagné d'vne action si viue, si gaye, & si forte, que plusieurs de ceux qui estoient éloignez, pensoit qu'il fust dans des impatiences, & qu'il declamoit contre ceux qui estoient cause de sa mort.

Apres ce Psalme, estãt encores à genoux, il tourna sa veuë à main droite, & voyant vn homme qu'il avoit embrassé dans le Palais, parce qu'il le réconcra auec vn Huissier du Conseil, qu'il connoissoit, il le salua de la teste & du corps, & luy dit gayement : *Monsieur, Ie suis vostre tres-humble seruiteur* :

Il se leua, & l'executeur s'approchant pour luy couper les cheueux; le Pere luy osta les cizeau pour les donner à son Compagnon: Ce que M. de Thou voyant, il les luy prit des mains, disant: *Quoy, mon Pere? croyez-vous que ie le craigne : N'auez-vous pas bien veu que ie l'ay embrassé: Ie le baise, cet homme la, ie le baise.* Tien mon amy, fais ton deuoir, coupe moy mes cheueux. Ce qu'il commença de faire mais cóme il estoit lourd, & mal adroit, le Pere luy osta les cizeaux, & les fit couper par son compagnon. Pan-

dant

dant quoy il regardoit d'vn visage asseuré & riant ceux qui estoient les plus proches, léuoit quelquefois amoureusement les yeux au Ciel, & s'estant teu quelque peu de temps, il profera cette belle sentence de Sainct Paul :

Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur : Quæ non videntur, temporalia sunt quæ autem non videntur æterna.

Ses cheveux coupez il se mit à genoux sur le bloc & fit vne offrande de soy-mesme à Dieu, auec des paroles, & les sentimens que ie ne puis exprimer. Il s'auoüa le plus grand pecheur & le plus criminel de tous les hommes, mais que Dieu luy donnoit vne si grande confiéce en sa bõté, qu'il craignoit qu'il n'y eust de l'excez, tesmoigna vn grand regret de sa vie passée, disant que si on luy eust laissé la vie, il croyoit qu'il l'eust employée tout autrement qu'il n'auoit pas fait. Demanda à tous vn *Pater* & vn *Aue Maria* auec des paroles qui perçoiēt le cœur de tous ceux qui l'entendoiēt, baisoit le Crucifix auec grãd sentiment d'amour & de joye demanda les medailles pour gaigner l'indulgence, puis dit:

Mon Pere, ne me veut-on point bander? Et comme le P. luy respondit que cela dependoit de luy, il dit: *Ouy mon Pere, il me faut bander*: & en sousriant, & regardant ceux qui estoient les plus proches dit : *Messieurs, ie l'aduoüe. Ie suis poltron, ie crains de mourir.* Quand ie pense à la mort ie tremble, ie fremis, les cheueux me herissent, & si vous voyez quelque peu de constance en moy, attribuez celà à Nostre Seigneur, qui fait vn miracle pour me sauuer; car effectiuement pour bien mourir en l'estat où ie suis, il faut de la resolution : Ie n'en ait point, mais Dieu m'en donne, & me fortifie puissamment.

Puis

Puis mit les mains dans ses pochettes pour chercher son mouchoir,à fin de se bander,&l'ayāt tiré à moitié, il le rescita,à fin qu'ō le vit point, sinō ceux qui estoiēt au prés de luy sur l'échafaut : & pria de fort bonne grace ceux qui estoient en bas de luy jetter vn mouchoir ; aussi-tost on luy en jetta deux ou trois ; il en prit vn , & fit grande ciuilité à ceux qui luy auoiēt ietté,les remerciant auec affection , promettant de prier Dieu pour eux au Ciel , n'estant pas en son pouuoir de leur rendre ce seruice en ce monde.L'executeur vint pour le bander de ce mouchoir,mais comme il le faisoit fort mal,mettant les coins du mouchoir en bas qui couuroient sa bouche, il le retroussa & s'accommoda mieux.

Apres il mit son col sur le poteau(qu'vn Frere Iesuitte auoit torché de sō mouchoir,parce qu'il étoit tout moitié de sang) & demāda à ce frere,s'il estoit bien ; qui luy dit, qu'il falloit qu'il auançast vn peu d'auantage sa teste sur le deuant;ce qu'il fit.En mesme temps l'executeur s'apperceuant que les cordōs de sa chemise n'estoiēt point deliez,&qu'ils luy tenoiēt le col serré ;il uy porta la main au col pour les denoüer:Ce qu'ayant senty,il demanda : *Qui a-t'il ? faut-il encor oster la chemise* &se disposoit desia à l'oster.On luy dit que non,qu'il falloit seulement denoüer les cordōs:Ce qu'ayant fait & mis sa teste sur le poteau,il pronōça ces dernieres parolles,qui furēt: *Maria mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege,& hora mortis suscipe*;puis *In manus tuas* &c. & lors ses bras commencerent à trembloter en attendant le coup,qui luy fut dōné tout au haut du col,trop prés de la teste,duquel coup son col n'estāt coupé qu'à demy,le corps tomba à costé gauche du poteau,à la renuerse,le visage contre le Ciel,remuāt

les

les iambes & les pieds & haussant foiblement les mains. Le Bourreau le voulut renuerser pour acheuer par ou il auoit commencé, mais effrayé de cris que l'on faisoit contre luy donna trois ou quatre coups sur la gorge, & ainsi luy coupa la teste, qui demeura sur l'echafau.

L'executeur l'ayant depoüillé porta son corps couuert d'vn drap dans le Carrosse qui les auoit amenez, puis il y mit aussi celuy de Monsieur de Cinq Mars, & leurs testes, qui auoient encore toutes deux les yeux ouuerts, particulierement celle de Monsieur de Thou, qui sembloit estre viuante. De là ils furent portez aux Fueillans, où Monsieur de Cinq-Mars fut enterré deuant le Maitre-Autel : Monsieur de Thou à esté embaumé & mis dans vn cercueil de plomb pour estre transporté en sa sepulture.

Telle fut la fin de ces deux personnes, qui certes deuoient laisser à la posterité vne autre memoire que celle de leur mort. Ie laisse à chacun d'en faire tel iugement qu'il luy plaira, & me contente de dire, que ce nous est grande leçon de l'inconstance de la Fortune des choses de ce monde, & de la fragillité de nostre nature. Ie me souuiens, lors que ie vis à terre la teste de Monsieur de Cinq-Mars, d'vn Epitaphe graué vne sepulture de marbre en l'Eglise de Saincte Marie de la Chapelle à Naples, qui contient seulement ces mots :

Ecce superbientis natura qualis sit mox futurus casus.

O quelle cheute ! O quel changement ?
Ah qu'est-ce de ce monde.

RECIT

RECIT VERITABLE DE TOVT ce qui s'est passé depuis que le Sieur de Sainct Preüil fut arresté, iusques à sa Mort.

HISTOIRE XXIV.

LE vingt-quatriesme Septembre mil six cens quarante-vn, sur l'aduis que le Sieur de Sainct Preuil receut, que l'armée commandée par Monsieur le Mareschal de la Meilleraye venoit droict à Arras, ayant disné legeremẽt, il monta à cheual sur les dix heures du matin, pour aller au deuant, & ayant appris pour quel suiect elle y venoit, dit à plusieurs Officiers, qui l'accompagnoient, qu'il se retirassent, & qu'il ne vouloit pas que persõne l'accompagnast, & sortant de ladite ville d'Arras, par la porte de Rouville, l'Officier qui commandoit la garde, luy demanda, qui il luy plaisoit qu'il laissat entrer de l'Armé; Il luy respondit, laissez entrer tous les honnestes gens, ie ne suis plus Gouuerneur d'Arras. Et sans autre compagnie que d'vn seul lacquais, il alla trouuer ledit Sieur de la Mailleraye à l'Abbaye d'Avesne, distante de la ville de la portée du canon, où ayant mis pied à terre, l'alla trouuer dans la salle, En entrant, ledit Sieur Mareschal luy dit, Monsieur de Sainct Preüil, i'ay ordre du Roy de vous arrester: il luy repartist, Mõseigneur ie le sçay bien; C'est pourquoy ie viens pour executer ses volontez, ie ne demãde que trois heures pour ma Iustification enuers luy & enuers vous vne seule me suffira; Donnez moy vostre

espée, luy dit le Mareschal, tenez, la voila, elle n'a iamais tranché que pour le seruice du Roy.

Pédant que cecy se passoit à l'Abbaye d'Auesne, le Sieur Sobelin, Intendant de l'armée, alla au logis dudit Sieur de Sainct Preüil se saisir & faire inuentaire de tous ses papiers, escrits, promesses, effects, argent, de ce qui estoit de meilleur, & arreste de Franc Secretaire, du Poirier, les deux Vanniers, & Scorion, garde des Magazins, tous domestiques dudit Sieur de Sainct Preüil lesquels on vouloit seulement faire seruir au procez de leur Maistre, puisque incontinent apres sa mort on les essargit tous purement & simplement.

En ce temps on fit battre aux champs pour son Regiment de gens de pied, composé de trente cõpagnies, & commandement fut fait à son Regiment de Caualerie, de monter à cheual, pour tous deux sortir de la ville, sans aucun delay : Les Regimens des gardes & de Piedmont furent mis en bataille dans les plans d'armes iusques à ce que les susdits deux Regimens fussent sortis : fit le Regiment de Caualerie de la Luzerne, qu'il y estoit arriué quelques iours auparauant, prit la place de celuy de Sainct Preüil,

Estant ainsi arresté, il fut laissé à la garde du Sieur de Mance, enseigne des gardes de son Eminence, qui auec lesdits gardes, & celles de Sieur de la Mailleraie, l'emmenerent enuiron vne heure apres midy dans vn carrosse à Arras au logis du Sieur du Plessis Beliere, Lieutenant pour le Roy dans ladite ville, où il fut mis dans vne chambre iusques enuiron sur les six heures du soir, qu'on le mena à Sainct Vaa , où il fut gardé durant trois iours, attendant les ordres du Roy.

Le

Le ſuſdit iour vingt-quatrieſme, incontinant apres ledit arreſt, enuiron midy, ledit Sieur Mareſchal fut à Arras, & fit conuoquer les Officiers du Conſeil d'Arthois, de l'Eſcheuinage de la Gouuernance, & les principaux Bourgeois, dans l'Hoſtel de Ville, où apres leur auoir fait entendre, comme il venoit d'arreſter le Sieur de Sainct Preüil, leur Gouuerneur, par l'ordre du Roy, dit entre autres choſes qu'il leur oſtoit vn Lyon, pour leur dôner vn Agneau, en la perſonne du Sieur de la Tour, que ſa Majeſté auoit nommé, pour eſtre doreſnauant leur Gouuerneur, & fur ce leur fit preſter ſerment de fidelité.

Chouppe Eſcuyer dudit ſieur Mareſchal auoit eſté deſpeché par luy, pour donner aduis en Cour de ce qui ce paſſoit, & pour rapporter les ordres du Roy, touchant les priſonniers: Mais il arriua qu'il fut pris en chemin par les Croates de Ludouic: Pourquoy il falut dépeſcher vn autre Courrier le lendemain, ce qui fut cauſe qu'il fut gardé trois iours dans ladite Abbayé de Sainct Vaaſt, pendant lequel temps on luy permit de parler à quelqu'vn des ſiẽs tout haut, & en la preſence de ſes gardes, notamment audit Sieur de Mance, qui ne le perdit pas de veuë. Ledit Sieur de la Mailleraye le viſita tous les iours, & luy promit toute ſorte d'aſſiſtance.

Les ordres du Roy, eſtans venus, on partit à ſix heures du matin, il fut mis dans le fond du carroſſe dudit Sieur Grand Maiſtre, auec le Sieur de Mance, & quatre autres Officiers, l'on y mit auſſi ſon Secretaire, à cauſe de ſon indiſpoſition, auquel il ne fut pas permis de parler.

Les deux Vanniers, le Poirier & Scotton, furent mis fur vne charette, pieds & mains liez, deux à

à deux, & ainsi sortirent de la ville : Mais cóme ledit Sieur de sainct Preüil sceut, que ses gens estoiét en ceste posture, il dit à vn de ses amis, qui estoit prés de son carrosse, qu'il le feroit parler à Monsieur le Marquis de Gesures, lequel s'estant approché, luy dit, Monsieur mes gens ne sont pas coulpables, ce qu'ils ont fait n'à esté que par mon commandemét, ie m'estonne bien qu'on les traicte comme on feroit les plus grands criminels de la terre, cela est bié horrible à des gens, qui se sont faits estropier pour le seruice du Roy (parlant du Poirier, qui auoit eu la jambe fracassée d'vne mousquetade, de laquelle il n'estoit encore guery) ie vous prie de voir Monsieur le Grand Maistre, & le prier de les faire dellier ce qui fut fait aussi-tost.

Le carosse estoit escorté de soixante gardes de son Eminence, qui alloient deuant, & autant de Monsieur le Grand Maistre, qui alloient derriere, lequel Sieur Grand Maistre n'estoit pas loing, accompagné de grád nombre de Gentils-hommes & Officiers de son armée.

On prit le chemin de Corbie, où lon arriua dés les trois heures apres midy, ayant marché tout d'vne traitte. A la sortie du carrosse le grand Maistre s'y rencontra, pour dire à Dieu à son prisonnier, & luy dit, Monsieur de Sainct Preüil, bien que vous croyez, que ie ne sois pas vostre amy, si est-ce, que ie vous le veux monstrer en cette occasion en foy d'homme d'honneur ? Ie vous seruiray de tres-bon cœur, vous pouuez vous en asseurer, & auoir confiance en moy : A quoy il respondit, Monsieur, ie vous en resteray obligé. Le Sieur de Hodencourt, Gouuerneur de Corbie, vint saluër le dit Sieur Grád Maistre, auquel il dit, Monsieur ie ne doute point, que

que Monſieur de Sainct Preüil n'aye ſujećt de conceuoir vne bonne eſperance de ſon ſalut, puiſque vous eſtes celuy, qui l'auez arreſté : Car ayant eſté ſon Preuoſt, vous ne voudriez pas eſtre ſon Bourreau, & vois que vous ſerez ſon interceſſeur. C'eſt ce qui me conſole dans le regret que i'ay de la diſgrace de ce grand guerrier, dont ie deplore le malheur: Mais le Roy recognoiſtra le ſeruice qu'il luy a rendu,&qu'il eſt encore capable de luy rẽdre. Alors ledit Sieur Grand Maiſtre partit, pour s'en aller à Chaulne, où ſa femme l'attendoit.

Le Sieur de Sainct Preüil demãda à parler en particulier à ſon Secretaire, ce qui luy fut accordé. Ledit Secretaire a rapporté, qu'il luy dit : Hé bien de France, que ſera-ce de moy ; Monſieur vous eſtes perdu, luy reſpondit il : Qu'eſt-ce que i'ay fait, ie n'ay iamais fait tort à perſonne?Car pour l'affaire de Bapaulme, tous ceux qui ſçauent ce que c'eſt de la guerre, aduoüeront, que c'eſt la faute du Gouuerneur, & non pas la mienne, le Trompette n'ayant paru,qu'apres le combat. De Franc adjouſta, Monſieur tenez tout aſſeuré, que Monſieur le Cardinal vous abandone, puiſque ſes meſmes Gardes ſeruent à vous conduire en priſon. Il luy repartit, ie ne le crois pas : Cela n'eſt que trop certain,replique de Franc, & de la façon qu'on y procede, c'eſt fait de vous, ſans reſource : Car quand vous auriez attenté à la perſonne du Roy,on ne ſçauroit s'y prendre auec plus de rigeur.& pour vous, & pour nous: Ils furent bien vne heure à parler enſemble de diuerſes affaires, apres quoy on dit au Franc de ſe retirer.

Le lendemain vingt-neufieſme Septembre, il fût conduit auec la meſme eſcorte en la ville d'Amiens,

où il arriua sur les dix heures du matin, les trompettes de la ville, sonnantes és carrefours & principales ruës. Le carrosse arriuãt à les plans de la Citadelle, le Sieur de Cornillon, Lieutenant d'icelle, s'y presenta auec les ordre du Roy, dont il luy fit lecture. Lors entrant dans ladite Citadelle, ledit Sieur de Sainct Preüil, qui tenoit vne canne à la main, la rompit, & la jetta dans le fossé par cholere, & comme par mauuais augure, qu'il ne deuoit plus iamais commander. Puis il dit, que l'on portast sa cassette, dans laquelle il y auoit bien vingt-deux mil liures chez le Medecin du Moulin, ce qui fut fait, mais peu apres on la vint retirer.

Le prisonnier fut mis dans le logis du Roy, autour duquel on trauailla incessamment à faire vne grande & forte paillissade de dix-sept à dix-huict pieds de hauteur, & esloignée de sept a huict pieds de la muraille dudit logis.

Dans icelle entroit tous les iours en garde, vingt Suisses, comme dans la chambre dudit Sieur de Sainct Preüil vne escoüade des gardes, commandée par le Sieur de Guerrüel, Enseigne des gardes du corps du Roy, contre vne compagnie de soldats de ladite Citadelle, qui montoient chaque iour en garde és enuirons de ladite paillissade.

Deux ou trois iours apres il demanda à voir ledit Medecin du Moulin pour raison de quelque indisposition, mais on luy refusa, disant qu'il y auoit le Medecin ordinaire de la Citadelle, de qui il falut qu'il se seruit.

En ce temps le Sieur de Bellejamine, Intendant de la Iustice en Picardie, receut les ordres & la commission pour faire & parfaire le procez audit Sieur de Sainct Preüil : Elle portoit de se faire assister des

Iuges

Iuges Presidiaux d'Amiés & d'Ableville,& du Lieutenant General de Montreüil sur mer, pour faire la charge du Procureur du Roy en cette commission, En execution de laquelle, ledit Intendant & ledit Procureur du Roy,se transporterét à Arras,pour informer, où apres auoir fait assembler les gens du Conseil d'Arthois,de l'Escheuinage, de la Gouuernance,& les plus notables Bourgeois, il les harangua,& pour conclusion les asseura, que le tyran ne le verroit iamais Arras, pourquoy ils deuoient craindre de venir libremét faire leurs plaintes:Il enuoya aussi informer à Doulens, où ledit Sieur de Sainct Preüil auoit esté deux ans Gouverneur,& assignation à tous ceux,qui voulurent estre ouys, tant audit Arras, qu'à Doulens à certains iours, pour estre recolez & confrontez audit Sieur de Sainct Preüil dans la ville d'Amiens, où en effet vint vn grand nombre desdits tesmoins,tous estoient logez en la maison, où pend pour enseigne l'Assiguet, où ils estoient défrayez aux despens du Roy.

Ledit Sieur de Bellejamine fut par plusieurs fois en la Citadelle,pour prendre les intertogatoires de l'accusé, &luy confronter lesdits tesmoings,mesme pour vne apres-disnée luy en recola & confronta vingt-sept, ce qui obligea ledit Sieur de Sainct Preüil à luy dire, qu'il voyoit bien qui le vouloit perdre, de luy faire paroistre vna si grande quantité de visages, qu'il n'auoit iamais veu, ny cogneu, & luy reprocha, qu'il ne faisoit escrire, que ce qui faisoit contre luy,&ne vouloit qu'on parlast de ce qui y estoit pour sa iustification.

Le Vendredy huictiesme iour de Nouembre 1641, ledit Sieur de Sainct Preüil fut mandé à la Chambre criminelle du Bailliage, pour estre oüy par sa-

bouche, sur le cas qui ont esté à luy imposez.

Il fut mené dans vn carrosse, accompagné de vingt mousquetaires, & de six des gardes du Corps du Roy, & conduit dans ladite chambre, où il trouua douze Conseillers d'Amiens, & autant du Presidial d'Ableville, de tous les deux les premiers, & les plus anciens, ausquels presidoit ledit Sieur de Bellejamine, & où estoit aussi le Procureur du Roy de ladite commission. Ceux du Presidial d'Amiens le Dimanche precedant sur vne lettre, que leur auoit escrit à vn chacun d'eux ledit Intendant, & tandis qu'ils furent à Amiens, ils furent défrayez, & traitez splendidement à ladite hostellerie de l'Affiguet aux despens du Roy, à la diligẽce de son Procureur en cette commission.

D'abord que l'accusé fut étré en la chambre, apres vne grande reuerence à ses Iuges, interpellé de s'asseoir sur la Sellette, qui auoit esté couuerte de tapisserie, il fit response, qu'il n'auoit iamais deseruy le Roy, & qu'il n'y auoit Gentil-homme en France, qui se fust porté plus ardémẽt à le seruir, que luy: & s'estant assis sur ladite Selette, il n'y demeura guere, ains pour parler auec plus d'action, & ayant dessein de faire voir de pres audit Sieur Intendant les Lettres, Ordres, Instructions, & pieces iustificatoires en vertu desquelles il auoit agy, se leua, & dit qu'il se tiendroit de bout, s'il plaisoit à Messieurs, ce qu'il fit durant quatre heures entieres, son chapeau à la main, & lors qu'il fut sommé de prester serment de dire verité, il respondit, oüy Messieurs, ie vous la diray, puis que ie suis obligé par le bon heur que i'ay eu, quoy qu'indigne, de recevoir aujourdhuy mon Sauueur. Il est à noter qu'il l'auoit encore receu le iour de la Toussaint, dont il estoit long-temps en suspen

suspension, de laquelle se seruit son prudent Confesseur, pour luy faire receuoir la saincte Communion, deuant que de se presenter à ses Iuges, & peut estre à la mort, ayant aussi fait vne confession generale, auec tous les tesmoignages de repentance & de contrition, qu'on eust pû souhaiter dans vn parfaict Chrestien.

Apres il commença à discourir deuant ses Commissaires de toute sa vie, comme il auoit eu l'honneur de commander dés l'aage de quatorze ans, & que depuis ce temps là il n'auoit discontinué le seruice du Roy, tant dedans que dehors le Royaume, & deduisit si nettement & aggreablement les accidens de sa bonne & mauuaise fortune, qu'il en rauit tous en admiration.

Mais quand ce vint aux interrogatoires, qu'on luy fit, touchant les deniers qu'on l'accusoit auoir leué contre les ordonnances, il fit voir qu'il l'auoit pû, & deu faire, puis qu'il auoit receu plusieurs lettres du Roy, escrites en ces termes. *Braue & Genenereux Sainct Preuil, viuez d'inductions, plumez la poulle sans crier, faictes comme font tels & tels, faites ce que font beaucoup d'autres dans leurs Gouuernemens tout est bien fait par vous, vous auez tout pouuoir dãs vostre empire, tranchez, coupez, tout vous est permis,* Où il est à noter que c'estoit sur ce qu'il mandoit au Gouuernemét du Sieur de Ramburis dãs Doulens qui possedoit de son chef soixante mil liures de rentes ; & qui faisoit vne noble despense ; & au Compte d'Esambourg dãs le Gouuernemét d'Arras dont la court & la table estoit manifique, il luy auroit esté vergongneux & indecent à l'honneur du Roy, de ne pas faire ce à quoy il estoit obligé journellement, tant par les visites extraordinaires des

gens de condition, que par le continuel passage des armeées & gens de guerre, ce qui luy estoit absolumẽt necessaire pour viure & subsister selon la qualité & la condition, dans laquelle il auoit pleu au Roy le placer. Aussi a-on bien veu par le peu d'argẽt qu'on luy a trouvé, qui n'est pas suffisant payer le quart de ses debtes, que tout ce qu'il faisoit, n'estoit que pour la gloire, & le seruice du Roy.

Les Iuges se trouvens bien interdits, voyant le plein & absolu pouvoir, qu'on luy donnoit par plus de trente missives, qui luy auoient esté escrites en diuers temps, depuis trois ans, tant par le Roy, que pas son Eminence, & par Monsieur de Noyers, pour lesquelles faire voir à la cõpagnie, ils s'approcha du dit Sieur de Bellejamine, les leur tout haut, & les luy mit entre les mains: Il se deffendit si bien de l'affaire de Bapaulme, qui estoit au dire de la gazette, le seul suject pour lequel on l'auoit arreste, qu'il en fut trouué innocent, & de fait, n'en est rien porté en la sentence de condamnation, qui se verra cy-apres.

Pour les crimes dont il estoit chargé par les informations faites à Doulens, il dit, qu'il ne falloit rechercher sa vie, que depuis qu'il estoit Gouverneur d'Arras, & qu'il constoit par les lettres de prouisions dudit Gouuernement, dont il auoit pleu au Roy l'honnorer & recognoistre ses seruices qu'il luy auoit donné abolition de tout ce qui s'estoit passé auparauant, tant audit Doulẽs qu'ailleurs, & sur ce produisit lesdites lettres de prouision.

De tous les autres faits, dont il estoit accusé, imposa & fournit de si puissantes deffences pour sa iustification, que si lors on fust venu aux aduis (comme il sembloit, que l'ordre le requeroit) pas vn de

ses

ses Iuges ne l'auroient, peut-estre condamné à la mort : C'est pourquoy on remit le iugemet au lendemain, & lors ses amis commencerét à desesperer de son salut, quasi personne de ses Commissaires n'ayãt esté veu sortir sans auoir les larmes aux yeux non plus que sans admirer son iugement, sa memoire, son eloquence, sa bonne grace, mais sur tout son mal-heur.

Il fut remené en la citadelle par les mesmes gardes, & la mesme voye, qu'il auoit esté amené à la chambre.

Ce fut alors qu'il se mit serieusemét à penser à sa fin, il fit son testament, qu'il escriuit tout entier, & signa de sa main, le ferma & cacheta de ses armes & le consigna entre les mains du Pere Don Bernard de Sainct Iean, Religieux Feüillant, entre les mains duquel ledit Sieur de Sainct Preüil dés le cõmencement de sa prisõ auoit aussi consigné, & entierement abandonné sa conscience, auec tant de bonheur, & vn si bon succez, que tout le monde vit auec admiration vn si prodigieux changement en ce fameux guerrier, qui n'ayant iamais auparauãt quasi recognu d'autre diuinité que sõ espée, fit paroistre à cette derniere heure des sentimens si deuots, contraire à son humeur, & à ce qu'il auoit esté auparauant : Ils s'entretindrent quasi toute cette derniere nuict des choses de l'eternité, le Pere ayant soin de luy faire faire souuent des actes de vertu, d'humilitez, & de soubmissiõ à la volonté de Dieu, le mettant tantost à prier, tantost à prendre quelque bonne pensée de quelque liure de deuotiõ, àquoy il s'estoit souuent exercé depuis sa detention.

Il est à notter, qu'on ne permit à aucun, ny des parens, ny des amis de l'accusé, de solliciter pour

luy. Le Cheualier d'Ambleville, son Frere, estant arriué à Amiens pour ce faire, eut ordre d'en sortir promptemẽt. Ledit Medecin de Moullin, eust aussi sa maison pour prison. Cependant ledit Sieur de Sainct Preüil escriuit plusieurs lettres, tant au Roy, à son Eminence, qu'à Monsieur de Noyers, mais on n'en laissa sortir aucun hors de la Citadelle; en vain en attendoit-ils les responses & les effets.

Le lendemain Samedy neufiesme, à sept heures du matin, les Commissaires s'estans assemblez pour le iugement du Procez, le Procureur du Roy de la commission se leua, & plaida beaucoup de choses, pour attenuer & destruire toutes les iustifications dudit Sieur de Sainct-Preüil, & afin de ne rien obmettre, (contre les formes ordinaires du criminel) produisit & fit lecture d'vne grãde piece d'escriture en forme de contredits, pour respondre à tous les moyens par luy proposez, mesme contredire aux lettres, ordres, & autres pieces iustificatoires mises en auant le iour precedant par l'accusé, & soustient par vn grand nombre de passages & authoritez recherchées, que par la rigueur des ordõnãces il étoit digne de mort: à quoy il conclud. L'Intendant qui estoit de mesme aduis, prit la parole, & encherit sur tout ce que l'autre pouuoit auoir dit, nonobstant quoy, le Lieutenant General d'Amiens, rapporteur du procez, ne laissa d'opiner à la prison seulement, que le condamné tiendroit, tant qu'il plairoit à sa Majesté, soustenant, que le moindre de ses seruices estoit suffisant d'effacer les plus enormes des crimes dont il estoit chargé: Opinion, qui ne fut plustost proferé, qu'elle fut releuée, & ainsi dire, baffoüée par ledit Intendant: quoy ledit Sieur rapporteur respondit genereusement, que sa vie, ses enfans, &

ses

ses biens estoient au Roy, mais que son ame & sa conscience estoient à Dieu, qu'au plus iuste d'icelle il auoit dit son opinion, & que qui que ce fust, n'estoit capable de luy rien faire faire au contraire. L'Intendant se retournant vers le President Paschar d'Ableville, luy demanda son aduis, qui fut à la mort, & ainsi des autres, guidans la pluralité, opinerent pareillement à la mort.

Aussi-tost que le dictum fut dressé & signé, c'estoit enuiron l'heure de midy, la plusparr des Iuges sortirent de la Chambre, & se retirerent. Alors l'Intendant demande, où estoit le Bourreau, & sur ce que quelqu'vn assez legerement luy eut dit, qu'il croyoit, qu'il n'estoit pas en ville, il enuoya querir le Sieur de Lattre de Villainecourt, Procureur du Roy d'Amiens, auquel il demãda, où estoit le bourreau, & pourquoy il n'auoit donné ordre, qu'il se trouuast-là, lequel luy fit responce, que cela nétoit du deub de sa charge, & que quand bien il en feroit, que le Procureur du Roy de la cõmission y deuoit auoit pourueu : A quoy ledit Sieur de Bellejamine vn peu esmeu, repartit, vous en respondree au Roy, & vous feray quitter la robbe : Ie ne ne vous crains pas, replique ledit Procureur du Roy, ie suis homme de bien, & ne tiens ma robbe, que du Roy mon Maistre. Comme ils estoient en ces contestes, ledit Itenndant eût nouuelles, que l'executeur n'estoit pas loing.

Il fut quelque temps contesté du lieu, où se feroit l'execution, ayant esté proposé de la faire dans les plains au deuant de la Citadelle, où auoit esté en six cent trente-huict executé Monsieur de Henco ute, mesme à cét effet auoit esté tapissée & meublée vne chambre dans le logis du Iardin du Roy, mais

mais il fut arresté, que ce seroit en la grande place de l'Hostel de Ville, afin que le iugemēt estant prononcé au condamné dans ledit Hostel de Ville, il n'eut pas loing à aller à l'eschaffaut.

Crainte d'esmotion, les portes de la Ville furent fermées, & les quatre compagnies priuilegiées cōmãdées pour garder les aduenuës de la place, où se deuoit faire l'execution, & huict iours auparauant icelle; le regiment de Champagne fut encore en garnisō aux faux-bourgs de ladite Ville. Il faudroit vn trop long discours, pour exprimer, & rapporter icy tous les bons sentimens, ausquels le genereux Cavalier s'exerçoit, durant tout cecy, & les desplaisirs inconceuables, qu'il tesmoignoit ressentir d'auoir cy-deuant toûjours plus aymé les hommes que Dieu, en preferant leur seruice au sien, en comparaison duquel il recognoissoit, que tous les plus grãds Monarques de la terre sont moindres que les petits atomes de l'air. Et c'est ce qui donna peut-estre lieu aux reparties qu'il fit à son Confesseur, quand on le vint aduertir, que ses Iuges le demandoient encore: Mon Pere, luy dit-il ie m'en vais à la mort, allez Monsieur allez, suiuez Iesus-Christ au Calvaire, repliqua le Pere? Ah Mon Pere, luy dit-il, y a bien de la difference, ie l'ay bien merité ceste mort, du moins selon Dieu, mais selon les hommes, ie ne devrois pas mourir, pour les fautes, du moins dont on m'accuse, mais bien selon Dieu, pour celles qui sont seulement cogneuës de luy, de vous, & de moy, sa volonté soit faite en la terre, comme au Ciel, il me fait plus de graces, que ie ne merite, il veut aujourd'huy changer les hōneurs passageres que i'ay possedé pour vn tēps, en des recompenses eternelles, qui ne changeront plus.

Il

Il fut conduit du lieu de la priſon dans la chambre du conſeil de l'hoſtel de Ville, dans ſon petit carroſſe, ou eſtoient auec luy le Sieur de Guerriel, & ſon nepueu, ſuiuy & accompagné, tant deſdits gardes du Corps, que des Suiſſes, enſemble des Archers de la Ville de robbe courte, & de la Mareſchauſſée.

Mettant pied à terre hors du carroſſe à la porte de l'hoſtel de Ville, il prit congé dudit Sieur de Guerriel, luy diſant hautement, Monſieur; ie vous prie de dire au Roy, & à Mõſieur le Cardinal, mon maiſtre, que ie meurs leur tres-humble Seruiteur, vous en direz autant s'il vous plaiſt, à Monſieur le Grãd Maiſtre, & à Monſieur de Noyers, & direz à Monſieur le Comte de Noges, qu'il ſe ſouuienne de prier Dieu pour moy, ie luy en rendray en Paradis ſi Dieu me fait miſericorde, comme ie l'eſpere.

Ledit Sieur Guerriel, apres luy auoir fait la reuerence, ſe retira, pleurant à chaudes larmes, n'ayant voulu ſe trouuer à l'executiõ, quoy que ledit Sieur Intendãt l'y eut voulu obliger, pourquoy ils eurẽt quelques paroles enſemble.

Il fut donc laiſſé entre les mains du Preuoſt des Mareſchaux, & de ſes Archers, qui le conduiſirent dans la Chambre du Conſeil dudit Hoſtel de Ville. En paſſant au trauers de la grande ſale, il oſta ſon chappeau, & ſalua fort courtoiſement quantité d'honneſtes gens, qui y eſtoient, pour voir ce qui ſe paſſeroit. Il eſtoit veſtu d'vn habit de drap gris, vn peu brun, le manteau de meſme, doublé de pareille eſtoffe, le tout vny, ſans aucune façon, ny aucun paſſement, eſtant celuy, le meſme qu'il auoit le iour qu'il fut arreſté, n'en ayant pas changé depuis ce temps là, ſon chappeau eſtoit noir auec vn cordon d'ardent trait.

Vn peu apres qu'il fut entré dans ladite chambre son Confesseur y arriua, qui se mit aussi tost à reprendre les discours de deuotion, desquels il auoit coustume d'entretenir son esprit : Dãs ce pitoyable accessoir comme ils estoient debout au feu, voicy le Sieur de Bellejamine, auec le rapporteur. & huict ou dix de ces Cõmissaires, tant d'amiens que d'Ab-bleville, suiuis de Mõsieur Gendon, Greffier criminel du Bailliage d'Amiens, ce qu'ayant esté aperceu par le Pere Feüillant, il se retira auec son cõpagnon dans vn coing de la chambre. Le Sieur de Sainct Preüil fit vne profonde reuerence à ses Iuges, & demeurat debout & nud teste, le dos tourné à la cheminée : Ledit Sieur Intendãt fit signe au Greffier de luy lire sa sentence.

Veu le procez extraordinairement instruict à la requeste du Procureur du Roy, à Messire Frãçois de Iassac d'Ableville, Sieur de Sainct Preüil, Mareschal des champs & armées de sa Majesté, cy-deuant Gouuerneur des Villes & citez d'Arras, à presẽt prisonnier dans la Citadelle d'Amiens, accusé de concussions, volleries, & exactions, sur les subjects du Roy, levées & impositiõs de deniers, tant sur les villages, qu'aux portes de ladite ville, oppressions & violences à l'endroit des Officiers de Iustice, exsés, outrages commis contre ceux qui ont esté proposez affaires de sa Majesté, de l'homicide commis en la personne de Fleury Guillain menusier, & autres crimes cõtre & au prejudice de sa charge, & du seruice du Roy, lettres patentes & commission de sa Majesté, donnée en la Ville d'Amiens le trentiesme Septembre dernier, par lesquelles il nous est mandé de faire & parfaire le procez audit Sieur de S. Preüil, & proceder incessamment à l'istruction & iugemẽt d'iceluy

d'iceluy, souuerainement & en dernier ressort, appellez auec nous les Presidens d'Amiens & d'Ableville, memoires mis en nos mains dela part de sa Majesté, contenāt lesdits faits, & accusations, & charges, informations par nous faites és Villes d'Arras, Doulens, & Amiens, des deux, trois, & quatriesme Octobre dernier, autre Informatiō faicte par le Sieur Lieutenant Criminel d'Amiens Cōmissaire subdelegué à cét effect, tans dās ladite Ville de Doulens que Bourgs & Villages voisins, interrogatoires du Sieur de Sainct Preüil, contenant ses confessions, denegations, recolemēts, & confrontations de tesmoins oüys esdites Informations, auec les conclusions des gens du Roy, apres que ledit Sieur Sainct Preüil mandé en la chābre du Conseil, a esté oüy sur la Sellette, parauant procedé au iugemēt de procez, tout consideré. Nous par iugement souuerain & en dernier ressort, auōs declaré ledit Frāçois de Iassac, d'Ambleville, Sieur de Sainct Preüil deuëment atteint & conuaincu des cas à luy imposez, & pour reparatiō condamné ledit de Iassac à auoir la teste tranchée sur vn eschaffault, qui sera pour cét effret dressé en la place deuant l'Hostel commun de ceste Ville, ses biens acquis & confisquez au Roy, sur iceux prealablement pris la somme de vingt mil liures, appliquables moitié en œuures pies aux Hospitaux d'Amiens, d'Ableville, d'Arras & Doulens, & l'autre moitié aux reparatiōs des sieges Royaux desdites Villes, & autre sōme de trente mil liures, pour estre employez à la restitution des deniers pris & leuez, & autres pertes souffertes par les communautez, particuliers, pillez, & ruinez par par les ordres & commandemens dudit Sieur de Sainct Preüil: Donné à Amiens, prononcé & executé le neufiesme

siesme Nouembre, mil six cens quarente-vn.

La sentence ne luy fut pas prononcée suiuant sa teneur, mais seulemẽt fut dit pour les cas mentionnez au Procez sans en exprimer aucun.

Apres la prononciation, ledit Sieur de Sainct Preüil salua pareillment ses Iuges auec le visage le plus serain & esgal, qui se vit en telle occurrence, leur disant; Ah Messieurs i'ay bien plus offencé Dieu que les hommes, ie vous remercie Messieurs de m'auoir dõné vne si douce sentence, ie prieray Dieu pour vous. Les iuges sortirent, & se retirerent dans la chãbre des Iuges Consuls, proche de ladite grande salle, où il demeurerent iusques apres l'executiõ.

Lors son Confesseur, s'approcha de luy, & luy l'embrassa tendremẽt, disant ah! là mon Pere, prions Dieu. Ils se mirent donc à genoux deuant vn Crucifix, & reciterent les Litanies de la Vierge, & puis apres s'estre recõcilié, ils se leuerẽt & tout en se promenãt dans la chãbre, le Pere luy fit faire plusieurs actes de charité, de contrition & de resignation au bon plaisir de Dieu, il luy disoit mon Pere, c'est grand cas que Iesus-Christ ayt apprehendé la mort. & moy que ie n'en aye aucune apprehension, & que ie ne sois quasi point esmeu de ce qu'õ me vient de lire, tastez moy le poux, mon Pere, ie vous prie, & luy ayant pris la main, le Pere en effect n'y sentit aucune esmotion extraordinaire.

Comme il se fut retourné, il apperceut venir à luy vn ieune homme, qu'il ne connoissoit point, il demanda qui il estoit, & luy respondit, qu'il estoit l'executeur, He bien mon amy, est-il temps? non pas encores Monsieur, luy dit l'executeur, mais c'est la coustume de lier les condamnez apres la prononciation de leur sentence: Mon amy; luy dit-il, il

n'est

n'est besoin de me lier, n'aye pas de peur, ie ne te feray pas de peine ; ie ne suis plus Sainct Preüil, mais vn agneau. Puis ayant vn peu pensé à par soy toutes fois, dit-il ; Iesus-Christ fut bien lié, c'est la raison que ie le sois aussi, & en mesme temps presenta les mains, mains l'executeur lui dit, qu'il seroit à propos auparauãt d'estre lié, d'oster son pourpoint, ce qu'il fit fort volontiers. Puis ayant donné les mains, ne m'estrains pas, dit-il, ce n'est que pour la forme, ie ne te donneray pas de peine : l'executeur le lia doucement, & luy mit sur les mains vn grãd mouchoir à dentelle, par dessus lequel il luy bailla le Crucifix : apres il luy dit, mon amy, met-toy vn peu à genoux, & monstre moy la posture, en laquelle il faudra que ie me mette tātost, ce que fit le bourreau, & luy dit, Mõsieur, il faudra vn peu escarter les genoux, & allonger ainsi le col, puis l'ayãt cõsideré, le fit leuer, & s'estant mis luy mesme à genoux en sa place, luy dit regarde, si ie seray bien de la sorte : l'executeur ayãt dit qu'ouy, hé bien dit-il, ie n'y manqueray pas, ie te prie, de ne me point manquer aussi.

S'estant leué, le bourreau luy dit, qu'il estoit besoin de faire ses cheueux, auquel effet ledit Sieur de Sainct Preüil demãda son valet de chambre, mais il n'auoit garde de venir, parceque l'on l'auoit retenu prisonnier dans la citadelle ? L'on fit venir au lieu le garçon d'vn Chirurgien, lequel ne coupant pas ses cheueux assez promptement à son gré, dit au bourreau, qui estoit de bout à regarder, mon amy trauaille, afin d'auoir plutost fait, mon Sauueur Iesus-Christ a bien esté abandõné entre les mains des bourreaux, il n'y a plus maintenant de des-honneur d'en estre touché. Cela estant acheué, il dit au compagnon Chirurgien, mon amy, ie voudrois auoir de

l'argent pour te contenter, mais ie n'en ay pas, ie suis denüé de tout : Puis le bourreau luy abaissa le collet de sa chemise, & luy ayant descouuert les espaules:chercha son manteau, pour le luy mettre par dessus,mais ne l'ayant trouué,pour ce que durant ce triste appareil,vn Archer l'auoit desrobé,il luy mit sa casaque par dessus & son chapeau dessus sa teste,le laissant ainsi aupres du feu entre les mains de son Confesseur, & puis sortit.

Quelque temps apres estant retourné, & le Sieur de Sainct Preüil l'ayant apperceu, luy demanda, s'il estoit temps, & luy ayant respondu, qu'oüy, ils s'acheminerent au lieu de l'execution,accompagné dudit Preuost & de ses Archers, en repassãt par la grãde salle dudit Hostel de Ville,il salüa fort ciuilement de la teste & d'vn œil vn peu moite, beaucoup de gens d'honneur,qui estoient bien tristes, attendans la fin,& leur dit d'vne façon tres-affable : Messieurs vous prenez bien de la peine,ie vous en suis obligé, & vous en remercie.

Estant assez proche de l'eschaffaut,il y eut vn fol qui l'arresta,luy disant qu'il deuoit auoir eu recours à luy,pour obtenir sa grace,à luy qui étoit l'Empereur de tout le monde. Le Sieur de Sainct Preüil ayant recognu l'extrauagance de cét homme, passa outre, celuy-là le voulãt derechef arrester, pour luy continuer sa saillie, en fut empesché par le Preuost des Mareschaux, & les Archers, qui le chasserent.

Arriué au pied de l'eschaffaut, & montant le premier eschelon,il dit à son Confesseur,helas mon Pere,si ie n'auois non plus offencé Dieu,que le Roy & Monsieur le Cardinal, mon maistre, ie n'aurois pas sujet d'apprehẽder de rendre cõpte là haut, & puis haussãt les yeux au Ciel,priez Dieu pour moy,qu'il me fasse misericorde. Si

Si tost qu'il fut sur l'eschaffaut, il clina doucemét la teste, pour en faire choir son chapeau, & s'estant mis à genoux, il secoüa la casaque de dessus ses espaulles. Le bourreau luy dit, Monsieur, vous estes vn peu trop pres du bord, vostre teste tōberoit en bas. Lors se retenant, il luy dit ie me mettray, où tu voudras. Puis il alla parler à l'oreille de son Cōfesseur, qui a rapporté, qu'il luy dit ces dernieres parolles, mon Pere, ie crois que l'orgueil me veut accompagner iusqu'apres la mort, il me semble, que ie fais gloire d'aller au supplice, duquel ie n'ay ny honte ny apprehension, priez Dieu pour moy, qu'il me le pardonne, cependant ont lisoit sa sentence, sans qu'il fit autrement reflexion.

Puis s'estāt remis à genoux, fit sa priere, les yeux luy furent bandez, & ayant receu la derniere absolution, & proferant le Sainct nom de Iesus & de Marie, le fil de l'espée luy trancha d'vn seul coup la teste, qui tomba sur le petit eschaffaut, qu'on auoit dressé à cét effet, tout joignant le grand, enuiron deux pieds plus bas du costé du marché aux volailes. Mais vn clou s'estāt rencontré n'auoit point eté bien frappé, & le visage ayant dōné dessus, il en fut marqué d'vne petite cicatrice à l'endroit du nez.

Le temps auoit esté le matin assez beau pour la saison, & qui ne montroit aucune apparence de pluyé, se mit en tel desordre, que l'on eust dit que c'estoit la fin du monde, vn vent impetueux & horrible se leua, meslé de pluye, grelle, & neiges si espouuantables, qu'on n'en vit de long-temps vn sēblable, comme si le Ciel & les Elements eussét voulu plurer & tesmoigner quelque ressentiment de la perte, que la France faisoit d'vn si grand Capitaine à la fleur de son aage (car il n'auoit que quarāte-deux

ans (& notamment la Picardie, dont il sembloit estre le protecteur & le bouclier, & dãs le sein de laquelle l'enuie plustost, que le Crime l'auoit condãné à mourir. Le fascheux temps, qui commança sur les deux heures, continua dans la violence de l'orage si longuement, qu'à peine peust on prendre vn demy quart d'heure, sans pleuuoir, pour faire l'execution, qui fut sur les quatre heures du soir.

Apres laquelle, le bourreau despoüilla le corps biẽ promptement, & s'enfuit. Vne fẽme de Paris, qu'on dit auoir esté autresfois son hostesse, monta sur l'eschaffaut auec vn drap mortuaire, dans lequel elle mit le corps & la teste, mais comme on alloit deualer ledit corps, la teste estant retombée sur l'eschaffaut, elle la prit & la mit en sa robbe, & estant descenduë elle la remit dans ledit drap auec le corps qu'on mettoit dãs vn carrosse, qui l'emporta dans la maison du susdit Medecin du Moulin, qui auoit esté bon amy au deffunt. Vn grand nombre de persõnes de condition furent luy donner de l'eau benite, ce soir & le lendemain Dimãche auquel iour ledit Medecin le fit enbaulmer, recoudre la teste au tronc, & puis le mettre dans vn cercueil de plomb, couuert d'vn drap de velours noir, & ainsi fut porté à sept heures du soir en vn carrosse dans l'Eglise des Peres Feüillãs dudit Amiens, où il est enterré en la Chappelle de la Vierge, sauf le cœur, qu'on dit auoir esté reserué par ledit Medecin, pour estre porté en son pays, pour la consolation de ses parens.

SON EPITAPHE.

QVI que tu sois, O passant, arreste icy tes yeux & tes pas & considere dans ce tõbeau celuy de l'esperance humaine Sainct Preüil, grand de naissance, & plus grand encore de courage, nous monstre par son malheur, que les grandeurs du monde n'ont rien d'asseuré, que leur ruine. Il est mort, c'est vn accident, qui doit t'obliger à respandre au moins quelques larmes sur le lieu qu'il a moüillé de son genereux sang: Mais il est mort, couronné de cent belles actions, c'est vn bon-heur, qui t'oblige à luy porter enuie: Rez, Carignan, Castelnaudari, Corbie & Arras, furent les monumens de sa Gloire. Amiens est le tesmoin de son trespas: Que cét espouuantable changemẽt te fasse changer de vie. O passant, & te porte a songer, que toute diuinité est impuissante, hors celle qu'il a inuoqué en mourant: Fremis dans la consideration des iugemens de Dieu, prie pour son repos, & pour le tien, & que tes vœux obtiennent du Ciel, que sa seconde vie soit plus heureuse que sa premiere.

Alors le Roy prenant le Duc de Glocester sur ses genoux, luy dit, *Mon petit cœur, c'est à ceste heure qu'ils s'en vont coupper la teste à vostre Pere;* (à ces mots on vid ce petit Prince le regarder fixemẽt au visage) *considerez mon enfant, ce que ie vous dy, ils me couperont la teste, & peut-estre qu'ils vous feront Roy, mais prenez garde à ce que ie vous vay dire, il ne faut pas que vous le soyez, tant que les Princes Charles, & Iacques vos Freres seront viuants; & croyez qu'ils leur couperoient la teste, (s'il falloit qu'ils tombassent en leurs mains) & enfin aussi la vostre: c'est pourquoy ie vous enioint de ne souffrir iamais que ces gens la vous fassent Roy*: A quoy l'Enfant repartit en jettant vn grand soûpir (*ie souffriray plustost qu'ils me mettent en pieces,*) Ce qui rejoüyt extrememẽt le Roy d'entendre cette responce quasi contre toute apparence en vn aage si tendre.

S'addressant encor à sa Princesse Elisabeth, il luy dit qu'il ne pouuoit lui exprimer la joye qu'il auoit de la voir pour la derniere fois, & qu'il estoit bien aise qu'elle fust veuë là, & qu'encor qu'il n'eust pas le temps de l'entretenir de beaucoup de choses, neantmoins il en auoit à luy dire qu'il ne pouuoit communiquer à d'autres, ou les laisser par escrit, d'autant qu'il craignoit que la cruauté de ses ennemis ne s'estendit iusqu'à l'empescher de luy escrire, qu'il souhaittoit qu'elle ne s'affligeasse point outre mesure pour l'amour de luy, son trespas deuant estre glorieux, puis qu'il mouroit pour les Loix, & la liberté du Pays, & pour maintenir la vraye Religion Protestante, il luy commanda de lire les Sermons de l'Euesque Andreunes, la Police Ecclesiastique de Hookers, & le Livre de l'Euesque Laud contre fisher, qui luy fourniroiẽt ce dequoy l'affermir en sa

Religion, qu'il auoit pardonné, à tous ses ennemis, & qu'il esperoit aussi que Dieu leur feroit misericorde, & qu'il desiroit qu'elle, ses Freres, & Sœurs leurs pardonnassent semblablemēt. Luy anjoignant de dire à la Reyne sa Mere que ses pensées ne s'estoient iamais esloignés d'elle, & que l'amour qu'il luy auoit porté l'accompagneroit iusqu'au dernier souspir: il fit promettre à la Princesse Elisabeth & au Prince Charles de luy rēdre toute sorte d'obeyssance, & la charga d'escrire au reste de ses Freres & Sœurs qu'il leur donnoit sa benediction, se recommandant, à tous ses amis. Il leurs cōmanda derechef de pardonner à ses ennemis; mais qu'ils ne se fiassent iamais à eux, d'autant qu'ils l'auoient laschement trompé, & qu'ils auoient abusé ceux mesme qui leur auoiēt mis l'authorité en main, aussi bien que leurs propres Ames, cōme il l'apprehendoit: mais qu'il ne faisoit point de doubte que Dieu quelque iours ne remist son Fils en son Throsne, & qu'ils seroiēt alors plus heureux qu'ils n'eussent osé esperer pendant sa vie. Le Roy asseura le Duc qu'il ne luy diroit rien qui ne fust pour le bien de son Ame: qu'il couroit vn bruit que l'Armée auoit dessein de le faire Roy, mais qu'il se dōnast garde de l'accepter, s'il auoit le salut de son Ame en recommandation, ayant comme il auoit deux Freres qui deuoient marcher deuāt luy, c'est pourquoy il luy deffendit expressemēt sur peine d'estre priué de sa benediction, d'y concentir, si cela ne luy escheoit par les voyes legitimes: qu'il cheminast en la crainte du Seigneur, & qu'il auroit soin de luy.

Le Roy laissa quelques memoires, & instructiōs au Prince de Gales pour le Gouuernemēt du Royaume, & touchant ce qui estoit arriué de plus remar-

quable

quable, és differents qui s'estoient meus aux derniers troubles, l'exhortant à la douceur, & à faire toutes ses actions à la gloire de Dieu, d'estre pieux, de ne point fauoriser aucune factiõ nouelle, & enfin d'appuyer sa Couronne par des vertus insignes, se plaignant à luy de la rigoureuse prison que les desseins ambitieux de ses ennemis & subjets luy faisoient souffrir injustemẽt, dont il esperoit que Dieu en feroit en temps & lieu vne punition assez exemplaire, encor que par des mouuements d'vne charité vrayement Chrestienne, il leur pardonnoit. Il le pria encor de se cõseruer dans les veritables maximes de Pieté & de l'hõneur, & qu'il ne luy mãqueroit iamais de Royaume; & qu'vn des principaux points de son honneur consistoit à tesmoigner toute sorte de respect, d'amitié & protectiõ à sa Mere: laquelle par vne magnanimité & patience incomparable auoit beaucoup souffert, le voyant traicter iniustement par des Gens ausquels la syndereſſe, & horreur interieure de leur crime seruiroit premieremẽt de bourreau, & ne pourroient eschapper à la seuerité des iugemens exemplaires, & que tous ces pretextes deceuant, & ce masque de Religiõ, dont la rebellion s'estoit emparée s'esuanoüyroient, il luy manda que si la desloyauté de ses persecuteurs s'acheuoit par sa mort; que sa memoire, & son nom fussent toûjours graués dans son Ame comme d'vn Pere qui l'aymoit, & qui autrefois étoit Roy de trois florisans Royaumes, que Dieu auoit voulu honorer seulemẽt du droict de regner sur eux, mais aussi trouué digne de souffrir plusieurs indignitez, & vne mort immaturée pour eux, dans les efforts qu'il auoit faict de conseruer les droicts de l'Eglise, l'authorité des Loix, l'hõneur de la Courõne, les Priuileges des Parlements, la liberté

de ses subjects&de sa conscience qui luy estoit plus chere & precieuse, que mille Royaumes. Apres tout il s'asseura qu'il ne sçauroit qu'aller deuant luy en meilleur Royaume, que le Seigneur luy auoit preparé, auquel il se recommandoit, & tous les siens, il luy dit Adieu en esperance de se pouuoir rencontrer au Ciel, si ne le pouuoit en la terre.

Apres que le Parlement eut resolu qu'on ne s'adresseroit plus au Roy, & que sa Majesté eut esté plus estroitemẽt reserré dãs le Chasteau de Carisbrooke, en l'Isle de Vvigt, il fit plusieurs Meditations sur la mort, & quelques prieres pour son particulier vsage durant le temps de sa captiuité, lesquelles furẽt mises és mains du Docteur Iuxon, Euesque de Londres immediatement auant sa Mort. Il dit des raisõs aussi fort pertinẽtes à l'encontre de la pretenduë Iurisdiction de la haute Cour de Iustice, erigée par la Chãbre des communes, à la deuotion de l'Armée, pour luy faire son procez, lesquelles raisons sa Majesté a voulu estre deliurées par escrit auant sa Mort, ne luy ayãt pas esté permis de les declarer de bouche pour seruir à sa deffence contenuës dans son pourtrait. Enfin le Roy de la Grande Bretagne estant conduit sur l'eschafaut il profera ces dernieres paroles.

Difficilement pourray-ie icy estre entendu de personne, c'est pourquoy, *(parlant au Colonel Thimelinson, vn de ceux qui l'auoiẽt amené au lieu de l'execution)* Ie m'addresseray à vous & en peu de paroles: Il ne me seroit pas mesme besoin de vous parler, si ce n'estoit que i'estime que plusieurs prendroient occasiõ par mon silence, de croire que i'aduoüe aussi frãchement les crimes que l'on m'impute, comme ie subis la peine? & ie tiens que ce que ie dois premierement à Dieu, puis à mõ Pays, m'oblige de faire voir à tout

le

le monde que ie suis homme de bien, bon Chrestiẽ, & bon Roy, ie commenceray par mon innocence, certainement, ie ne pense pas qu'il me soit beaucoup necessaire d'insister la dessus : car chacun sçait que ce n'est point moy qui ay commencé la guerre contre ce Parlement, & Dieu (auquel ie doy bientost rendre compte) me sera tesmoin que ie n'eus iamais dessein de leur rien oster de leurs priuileges ; ce sont eux qui ont commencé à me faire la guerre, en commencant par le pouuoir de la Milice qu'ils confessoient bien m'appartenir, mais dont ils trouuoient à propos de me despoüiller ; en vn mot ont n'a qu'a voir les commissions qu'eux & moy auons delivrées, pour leuer des forces, comme aussi nos declaratiõs, & en quels temps cela s'est fait de part & d'autre, & ie m'asseure que l'on cognoistra euidemment qu'ils en sont les autheurs, & non pas moy, d'auoir excité ces troubles, de sorte que i'ay esperance que Dieu rendra mon innocence manifeste touchant ces crimes enormes, dont ie suis accusé. Dieu me veüille garder de dire (& ma charité me le deffẽd) que les deux Chambres du Parlement sont coulpables de tous ces maux, cela n'est pas ici necessaire, ie veux croire que ce n'a point esté leur faute : mais qu'il y a eu de mauuais instrumẽts entr'eux & moy, qui ont esté les principales causes de tout le sang qui a esté respãdu : & de mesme (s'il faut ainsi dire) que ie me sens ne de ce peché, ie prie Dieu aussi qu'ils le puissent estre, comme ie le pense, cependant ja à Dieu ne plaise que ie sois si mauuais Chrestiẽ, que de ne pas recognoistre que c'est iustemẽt qu'il deploye ses iugemẽs à l'encontre de moy car souuent il execute les Arrests de sa Iustice, par des sentẽces iniustes que les hommes donnent, cõme

me cela se void ordinairement,& ie ne diray seulement la dessus, qu'vn Arrest (*Entendant parler du Comte de Strasford,Viceroy d'Irlande.*) Mort iniustement prononcé,& dont i'ay souffert l'execution,est maintenant puny en ma personne par cét autre Arrest iniuste, que ie m'en vay subir. Voilà ce que i'auois à dire touchant mon innocence.

Maintenant pour vous faire cõnoistre que ie suis bon Chrestien i'espere que cét (*Montrant le Docteur Iuxon qui le consoloit.*) cét honneste hõme que voilà,rendra tesmoignage que i'ay pardonné à tout le monde,particulierement à ceux qui sont les principaux Autheurs de ma mort; ie ne souhaitte pas de sçauoir quels ils sont,Dieu le sçait,&ie le supplie de pardonner à tous. Mais ce n'est pas là tout, il faut que ma charité s'estende plus loing,ie souhaite mesme qu'ils se repentent, car pour dire vray ils ont en cecy commis vn horrible peché, ie requiere mon Dieu (auec S. Estienne) qu'il ne leur soit point imputé, & non seulement cela, mais qu'il luy plaise les addresser dans la droite voye,capable de redõner la paix à ce pauvre Royaume: car ma charité m'enjoint non seulement de pardonner aux particuliers, mais aussi de ne respirer iusqu'aux dernier souspir, qu'apres la paix de cét estat; c'est pourquoy Messieurs (& i'en voy quelques vns icy qui le porterõt plus loing,(sçachez que c'est tout le souhait de mõ cœur, qu'ils se portent à procurer ceste paix, & qui est aussi ce que i'espere d'eux. Il faut à presẽt Messieurs que ie vous fasse voir, non seulement que vous vous fouruoyés du droit chemin,mais aussique ie vous montre de quelle façon il vous y faut r'entrer,premierement il est euident que vous n'y estes nullement, car en ce que i'en ay pû connoistre, la

voye

voye que vous auez suiuie iusques icy; c'est la voye de conqueste laquelle sans doute est tres-mauuaise, d'autant (Messieurs) que selon mon iugement, quelque conqueste que ce puisse estre, n'est iamais équitable sans vne cause legitime, & à quelque tiltre qu'on l'entreprenne; si vous y passez les bornes, toutes vos pretẽtiõs rendẽt enfin iniustice, ce qu'au commencemẽt pouuoit auoir de la Iustice: & si c'est seulement par des simples mouuements de cõquerir que vous vous y portez, ce n'est plus qu'vn fameux brigandage, comme disoit autrefois ce Pirate à Alexandre, lequel luy reprochoit ses volleries, qu'il n'estoit qu'vn petit brigand, & luy vn grand volleur. C'est donc par là (Messieurs) que i'estime que vous estans dans vn fort mauuais chemin, & afin de vous en retirer, croyez moy, vous ne ferez jamais rien iustement, & n'attirerés point la benediction de Dieu sur vos actions, iusqu'à ce que vous rendiez à Dieu, ce qui apartiẽt à Dieu, au Roy (c'est à dire à mes successeurs) ce qui appartiẽt au Roy, & au Peuple ce qui luy appartient aussi, scachés que i'ay l'interest de ce peuple aussi cher qu'aucũ de vous le pourroit auoir.

Vous rendrez à Dieu ce que vous luy deuez, en redressant selon l'escriture, son Eglise qui est maintenant toute en desordre: de vous marquer à cette heure particulieremẽt les voyes que vous deués tenir pour cét effect, c'est ce que ie ne puis faire, ie vous diray seulement qu'il s'en faudroit remettre à vn synode national librẽmẽt cõuoqué, lequel apres que les matieres y auroient esté debatuë clairement & auec la liberté requise pour les suffrages, restabliroit enfin toutes choses.

Quant à ce que vous deuez au Roy; ie ne veux pas vous en entretenir, les Loix du Pays vous en informeront

formeront assez clairement & comme cela me concerne particulieremẽt, ie ne vous le dis qu'en passãt pour ce qui est du Peuple. Certainement il n'y a personne qui ait leur liberté, leurs immunité, plus à cœur que moy: mais il faut que ie vous die, que leurs libertez, & leurs priuileges consistent à estre assujettis à vn Gouuernement, & à des Loix qui soient capables de leur asseurer la proprieté de leurs vies & de leurs biens, & non pas à partager le Gouuernement auec le Prince, qui est vne chose à laquelle ils n'ont point du tout de droit. Il y a bien de la differẽce entre le Souuerain, & ses subjets de sorte que si vous ne mettez peine à restablir le Peuple en cette liberté, dont ie vous ay parlé, ils n'en joüyront jamais d'vne asseurée. C'est pour defendre cette liberté (Messieurs) que ie suis en ce lieu: si i'eusse voulu consentir à vsurper vne puissance arbitraire, qui eut changé les Loix par la force des armées, ie croy que ie ne serois pas maintenant icy; ie vous dis donc que ie meurs le Martyr du Peuple, ie prie Dieu que cela ne vous soit point imputé. Ie ne vous tiendray pas plus long-temps (Messieurs) seulement i'eusse bien voulu auoir, vn peu plus de loisir afin de mieux digerer les choses que ie vous ay dites? mais ie m'asseure que vous m'excuserez.

I'ay deschargé ma conscience: Dieu vueille (& ie l'en supplie) que vous vous mettiez au train qui sera le plus expedient pour le bien de l'Estat & celuy de vostre salut.

Au reste (Messieurs) ie pense que mes sentimẽs touchant la Religion sont assez connus de tout le monde; de sorte que i'auois presque oublié de vous en parler: ie declare donc deuant toute l'assemblée, que

que ie meurs Chrestien, & selon la profession de l'Eglise Anglicane, telle que ie l'ay receuë de feu mon Pere de glorieuse memoire: C'est ce que le Docteur Iuxson temoignera pour moy. Ie defends vne bonne cause, & mon Dieu est vn Dieu misericordieux: c'est fait ie ne diray plus rien, (*se tournant vers le Colonel Hacher, puis vers l'Executeur.*) Donnez ordre ie vous prie, que ie ne languice point, ma priere sera fort courte & attendez pour signe, que i'étende les bras: ie deffend vne bonne cause, & mon Dieu est vn Dieu misericordieux: Ie m'en vais de cette Couronne corruptible à la possession d'vne Couronne incorruptible de gloire, où il n'y peut auoir de troubles; non certes aucun trouble du monde.

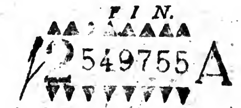
Tunc caput orantis Domini, nec plura parentis
Dicere, deturbat terra; truncumque relinquit
Tortorum *scelerata manus.*

AST
Excidat illa dies æuo nec Postera norint
secula.

NOSTRADAMVS CENTVRIE IX. fol. 137.
Quatrain XLIX.

Grand, & Bruxeles marcheront contre Anuers,
Senat de Londres mettront à mort leur Roy:
Le sel & vin luy seront à l'Enuers,
Pour eux auoir le regne en desarroy.

FIN.



Ex libris

Josephi Raverii Novaresii

@ 25 9bre 1770

